SAINT-LOUP

LES VOLONTAIRES



PRESSES POCKET



EN 1941, tandis que l'armée allemande se précipitait vers Moscou, les dirigeants des partis politiques parisiens fondaient la « Légion des Volontaires Français contre le Bolchevisme ». Plus de dix mille hommes se présentèrent. Ils venaient de toutes les classes de la société française de l'époque et pour les motifs les plus divers. Trois mille environ furent jugés aptes à combattre la Russie aux côtés des Allemands. Parmi eux on trouvait des licenciés ès lettres, des ingénieurs, de faux princes et de vrais marquis, des clochards et des héros de la guerre 1914-1918, d'anciens combattants des Brigades internationales et des partisans de Franco, des acrobates motocyclistes, de vrais curés et de faux évêques.

SAINT-LOUP

LES VOLONTAIRES

PRESSES POCKET
116, RUE DU BAC, PARIS

Salut à toi, ô mon ennemi!
Je t'ignorais. Je t'ai connu
Et t'ai trouvé,
Digne d'estime et d'amitié.

(Vieille ballade allemande.)

AVERTISSEMENT

Les sténogrammes des conférences militaires du grand quartier général de Hitler révèlent, entre autres choses, l'importance des unités de volontaires étrangers qui combattirent aux côtés de l'Allemagne, contre la Russie, de 1941 à 1945 (1).

Il s'agissait là de brigades internationales qui se mobilisèrent par idéologie politique et luttèrent jusqu'au 8 mai 1945, avec une inflexibilité qu'on ne rencontrait plus alors dans la Wehrmacht. Leurs effectifs s'élevèrent à deux millions d'hommes, au moins, et trois millions au plus. On y rencontrait des Français, Espagnols, Suisses, Belges, Hollandais, Danois, Norvégiens, Suédois, Baltes, Slovaques, Croates, Slovènes, Ukrainiens, mais aussi des Arabes, Kabyles, Azerbeidjanais, Hindous, ainsi que des Anglais et même des Américains !

Nous avons été vivement intéressés par l'aventure de nos compatriotes engagés dans l'armée allemande, sous le signe du nationalisme dépassé, parce que nous nous sommes toujours attachés, aussi bien dans nos romans que nos études historiques, aux hommes qui font éclater les cadres moraux ou spirituels de leur temps. Ils représentent, en effet, l'élément dynamique de l'évolution et entraînent derrière eux, à plus ou moins longue échéance, les masses végétatives.

Nous avons décrit leurs aventures en dominant, dès le début, la tentation de les juger !

(1) Hitlerslagebesprechungen, Deutsche Verlagsanstalt. Stuttgart, 1962.

Nous avons seulement essayé de restituer, avec précision, l'histoire militaire de ces forces françaises engagées dans l'armée allemande, ainsi que la psychologie de ceux qui les composaient. Nous avons retrouvé des documents. D'anciens combattants nous ont confié leurs carnets de route. Ceux que nous tenons des médecins ou des prêtres de la L.V.F. et de la « Brigade Charlemagne » constituent des œuvres parfois remarquables.

Pour respecter un anonymat cher à certains d'entre eux, nous avons systématiquement donné des pseudonymes aux anciens combattants vivants et livré l'état civil des morts ou disparus.

SAINT-LOUP.

1

— NOM ? Age ? Profession ? Services militaires et grade ?

— Gerriet. Quarante-cinq ans. Chiffonnier à Nancy... Guerre d'Espagne. Brigade Marty. Légionnaire, deuxième classe.

— Brigade Marty ? Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— La guerre à Marty. J'ai compris !

— Au suivant !

Le médecin-capitaine Fleury qui s'improvise sergent recruteur est petit, large d'épaules, taillé en force. Il évoque la puissance noueuse des chênes de l'antique Brocéliande. Fleury arrive en effet de la Bretagne. Il vient de s'engager dans la Légion des Volontaires Français contre le Bolchevisme avec son fils aîné, en abandonnant sa vaste clientèle de médecin populaire, une femme et cinq enfants. Son visage rond et primitif de saint médiéval confirme ce renoncement, avec ses cheveux blonds, ses gros yeux de porcelaine bleue. Assis derrière une table que dissimule une couverture réglementaire de l'armée, grise et sale, il puise des fiches dans une boîte de bois blanc et inscrit les noms des entrants, assisté d'un adjudant de carrière qui, pour la circonstance, a endossé son uniforme « fantoche » fraîchement sorti de la naphtaline.

— Nom ? Age ? Profession ? Services militaires et grade ?

— Fantin. Vingt-quatre ans. Engagé volontaire 1939. Sergent-chef.

Fleury consulte le livret militaire de l'homme et lit à haute voix : « Sous-officier au courage exceptionnel. Au cours de la campagne 1939-1940, a passé, devant Bitche, plus de temps dans les lignes allemandes que dans les lignes françaises. Général Frère. »

— Au suivant !

— Comte de Bernay. Soixante ans. Sans profession. Guerre 1914-1918. Sergent de réserve.

— Au suivant !

— Lepriche. Vingt ans. Forain. Non mobilisé.

— Forain ? C'est rigolo, dit Fleury. Qu'est-ce que tu fais dans le métier ?

— J' suis motard au « mur de la mort ». Vous savez, le cylindre en bois ? On tourne là-dedans, avec la moto.

— Bon. T'as pas froid aux yeux. C'est quelque chose. Au suivant !

— Le Fauconnier. Vingt-six ans. Ancien élève de l'Ecole normale supérieure. E.O.R. Sous-lieutenant guerre 39-40.

— Au suivant !

— Gros. Lucien Gros. Quarante-huit ans. Soldat de carrière. Trois campagnes : 14-18 ; Espagne 36-38 ; guerre 39-40.

— Qu'est-ce que tu étais en 14-18 ?

— Nettoyeur de tranchées.

— Et en Espagne ?

— Dynamitero à la brigade Durutti.

— Et 39-40 ?

— Corps francs.

— Bon. Ça va. Tu en as assez tué comme ça ! Je te mettrai brancardier. Au suivant...

-:-

27 août 1941. La caserne Borgnis-Desbordes reçoit, à Versailles, les premiers engagés de la L.V.F. Une

file d'hommes piétine sous le porche sombre, lépreux, et sur le pavé usé depuis le XVIIe siècle qui l'a vu poser. Elle s'étire à l'extérieur du bâtiment, sous la voûte de platanes, bien défendue contre la chaleur étalée sur l'avenue de Paris. Des passants s'arrêtent, puis se rapprochent... Qu'est-ce qu'on distribue dans cette boutique ? Sucre ? Café ? Nouilles ? Avec ou sans tickets de rationnement ? Un homme prend place dans la file et attend son tour. Les autres fuient, alertés par ce drapeau tricolore qui pend, gigantesque, depuis le sommet du toit jusqu'au niveau des fenêtres du rez-de-chaussée. Ostentatoire mais insolite. C'est, en effet, le premier pavillon national qui flotte en territoire occupé par l'armée allemande depuis la signature de l'armistice, en juin 1940.

— Qu'est-ce qu'on distribue ? demande l'homme.

On le toise.

— Des marrons ! dit un volontaire en riant. Des gros. Et sans tickets !

— Oui, pote ! Mais faut aller les chercher en Russie. C'est loin !

— T'es de Versailles et t'as pas entendu parler de la L.V.F. Alors tu lis pas les journaux ?

« L'homme qui ne lit pas les journaux » s'enfuit. Les journaux ont annoncé la création de la Légion des Volontaires Français contre le Bolchevisme, le 5 août 1941. Cette troupe est destinée à lutter aux côtés de l'armée allemande et de ses alliés jusqu'à la victoire finale sur la Russie et le Bolchevisme dont elle menace l'univers. C'est donc une formation de combat politique, créée par les grands partis politiques de la France occupée : Mouvement Social Révolutionnaire (M.S.R.), Parti Populaire Français (P.P.F.), Rassemblement National Populaire (R.N.P.), Francisme, Ligue Française, Parti Français National Collectiviste. Les chefs de ces mouvements siègent au « Comité central de la L.V.F. » chargé d'organiser le recrutement : Eugène Deloncle,

Jacques Doriot, Marcel Déat, Marcel Bucard, Pierre Costantini, Pierre Clémenti.

En zone non occupée par l'armée allemande, c'est un « Comité d'action » qui, installé à Marseille avec Simon Sabiani, se charge du recrutement et de la propagande. Enfin, un « Comité d'honneur » donne une sorte de caution morale à l'ensemble de ces organisations, grâce à l'adhésion de hautes personnalités, parmi les plus célèbres de l'époque : le cardinal Baudrillart, le chanoine Tricot, les académiciens Abel Hermant et Abel Bonnard, le savant Georges Claude, le président de la Fédération de la Presse, Jean Luchaire, l'écrivain Alphonse de Châteaubriant...

— Du point de vue juridique, la L.V.F. n'est rien d'autre qu'une « association sans but lucratif » régie par la loi de 1901 ! Je trouve ça vraiment comique ! dit le Fauconnier, qui vient de s'engager, à son camarade Robert Brasillach, accouru pour féliciter son condisciple à la fin de cette journée décisive.

Ils ont repris leurs habitudes d'étudiants, vont et viennent entre le porche de l'entrée et le fond de la cour de cette caserne sordide. Murs lépreux. Pavés inégaux. Couloirs crasseux... Un vrai bilan des effets conjugués du temps, de l'incurie militaire et de l'indifférence du Français pour son habitat.

Foule dans la cour. Cris. Bousculades. Tourbillon d'uniformes hétéroclites, le bleu horizon de 1914 jurant avec le kaki des « quarante jours qui ébranlèrent l'Occident »... Uniformes de pompiers... de facteurs, portiers d'hôtel, spahis sahariens, légionnaires étrangers, flics... Mais la plupart des volontaires se présentent en civil. Complets vestons râpés. Pantalons minables. Chaussures délabrées. Un communiqué de presse, en effet, a conseillé de ne porter que des vêtements usagés, les tenues civiles devant être abandonnées au camp d'instruction, en Pologne.

— « Association sans but lucratif » ? reprend Robert Brasillach. Votre désintéressement, messieurs

les légionnaires, s'inscrit dès le départ en termes de loi ! Et si vous perdez la guerre, du moins ne perdrez-vous pas la face devant la conscience universelle !

— Tu te trompes du tout au tout, Robert. Le monde vient d'entrer dans un cycle d'inversion fondamentale des valeurs. Si nous ne renversons pas le sens de l'évolution en gagnant la guerre, eh bien, nous serons jugés d'autant plus férocement que la pureté de nos intentions apparaîtra plus évidente !

Brasillach sourit.

— Sacré Le Fauconnier ! Tu n'as donc pas changé ! Sous l'uniforme, je te retrouve toujours écartelé entre Prométhée et Lucifer !

Tandis que Brasillach et Le Fauconnier se rencontrent aux altitudes de la montagne Sainte-Geneviève, l'adjudant du bureau des entrées commente, en termes d'arithmétique, le sens que ses fondateurs veulent donner à la L.V.F. « association sans but lucratif ».

— Vous touchez d'abord la solde : vingt francs par jour. Vous recevez ensuite mille deux cents francs par mois que la Wehrmacht verse au Crédit Lyonnais de Versailles à titre d'allocation familiale. En russie : prime de combat, vingt francs par jour également.

Des hommes font demi-tour. D'autres, passant outre, se présentent au médecin-capitaine Fleury.

— Nom ? Age ? Profession ? Services militaires et grade ?

La foule devient plus dense. Plusieurs milliers d'hommes à 5 heures de l'après-midi... Des grands, des petits, des vieux à cheveux blancs et des gamins de quinze ans qui bombent le torse pour que leur personne corresponde aux faux papiers qui trichent avec leur jeune âge... On voit passer des seigneurs à particule, portant beau, et des clochards arrivés de Paris à pied, inséparables de leur musette d'où pointe le col d'une bouteille de vin rouge. Un facteur des P.T.T., décoré de la médaille militaire, pousse des

cris indignés parce que, borgne, il vient de se voir éliminé d'entrée par le médecin-capitaine Fleury. Pieds crasseux, nus dans les chaussures. Poitrines constellées de décorations. Un homme porte la « Distinguished Service Cross » anglaise. Un autre, l'insigne du comte de Paris. Les croix de guerre ne se comptent plus. Au milieu de la cour, un petit homme à face grêlée exécute des acrobaties : triple saut périlleux, soleil, marche sur les mains. Puis il retire son béret basque et le présente à la ronde en murmurant, mi-plaisant, mi-sérieux :

— Dernier employeur, Poissy... Dernier employeur, Poissy !

Près du bureau des entrées, le médecin-colonel duc de la Villatte discute avec son jeune collègue Delouis, simple sous-lieutenant qui vient de s'engager, à contrecœur, pour obéir à son père, membre influent du M.S.R.

— Mon cher, le détail c'est votre affaire ! Je n'entre pas dans le détail ! Je vous donne carte blanche. Pleins pouvoirs. Vous organiserez l'échelon sanitaire ! Qu'est-ce qu'on boit ?

Le médecin-colonel duc de la Villatte n'est ni médecin, ni colonel, ni duc. Seulement un aventurier qui n'arrivera pas jusqu'au camp d'instruction. Mais, à défaut de connaissances médicales, il possède une solide culture en matière de vins et spiritueux. Des mains inspirées brandissent des bouteilles. D'autres soulignent des discours qui se perdent dans la rumeur profonde de cette foule agitée par des courants d'opinion, ou de passion. Des cris fusent : « La révolution nationale ! »... « La révolution nationale-socialiste ! »... « Doriot a dit ! »... « Vive Deloncle ! »... « A bas Doriot ! »... « A bas Deloncle ! ».

Des bras levés s'abattent. Des poings frappent. Des gifles claquent. Deux groupes s'affrontent soudain, dans une mêlée confuse... P.P.F. contre M.S.R. ! La garde intervient, sépare les combattants qui, bientôt, se rassemblent de nouveau, provisoirement réconciliés, et s'en vont en direction de la cantine.

— C'est la Gaule qui se précipite ! murmure Brasillach d'une voix de rêve.

— Encore une petite croisade ! ironise Le Fauconnier. Doriot, c'est Pierre l'Ermite et Mgr Baudrillart prêche mieux que le pape Urbain II. Mais combien reviendrons-nous de Jérusalem ?

Un adjudant remplace Fleury, épuisé, derrière le bureau des entrées.

— Nom ? Age ? Profession ? Services militaires et grade ?

— Rétoré. Dix-huit ans. Sous-officier de carrière.

— Sans blague ? Sous-off de carrière à dix-huit ans ?

C'est que la L.V.F. entérine les grades de l'armée française et des centaines d'hommes se découvrent, soudain, une aptitude irrésistible au commandement ! Imperturbable, l'adjudant étale ce flot de sous-officiers imberbes, ce raz de marée de lieutenants de la cloche, cette cascade de capitaines de fortune qui présentent des livrets militaires déchirés, crasseux, illisibles ou maquillés. Il sait que la plupart ne dépasseront pas les barrages des commissions d'incorporation et qu'au surplus la Russie se chargera de remettre chacun à sa place !

— Ramirez. Quarante-cinq ans. Coiffeur. On m'appelle « El peluquero ». J'ai été ministre au Paraguay et général dans les Brigades Internationales, en Espagne.

— Alors, comme général : direction « Légion Azul », avec les Espagnols ! Ici, on te prend comme deuxième classe. Vu ?

— J' préfère ici.

— Au suivant !

— Sven Larsen. Trente ans. 1er Etranger. Caporal.

Sur trois militaires de carrière qui se présentent, deux viennent de la Légion étrangère, et la 3e compagnie du 1er bataillon comprendra, deux mois plus

tard, une majorité de guerriers formés à Sidi-Bel-Abbès.

Le lendemain, 28 août : visite d'incorporation à neuf heures. Trois médecins allemands, hostiles et ennuyés, se penchent sur les mâchoires des hommes comme maquignons sur la dentition d'un cheval suspect. Le verdict tombe :

— Mauvaise dentition. Inapte.

— Inapte à la marche.

— Mauvaise dentition. Inapte.

— Voile au poumon. Inapte.

— Mauvaise dentition. Inapte.

— Acuité visuelle insuffisante. Inapte.

— Varices. Inapte.

Un verdict propre à consolider la fortune de trois générations de dentistes ! Sur 1 679 volontaires présentés le premier jour, 800 sont éliminés, dont 70 % pour caries dentaires ou incisives déchaussées !

— Quelle rigolade ! dit Merkel, ancien légionnaire de la « Brigade Jeanne d'Arc » pendant la guerre d'Espagne et qui, établi à Burgos depuis 1939, vient de franchir clandestinement deux frontières pour s'engager dans la L.V.F.

— C'est du sabotage organisé ! répond Le Fauconnier que les médecins allemands ont incorporé sans discussion. Le Fauconnier mesure 1,82 m. On ne peut tricher avec cet élan de muscles et d'os qui s'épanouit à travers des épaules de cariatide. Ni avec ces flèches que plantent dans les yeux de l'adversaire des yeux d'acier gris, qui virent imperceptiblement du vert au bleu, sous l'empire de la colère ou de la joie. En outre, il parle l'allemand et le russe en une langue littéraire qui donne à ses jupes d'irrésistibles complexes d'infériorité.

Le Fauconnier devine d'emblée, avec sa pénétration luciférienne, la situation équivoque dans laquelle s'installe la L.V.F., les contradictions internes qui existent déjà et vont s'aggraver avec le temps, entre la conception qu'Adolf Hitler possède de l'Europe, au-delà du bolchevisme vaincu, et celle de ces hommes

qui viennent lui offrir leur vie au nom de l'idée qu'ils se font de leur patrie dans une Europe réconciliée.

— C'est un idéal franchouillard ! murmure-t-il avec dégoût.

Quand Robert Brasillach le retrouve, le lendemain, il lui dit :

— Maintenant, j'ai recueilli suffisamment de tuyaux pour me faire une opinion. Les Allemands ne veulent pas d'une L.V.F. puissante. Sais-tu qu'au début du mois de juillet, Jacques Benoist-Méchin (1) leur a proposé la création d'une brigade de volontaires, au nom du gouvernement français ?

— Pas du tout.

— Benoist-Méchin a donc préparé sa petite armée française. Abetz (2) l'a berné, bien malgré lui d'ailleurs, pendant plusieurs semaines. Pendant ce temps, l'O.K.W. (3), agissant dans la coulisse, poussait les partis politiques de la zone Nord à créer la L.V.F. telle qu'elle est. Rien d'autre en somme que le 638ᵉ régiment d'infanterie de la Wehrmacht. Je suis très bien informé !

— Mais pourquoi ces réticences ? Ce double jeu ? murmure Brasillach.

— Parce que la méfiance qu'il puise dans un sentiment d'insécurité historiquement fondé fait partie de la nature profonde de notre partenaire allemand !

— Mais, dans ces conditions, pourquoi la L.V.F. ?

Le Fauconnier sourit, passe son bras sous le bras de son ami dont les gros yeux étonnés rayonnent d'intelligence derrière les lunettes d'écaille, et le contemple avec affection.

— Cher Robert, il existe en Russie, tu le sais, des croyances populaires toujours vivaces. La tradition

(1) Secrétaire d'État à la présidence du conseil.

(2) Ambassadeur d'Allemagne auprès du gouvernement français.

(3) Commandement suprême des forces armées, dirigeant et coordonnant l'O.K.H., commandement des forces de terre, O.K.M., marine de guerre, etc.

paysanne affirme que la tyrannie des tsars, ou des soviets — l'une valant bien l'autre ! — s'écroulera le jour où les Français entreront de nouveau dans Moscou !

Il cligne de l'œil.

— Alors, tu comprends ? la L. V. F. ? Un formidable instrument de propagande ! Crois-moi, les Allemands ne nous demanderont rien d'autre que de défiler dans Moscou ! Si tout va bien !

— Pourquoi t'engages-tu dans ces conditions ?

— D'abord parce que les choses ne se passeront pas aussi facilement que vous l'imaginez tous. La guerre sera longue et difficile. Ensuite, parce que je vois dans la L.V.F. une excellente base de départ pour des formations révolutionnaires. Les Allemands ne nous feront jamais cadeau du national-socialisme. Un certain égoïsme sacré et leur manque d'ambition s'y opposent. Nous devrons le conquérir par l'intérieur, pour l'élargir à la mesure d'une Europe qui refusera le pangermanisme. La L.V.F. donne à la France la même chance que les corps francs de Rossbach ou von der Goltz donnèrent à l'Allemagne en 1919. Je compte bien y faire mes classes d'officier révolutionnaire ! C'est passionnant !

Un clairon s'avance sous le porche qui reste à la fois chaud, humide, gras et sonne « A la soupe » !

— A l'idéal ! crie un légionnaire.

Il n'entre pas... Il reste là, planté comme un paysan au centre de son espace de glèbe. Il hume l'air frais du matin et dit :

— Mon petit Bernard, aujourd'hui tu auras de la choucroute.

— Encore un crevard ! Ça vient pour la gamelle, murmure l'adjudant du bureau des entrées.

-:-

Autour de la L.V.F. en formation, naissaient les mirages. Des voix, accordées sur toute la gamme des passions humaines, perçaient çà et là, au travers de la

rumeur profonde d'une foule que malaxaient les informations incontrôlées, les ordres déformés par la crédulité populaire...

— ... Mon vieux, paraît qu'on aura des blindés ! C'était faux.

— On va sur l'Ukraine... officiel !... On aura chaud !

C'était faux.

— On marche avec l'ancien régiment de Hitler lui-même.

Il s'agissait de la 7e division bavaroise.

— On doit défiler dans Moscou, Hitler l'a dit.

Hitler l'avait dit.

— Et comment ça marche, là-bas ?

— Les blindés de Guderian ont dépassé Smolensk.

— La VIe armée a franchi le Dnieper !

— Les Russes sont foutus !

— Merde ! Et des fois qu'on s'ramènerait après la victoire ? On aurait bonne mine !

— Qu'est-ce qu'on fout ici, mais qu'est-ce qu'on fout ?

Sur cette foule qui brassait, dans la chaleur de l'été, des relents de naphtaline et de crasse, l'odeur des cuirs graissés, du saucisson, du vin rouge et celle, plus entêtante, de la poussière, pesaient brusquement une crainte larvée, un sentiment de frustration... Et si la L.V.F. arrivait trop tard pour défiler en tête des armées occidentales, sur les ruines du Kremlin, aux accents de *La Marche consulaire* ?...

L'adjudant Quinquin disait aux hommes :

— Nous allons chanter, camarades. Le chant, c'est la santé. Donnez-moi le ton pour l'harmonica !

— Toi, nous fais pas chier, l'Harmonica ! répondait l'acrobate échappé de Poissy.

Mais quelques volontaires se laissaient séduire et acceptaient de défiler en chantant... L'adjudant Quinquin possédait une technique spéciale pour commander les manœuvres de pied ferme. Il disait : « Attention ! en route » et pour l'arrêt, il annonçait tout

simplement : « Stop ! », comme un pilote manœuvrant au chadburn !

— Faudra bien chanter, les gars, en quittant Versailles. Le chant, c'est la santé !

Il se rapprochait de ses élèves et leur soufflait dans le creux de l'oreille la note grêle du petit diapason qui ne le quittait jamais... La... la... la...

Pour défiler le plus tôt possible dans Moscou aux accents de *La Marche consulaire*, un certain colonel Narbonne se faisait, pendant ce temps, courtier de la force antibolchevique. Homme du monde, historien distingué, ce colonel s'était illustré dans les fonctions d'attaché militaire à Ankara.

Les Allemands, qui avaient heureusement renoncé à confier le commandement de la L.V.F. au général alsacien Hassler, déjà chargé de la 236e division, attendaient Narbonne avec curiosité. Convoqué à Berlin par le général Fromm, chef de l'armée de terre (1), il allait jouer, en présence des hautes personnalités de l'O.K.W. un atout majeur : il ne dépendait d'aucun parti politique et se croyait capable de neutraliser Doriot, Déat ou Deloncle, tous bien décidés à faire de la L.V.F. la troupe de choc de leur mouvement ou leur garde prétorienne.

Narbonne descendit à l'hôtel Esplanade, le 24 août. A peine ouvertes les cantines qu'alourdissait une importante littérature historique, il dit à son officier d'ordonnance, le capitaine Casamayor :

— Veuillez s'il vous plaît consulter les mémoires du général Marbot... L'Empereur avait quitté Paris le 9 mai, si mes souvenirs sont exacts ? Il a dû rencontrer son beau-père et presque tous les princes de la

(1) Un des chefs du complot du 20 juillet 1944. Cette coïncidence pourrait faire croire que le sabotage de la L.V.F. fut l'œuvre de l'O.K.W., le grand état-major prussien combattant ainsi, dès 1941, les créations révolutionnaires du Parti national-socialiste. Il semble plutôt que ce soit Adolphe Hitler lui-même qui, après en avoir autorisé la création, freina le développement des brigades de volontaires étrangers. On sait, aujourd'hui, que le chef du IIIe Reich entretenait une méfiance morbide contre l'univers non germanique.

Confédération Germanique à Dresde, le 10 ou le 11... Voyez si vous trouvez quelque chose sur cette conférence. Ceci pourrait m'être fort utile dans les jours à venir...

Narbonne poursuivit ses conversations à l'O.K.W. les 26 et 27 août. Il s'envola le 28 pour Breslau et se fit recevoir par le général d'infanterie Halm, commandant le VIIIe corps d'armée. Il sut plaire car il possédait une grande habitude des salons. Fromm l'intronisa.

Tandis que Narbonne discutait des conditions dans lesquelles les légionnaires seraient instruits en Pologne, puis engagés en Russie, une importante cérémonie se déroulait à la caserne Borgnis-Desbordes. Des 5 000 hommes accourus pour s'engager depuis quarante-huit heures, ne restait que l'effectif de deux bataillons.

Foule. Cris. Eclairs de « flashes ». Sur le toit de leur camion, les opérateurs des actualités « Continental Films » déployaient leur petit cirque professionnel. Les envoyés spéciaux de *Paris-Soir, la France Socialiste, les Nouveaux Temps, le Petit Parisien, la Gerbe* recueillaient des déclarations combatives et des professions de foi antibolcheviques. Dulong, présenté comme vieux baroudeur colonial, venait d'être réformé pour ivrognerie et inaptitude aux devoirs et charges de son grade, Dumesnil pour propagande défaitiste, Brin pour vol, Lessart évitant de justesse le conseil de guerre à la suite d'un trafic d'armes !

— Quel bluff ! murmura le sous-lieutenant Le Fauconnier en se détournant.

Une demi-douzaine de demoiselles très maquillées, attifées de robes provocantes, furent accueillies par une volée d'acclamations. En quelques jours, les volontaires avaient établi de solides relations de bon voisinage avec les « petites alliées » des 7,9 et 15 de la rue Madame, et elles accouraient, maternelles, comme toujours, les bras chargés de cigarettes et de bonbons. Elles filèrent discrètement en apercevant le

commissaire de police de Versailles venu pour superviser le service d'ordre qui n'existait pas !

Puis, ce fut la section féminine des « Jeunes de l'Europe nouvelle ». Ces jeunes filles ne portaient pas encore l'uniforme qui devait rappeler les marinières de la « Belle jardinière » en vogue parmi les adolescentes de 1914. L'Europe nouvelle (et ses garçons, bien sûr !) avait touché le cœur de plusieurs Jacquelines, dont certaines belles comme des princesses burgondes, avec leurs yeux de bleuet et leurs cheveux d'or. Ces demoiselles venaient pour adopter des légionnaires. Une jeune marraine en prit trois d'un seul coup !

— Tu en veux une ? demanda le sous-lieutenant Cervante à son camarade Le Fauconnier.

— Merci, répondit froidement l'ancien normalien, je ne choisis pas mes relations dans une cour de caserne. Et quand je pars, je ne regarde pas en arrière. Bien des années passeront, sans doute, avant que je puisse connaître le repos du guerrier !

— Tant pis. Dommage. Moi je me place, mon vieux.

Il se plaça. Cris. Baisers. Larmes. Rassemblement... « En avant, marche ! » pour les actualités cinématographiques. L'exhibitionnisme côtoyait la tragédie. La garde venait, en effet, de se saisir d'un gamin de seize ans portant un uniforme volé, et dont l'ampleur l'avait trahi.

On l'entraîna. Il n'avait pas l'âge ! Il pleurait à chaudes larmes et le capitaine Treffert qui devait, plus tard, prendre le commandement du quartier de la Reine, le serrait contre sa grosse bedaine, le consolait, en lui tapant sur l'épaule avec cette délicatesse prussienne, pleine de bonne volonté, qui, pour écraser une mouche, prend un pavé !

Tous renseignements pris, il s'agissait là de l'unique survivant d'une famille de Guéret décimée par ses ennemis politiques. Il partait pour le front de l'Est chercher sa vengeance...

-:-

Bruits de moteur, sonnerie de clairon... Envoyez les couleurs ! Voici de Brinon, ambassadeur du gouvernement français ! Il serre des mains, avec la tristesse compassée d'un ordonnateur des pompes funèbres. On lui présente les officiers. Ces messieurs de la famille... Condoléances... Capsie contemple l'énorme appendice nasal de l'ambassadeur et murmure :

— Eh bien, moi, j'te dis qu'il est juif !

Après de Brinon, voici Chevallier, préfet de Seine-et-Oise. Quelqu'un crie dans le rang : « Mort aux vaches ! » Voici Laval, ancien chef du gouvernement. A bas Laval ! Voici Marcel Déat, chef du R.N.P. Vive Déat ! Voici les conseillers Schleier, éléphantesque, et Westrik, cheveux d'argent évanescents, œil bleu plongé dans l'introspection de profondeurs où règne une nullité absolue. Ils représentent l'ambassade d'Allemagne. A bas les Boches !

Musique. Discours. Pagaille. A la fin de la cérémonie, profitant de cette confusion, un individu sort un pistolet de sa poche et ouvre le feu à bout portant sur Pierre Laval.

— Je suis touché ! crie l'ancien chef du gouvernement.

Il tombe, en même temps que le colonel Duruty, le légionnaire Bessons et Marcel Déat, grièvement blessé.

Déjà des clients ! murmure le sous-lieutenant médecin Delouis. A ce train-là, nous marchons vers la crise d'effectifs à brève échéance !

— Vive Laval, blessé honoraire de la L.V.F. ! crie un loustic.

Des légionnaires, entourés de gardes mobiles, embarquent l'agresseur dans une voiture.

-:-

Dans la nuit du 4 au 5 septembre, le clairon sonne le réveil à 2 heures du matin. Les hommes se rassem-

blent dans la cour du quartier... 25 officiers et 803 sous-officiers et soldats...

Les torches électriques donnent des coups de sonde à travers l'ombre épaisse, sculptant brièvement des visages graves et résolus, mettant en relief des valises perdues au bout des bras. De temps à autre, des Légions d'honneur et des croix de guerre posent de petites taches rouges ou dorées sur les poitrines... Silence absolu. Une brume légère traîne sur les platanes de l'avenue de Paris. Du parc du château, déborde une odeur de pièces d'eaux mortes et de feuilles déjà touchées par l'automne. Des ordres brefs sont donnés par des voix qui n'osent en élever le ton, comme si toute imprudence risquait de renverser ces lourds platanes de l'avenue qui paraissent soutenir un ciel où, déjà, pâlissent les étoiles. Un chien, quelque part, hurle à la mort. Et ce bruit suffirait à calfeutrer la rumeur qui traîne sous les semelles de ce millier d'hommes qui vient de se mettre en marche.

— *Was ist das? demande un feldgendarme* (1) tapi dans l'ombre à l'angle des bâtiments de la poste

— *Das ist die angekündigte Bedeckung!* répond son camarade.

Ils ont des têtes d'assassins repentis. Ils relèvent le canon de leur mitraillette, ajustent leur casque, se tournent le dos, attaquent le trottoir dans deux directions opposées, le talon de leur botte, ferré, sonnant clair sur le pavé, la plaque pectorale tintinnabulant contre le troisième bouton de l'uniforme... Ein... Zwei... Drei... Une... Deusse... Une... Deusse... Demitour... Ein... Zwei... Drei...

Le convoi s'engage dans la rue des Etats-Généraux. Le feldgendarme le plus proche lance un coup de sifflet que l'écho reprend. Les casques des gardes mobiles français luisent comme de gros morceaux

(1) La Feldgendarmerie allemande correspond à notre Prévôté.
— Qu'est-ce que c'est?
— C'est le convoi annoncé.

d'anthracite. On entend les crosses des mousquetons sonner sur le pavé. Une allumette élevée à la hauteur d'un mégot qu'un légionnaire rallume éclaire ces visages de prétoriens, impassibles et gras. Des inscriptions administratives ou commerciales apparaissent, déjà intelligibles grâce à cette lumière surnaturelle de l'aube qui se concentre au-delà des toits. L'une d'elles risque sa plaisanterie de mauvais goût, au passage des légionnaires : « Dépôt et atelier municipal des Pompes funèbres de Versailles. »

— On pourrait passer commande ? gouaille Gerriet.

— *Callate !* gronde « El Peluquero ». *Callate, hombre !*

La colonne avance sans marquer le pas cadencé. Les légionnaires progressent, pliant l'échine sous des bardas.

— On dirait un départ pour le *La Martinière* ! (1) dit à haute voix Minardié qui, dangereux repris de justice, connaît les us et coutumes du bagne. Et il entonne aussitôt le chant des *Bataillonnaires* :

Pour être Joyeux, chose spéciale,
Y faut sortir d'la rue d'Poissy,
Ou bien d'une maison centrale ;
C'est d'ailleurs là qu'on nous choisit !

— Ta gueule ! crie quelqu'un.

— Silence dans le rang ! confirme Le Fauconnier qui marche en serre-file. Et il pense : « Même au passage d'un convoi partant pour Cayenne, il y a toujours une fille pour verser une larme et jeter une fleur aux pauvres types ! Ici, rien ! Nous sommes déjà des maudits à l'état pur ! Tant mieux ! »

Il allonge le pas, remonte le long de la colonne pour se placer à la hauteur d'un jeune prêtre, engagé volontaire avec l'approbation de son supérieur hiérarchique, l'abbé Leyrat, qui n'emporte aucun bagage, à

(1) Bateau spécialement aménagé qui, autrefois, assurait le transport des forçats entre Saint-Martin-de-Ré et la colonie pénitentiaire de Cayenne, en Amérique du Sud.

l'exception de l'autel de campagne enfermé dans une valise.

— Alors, curé ? Que pensez-vous de ce départ pour réprouvés ? demande Le Fauconnier en riant. La boucle du ceinturon chleu affirme « Got mit uns »... « Dieu est avec nous ». Moi, je prétends le contraire !

L'abbé Leyrat s'est tourné vers l'officier.

— Tiens ! c'est vous le Jacobin de Normale Sup ? On m'a déjà parlé de vous ! Quant à ce départ, il ne s'agit pas de réprouvés mais d'élus, car il est dit dans Ezéchiel : « Pars des lieux que tu habites pour aller en un autre lieu, sous leurs yeux ; peut-être verront-ils qu'ils sont une maison rebelle. Tu feras sortir ton bagage comme celui d'un émigrant... »

— Oh ! là là ! Si vous me bombardez à coups de citations, je vais hisser le drapeau blanc ! Moi aussi, je puis trouver dans les Ecritures n'importe quel argument pour défendre n'importe quelle cause !

L'aube naît. Le ciel, les façades, les trottoirs prennent cette teinte grise qui neutralise le visage des hommes décidés à mourir au lever du jour. Des lumières s'allument derrière les persiennes qui s'ouvrent, et des faces bouffies de sommeil se penchent puis se retirent brusquement.

La colonne oblique vers la droite, au carrefour de Noailles, et s'épanouit devant la gare de Versailles-Chantiers. Ici, les devantures portent des noms charmants, rassurants. Le bureau de tabac se dédie « A la Jeune France ». Un café se consacre « Au rendez-vous des cheminots ». Puis, un légionnaire se met à chanter, dans l'aube métallique et verte qui révèle le cimetière de la ville, posé à mi-pente d'une colline boisée, de l'autre côté de la voie ferrée...

Les soldats sont là-bas endormis sur la plaine,
Où le souffle du soir chante pour les bercer...

Le rêve passe ! Des doigts écrasent une larme furtive au coin des paupières. Une voix hargneuse crie :

— La ferme !

Le Fauconnier confirme :

— Silence dans le rang !

L'homme se tait et les groupes formés s'ébranlent. Des wagons de voyageurs allemands attendent le long d'un quai désert. Des wagons anonymes, encore empestés par la fumée refroidie des mauvais cigares de guerre. Toutes les issues de la gare sont gardées par les feldgendarmes. C'est que l'attentat du 28 août a déclenché le dispositif de protection de la Wehrmacht. La puissance militaire occupante possède déjà une sorte de crainte superstitieuse en présence de cette guerre civile qui naît entre Français.

Personne sur les quais, en dehors des hommes casqués de noir ou de gris. Pas d'actualités « Continental Film ». Pas de ministre. Pas d'ambassadeur. Pas de mère éplorée. Pas d'amoureuse en larmes. Ni fleurs ni couronnes ! Mais une solitude grandiose, pour guerriers entreprenant un voyage au bout de la nuit...

Le train stagne dans cette ambiance de petit matin. Les gardes mobiles fument « en douce ». Les feldgendarmes bâillent. Et, brusquement, surgit le personnage attendu qui ramène l'aventure au niveau de l'opération politique. Un petit homme au visage blafard, engoncé dans un pardessus de ville, coiffé d'un chapeau mou, franchit les barrages en brandissant un laissez-passer. C'est Pierre Costantini, membre du comité directeur de la L.V.F., l'homme qui, tout seul, a déclaré la guerre à l'Angleterre, par voie d'affiches, après la tragédie de Mers el-Kébir !

Il court le long du train qui, brusquement, démarre, serrant des mains tendues...

— De tout cœur avec vous !... De tout cœur avec vous !

Au passage du dernier wagon, une voix agressive lui lance :

— Mourez d'abord, nous ferons le reste !

Il se tient, immobile, au bout du quai, silhouette

dérisoire, saluant le bras levé le gros fanal rouge du fourgon de queue qui s'éloigne, dans le petit matin de septembre, avec des brasillements d'étoile attardée...

-:-

Smolensk... Un ciel couleur d'ardoise où plombait la neige et rôdait la menace de l'hiver coiffait la ville. Sur la rive gauche, escarpée, des masses d'immeubles modernes, bariolés de vert et de rouge, cernaient la cathédrale de l'Assomption. De l'autre côté du Dnieper, sur de vastes étendues rasées par les combats du mois d'août, s'alignaient des baraquements militaires qui s'enfonçaient et se dissolvaient tout de suite dans cet horizon limité par un cercle de lumière malade. Le long du fleuve, un rideau d'arbres givrés semblait dresser, entre les deux quartiers de la ville, une grille forgée à partir du brouillard qui traînait sur les eaux noires.

Il gelait à peine. Les ornières profondément gravées et stabilisées par le gel guidaient les roues des canons. Des enfants abandonnés, grelottant sous la chemise et le pantalon de toile en lambeaux, couraient derrière les chevaux en chantant une sorte de mélopée, à la fois agressive et désespérée...

— *Pan geben brot... Pan geben brot...*

— Ça veut dire « monsieur » en blanc-russe, et donne-moi du pain en allemand ! explique Le Fauconnier à ses hommes.

Bouleversés par cette plainte de la Russie en guerre qu'ils entendent pour la première fois, les légionnaires suivent l'exemple fourni par le « Jacobin de Normale supérieure » et jettent entre les mains avides et sales des « besprizornis » le contenu de leur « tape-cul » (1).

Le 1er bataillon marche maintenant vers ses cantonnements, écrasé par la tristesse languissante qui

(1) Petite musette qui se porte accrochée au ceinturon et tombe sur le haut de la fesse droite.

sourd du ciel gris, de la terre gelée, confondus dans une seule masse privée d'équilibre en l'absence d'horizon défini. Ils croisent des colonnes allemandes. Des Belges de l'organisation Todt. Des convois d'artillerie et de chevaux de remonte. Soudain, quelqu'un pousse un cri. Un cri déchirant qui semble arraché aux profondeurs mêmes de la vie...

— Pompon ! C'est Pompon ! clame le caporal Duvigneau, du train de combat.

Il gesticule sur sa selle, le bras tendu, le doigt pointé vers le convoi de chevaux qui les croise.

— Qui est Pompon ? s'étonne l'adjudant Serge Marco.

— Mon cheval, parbleu ! Le cheval que les Boches m'ont volé !

Il crie de toutes ses forces :

— Pompon ! Holà ! Ici, Pompon !

Une bête du convoi allemand stoppe net, renâcle, oreilles rases, queue frémissante, casse sa longe dans un mouvement de refus décidé, quitte la file, détale au galop, rallie le train de combat de la L.V.F., pique droit sur le caporal Duvigneau et vient poser sa tête sur la cuisse du cavalier.

— Mais c't'un cheval de cirque ? s'étonne l'adjudant.

— C'est Pompon. Mon vieux Pompon ! Les Boches me l'avaient réquisitionné l'année dernière. Vous savez ? J'ai une petite ferme à Aigreville. C'est près de Jarnac. Connaissez pas ? Alors, ça, c'est formidable ! Retrouver Pompon en Russie !

Il a fallu négocier un échange de bêtes, Duvigneau refusant de poursuivre sans le cheval, Pompon de suivre les Allemands, privé de son maître retrouvé. Opération longue et délicate que finit par conclure un major-vétérinaire à la fois attendri et amusé !

Pompon logera dans un camp, avec le train de combat, à quatorze kilomètres de la ville. La 3e compagnie s'installe à quelque distance de Smolensk. La compagnie de commandement, près de la gare. Les officiers supérieurs, à l'hôtel Molotov, tout à côté de

la cathédrale de l'Assomption. Sous ses voûtes, détruites par les Polonais en 1611, restaurées ultérieurement, et que Ney épargnera en 1812, comme les Allemands en 1941, les maraudeurs de la L.V.F. découvrent deux drapeaux conquis par les Russes sur les arrière-gardes napoléoniennes et conservés parmi d'autres trophées de guerre. Au lieu de s'en emparer, ils rendent compte par la voie hiérarchique (1).

La L.V.F. rattache Smolensk à l'histoire de la Grande Armée, toujours vivante sous les voûtes et le porche de la cathédrale, dans le cœur et la mémoire du colonel Narbonne qui la commande.

Il loge à l'hôtel Molotov. Ce bâtiment présente une curieuse façade, très moderne par ses lignes dépouillées. Le chauffage central ne fonctionne pas, ou peut-être n'a-t-il jamais été installé... On ne sait pas, on ne sait plus, à travers ce devenir fantaisiste où l'isba côtoie un « bloc » de mille logements, où l'araba médiévale transporte les sacs de ciment destinés à la construction du barrage « 100 millions de kilowatts ». Les Allemands ont donc pris acte de cette carence en installant un poêle par chambre. Maintenant, de chaque fenêtre, émerge un tuyau de tôle qui situe la création russe dans sa perspective exacte.

Un jour parcimonieux gît dans la chambre du colonel Narbonne qui a retiré ses bottes, chaussé ses pantoufles. Avec son visage triste et jaune, son œil vague, il semble poursuivre quelque rêve, à travers la voix de l'officier d'ordonnance qui lit les mémoires du général Marbot...

— ... « Les vivres manquaient pour une aussi immense réunion d'hommes et de chevaux, car les Russes ne laissaient rien derrière eux que des villages et des fermes incendiées. Plus on approchait de Moscou, moins le pays offrait de ressources... »

(1) En août 1942, le sergent A..., commandant la compagnie de propagande du 1er bataillon, reçut pour mission de récupérer ces drapeaux. Il arriva à Smolensk et trouva la cathédrale vide. Ces pièces historiques ont donc été volées ou reposent dans quelque musée d'Allemagne.

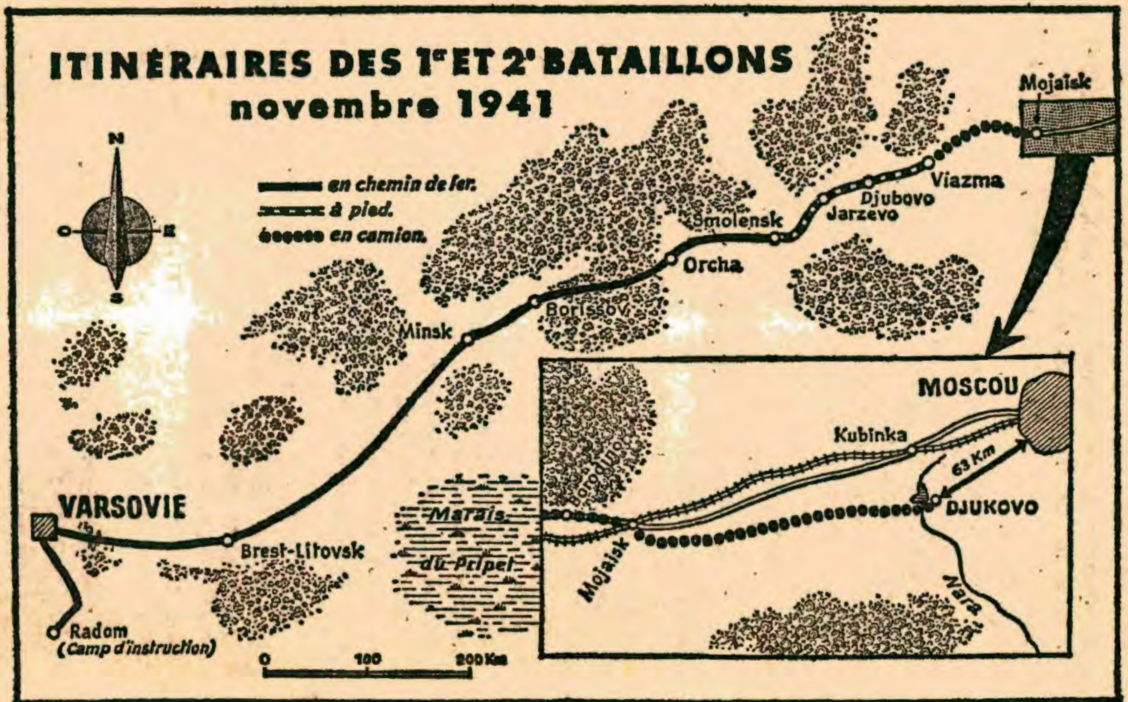
-:-

Plus le 1er bataillon de la L.V.F. approchait de Moscou, moins le pays offrait de ressources. Pratiquant la politique de la « terre brûlée », les armées soviétiques n'avaient laissé, derrière elles, que des squelettes de villages, souvent incendiés, toujours vides, de part et d'autre de la « magistrale » — autoroute et voie ferrée — qui servait d'axe de pénétration à la 4e armée allemande.

La neige était tombée le 4 novembre pour saluer l'arrivée du 2e bataillon à Smolensk. Une brise menaçante la balayait maintenant, remettant à jour les plaques de glace... Glace. Neige. Neige et glace. Tous les inconvénients de l'une sans les avantages de l'autre, comme toujours en début d'hiver. Les conducteurs n'avaient pas touché de crampons pour les fers de leurs bêtes. Les chevaux s'abattaient. Les lourds chariots glissaient, allaient au fossé. Les hommes juraient, poussaient de la main ou de l'épaule au cul des fourgons, pesant sur les raies, et leurs minces gants de laine s'en allaient en charpie. Il fallait achever, d'un coup de pistolet dans l'oreille, les chevaux qui gisaient, pattes brisées, sous le timon des fourragères... Viande de cheval à tous les repas ! Heureusement d'ailleurs, car l'intendance ne suivait pas !

A part quelques paysans en rupture de ferme, des sous-officiers de carrière comme Serge Marco, les volontaires ne savaient pas soigner les bêtes. Et les chevaux ne réagissaient pas au cri de « Vive Doriot ! » A l'étape du soir, ils erraient dans les villages, arrachant à belles dents le chaume gelé des toits.

Dès le troisième jour de marche, la mortalité devint effrayante au 2e bataillon. Cadavres dépecés au bord des pistes. Voitures abandonnées. Harnais enfouis dans les ravines. Le froid, déjà vif, restait supportable pour le paysan russe. Mais il déconcer-


ITINÉRAIRES DES 1er ET 2e BATAILLONS
novembre 1941
N
O
E
S
en chemin de fer.
à pied.
en camion.
Mojaisk
Viazma
Djubovo
Jarzevo
Smolensk
Orcha
Borissov
Minsk
VARSOVIE
Brest-Litovsk
Marais du Pripet
Radom
(Camp d'instruction)
0
100
200 Km
MOSCOU
Kubinka
63 Km
DJUKOVO
Borodino
Mojaisk
Nara

tait les légionnaires accoutumés aux climats océaniques. En vingt-quatre heures, le moral des deux bataillons tomba, avec le thermomètre, à 10° au-dessous de zéro.

Comme l'armée allemande, puissance inspiratrice et protectrice, la L.V.F. était équipée pour une progression rapide, sur terrain sec sillonné de routes modernes. Les chevaux percherons, mecklembourgeois, poméraniens, forts mais peu résistants, les fourgons, chariots d'infanterie, caissons et pièces de P.A.K. ne valaient rien sur la piste russe. Le jeune Catulle et ses dix camarades, agents de liaison du bataillon, réalisaient des prouesses, à l'entraînement en Pologne, avec leurs vélos réglementaires. Maintenant, ils les poussaient dans deux pieds de neige, ou sur des étendues de glace plus férocement polies que des patinoires.

Parti comme correspondant de guerre de l'hebdomadaire *La Gerbe*, Catulle le Jeune pouvait se rendre compte de l'excellence du traitement que la Wehr macht réservait aux journalistes ! Elle avait posé en principe que nul ne pouvait rendre compte de la guerre sans la faire lui-même comme combattant ! Catulle souffrait et devait souffrir plus encore, mais il épargnait ainsi, à la L.V.F., l'affligeant spectacle des « correspondants de guerre » décrivant les actions héroïques des autres, confortablement installés, loin sur les arrières du front, dans les P.C. des généraux !

Le 1er bataillon n'avait pas encore aperçu un ennemi et il était déjà vaincu par la Russie qui lui présentait le vide organisé de ses espaces infinis, ses voies de communication médiévales, effacées par la neige et la glace du grand hiver. Le 2e bataillon ne parvenait pas à rattraper son retard initial. Il avait quitté Smolensk le lundi 10 novembre, à 13 heures. Le lendemain, il cantonnait à Djukovo. Le 13, il arrivait à Iarjevo par étapes de 20 kilomètres. Après une journée de repos, indispensable pour sauver les bêtes du train de combat, il repartait et la

progression tombait à 10 kilomètres par jour. Efforts gigantesques. Sacrifices inouïs. Mais les deux bataillons ne brisaient jamais le cercle d'un horizon indécis qui les cadrait toujours au centre de cette steppe où le jour malade, la lumière à consistance de crème, rassemblaient le ciel et la neige dans une unité plate et sans fissure.

2

LE 22 novembre, le 1er bataillon reçoit l'ordre de continuer vers la ligne de feu. Il laissera à Golokovo les affûts de mitrailleuses lourdes, mortiers de 80 mm., partie des munitions, objets d'équipement individuel. Les hommes sont en tenue d'assaut.

— Cette fois, ça y est les gars ! affirme le voltigeur Coince.

— Du peu pour Moscou ! se réjouit Capsie.

— Ta gueule ! réplique Bau, ancien lui aussi des Brigades Internationales... On a dit ça en 37 ! Et ça nous a pas menés chez Franco, mais au camp de Gurs !

— Oui, vous dorez pas la pilule, les gars, c'est peut-être encore un nouveau numéro du cirque Narbonne !

— Paraît qu'on voit déjà le Kremlin à la binoculaire ! affirme un autre (1).

(1) Cette affirmation, bien souvent entendue, puis lue, relève de la plus haute fantaisie. De la position Djukovo, à 63 kilomètres de Moscou, sur terrain plat mais coupé de hautes forêts, les plus puissantes binoculaires ne permettaient pas de découvrir les clochers du Kremlin, avec une visibilité limitée à 4 ou 5 kilomètres.

Le 23 novembre, les trois compagnies touchent un repas froid et s'ébranlent au point du jour, à 9 heures. Etape de 14 kilomètres menée à vive allure, presque sans halte. Les compagnies Dupont et Jeunet relèvent des unités allemandes harassées, dont les emplacements de combat sont plutôt esquissés qu'aménagés. La L.V.F. s'intègre ainsi, avec la compagnie Drouet en réserve, à la 7e division d'infanterie bavaroise qui flanque la 4e armée de von Bock, au nord.

Au sud, la 2e armée blindée du général Guderian, fer de lance de l'Allemagne, manque de chars. Les trois divisions de la brigade Eberbach qui devraient en compter six cents n'en possèdent plus que cinquante ! Les survivants n'ont pas de crampons pour leurs chenilles et renâclent au pied des pentes verglacées. Ici, le froid atteint — 22° centigrades. Les appareils de visée sous tourelle givrent, et l'onguent protecteur n'est pas arrivé. Certains carburants gèlent, ainsi que les radiateurs qui ne reçoivent pas leur ration de glycol. L'huile de mauvaise qualité devient pâteuse. Les mécaniciens, toujours vêtus de leur treillis d'été, allument des feux de bois sous les carters pour démarrer les moteurs des blindés. Ceux qui démarrent s'arrêtent bien vite. L'essence se fait rare. La dotation réglementaire de quatre jours vient de tomber à vingt-quatre heures ! C'est pour cela que Guderian ne réussit pas à fermer le cercle autour de Toula, position-clef qui commande, par le sud, l'investissement de Moscou.

Au nord de Moscou, la 2e Panzer de la 4e armée vient d'atteindre Krasnaïa-Poliana, à 22 kilomètres de la ville. Peut-être aperçoit-elle, vraiment, les clochers du Kremlin ?

Afin de permettre aux 9e et 2e armées blindées de refermer leur pince d'acier tendue au nord et au sud de Moscou, la 4e armée de von Bock doit attaquer, le 1er décembre, pour fixer, sur elle, le maximum possible de forces russes. La L.V.F. participera à cette offensive.

En attendant, les positions s'organisent, le ravitaillement s'améliore un peu, grâce surtout aux initiatives françaises connues depuis 1914 sous le nom de Système D ! L'adjudant Amy Laboiry possède peu de grenades pour sa section. Il va raconter aux Allemands du voisinage d'invraisemblables histoires de convoi attaqué et perdu et rapporte un panier d'engins mais aussi... un litre de schnaps ! Les fourgons réglementaires ne passent plus à travers la neige déjà haute. Au lieu de s'obstiner en épuisant ses attelages, l'adjudant Serge Marco réquisitionne chevaux et traîneaux russes à cinq lieues à la ronde et accomplit désormais, avec aisance, les 14 kilomètres qui séparent Golokovo des positions tenues par le 1er bataillon. A-t-il froid aux pieds, assis sur ses sacs de pain, immobile dans le vent de la course ? Il retire ses bottes, saute à terre, court à pied de chaussette. Car on note maintenant 25° au-dessous de 0 et, à ce stade des basses températures, la neige devient plus sèche que le sable.

— Devriez essayer, chef, c'est épatant !

Doriot sourit. Le chef du P. P. F. est un géant. Une force de la nature. Il balance ses poings gantés de boxeur, ses bras musclés qui, pendant des années ont, par des arguments frappants, souligné l'éloquence du tribun auprès des communistes de Saint-Denis. Il adore la bonne chère, les grands coups de beaujolais, les jolies femmes que les dynasties bourgeoises ont jetées dans ses bras, comme autant de pièges ; mais aussi le froid, la marche, le combat à poing nu ou les armes à la main. Comme Hitler ou Mussolini, il déborde de puissance tellurique et pratique le viol des foules. Il trouve la Russie à sa taille et s'y plaît. S'il entre à Moscou, il est capable de brûler la ville une seconde fois, car il a le sens des grands mythes populaires.

Cuirassé contre le froid, la fatigue, la peur, la souffrance par son terrible potentiel d'animalité, il avance aux côtés de Serge Marco, sans daigner retirer ses bottes. Simple sergent, il occupe ce vide qui va

rester béant, au centre de la L.V.F., jusqu'à l'arrivée de Mayol de Lupé dont l'aura ternira sa propre gloire. Mais, pour l'instant, c'est lui qui règne sur ce premier bataillon qu'il ne gouverne pas. Encore un coup, et la L.V.F. devient sa garde prétorienne.

—Oui, chef ! Bien, chef ! A vos ordres, chef ! répond Serge Marco, au géant qui l'attache à son char de guerre, d'un mot, d'un sourire, d'un geste qui ne promet rien et exige tout !

Catulle le Jeune, lui, atteint Golokovo en poussant toujours, à travers la neige, son ridicule vélo d'agent de liaison.

Le froid colle la peau des doigts à l'acier du guidon. Les pédales bottent dans la neige. Les roues se transfigurent en deux cercles magiques. Le givrage transforme l'engin en une sorte de bête à fourrure en tenue d'hiver.

Il est cependant monté en ligne avec son vélo, Catulle le Jeune ! On lui a dit : « Rejoignez la compagnie Dupont. » Où cela la compagnie Dupont ? Les forêts se ressemblent toutes. Les clairières offrent le même visage impersonnel, avec leurs arrondis au ras des lisières.

— On va se retrouver chez les Popov ! a grondé le sergent Lanert qui l'accompagne avec un autre agent de liaison.

Trois vélos, trois hommes perdus dans la neige. Pour mieux pousser leurs machines, ils se sont mis à chanter, à la Française, *les Bateliers de la Volga* :

Holà hé, ho... Holà hé, ho...

-:-

1er décembre 1941. Heure H, communiquée par la 7e division d'infanterie : 11 h 45. Attaque du 1er bataillon : H + 30, soit 12 h 15. Objectif : occuper la lande Grossvater en un premier mouvement, pour s'emparer ensuite du village de Djukovo et s'y établir défensivement.

Les deux compagnies chargées de mener à bien l'opération quittent leurs bases de départ en forêt à l'heure prévue. Elles prennent pied sur la lande, sorte de clairière exceptionnellement vaste pour la région de Moscou couverte de forêts denses. Les hommes de Dupont courent en se déployant.

L'ennemi ne réagit pas.

« A ce train-là, nous serons à Moscou demain matin », pense le sergent Kermoal.

Des hommes s'engloutissent dans les trous que la neige camoufle. Ils en ressortent givrés, déguisés en soldats pour conte de Noël. La forêt qui dessine un arc de cercle au-devant d'eux semble offrir une protection plus rapprochée à la compagnie Jeunet engagée dans le sud du dispositif. Elle atteint déjà des lisières alors que la première reste engagée au centre de l'espace découvert, à mille mètres environ de ses positions de départ.

Brusquement la ligne sombre se met à briller avec l'éclat d'un croissant de lune. Mille paillettes d'or se forment sous les ramures des sapins, puis s'en détachent et des flots de lucioles, des rayons drus filent en direction des volontaires. Les Russes juchés dans les têtes de bouleaux, collés au tronc des sapins, les nids de mitrailleuses camouflés en avant des lisières, viennent de déclencher un tir de barrage. L'effet de surprise n'existe pas et, cependant, la ligne française se brise en parcelles noires, avant de s'immobiliser. Des hommes tombent et, cette fois, pour ne plus se relever. La section de mitrailleuses lourdes qui appuie les voltigeurs sur la droite met ses M.G. en batterie, puis succombe aussitôt sous la concentration des feux ennemis. Armes détruites. Tireurs et chargeurs hors de combat. Deux hommes seulement réussissent, en rampant, à regagner les sous-bois, entre les fumerolles de neige qui palpitent autour d'eux, allumées par les impacts des balles de mitrailleuse. Les voltigeurs des autres sections, cloués au sol, ne bougent plus, lâchant spasmodiquement des rafales

de mitraillette imprécises et des coups de fusil isolés.

L'attaque de la compagnie Dupont vient d'échouer (1).

Au P.C. du commandant de Peynart règne une effroyable confusion. Impossible de lire un message avec la fumée du bois vert qui martyrise les yeux. Les hommes des transmissions se débattent contre des appareils de radio qui ne marchent plus. De Peynart ne reçoit aucune nouvelle de son attaque. Ses nerfs lâchent à l'épreuve du froid, des nuits de veille, d'une responsabilité trop lourde. Il a perdu la tête. Le voici tombé dans une torpeur dont rien ne peut le tirer. Il faudra le relever, l'évacuer vers l'arrière.

Enfin, vers 15 heures, les appareils de transmission fonctionnent de nouveau et le P.C. capte un radio du lieutenant Jeunet : sa compagnie vient d'atteindre la lisière du bois longeant le lac, face au village de Djukovo. Elle s'établit défensivement, renonçant à l'attaque du village car l'autre compagnie ne suit pas. Pertes insignifiantes.

La section de commandement a quitté La Grange en même temps que les unités d'assaut. Dès le départ de la pièce à four, Catulle le Jeune est tombé en avant.

— A genoux et les deux mains dans la merde ! a ricané le sergent Lanert.

L'auvent de l'isba et son plancher ont en effet disparu, soufflés par un obus sans que personne y prît garde ! Catulle vient de tomber dans ce qui sert de fosse d'aisance, un trou nauséabond que l'absence de plancher, maintenant, révèle.

Ils franchissent la digue qui ferme le lac de Djukovo, progressant à gauche des unités dont ils devinent seulement la présence, au-delà des murailles noires, crêtées de blanc, arbres et taillis, grâce aux

(1) Nous ne savons pas si l'attaque générale de la 4e armée fut annulée ou reportée au dernier moment. Guderian l'affirme et s'en plaint dans ses *Mémoires*.

cris des hommes où l'angoisse le dispute à l'enthousiasme... En avant !... A bas Staline !... Vive la France !... Vive la Légion !

Des mitraillettes jappent autour d'eux, des grenades éclatent, mais ils perçoivent, constatent et ne participent pas. C'est la guerre considérée du point de vue de l'infini... Ils cheminent, totalement oubliés, derrière un vieux légionnaire de Sidi Bel-Abbès qui porte une caisse de cartouches. Soudain, l'homme vacille et s'effondre. On le relève ; les yeux angoissés de Catulle cherchent la blessure, le premier sang.

— C'est l'émotion ! dit le légionnaire à cheveux gris. Le froid. J'ai pas l'habitude !

Il repart. Pas feutrés sur la neige. Silence. Ils rentrent en forêt, suivant un layon vaguement inscrit entre les arbres givrés. Une mine explose quelque part, peut-être sous les pas du vieux légionnaire qu'on n'aperçoit plus. Le sous-lieutenant Cervante commande : Halte ! « El Peluquero » tend à Catulle un chargeur de Mauser et deux grenades.

— Tu vas surveiller le carrefour, hombre ! Si les Rouskis se présentent, tu leur balances tes grenades, et repli au trot sur le P.C... Vu ?

Catulle le Jeune élève les grenades à manche à la hauteur de ses yeux et les contemple avec une sorte de crainte émerveillée.

— Mais, je ne sais pas me servir de ces trucs-là ! dit-il d'une voix mal assurée.

— Alors ! Qu'est-ce qu'on t'a appris à l'école ? Voilà : tu dégoupilles en tirant ici, et puis tu comptes comme ça : « 21, 22, 23, 24, 25 ». Et tu balances. Compris ?

El Peluquero repart au petit trop pour rallier le groupe déjà effacé par les taillis que le givre transforme en grilles d'argent. Catulle reste seul, avec son Mauser qu'il a posé contre un arbre, ses deux grenades lourdes de mystère. Il répète la leçon... Dégoupiller en tirant ici... Compter de 1 à 25... Il compte mentalement de 1 à 25. Comme c'est long ! Pas possible !... Je me trompe. Il faut compter : 1, 2, 3, 4,

5. Non. Trop rapide !... Le cerveau anesthésié par froid aggrave la confusion primitive... Un à cinq ? Un à vingt-cinq ? Vingt et un à vingt-cinq ?... Il pense : ou bien j'attends trop longtemps et elle me pète entre les mains. Ou pas assez, et les Russes la ramassent pour me la retourner sur la figure ! De toute manière, c'est dangereux. Vaut mieux pas essayer...

Il abandonne les deux grenades au pied d'un arbre. Il s'éloigne résolument, prend son fusil, le dépose un peu au-delà du carrefour, afin de garder les mains libres pour se réchauffer. Il se bat les flancs, les épaules, sautille sur place, se frotte le nez avec une poignée de neige. Le temps passe. La lumière malade reste en équilibre entre la vie et la mort. Des oiseaux choisissent la vie et chantent. Des oiseaux russes, accoutumés au froid ! L'un d'eux, perché à la verticale du soldat, fiente exactement sur son épaule ! Catulle pense : « Maintenant, après les emmerdements de ce matin, peut plus rien m'arriver ! »

Il tire une boîte de sardines et un croûton de son « tape-cul », ouvre la boîte d'un coup de baïonnette et se met à manger. Le temps passe.

Soudain, Catulle aperçoit la silhouette d'une bête inconnue qui progresse vers lui, dans l'axe du layon, en se dandinant sur ses antérieurs, dans la position d'un ours. Elle porte, en travers de la poitrine, une sorte de long bâton noir. La fourrure du crâne et des épaules apparaît visible, malgré la lumière anémique, coagulée en plaques sur les espaces chauves ou dilapidée par les troncs noirs, presque inexistante sous les couverts. Un ours ? Non, un Russe !

Catulle se précipite vers son fusil abandonné, brisant des branches dans un fracas intolérable pour cet ennemi accoutumé au silence de la neige et de sa forêt profonde. Il bondit aussitôt sous les couverts et disparaît.

Quelques minutes plus tard, des voix françaises annoncent la relève. Catulle voit surgir le sous-lieutenant Cervante et quelques hommes.

— Allez, Catulle ! On progresse !

Catulle abandonne les grenades et suit. On le présente à son collègue, le correspondant de guerre Hans Hubmann.

— Catulle, de *La Gerbe.*

— Hubmann. P.K.

Une rafale de mitraillette, venant on ne sait d'où destinée à l'on ne sait qui, abrège les présentations. Tout le monde au sol ! Hans Hubmann a retiré son calot et coiffé son casque d'acier. Silence. Solitude épaisse, comme le froid. Drôle de guerre ! Ils repartent, l'œil aux aguets. On n'entend que le grincement des pas sur la neige des secteurs gelés, le bruit des pets que les hommes lâchent en marchant, quelque tintinnabulement d'arme contre la boîte du masque à gaz... Hans Hubmann a retiré son casque, remis son calot...

Les mitraillettes russes tirent tout leur saoul pendant quelques secondes. Mais pas un tireur ne se découvre. Ils sont cachés derrière les troncs ou dans les têtes de bouleaux dont ils descendent, chargeurs épuisés, avec la rapidité et l'astuce des écureuils, toujours du côté opposé au promeneur, car le promeneur c'est l'ennemi !

Silence. Le jour baisse lentement. Ciel vide. Forêt vide.

— On repart ! crie Cervante.

Le correspondant de guerre Hans Hubmann remet son calot.

— On repart ! confirme Catulle à l'oreille du légionnaire qui s'est incorporé à la neige, à ses côtés, lorsque les Russes ont ouvert le feu.

Le légionnaire ne bouge pas. Catulle le secoue d'importance. Il glisse sur le côté, et ce mouvement découvre la tempe trouée, le mince filet de sang qui donne à la neige une splendeur insolite, une intensité de couleur presque insupportable pour les yeux accoutumés au gris de l'espace libre, au noir des forêts. Le cœur de l'homme ne bat plus. Catulle dresse un baliveau pour marquer l'emplacement du cadavre.

-:-

Ils finirent par rallier la compagnie Jeunet, établie défensivement sur les positions atteintes. La bise reprenait. Des flocons aussi gros que des feuilles de bouleau tourbillonnaient ou tendaient leur écran d'ombre grise sur des perspectives embryonnaires. Un Russe blanc, engagé volontaire de la première heure, interrogea le prisonnier que Cervante ramenait sur le mode glorieux. Mais il ne savait rien, ou ne voulait rien dire. On l'entraîna vers l'arrière. On en ferait plus tard un excellent conducteur d'attelage.

En soignant les blessés sous le feu de l'ennemi, tout à l'heure, pendant l'assaut de la compagnie Dupont, le médecin-capitaine Fleury avait intercepté un gamin de quatorze ans, échappé de Djukovo. Il adoptera Piotr qui le suivra désormais partout ! Deux prisonniers. Deux morts. Le solde de l'action gisait, comptabilisé par l'hiver, sous la couche de neige de plus en plus épaisse. On n'attendait plus que le retour d'une patrouille, lancée en pointe vers Djukovo.

On apercevait distinctement le lac, maintenant, et les barques de plaisance rouges, vertes, bleues, prises dans les glaces. Au loin : le village. Des isbas qui n'attendaient plus la visite des promeneurs dominicaux du grand Moscou, mais le repli des unités de l'armée rouge. Les coupoles d'une grande église orthodoxe. Une route, que seule quelque file d'arbres révélait.

Brusquement, le long de la route, s'alluma un rideau de flammes qui s'élevèrent jusqu'à la cime des bouleaux, tremblèrent durant quelques secondes, et s'éteignirent avec la soudaineté d'une aurore boréale.

— La section a dégusté ! dit quelqu'un.

— Lance-flammes ! affirma un autre.

— Cocktail Molotov ! rectifia El Peluquero qui connaissait la technique des artificiers du désespoir.

Tout s'était enlisé de nouveau dans la neige.

Comme si le lac et ses barques multicolores attendaient les joyeux Moscovites du printemps. Rien ne bougeait plus dans le village, au-delà de la route. Le jour baissa plus encore, cessa de tricher avec sa vraie nature, dissipa au profit de la nuit l'équivoque entretenue depuis quelques heures. Puis quelque chose bougea, des points noirs se déplacèrent au ralenti, sur la neige noire. La patrouille rentrait. C'était elle qui venait de se heurter au rideau de flammes.

Le sous-lieutenant Le Fauconnier se présenta dans une tenue qui déchaîna un rire général, homérique. La veste et la culotte d'uniforme, intactes côté pile, étaient entièrement brûlées, côté face, et laissaient entrevoir un caleçon blanc, un gilet de corps déchiré. Le Fauconnier avait perdu cils et sourcils. Mains noires, visage noir apparaissaient recouverts par un masque visqueux à base de pétrole. Mais l'adjudant qui l'accompagnait mit le comble à la gaieté des volontaires. Au contact des flammes, il avait perdu le dos de sa veste et le fond de sa culotte. On apercevait ses fesses rouges comme un cul de singe.

— Marrant, mais révélateur ! confia le sergent Lanert à Capsie... Quand les cocktails Molotov ont pété, le lieutenant était en train de foncer puisqu'il est brûlé par-devant et le juteux de se tirer puisqu'il a perdu son fond de culotte ! Tu piges ? Moi, je balancerais la croix de fer à l'officier et quinze jours d'arrêt au juteux !

Les hommes se glissèrent sous les abris de branchages qu'ils venaient de disposer sur le terrain conquis : quinze cents mètres au-delà de la ligne de départ. Ils n'avanceront pas plus loin en direction de Moscou. La 4ᵉ armée non plus. Car, la veille, une nouvelle terrible est venue consterner les officiers d'état-major : le groupe d'armées sud a dû évacuer Rostov sur le Don...

Pour la première fois depuis 1919, une armée allemande cédait le terrain conquis. La décision du maréchal von Rundstedt illustrait l'état d'usure de la Wehrmacht. Depuis le 22 juin 1941, ses pertes s'éle-

vaient à 743 000 hommes, soit 23 % de l'effectif engagé ! Plus de 75 % des chars avaient été détruits ou immobilisés ! Dans le même temps, l'ennemi tirait de la forêt, comme un prestidigitateur de sa poche, une puissance nouvelle et redoutable : le char T 34, invulnérable aux coups de canon de 37 mm, sauf sur l'arrière ; une artillerie antichars ultra-moderne, des divisions neuves, bien équipées pour l'hiver, dotées d'armes lourdes — lance-fusées techniquement supérieurs à ceux des Allemands — et d'armes légères que la Wehrmacht n'égalera pas avant 1943. Enfin la Russie préparait l'entrée en scène de l'arme absolue : un hiver dépassant en rigueur tout ce que la Moscovie avait connu depuis plus d'un siècle, et qui représentait, à la lettre, le jugement de Dieu !

L'alerte fut donnée, à l'aube du 2 décembre, par Coince qui venait relever Liévin et Martrait, mitrailleurs de la compagnie Jeunet établis en position de couverture à l'extrémité du terrain conquis la veille. Il les trouva endormis auprès de leur pièce, jura en lançant un coup de pied dans les côtes de ces fainéants. Il jura encore mais les coups de pied rendaient un son mat et rencontraient une résistance compacte de tronc d'arbre. Alors seulement, il se rendit compte que ses camarades avaient cessé de vivre. Ils ne portaient aucune blessure apparente. Il n'existait pas trace de combat ou du passage d'une patrouille, sur le terrain, autour de la position. Il alerta aussitôt les services sanitaires.

— Ils sont morts de froid, tout simplement ! murmura le médecin-capitaine Fleury en palpant les corps.

Il se tourna vers les brancardiers et, pour se faire entendre, à travers le masque du cache-nez posé sur la bouche, tiré jusqu'aux yeux, dut crier :

— Embarquez-les !

Coince marchait dans les pas du docteur et pleurait ses copains.

— Faut faire quelque chose, toubib... une piqûre !

Fleury hocha la tête.

— Inutile... Sont morts depuis longtemps... T'en fais pas, mon gars... Ont pas souffert...

Il regagna Golokovo. Devant l'isba des cuisiniers, deux hommes de corvée découpaient un bœuf à coups de hache. Les éclats de viande sautaient alentour et s'enfonçaient dans la neige poudreuse. Fleury en ramassa quelques-uns et les mit à dégeler dans sa bouche.

— Ça ressemble un peu à la viande séchée des Grisons ! dit-il.

Les yeux du cuistot, étroitement emprisonnés entre une ceinture de flanelle nouée autour du visage et la lisière du calot, se firent ironiques.

— Tant mieux ! dit-il. Maintenant, si vous voulez boire un coup, mon capitaine, voilà du pinard !

Il lui tendit un bloc de glace rose, ration individuelle de vin provenant du tonneau reçu la veille, et qu'il venait de débiter au ciseau à froid.

— Merci, dit Fleury en le fourrant dans sa poche, je le boirai plus tard.

Fleury entra dans une salle de l'école convertie en P.C. régimentaire. Des fourneaux rougis à blanc n'arrivaient pas à ramener l'ambiance au-dessus du point de glace.

— Qui est-ce qui a lu un thermomètre ce matin ? demanda Fleury à la cantonade.

— Ils ont noté — 38° à la division, dit l'officier de liaison... Et la météo prévoit encore un sérieux refroidissement !

Il y eut un silence qu'une très subtile angoisse pénétrait.

— Jusqu'à combien peut-on vivre, dites, toubib ? demanda une voix.

— Mais... je ne sais pas. Cela dépend !

Sans lever la tête de son livre, une œuvre de Pouchkine qu'il lisait dans le texte russe, Jean Fontenoy cessa de souffler dans ses doigts et dit :

— Moi, j'ai vu — 52° en Carélie orientale. J'en

suis pas mort. Et Gœthe en sait plus long que tous les toubibs quand il dit : « On meurt seulement quand on le veut bien ! »

— Alors, on va essayer de vivre par persuasion ! répondit le capitaine Lacroix qui s'équipait pour remonter en ligne.

Il enfila des bottes de feutre, bottes qui valaient leur pesant d'or par — 38°, et la touloupe en peau de mouton prélevées sur un cadavre russe et dont l'adjudant Amy Laboiry lui avait fait cadeau. Il pensa : « Je vais donner cet équipement à nos sentinelles. »

Il monta sur son traîneau. Fouette cocher ! La neige grise prenait, avec la vitesse, la consistance d'un brouillard.

— Pas si vite ! cria le capitaine. Tu vas nous faire geler sur pied !

Le conducteur modéra le train du petit cheval russe. Lacroix éprouvait quelques difficultés pour retrouver les positions de la compagnie Jeunet. Enfin, il aperçut des hommes-troncs, enfouis jusqu'à mi-corps dans la neige, plus rigides que des statues... « Il faudrait construire des igloos, pensa le capitaine... On dit qu'en igloo l'ambiance ne tombe jamais au-dessous de zéro, quelle que soit la température extérieure. » Mais, hélas !... personne à la L.V.F. ne savait bâtir un igloo, et il ignorait que la neige pulvérulente de la région de Moscou, à ce stade de froidure, ne permettait pas de tailler des blocs !

Le capitaine Lacroix inspectait maintenant les positions conquises par le lieutenant Jeunet.

— Il faudrait creuser des abris souterrains, dit Jeunet. Encore deux ou trois nuits comme celle-ci et mes hommes seront gelés sur pied !

— Le sol est pris à quatre-vingts centimètres de profondeur, au moins ! Il nous faudrait des quantités énormes d'explosifs.

Lacroix saisit ses jumelles. Il apercevait des soldats russes en train de se promener fort paisiblement sur la route de Djukovo, silhouettes d'ours mal léchés,

mais bien fourrés ! Le froid ne semblait guère les incommoder. Le capitaine toucha l'épaule d'un mitrailleur qui battait la semelle :

— Envoyez-leur donc une rafale !

— Impossible, mon capitaine. La culasse mobile est comme soudée par le gel.

Lacroix se tourna vers le lieutenant :

— Mais, dites-moi, Jeunet, et si les Russes attaquent ? Vos armes automatiques ?

— Plus d'armes automatiques, mon capitaine. Mais on les recevra à la fourchette, et à coups de Mauser. Le vieux Mauser, lui, toujours prêt à servir ! Le coup par coup, voyez-vous, y a qu'ça de vrai !

Une détonation sèche, mais puissante, retentit à leur gauche, suivie par toute une série d'éclatements dont la force, très nuancée, suggérait l'arrivée d'une gamme d'obus appartenant à des calibres différents. Instinctivement, le capitaine baissa la tête.

— C'est rien ! dit Jeunet. Le gros boum vient de la glace du lac qui travaille ; le reste, des arbres qui éclatent. Depuis cette nuit, c'est comme ça. Faut qu'il fasse foutrement froid. C'est du combien, à votre avis, mon capitaine ?

— La division annonce — 38°, et une rallonge pour les jours prochains. Vos hommes...

Depuis un moment, Lacroix surveillait les allées et venues des légionnaires, leur démarche hésitante, avec le buste légèrement plié en avant, la main gauche étreignant la culotte au niveau du bas-ventre.

— Ils sont malades ? demanda-t-il.

Jeunet sourit, dans un effort douloureux de ses lèvres gercées.

— Ils sont en tôle, mon capitaine. Le froid les a mis en tôle !

— Comprends pas, Jeunet !

— Quand on arrive en prison, vous savez bien qu'on vous retire, avant toute chose, vos lacets, votre ceinture, vos bretelles ? Ici, c'est à peu près la même chose. Ils doivent soutenir des culottes qu'ils ne

peuvent plus boutonner. Par — 20°, ils allaient aux feuillées en équipe. L'un déboutonnait et reboutonnait l'autre. Maintenant, plus possible. Et comme ils ont presque tous la dysenterie, il faut qu'ils puissent poser culotte immédiatement. Alors on ne reboutonne rien ! Vaut mieux tenir le froc, comme ça, de la main gauche !

Son geste résumait la technique nouvelle.

— Et si les Russes attaquent ? dit Lacroix.

— Comme il est impossible de foutre le camp en tenant son froc, on se fera tuer sur place ! Ça fera deux belles lignes dans le communiqué de l'O.K.W. ! Croyez pas ?

Le capitaine Lacroix remonta sur son traîneau et se fit conduire au P.C. souterrain du 1er bataillon, qui restait protégé du froid sidéral, mais, enfumé, rendait la vie plus intolérable sous terre qu'à l'extérieur.

Le lieutenant Dupont monta les trois marches et sortit pour échapper à l'asphyxie menaçante. Depuis l'évacuation du commandant de Peynart, il remplissait les fonctions de chef de bataillon. La tenue d'officier allemand n'avait pas altéré son style « officier de cavalerie » qui voilait mal sa gentillesse. Grand, portant petite moustache « à la française », il possédait une autorité naturelle qui comblait le vide laissé autour des hommes par un corps d'officiers presque exclusivement politique.

Le 3 décembre, à 10 heures du matin, il inspecta à son tour les positions, avec le colonel Narbonne qui montait en ligne pour la première fois, dans un cadre rendu au silence, à l'immobilité stupéfiante d'un univers figé par une température descendue à 40° au-dessous de zéro.

C'est un fantôme jaune et triste qui passe devant les légionnaires transformés en statues de marbre. Il ne leur adresse pas une parole. Pas un regard. Pas la plus petite ration exceptionnelle de schnaps ! Narbonne commande la L.V.F. du point de vue du froid absolu : — 273°.

Jean Fontenoy, qui porte sur l'uniforme allemand toutes ses décorations, françaises et anglaises ; Lacroix, les officiers d'état-major régimentaire, le suivent, aréopage blanc de givre, vert de froid, dont les gestes semblent sertis dans un bloc de glace destiné à conserver de très anciens spécimens d'humanoïdes.

— Mon colonel, nos positions de départ sont bonnes. En mettant le 2e bataillon en ligne, nous pourrions essayer d'occuper Djukovo ? dit le lieutenant Dupont.

Dupont, combatif, illuminé, se fait beaucoup d'illusions. Des hommes qui doivent soutenir leurs culottes et servent des armes automatiques enrayées par le froid n'attaquent pas un village défendu par l'Armée Rouge ! Et si le 2e bataillon n'a pas encore été engagé, il ne s'en porte pas mieux, bien au contraire. Dans l'une et l'autre unité, le moral n'y est plus. La L.V.F. ne repartira plus jamais, sinon sur les traces de la Grande Armée en retraite !

— Occuper Djukovo ? murmure le colonel d'une voix de rêve.

— Nous le prendrons à la fourchette ! affirme Dupont, toujours combatif.

Cette évocation des baïonnettes paraît éveiller Narbonne.

— Mais, les Français ont déjà réalisé l'impossible, Dupont ! Alors, pourquoi pas ? Tenez, à Borodino, par exemple. Je cite Marbot de mémoire : « On vit alors une chose inouïe dans les fastes de la guerre : un fort immense défendu par une nombreuse artillerie et plusieurs bataillons, attaqué et pris par une colonne de cavalerie... » A la guerre, il faut oser ! Oser !

Jean Fontenoy, dont le froid semble diminuer encore la petite taille, essaie d'allumer son sourire gavroche et n'en tire qu'une grimace douloureuse. Sa voix faubourienne cite, elle aussi, le général Marbot, avec un détachement perfide qui vise le colonel :

— Mon cher Lacroix, murmure-t-il, ce même

général disait aussi : « Aujourd'hui où la soif d'avancement est devenue insatiable, on s'étonnerait qu'après un aussi beau fait d'armes, un colonel ne reçût pas d'avancement » !

— Alors, on y va ? insiste le lieutenant Dupont.

Narbonne pousse un soupir en contemplant fixement la neige et répond, d'une voix de nouveau lasse :

— Pendant cette bataille de Borodino, le général Belliard vint, de la part de Murat, supplier l'Empereur d'engager sa garde pour parachever la victoire. Napoléon était disposé à lui donner satisfaction, quand le maréchal Bessière lui dit : « Je me permettrai de faire observer à Votre Majesté qu'elle est en ce moment à sept cents lieues de France... » Alors, Dupont ?

Puis il ajoute :

— D'ailleurs, je ne suis pas libre de décider... Avec ces Boches qui fourrent leur nez partout !... Voyez donc Meyer Labastille !

Meyer Labastille commande l'état-major de liaison allemand, chargé de résoudre les problèmes posés par la collaboration L.V.F.Wehrmacht, tant sur le plan du ravitaillement que sur le plan opérationnel, et n'a pas les pouvoirs nécessaires pour modifier, de son propre chef, les dispositions stratégiques prises par la 7e division ou la 4e armée.

Quant à la 4e armée, elle s'apprête au contraire, ainsi que les « Panzers » de Guderian et d'Hœppner, à lever ce siège de Moscou, à peine esquissé, et dont l'abandon va changer l'avenir d'un monde défini pour mille ans par le national-socialisme !

Meyer Labastille, pas plus que Narbonne, n'est au courant des grandes décisions stratégiques. Mais Jean Fontenoy possède la lucidité intuitive et l'art des grandes simplifications qui leur manquent.

— Viens, mon p'tit ! dit-il à Catulle... Tout ça, c'est foutu !... Ramène-moi à l'Ecole.

Dans l'argot du front, né en quarante-huit heures, « l'Ecole » désigne Golokovo, le village de la femme

pendue où s'est installé l'état-major régimentaire. Fontenoy ne tient plus debout. Son cervelet, gelé en Carélie finlandaise pendant la guerre de 1940, commence à geler de nouveau et le fait souffrir. Rien ne le soutient plus après cette défaite dont il reçoit la prémonition. Il est épuisé par une série de nuits blanches, passées, en compagnie de Doriot qu'il redoute et déteste, à pourchasser les poux dans leur chemise, torse nu, assis en tailleur sur le sommet du four monumental de l'isba, Doriot annonçant :

— Un noir !

Fontenoy répondant :

— Un rouge !

Maintenant il tomberait, si Catulle ne le soutenait sous les aisselles. La forêt crépite. Des centaines d'arbres éclatent sous la pression de la sève que le gel dilate. Un oiseau qui passe au-dessus de leur tête — le même peut-être qui fientait sur l'épaule de Catulle pendant le combat de Grossvater — pousse un faible cri et, foudroyé par le froid, décroche du ciel et s'abat comme une pierre.

— C'est foutu, mon p'tit, murmure Fontenoy, appuyé sur le placide garçon qui l'entraîne.

Parler martyrise les commissures de ses lèvres gelées. Mais il dit encore :

— T'as faim ? Fouille... poche... chocolat...

Catulle le Jeune grignote un morceau de chocolat.

— Mon p'tit, c'est foutu... Tu vois... les cocos... ils ont une arme secrète... Ils nous mettent en tôle, tout de suite, au régime de l'âge de glace ! T'as jamais été en tôle ?

— Non, mon lieutenant !

Fontenoy s'anime un peu. Il avance plus vite. Fébrile.

— Bien sûr... t'es trop jeune... L'monde entier ira en tôle. Y aura plus de geôliers. Fera si froid, mon p'tit, qu'y aura plus besoin de matons... 50° au-dessous, c'est le maton robot... Personne bouge plus, mon p'tit. J'te fatigue, hein ?

— Non, mon lieutenant !

Quatorze kilomètres, dans la neige, par ce froid noir, en uniforme de fibrane, bottes de cuir, chaussettes de coton, minces gants de laine, c'est déjà une petite retraite de Russie. Nuit noire. Neige blanche. Froid noir.

— La tôle, mon p'tit, c'est la vocation des foules ! Alors ? Tu connais pas encore ?... Moi : quatre fois... Chez papa Staline, chez le Chintoc Tchang, chez Roosevelt et chez Blum... L'pire, c'est en France ! J'préfère la Lubianka à la Santé, j'te le dis, mon p'tit... Le maton russe, il t'aime à sa manière. C'est un humaniste ! Il pleure un bon coup avant de te filer la balle par-derrière. Il souffre lui aussi. L'maton français ? Jamais ! Il te boucle dans le temps du mépris. Tu verras ! Moi, j'm'en fous ! J'ai tout vu. Mais c'est pour des p'tits gars comme toi que je me fais du mouron ! T'as pas mérité ça, légionnaire ! Et pourtant, j'te vois au trou, comme tout le monde. Salomon, y pardonne pas, mon p'tit père !

Cuirassé d'innocence et de confiance dans les écrits prophétiques de son maître Alphonse de Châteaubriant, Catulle ouvre un œil rond et demande :

— Alors, on se retrouvera, mon lieutenant ? En tôle, vous me passerez bien un bout de chocolat, comme ce soir ?

Un rire silencieux illumine le visage rond de l'ancien directeur du *Journal de Shanghaï* tandis que la glace pendue à ses cheveux fond, goutte à goutte, maintenant qu'ils sont entrés dans l'isba chaude. Il hoche la tête.

— J'serai plus là, p'tit gars ! Un chef M.S.R. ne se planque pas comme jardinier chez les Bénédictins en attendant la maréchaussée... Moi, j'irai retrouver Madeleine, juste avant la fin... Une bonne pipe (1). Un bon P 38. C'est facile. On ne sent rien du tout, mon p'tit.

(1) Il s'agit de pipe d'opium, bien entendu.

Désespoir absolu. Froid absolu. Le 4 décembre, la météorologie divisionnaire annonce : — 42°. En ligne, plus rien ne bouge. Les oiseaux sont morts. Les arbres condamnés par le processus de sélection naturelle, aussi. Aux crépitements d'agonie a succédé le silence. A travers l'âge de pierre qu'il leur faut revivre, les hommes ne bougent que pour assurer des fonctions essentielles... Sucer les blocs de glace, roses pour le vin, jaunes pour le thé, noirs pour la viande... Veiller. Veiller surtout. Tout homme qui s'endort meurt dans la position où le surprend l'anesthésie générale : assis, debout, couché, accroupi.

— La merde n'a plus d'odeur ! confie Bau à l'agent de liaison Nattier qui monte en ligne pour la première fois... Tu pousses, et elle gèle aussitôt ! Ça fait un petit bâton de chocolat qu'tu casses à la main, crac ! comme les pains de glace qu'on a sous le nez. J'te dis ça pour t'informer. Des fois qu't'irais chier dans le coin !

Gros, « soldat de carrière », confirme.

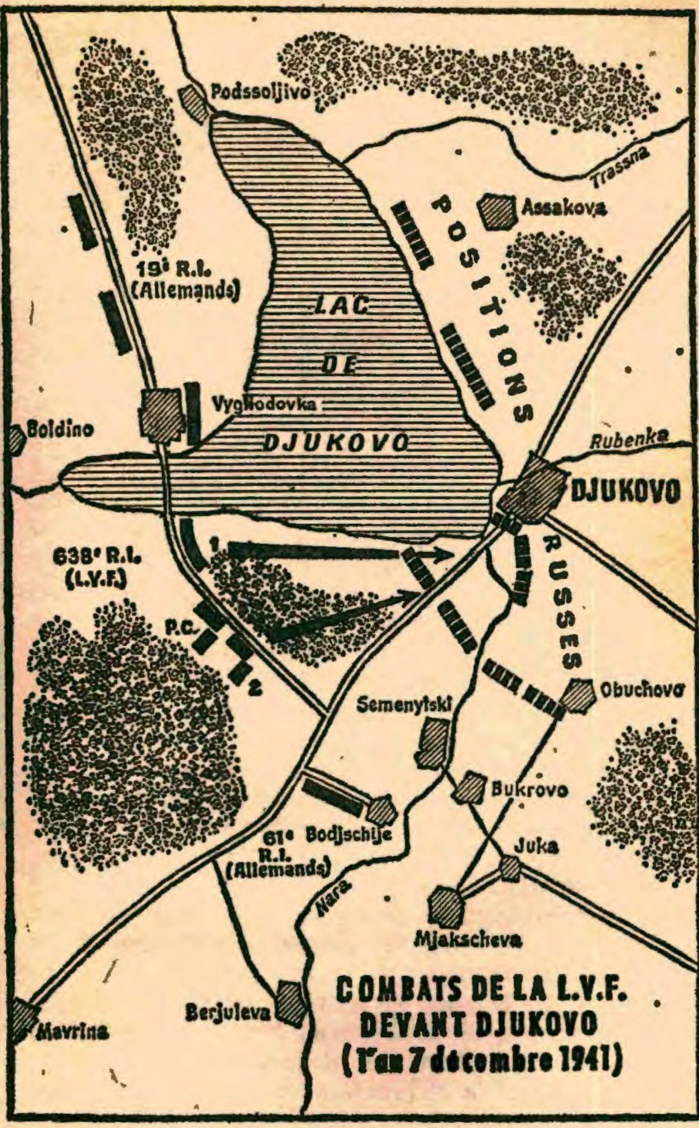
— C'est ça la guerre, mon pote ! La gloire ? D'abord, des histoires de feuillées. C'est primordial à la guerre. Comme disent les Boches : « Grosse Scheisse. » Et je m'y connais dans les guerres. Penses-tu, c'est ma quatrième !

A la tombée de la nuit, Gerriet revient des feuillées, avec le regard terrifié d'un homme qui viendrait de se trouver, le 4 décembre 1941, nez à nez avec un diplodocus.

— Tu sais pas ce qui m'est arrivé ? dit-il à Merkel... J'ai voulu pisser... Eh bien, j'trouvais plus ma queue... Fini... disparue !

Il ne bluffe pas. Sous l'influence des très basses températures, en effet, le membre viril s'atrophie dans des proportions incroyables !

— J'ai fini par pisser un coup... Alors, mon vieux, oh ! là là... petite mère... tout gelé, d'un seul coup, du biscuit jusqu'au sol ! Un bel arc de glace tout jaune !


Podssoljivo
Trassna
Assakova
POSITIONS
19e R.I.
(Allemands)
LAC
DE
DJUKOVO
Vyghodovka
Boldino
Rubenka
DJUKOVO
RUSSES
638e R.I.
(L.V.F.)
1
P.C.
2
Semenyiski
Obuchovo
Bukrovo
61e
R.I.
(Allemands)
Bodjschije
Juka
Nara
Mjakscheva
Berjuleva
Mavrina
COMBATS DE LA L.V.F.
DEVANT DJUKOVO
(1er au 7 décembre 1941)

Pas croyable ! Obligé de tirer pour foutre le camp. Et ça m'a fait mal, mais mal !

Merkel trouve la force de rire. Il essaie lui aussi et le phénomène se produit. Le voici relié au sol par un arc de glace !

— Eh bien ! sais-tu, dit le sergent Lanert, Bruxellois qui devait se faire tuer plus tard, aux côtés de Degrelle, avec la Légion Wallonie, sais-tu que le Mannekenpiss se sentirait tout petit s'il voyait ça ? S'il pisse un jour de la glace, sais-tu, ça sera la fin du monde !

Dans la journée du 5 décembre, les Russes intensifient leurs tirs de harcèlement. Le froid n'a pas encore atteint le point critique — 50°, à partir duquel l'équilibre moléculaire de l'acier se rompt, faisant éclater les tubes des canons... Pièces de 76, 120, 150, 220 choisissent leurs objectifs avec la plus grande fantaisie. Depuis trois jours, elles s'acharnent sur un groupe d'isbas abandonnées à l'extrémité de la lande Grossvater. On les voit maintenant s'intéresser à quelque lisière, une position de mitrailleuse, le P.C. du 1er bataillon, surtout, dont les artilleurs semblent connaître la position avec une précision redoutable. La densité du feu, l'éventail des calibres en disent long sur la puissance de l'artillerie ennemie !

Le bombardement persiste et se renforce même, le 6 décembre, concentré cette fois sur la ligne de soutien que vient de former la compagnie Drouet, tenue jusqu'ici en réserve, comme s'il s'agissait d'une préparation sérieuse avant l'assaut de l'infanterie.

Le capitaine Lacroix est venu inspecter les positions dont le potentiel défensif se dégrade d'une manière irréversible.

— Si les hommes ne sont pas relevés sous vingt-quatre heures, dit le lieutenant Jeunet, je ne réponds plus de rien ! Demandez donc au colonel ce qu'il compte faire du 2e bataillon ! Des conserves ou du frigo ?

— Le colonel ne reçoit pas d'instructions. J'ai

l'impression que les Allemands eux-mêmes ne contrôlent plus la situation !

— Quand on ne reçoit pas d'instructions, on prend des initiatives ! riposte le lieutenant Jeunet, sur un ton rageur. Ici, les hommes en ont marre !

— Je vous ai envoyé la compagnie Drouet, dans le cadre de notre liberté de mouvement régimentaire, fait remarquer Lacroix.

— A « consommer tout de suite », comme disait, paraît-il, le général Mangin ? Eh bien, elle l'est, ou le sera sous vingt-quatre heures ! ricane le lieutenant.

En regagnant le P.C. du bataillon, Lacroix reçoit trois éclats de torpille. Il tombe. Le sergent et les deux légionnaires qui l'accompagnent sont également blessés. L'un d'entre eux, légèrement atteint, se traîne jusqu'au poste de secours. Quelques minutes plus tard, car tout blessé non secouru dans l'heure qui suit est un homme mort, le médecin-capitaine Fleury, lui-même arrive aux côtés de Lacroix.

— Ce n'est rien, lui dit-il. Vous allez vous en tirer avec quelques semaines d'hôpital. Veinard ! Au moins, vous aurez chaud !

Lacroix sourit faiblement et murmure :

— Occupez-vous du sergent, toubib... A l'air de souffrir beaucoup... Faites quelque chose !

Fleury hausse les épaules :

— Je ne peux rien tenter sur place. La morphine gèle instantanément et forme de petits cristaux dans le canal de l'aiguille !

Quelques heures plus tard, une nouvelle alarmante parvient des lignes jusqu'au village d'Arkangelsk où le 2ᵉ bataillon, symboliquement immobile et l'arme au pied, perd autant d'hommes par gelures au deuxième degré, que son frère aîné soumis au feu des Russes : les lieutenants Dupont et Tenaille viennent de tomber côte à côte, tués par le même obus, à peu de distance du P. C.

Avec eux disparaît la première L.V.F., hautement politisée, et qui ne renaîtra plus de son tombeau de neige.

— L'obus russe a renvoyé le P.P.F. et le M.S.R. dos à dos, murmure le sous-lieutenant Le Fauconnier.

Allongé sur une litière de paille, dans l'infirmerie régimentaire, une grande isba de Golokovo, le visage et les mains enveloppés de pansements, il parle avec difficulté. Il dit encore :

— Un parti qui disparaît, ça n'est pas grave... on en fonde un autre... mais un officier comme Dupont !...

Les traîneaux de secours amènent, maintenant, des blessés phénoménaux !

— Celui-ci, dit un brancardier, on l'a ramassé dans le bois, derrière les positions de la compagnie Drouet. Il avait dû se retirer pour poser culotte, rapport à la position dans laquelle on l'a trouvé... L'a dû s'évanouir et rester là, une heure ou deux !

Fleury se penche sur le caporal Brandt, exsangue, dont les mains ont acquis la splendeur de ces mains de lumière que l'école italienne prête aux Bienheureux. Il l'examine et le palpe longuement.

— Eh bien, mes petits, dit-il à ses infirmiers, ça, c'est formidable ! Il a aussi les parties gelées ! Gelées à bloc !

Il inscrit sur la fiche : « A évacuer si possible sur un hôpital finlandais, spécialisé dans les gelures graves. »

Puis on amène le légionnaire Laplace. Il donne encore signe de vie, mais le docteur cherche longuement, laborieusement, une explication clinique de ce demi-coma que les atteintes classiques du froid aux extrémités ne suffisent pas à justifier. Il la trouve enfin :

— Reins gelés. Il est perdu. Les Finlandais eux-mêmes n'ont jamais réussi à récupérer un rein dans cet état.

Il remplit une fiche.

— Evacuez tout de même. Pour l'amour de Dieu !

Fleury se signe, chaque fois qu'il prononce un tel arrêt de mort différée.

Le légionnaire Caussade est aveugle. Paupières gelées, soudées l'une à l'autre. On le récupérera. Grâce à des greffes, il échappera au supplice du jour éternel.

Les deux bataillons ont déjà perdu cinquante pour cent de leurs effectifs. Pendant la journée du 6 décembre, les évacuations d'hommes gelés s'accélèrent. En fait, la retraite est commencée, en vertu d'ordres que donnent d'invisibles stratèges qui ne jugent pas d'une situation à travers le rapport des forces en présence, mais d'une situation dominée par les rapports existant entre organisme et milieu.

L'équilibre organisme-milieu est rompu. Il ne reste aux survivants qu'une alternative : mourir sur place, sous les coups de l'ennemi sans visage, ou prendre la fuite. Un soldat français en position à 60 kilomètres de Moscou ne prend pas la fuite.

Ce sont les Russes eux-mêmes qui, en attaquant les postes A et B, vers 3 heures du matin, le 7 décembre, les aidèrent à tenir. Grâce aux Russes, ils apprirent qu'ils existaient encore, autrement que sous la forme d'êtres embryonnaires, condamnés par la loi de sélection, à disparaître d'un milieu non dominé, dans un ralentissement progressif des fonctions vitales. L'attaque fut repoussée à la baïonnette et au fusil, qui permettait encore de tirer coup par coup. A 4 heures du matin, la compagnie Jeunet subit un nouvel assaut...

Puis l'aube s'embusqua derrière chaque tronc de sapin. La lumière prit la consistance de la crème fraîche et la couleur de l'ardoise. Celle de la neige vira du blanc au gris. Les forêts s'avancèrent au-devant d'eux, noires comme un front d'orage. Les chiens de glace hurlaient dans la profondeur des bois. Les services météorologiques de la division annoncèrent : — 45°.

Pour enterrer le lieutenant Dupont, Capsie, Gerriet

et Gros reçurent des charges d'explosif. Chaque cartouche permettait à peine de gagner quelques centimètres. On enveloppa le corps de l'officier dans un pavillon tricolore. Le fanion de la compagnie fut étalé sur sa poitrine. Puis les volontaires refermèrent la tombe avec de la neige qui refusait de se laisser tasser et que la première bise dilapiderait, livrant le cadavre aux loups... Une croix de bouleau. Un casque en équilibre. Une plaque de bois : « Lieutenant Dupont, mort pour la France. »

— La France s'en fout ! dit Gerriet.

— Dupont est mort ! Vive la mort ! dit l'anarchiste Gros.

— Bon Dieu de nom de Dieu ! cria Capsie, ça peut pas durer ! Crever pour crever, qu'on se dépêche ! J'en ai marre ! J'vais me foutre un pain de dynamite dans le trou du cul !

Ils ne souffraient plus du froid selon une gamme de sensations connues. Mais à la manière du plongeur qui vient d'atteindre le seuil des zones interdites, ils subissaient la pression du milieu sur toute la surface de leur corps. A ce niveau des basses températures, il leur semblait que des vêtements chauds ne valaient pas des vêtements rigides et rêvaient de coiffer le casque des scaphandriers, d'endosser la combinaison de caoutchouc qui, gonflée à des pressions correspondant à celles du milieu, leur permettrait de retrouver un équilibre perdu.

Le lieutenant Jeunet était en train de rêver aux moyens de se procurer un scaphandre sur le front de l'Est, lorsque son attention fut sollicitée par une étrange silhouette qui se mouvait dans sa direction. Cette masse informe de drap vert-de-gris possédait des pieds enveloppés dans un morceau de toile à sac, des mains entourées de chiffons et portait un groin sur le visage... Un porc énorme qui aurait adopté la station verticale pour avancer, effrayant comme l'une des bêtes de l'Apocalypse. L'abbé Leyrat, qui venait de monter en ligne pour bénir les tombes fraîchement refermées, aperçut la bête et se signa en murmurant :

« Les démons étant donc sortis de cet homme entrèrent dans les pourceaux ; et le troupeau se précipita avec impétuosité dans le lac et y fut noyé (1). »

Le lieutenant Jeunet interpella l'homme au groin :

— Hep ! là-bas ! Qui vous a donné l'ordre de mettre votre masque à gaz ?

Le légionnaire Merkel retira son masque à gaz.

— Personne, mon lieutenant ! J'essayais... contre le froid. Ça soulage un peu, mais au bout d'un quart d'heure, c'est pire !

Le « tuyau » fut colporté de proche en proche, les masques sortirent un à un des boîtes cylindriques. La compagnie Jeunet tout entière offrit bientôt l'aspect de ce rassemblement de pourceaux que les démons guettaient pour les perdre, d'après l'Evangile selon saint Luc ! Mais quelques minutes suffisaient pour rendre vain ce nouveau moyen de protection. La glace alourdissait le fond du masque, le givre obstruait la cartouche et les volontaires durent renoncer.

Vers midi, un factionnaire aperçut un sanglier à l'orée des bois. Il lui envoya un coup de Mauser qui fit voler la neige devant son groin, mais sans l'atteindre. Le sanglier poursuivit sa marche étrangement lente, et se dirigea vers les positions. Des hommes armèrent leurs fusils.

— Tirez pas, nom de Dieu ! cria l'adjudant Amy Laboiry. Vous voyez donc pas que c'est un gars de chez vous ? Vous avez de la merde aux yeux, non ?

L'étrange animal, moitié homme, moitié pourceau, avançait toujours à quatre pattes. Il fut capturé. Quand on lui retira son masque à gaz, le lieutenant reconnut Lepriche !

Lepriche se mit à pousser des cris effrayants. Dans son délire, il lançait des armées de cochons à la conquête de Moscou.

(1) Luc, VIII, 32-37.

Lepriche était devenu fou. Il fallut le lier sur le traîneau d'évacuation, avec des ceinturons gelés.

Lentement, ce qui restait des trois compagnies entrait dans un cycle de folie cosmique. La peur originelle ressuscitait dans son ancienne et terrifiante splendeur.

— Avec toute cette saloperie de glace qui se forme là-haut, le ciel va bien finir par nous descendre sur le coin de la gueule ! murmura l'adjudant Amy Laboiry.

Dans l'après-midi, le bombardement reprit avec une intensité révélatrice. Les Russes préparaient la grande attaque de dégagement destinée à réduire la pression que la 4ᵉ armée exerçait sur Moscou. Des volontaires tombèrent de nouveau. Les blessés graves expiraient sur place. Il n'y avait plus d'explosif pour enterrer les morts.

Ils échappèrent à la mort, le 7 décembre, à la tombée de la nuit. Un régiment de la 7ᵉ division d'infanterie bavaroise vint les relever en silence. Des Allemands qui le composaient, aucun ne devait survivre. Les volontaires ne défilaient pas devant eux, aux accents de *la Marche consulaire* que la clique de l'adjudant Quinquin ne répétait plus depuis longtemps. Une sorte de marche funèbre accompagnait le décrochage du 1ᵉʳ bataillon, orchestrée par la respiration des survivants qui gelait instantanément à la sortie de la bouche, se transformait en giboulées et ces giboulées, en retombant, tambourinaient sur les vestes d'uniforme parcheminées par le froid.

A la même heure, au village de la femme pendue, dans le P.C. d'où il commandait la L.V.F. du point de vue du froid absolu, par — 273°, le colonel Narbonne achevait sa lecture quotidienne...

« Le 19 octobre au matin, l'Empereur quitta Moscou. Sa Majesté, la vieille garde et le gros de l'armée prirent la route de Kalouga ; le maréchal Mortier et deux divisions de la Jeune Garde restèrent en ville pendant vingt-quatre heures de plus, afin d'en ache-

ver la ruine et de faire sauter le Kremlin. Ils devaient ensuite fermer la marche... »

Quelques semaines plus tard, la « Grande Armée » du colonel Narbonne n'existait plus. Des groupes marchaient en direction de Viazma. Des isolés stoppaient les camions allemands sur l'autostrade et disparaissaient en direction de l'ouest. Certains se faisaient mettre en route directement sur Versailles, dès qu'ils parvenaient à Smolensk. Mais la plupart échouaient dans les hôpitaux provisoires, fébrilement aménagés par une Wehrmacht que menaçait la plus grande catastrophe de l'histoire... Gerriet y fut pour demander un morceau de pain car il n'existait plus, en dehors d'eux, le moindre système de ravitaillement organisé. Il s'enfuit, épouvanté. On y débitait de la chair humaine, noire et verte. Sur ces abattoirs de pieds, de mains, de nez et d'oreilles pourris, stagnait une odeur de charnier en perpétuel devenir. Le pain qu'on y pouvait grignoter, le doigt de soupe qu'on y servait, sentaient le cadavre.

Au-dehors, les moteurs des camions tournaient jour et nuit. Qui stoppait son moteur ne repartait plus sans le secours d'une lampe à souder pour dégeler les carters. Qui restait sur place tombait aux mains d'un ennemi mordant, rapide, décidé, lancé sur les traces de la Wehrmacht en retraite. On se battait donc au couteau pour la possession d'une lampe à souder, entre Viazma et Smolensk. On se battait aux poings pour une place sur un camion, un coin sur le sol de terre battue d'une isba, une paire de bottes de feutre, une touloupe...

Ils marchaient isolément, ou par petits groupes autoportés, comme passagers de traîneaux ou bien en voiture sanitaire. La L.V.F. explosa à travers toute l'Europe. On retrouva des hommes gelés dans les hôpitaux de Rovaniémi en Laponie finlandaise et d'Athènes en Grèce, de Zagreb et de Constanza, d'Amsterdam et de Biarritz !

3

UNE triste odeur de bouillon synthétique flotte dans la salle à manger de la Kommandantur. Boiseries blanches. Nappes blanches. Fleurs blanches sur les tables. Mélancoliques et dignes dans leur spencer blanc à boutons dorés, les serveurs organisent un ballet de fantômes autour du général Pflugbeil... Le général reçoit, à Smolensk, le lieutenant-colonel Ducreux, commandant le 3e bataillon de la L.V.F. qui apparaît en Russie, avec le printemps de 1942, et le colonel Rüling, du 44e R. I. Il met le premier à la disposition du second, dans le cadre de la 221e division de sécurité qu'il commande, pour assurer la pacification des grands territoires forestiers du sud.

Par-delà les fenêtres de la pièce, le correspondant de guerre Catulle aperçoit les anciens murs de la ville construits en 1598, au temps de Boris Godounov, la cathédrale de l'Assomption qui se dresse, intacte, sur un éperon dominant le Dnieper et rassemble autour d'elle un îlot de constructions modernes, épargné par les incendies de 1941 ; l'hôtel Molotov ; le « parc de culture » envahi par les enfants aux yeux bleus... « J'aime mieux la Wehrmacht-soupe que le potage du général ! » pense Catulle. C'est, en effet, un triste bouillon préparé par les ingénieurs de l'I.G. Farben !

— En somme, murmure le lieutenant-colonel Ducreux, en 1942, comme en 1941, la collaboration de la L.V.F. et de la Wehrmacht doit se faire à l'intérieur du fameux pâté d'alouettes ?

— Je ne comprends pas, dit le général en soulevant ses sourcils roux.

— C'est une plaisanterie française... L'histoire du charcutier qui prépare ses pâtés d'alouettes selon la proportion immuable d'un cheval pour une alouette !

— Ah ! Ah ! s'esclaffe le général, j'aime beaucoup l'esprit français !

On n'entend plus que le choc des cuillers d'argent au fond des assiettes. Catulle s'ennuie et pense : « J'aimerais mieux casser la croûte sur un banc, avec ces gosses russes qui jouent à la marelle comme les poulbots de Paris. »

Les serveurs en spencer blanc présentent une seconde fois le potage chimique. Catulle refuse sur le mode distingué, en se réservant pour le plat de résistance... quelque pièce de gibier, digne sans doute d'un G. Q. G. Joffre à Chantilly ?

— Mon cher camarade, dit Pflugbeil en se tournant vers Ducreux, la proportion que vous évoquez de manière si plaisante ne dépend malheureusement pas du charcutier. Il ne tient qu'à l'alouette française de se faire aussi grosse que la Wehrmacht ! Mais aux trois millions de soldats allemands que nous opposons aux Russes vous n'apportez, pour la première fois depuis le début de 1942, que l'aide d'un seul bataillon ! Pour qu'il devienne opérationnel, il me faut bien l'articuler sur ma division ! Si la France se manifestait dans la lutte antibolchevique par un groupe d'armées, toutes les portes de l'O.K.H. lui seraient ouvertes !...

Le grondement d'un convoi d'artillerie se répercute dans les cloisons. Les vitres des fenêtres vibrent. Une locomotive siffle au loin. Dans un style digne de l'hôtel Adlon, les serveurs présentent maintenant un plat d'argent chargé de... carottes râpées. Catulle pense : « Voici les hors-d'œuvre. »

— Tout de même, tout de même, murmure Ducreux, nous pensions que l'Allemagne nous ferait l'honneur de combattre sur le grand front ! Mes

hommes ne sont pas venus en Russie pour contrôler des villages et pendre des francs-tireurs !

Le colonel Rüling, commandant le 44e R.I., termine la chasse aux carottes râpées qu'il livre avec application depuis quelques minutes, et dit :

— Il ne s'agit pas d'une opération de police, mais d'une action de portée stratégique, camarade Ducreux. En 1941, c'est vrai, nous avons pendu quelques partisans, en nous conformant aux lois traditionnelles de la guerre. La doctrine constante de la Wehrmacht exclut, en effet, des garanties données aux combattants par les Conventions de La Haye, tous ceux qui se battent clandestinement sur les arrières d'une armée. C'est une doctrine saine, reconnue valable par tous les pays civilisés. Nous avons affaire maintenant à un ennemi révolutionnaire, une guerre totale que la Russie mène sans tenir compte de conventions qu'elle n'a d'ailleurs jamais reconnues. Elle a fini par nous imposer ses vues. Nous ne pouvons plus assimiler les partisans aux francs-tireurs de jadis. L'importance de leurs formations devient telle que nous devons les considérer comme des troupes régulières. Vous allez donc vous battre sur un front intérieur, aussi important, aussi meurtrier que l'autre !... Songez que mon bataillon du Volost, que vous relevez, a perdu la moitié de ses effectifs pendant l'hiver !

A l'heure actuelle, la guerre de Russie réclame deux hommes en mission de sécurité pour un soldat en première ligne, alors que la proportion est exactement l'inverse dans une guerre conventionnelle !

Le commandant du 3e bataillon L.V.F. risque un sourire.

— Nous avons l'expérience des guerres coloniales. Nos officiers savent diriger le feu et construire des routes !

Les serveurs apportent le café dans des tasses de porcelaine... Un potage chimique... Un plat de carottes crues... Un ersatz de café... Le correspondant de guerre se demande ce que signifie le caractère

agressivement spartiate d'un tel menu. Propagande ? Vertu d'exemple ? Difficultés de ravitaillement ? Les auxiliaires russes de la Wehrmacht qui regagnent leurs bureaux viennent certainement de mieux déjeuner que le général !

— C'est la croisade des ventres creux ! dit Catulle au lieutenant-colonel sur le chemin de la gare.

Ils rallient le bataillon à la station de Potchinok, à 60 kilomètres dans le sud-ouest de Smolensk, le 15 mai, vers 6 heures du matin. Les hommes déchargent déjà le matériel du train de combat dans un paysage misérable. Les chevaux, fatigués par cinq jours de voyage, tremblent sur leurs pattes. Les conducteurs énervés jurent. Les ponts roulants qui facilitent les opérations de débarquement portent l'inscription : « Gare de Pantin ». D'une seconde rame de wagons, stoppée le long du quai opposé, descendent les compagnies.

Des 1 000 hommes partis de Versailles, le 1er décembre 1941, il ne reste que 565 légionnaires, malgré la récupération des rescapés de Djukovo, l'arrivée de renforts venus de France — 220 hommes en décembre 1941, 278 en janvier-février 1942 — les autres ayant été démobilisés sous divers prétextes : maladie, comportement suspect, passé douteux, refus de prêter serment ou de porter l'uniforme. Personne ne les regrette.

Le bataillon prend la piste d'Alexandrovska. Les anciens du premier hiver, forts de leur expérience de la neige, découvrent alors un obstacle bien plus redoutable : la boue de printemps. Le sol, gelé pendant six mois sur quatre-vingts centimètres de profondeur, restitue en quelques semaines les masses d'eau figées. Hors des routes construites « en dur », les chevaux s'enfoncent jusqu'au poitrail. Cris. Jurons. Hennissements de détresse... Des naseaux fumants se dressent, vers le ciel léger où l'argent de l'hiver le dispute, encore, au bleu épais de l'été

mûrissant, et semblent y chercher un point d'appui ferme que le sol leur refuse sur toute l'étendue du pays.

Chevauchant sa jument « Sultane », l'abbé Gordes, dit Mickey, chef d'un groupe de mortiers lourds, n'arrive pas à s'extirper de ce marécage soudainement révélé. Les voitures à petites roues — parfaites pour les guerres d'Europe — portent seize casiers à torpilles pesant chacune douze kilos. Avec le tube, le bipied et la plaque de l'engin, les sacs des téléphonistes, les paquetages individuels, elles atteignent un poids total de douze à quinze cents kilos. Il faut les décharger, déplacer le matériel à bras, pousser aux roues après avoir doublé ou triplé les attelages. On repart et l'on décharge de nouveau, cent mètres plus loin.

— Nous faisons cinq cents mètres à l'heure, mon lieutenant, rend compte François Sabiani au commandant de la 10ᵉ compagnie.

— T'en fais pas, mon p'tit gars ! répond Berthet, on couchera dans la nature !

— Tant mieux, mon lieutenant !

François Sabiani est jeune, enthousiaste, frémissant. Il se glisse le long des colonnes avec l'ardeur d'un chiot découvrant le monde, lutte contre cette boue gluante qui menace de figer, dans l'espace et le temps, cette croisade devenue sa raison de vivre. Le lieutenant Berthet offre un contraste saisissant avec son agent de liaison. Grand, large d'épaules, irradiant sa force intérieure à travers le moindre de ses gestes, ce Saint-Cyrien est fait pour dominer l'événement. Vieux baroudeur de nos guerres coloniales, malgré sa jeunesse, Berthet accueille n'importe quelle situation par son rire moqueur, promène sur les hommes englués dans la boue de printemps un regard bleu, toujours orienté sur l'ironie, comme un baromètre enrayé, sur le beau fixe. Il va, tête nue, le casque accroché au ceinturon, et le vent de la steppe joue avec ses cheveux blonds, légers, déjà rares.

Les ponts, détruits repoussent les colonnes vers des

gués voisins. Les fourragères bâchées, qui ressemblent aux fourgons de quelque clan de pionniers en route vers le « west » américain s'y aventurent et se bloquent, parfois, dans un demi-mètre d'eau verte. Les hommes pataugent, poussent aux rayons, harcèlent les attelages. Départ dans un lourd gémissement de ridelles. La plainte profonde qui naît au creux du poitrail des chevaux donne la réplique aux cris des hommes. Et, pendant des kilomètres, les demi-bottes d'infanterie rythment leur bruit de pompe en restituant l'eau qui les emplit.

Plus rapides que les unités de voltigeurs et les trains de combat, l'état-major du bataillon approche maintenant d'Alexandrovska. Immédiatement derrière le lieutenant-colonel Ducreux, chevauche « Monsignore » Mayol de Lupé. Ami intime de S.S. Pie XII et du président Caillaux, confident du maréchal Lyautey, précepteur des enfants royaux d'Italie, combattant de la première guerre mondiale, de la Syrie et du Riff, Jean, comte de Mayol de Lupé, vient de fêter ses 67 ans. Au fond du visage profondément buriné, à la peau boucanée par la cuisson des déserts, aux rides incrustées verticalement comme le relief d'un paysage tourmenté, brille un regard d'aigle. Ce regard fouille les consciences avec des rudesses médiévales, mais son acuité reste tempérée par un fond de bonté bourrue et une astuce de colporteur napolitain.

Il est midi. Le soleil darde avec la rigueur de l'été russe en gestation. Mayol de Lupé a retiré sa tunique feldgrau. Il chevauche maintenant torse nu, un torse harmonieux de vieil athlète, à peine marqué par les ans, contrairement au visage, et dont la peau — une peau très douce de femme — est bronzée par la vie en plein air. Il a passé dans son ceinturon une grande croix de cuivre et fourré dans la tige de sa botte le pistolet parabellum qu'il vient de toucher au dépôt de Deba.

— C'est un seigneur ! disent les officiers.

— Un mec comme ça ! confirment les grenadiers,

en soulignant leur jugement de valeur par un geste peu usité dans les sacristies.

« Monsignore » Mayol de Lupé et l'état-major s'en vont cantonner à Baltutino, avec le P.C. de la division, mais les trains de combat et les sections, malgré leurs efforts désespérés, sont rejoints par la nuit à 800 mètres d'Alexandrovska. Aphones, brisés, englués de boue, hommes et officiers campent en pleine nature, sous la protection de sentinelles qui semblent se dissoudre dans le brouillard.

Dès le premier jour, la Russie s'est imposée, virile. Les garçons les plus sensibles ont pris sa mesure et l'ont ajustée à leur faiblesse. Ils se sentent déjà rejetés par cette terre qui, à toute violence, oppose une violence supérieure. Aucun d'entre eux ne connaît encore cette forme d'amour trouble, cette faculté d'appropriation du néant qu'elle exige de l'étranger avant de l'adopter. L'expression « se russifier » est encore inconnue dans la L.V.F.

Le lendemain, les colonnes ne dépasseront pas Alexandrovska, tandis que « Monsignore » Mayol de Lupé, prélat de Sa Sainteté, et l'état-major les attendent à Baltutino. Il leur faut en effet un jour de repos pour sécher bottes, uniformes, panser les bêtes épuisées, réajuster les traits, changer de roues. Mais, le 17 mai, le soleil énorme déploie sur l'horizon une promesse de grand beau temps. La boue va se figer à vue d'œil. La progression passe de cinq cents mètres à un kilomètre-heure. Les hommes chantent. Le moral refleurit... Plus que deux étapes avant les combats. Maintenant il ne s'agit plus de ragots, mais de certitude. Les Allemands du groupe blindé, rencontrés la veille, et qui doivent fournir un appui de chars III, leur ont confirmé l'existence d'un front sérieux, d'un ennemi mordant, au-delà du Volost. Les légionnaires jubilent.

A Karinka, l'abbé Mickey loge chez l'habitant, avec le lieutenant Meslée, son ordonnance et deux sous-officiers. Meslée s'installe, va et vient dans ce silence rageur qui lui est propre. Cet ancien combat-

tant de l'armée coloniale est sorti du rang. Il reste marqué par les campagnes harassantes. Le soleil du Gabon, les fièvres de Madagascar, les moustiques des rizières indochinoises ont façonné ce visage triangulaire et sec, aux méplats accusés, ce corps maigre, affûté le regard inquisiteur et méfiant, qui n'éveillent pas la sympathie. L'ordonnance demande :

— Comment j'oriente votre lit, mon lieutenant ?

— Face à l'est, naturellement ! bougonne Meslée.

La femme qui vit dans cette isba, avec sa fille, a cédé sa couche : deux planches posées sur une armature métallique. Les gestes de l'hospitalité russe sont tellement spontanés, qu'au bout de vingt-quatre heures ils semblent faire partie du paysage, au même titre que la steppe, la boue, la forêt, et n'éveillent plus l'attention. Ceux de cette femme conservent, toutefois, une originalité que l'abbé Mickey n'arrive pas à définir. Malgré la veste ouatinée qui l'arrondit en bulle de savon à l'iris vert-de-grisé, les chiffons découpés en bandelettes tressées autour de ses mollets, cette femme se distingue des autres matrones de Katlinka. Sa distinction, un art d'ordonner autour d'elle les pauvres accessoires qui peuplent l'isba, une manière de parler fleurant, non pas une autre aristocratie que celle de la terre, commune aux paysans du village, mais plutôt le reflet d'une âme étrangère, évoquent le produit affaibli d'une civilisation lointaine et différente.

Tandis que l'abbé contemple l'hôtesse en réfléchissant avec application, la femme tourne autour du lieutenant, tente d'expliquer certaines choses très difficiles. Elle touche le bras de l'officier puis se frappe la poitrine en répétant :

— Franzouze... Franzouze !

— Oui, ma vieille... dit Meslée... on est Français, on le sait ! T'es gentille. Allons, fous-moi la paix... Laisse-moi nettoyer ton piège à poux !

Mais l'isba n'est pas un piège à poux, comme les autres maisons du village. Elle sent le pin frais, et le

plancher soigneusement poli reflète la lumière du jour qui s'insinue par les fenêtres exiguës. Résolu à percer le mystère, Mickey part à la recherche de l'interprète : Protopopov. Fils d'émigrés russes, il a suivi la L.V.F. pour découvrir le pays de ses parents, comme son camarade du premier renfort qui est un petit-neveu de Tolstoï.

— Mon lieutenant, dit Protopopov, cette femme voulait vous expliquer qu'elle était française.

— Sans blague ?

— Oui. Arrière-petite-fille d'un soldat qui s'est fixé en 1812 à Karinka, avec deux camarades. Elle veut nous montrer quelque chose dans la forêt. C'est à dix minutes du village.

Le vieux colonial qui se souvient des embuscades tonkinoises évoque un instant l'image d'un piège tendu par les partisans avec la complicité de cette femme. Puis il hausse les épaules.

— On y va ? Mickey, Verwaecke, prenez vos mitra !

Ils sont partis au déclin du jour. Face au village, la plaine engloutissait ses bosquets de maigres arbustes dans les grandes étendues feutrées d'ombres mauves. La forêt de bouleaux et de conifères venait mordre les jardins des isbas les plus excentriques. Ils quittèrent le village par un sentier que recouvrait un épais tapis de mousses neuves. Entre les bouleaux transis dans leur nudité, et les sapins emmitouflés de ramures virant du vert sombre au bleu presque noir, les reflets du soleil couchant distribuaient de grandes plaques d'or rouge. Aux ourlets de neige oubliés sur les versants nord par le printemps, succédaient parfois des champs de fleurs insolites, pressées de naître et de mourir. Ils marchèrent longtemps. Les dix minutes annoncées appartenaient à la mesure russe du temps. Meslée arma sa mitraillette et souleva légèrement le canon.

— Vous craignez quelque chose ? demanda l'abbé qui, depuis son entrée en Russie, nageait dans la plus

parfaite sérénité évangélique, en pensant à l'immensité de cette terre de mission qui s'ouvrait devant lui.

— Mon p'tit, moi je ne prends pas les salopards pour des enfants du Bon Dieu ! grommela Meslée.

Soudain, ils débouchèrent dans une clairière où les mousses, plus épaisses, déployaient leur tapis d'ombres bleues. Au centre : trois croix bien taillées plantées à l'extrémité de petits tertres que soulignaient, en les encadrant, des cordons de briques rouges plantées de champ.

— Les Français sont là, dit l'interprète.

Les hommes retirèrent leur casquette. Le lieutenant inclina le canon de son arme vers la terre. L'abbé Mickey priait. Un oiseau de nuit brassa l'air épais et traversa la clairière en hululant. Un loup chasseur lui répondit dans le lointain. Les croix ne portaient aucune inscription.

— Comment s'appelait son arrière-grand-père ? demanda l'abbé.

La femme prononça un nom slave. Avec le temps, le patronyme du Grognard s'était lui aussi russifié, pour survivre dans le grand cœur du peuple qui montait la garde devant sa tombe.

— Quelle unité ? demanda Meslée.

La femme ne savait pas. La tradition n'avait rien conservé de l'aventure militaire de ces trois hommes. On se rappelait seulement qu'ils appartenaient à la grande armée des « francs ». Egarés ou déserteurs, ils étaient arrivés un soir à Katlinka pour y prendre femme, vivre et mourir dans une humble obéissance au rythme des travaux paysans et des jours.

L'abbé traça dans l'air mauve un signe de croix. Meslée remit sa casquette et reprit le contrôle de son arme. Ils hâtèrent le pas, pour échapper le plus rapidement possible à cette présence fraternelle.

Ils regagnèrent Katlinka et firent part de leur découverte aux camarades des autres unités. Jamais les Français inconnus de la clairière n'avaient reçu autant de visites en cent ans ! Quand le 3ᵉ bataillon

quitta le village, les tombes disparaissaient sous les fleurs des champs.

Le bataillon devait procurer de la compagnie à ces défunts de légende, dès le lendemain 18 mai, à Baltutino. Pour aller de l'avant il dut offrir un sacrifice propitiatoire aux déesses de la boue. Enlisé dans la boue jusqu'au ventre, le sergent Gérard, du service de santé, aperçut trop tard la fourragère qui reculait vers lui, ne réussit pas à se dégager et passa sous les roues.

— On ne peut rien faire ! dit le médecin-capitaine Lecourt. Rupture de vertèbres. Rate éclatée.

Lecourt ferma les paupières du premier mort de la campagne de 1942, Mickey lui donna l'absolution.

— C'est un chic type, le toubib ! dit un légionnaire en surprenant une larme dans les yeux du médecin-capitaine.

— Et c'est un pur ! surenchérit l'adjudant Lange. Il a tout laissé à Nice, sacrifié une belle situation, sa famille, vendu son cabinet pour s'engager. On ne voit pas ça tous les jours. Bien des gars viennent à la L.V.F. parce qu'ils n'ont rien à perdre. Lui, ça n'est pas le cas !

Puis il rassembla son groupe en rouspétant :

— Encore une présentation ! Mais j'en ai marre de saluer les généraux boches !

Une fois de plus, le 3ᵉ bataillon, qui brûlait d'en découdre, défila devant un état-major divisionnaire, celui de Pflugbeil, installé à Baltutino pour diriger les opérations contre les partisans de Gradoy.

— T'as une belle gueule de garde républicain, dit le légionnaire Dupré à son compère Baillou, en équilibrant le sac d'assaut d'un coup d'épaule.

— Et toi de garde mobile ! On s'adapte au boulot !

Ils défilaient avec l'état d'esprit de bataillonnaires présentés à quelque inspecteur de l'administration pénitentiaire, en tournée chez les Bat d'Af, dont ils reprenaient le chant légendaire :

Mais après tout
Qu'est qu'ça fout
On s'en fout
Tra la la la...

Ils marchaient sur la grand-route... Une grande route à la mode russe, rarement empierrée aux passages les plus difficiles, éventrée par les ornières géantes où stagnait la boue. Enfin, le 20 mai, ils entrèrent dans la zone de feu, à Cholmy. Du village, déjà misérable, ne restaient que trois isbas, véritables tanières en train de se dissoudre dans la gadoue. Le lieutenant-colonel Ducreux y installa son P.C., une partie de la compagnie de commandement avec le capitaine Zèbre, le sous-lieutenant Le Fauconnier et l'infirmerie du bataillon.

Les voltigeurs relevèrent les Allemands à 17 heures. C'étaient de vieux territoriaux que la Wehrmacht avait jetés en plein hiver, sur ce front insolite, à l'heure où chaque mouvement de l'armée rouge, brusquement révélée dans toute sa force, contenait une catastrophe en puissance. La neige, le feu des partisans, le froid noir avaient rendu aux hôpitaux ou à la terre ce qui leur appartenait de droit. Les survivants, deux cents fantômes déguenillés, mangés de barbe, de poux, d'ulcères, passaient les consignes avec le minimum de détail et s'éclipsaient, fuyaient ces lieux sinistres.

— Les pauvres gars, font pas d'cadeaux ! dit quelqu'un.

Mais le bataillon poussa un énorme soupir de soulagement. Enfin, plus d'Allemands ! Sur chaque P.C. de compagnie flottait un drapeau tricolore. Seuls avec leur drapeau, face à l'ennemi silencieux et totalement invisible, les hommes jouissaient d'une liberté d'autant plus exaltante qu'elle se fondait sur un danger dont nul encore n'avait pris la mesure.

L'après-midi touchait à sa fin quand ils occupèrent les positions. Le capitaine Demessine installa le P.C.

de sa compagnie à l'extrême-gauche du dispositif, au village de Pavlova.

— Vous assurerez la liaison avec l'unité allemande qui nous appuie, dit-il au sous-lieutenant Seveau.

Et il le congédia d'un geste bref. Cette sobriété de gestes caractérisait le capitaine Demessine, soldat de carrière comme presque tous les officiers du bataillon. Sa haute taille, sa maigreur ajoutaient à cette allure dynamique dont les hommes de la 11ᵉ tiraient l'essentiel de leur allant.

— Vous rendrez compte au colonel, dit-il à Le Fauconnier, officier de liaison : plans de feux établis avec le secteur des Allemands et la 9ᵉ sur ma droite, repères pour tir de nuit posés !

La compagnie Meslée tenait le centre du secteur en face de Galaschino, misérable groupe d'isbas depuis longtemps évacuées par les Russes. Au bas de la pente qu'il dominait, Meslée apercevait un lac au bleu profond, d'où le Volost coulait paisiblement en direction de Smorodino, occupé par la compagnie du lieutenant Berthet. Le 3ᵉ bataillon occupait ainsi, avec moins de cinq cents hommes en ligne, un front de quatre kilomètres, face à cet ennemi secret dont les services de renseignements ne savaient que peu de chose, sinon qu'il s'agissait des débris de la 215ᵉ brigade de cavalerie, deux mille hommes environ, avec les ralliés de l'hiver, maîtres d'un secteur de deux cent cinquante kilomètres carrés, bien ravitaillés par les paysans, riches en armes automatiques mais pauvres en munitions.

Pas plus que les Français, le colonel Gradov ne s'appuyait sur un système de fortifications continues. Les deux adversaires disposaient de points d'appui, blockhaus de rondins à demi enterrés, équipés d'armes lourdes ; ceux des Russes bénéficiant d'un camouflage très supérieur, souvent démontés ou abandonnés dans la nuit suivant leur repérage pour se voir reconstitués, en deçà ou au-delà de la position précédente. En plusieurs mois de harcèlement, les

Allemands n'avaient jamais réussi à inquiéter sérieusement les partisans. Mais la légion représentait une troupe neuve, extrêmement belliqueuse, dotée d'armes lourdes : mortiers de 80 mm, pièces antichars de 37 mm qu'allaient soutenir une artillerie divisionnaire de 150 mm, une escadrille de Stukas basés sur Potchinok, et un groupe de chars III.

La nuit tomba sur le paysage désolé, ces isbas mortes enduites de boue rouge et jaune jusqu'aux toits. Les eaux du lac virèrent du bleu au noir, et tout s'engloutit dans l'ombre légère qu'aucun feu de bivouac n'osait affronter. Les guetteurs plongeaient à pleines jumelles dans ces bancs de brume naissante. Les bosquets prirent une attitude mouvante et menaçante. Les forêts se mirent en marche vers les sentinelles hallucinées. Les renards imitèrent la reptation des partisans. Des étoiles s'éclipsèrent, passant à l'ennemi. Une sentinelle fusilla l'une de ces étoiles suspectes. Un F.M. de la compagnie Berthet lui répondit à toute vitesse, en signaux morse, haletants et lumineux... Ta, ta... ta, ta, ta... ta... ta, ta... Et cela voulait dire, en clair : « Ne vous en faites pas, chez Berthet on veille aussi ! »

Presque aussitôt, tous les F.M. du bataillon répondirent à l'appel. Les tireurs se penchèrent sur leur machine, sceptiques d'abord, puis amusés, et finalement convaincus ! Ils sabrèrent la nuit de trajectoires fulgurantes, hypnotisés par les serpents des bandes de cartouches qui se déroulaient sous leurs yeux, perdant une à une leurs écailles d'or. Bientôt, les sections de mortiers relevèrent le défi des mitrailleurs. La rumeur des tubes de 80 mm s'épanouit en volées de cloches. Les torpilles chantèrent sur leur trajectoire courbe, gerbèrent des buissons de feu dans les profondeurs du territoire ennemi. Les canons des F.M. fumaient. Les fusils claquaient. Les mortiers sonnaient l'angélus. Les mitraillettes égrenaient leur rire de petit chacal partant à la curée de tous ces cadavres de balles et de torpilles perdues. Les hommes chantaient, riaient, hurlaient et certains qui, pour leur

baptême du feu, participaient à cette grandiose fusillade, pissaient dans leurs culottes...

— Et combien nous a coûté cette petite manifestation d'hystérie collective ? demanda le lieutenant-colonel Ducreux à son officier de liaison.

— Je viens de relever les chiffres de consommation auprès des commandants de compagnie, répondit Le Fauconnier. Ils ont tiré 3 500 cartouches d'armes individuelles, 25 000 de F.M., plus 120 obus de mortier.

— Eh bien, c'est du joli ! cria Ducreux en levant les bras au ciel. Vous vous rendez compte de l'histoire que nous aurons avec la division, quand Pflugbeil lira mon rapport ?

— Je me rends compte, mon colonel !

Le Fauconnier se tenait au garde-à-vous. Par comparaison avec sa haute taille, ses larges épaules, tout cet élan de muscles, d'os et de chair orienté vers une verticale rigoureuse, élan parachevé par le mouvement insolent de la casquette, la mitraillette qui pendait à son épaule prenait les proportions d'un jouet d'enfant.

— Qu'avez-vous fait de votre casque ? demanda le chef de bataillon.

— Je l'ai perdu cette nuit.

Ducreux prit alors conscience de l'état déplorable de son officier de liaison. Bottes maculées. Pantalon déchiré aux genoux. Plaques de boue sur les pans de la veste. Les étuis à chargeurs qui pendaient sur la poitrine du sous-lieutenant disparaissaient sous un enduit de glaise rouge. Sans nul doute, Le Fauconnier venait de se vautrer dans la fange et son état ne correspondait pas à la tenue impeccable qu'il affichait volontiers dans les circonstances les plus difficiles.

— Qu'avez-vous fait cette nuit ? demanda le lieutenant-colonel.

— Je rentre de patrouille.

— Je n'ai pas ordonné de patrouille.

— Initiative personnelle, mon colonel. J'ai

reconnu le dispositif ennemi devant le « Village sans Nom ».

— Avec qui ?

— Seul, mon colonel.

— Vous êtes fou ?

— Non, mon colonel. Prudent. Dans certaines circonstances, on ne peut raisonnablement engager que soi-même.

Il y eut un silence.

— J'ai vérifié les emplacements de trois blockhaus qu'il faudra neutraliser avant l'attaque. Leurs plans de feux sont infranchissables !

— Très bien, très bien, grommela Ducreux. Mais c'est de la folie et de l'insubordination !

Il se grattait la tête et posait, sur le sous-lieutenant, un regard où la colère le disputait à l'admiration.

— On vous a tiré dessus ?

— Oui, mais de nos lignes ! Un vrai tir de barrage qui m'a cloué pendant une demi-heure !

— Vous êtes d'une imprudence folle. D'ailleurs, on m'avait prévenu à Deba !

— L'audace calculée n'est pas de l'imprudence, mon colonel. Et, dans une guerre de partisans, il faut entretenir une certaine familiarité avec l'ennemi.

— Le Fauconnier, dit le lieutenant-colonel, en s'immobilisant à quelques centimètres de son officier de liaison qui le dominait d'une tête, vous, je vous vois venir !... Vous essayez de chatouiller la croix de fer... Attention ! Les balles choisissent de préférence les têtes comme la vôtre qui dépassent les parapets ! Et vous connaissez la formule : croix de fer... croix de bois...

— Non, mon colonel, je ne m'occupe guère de la croix de fer.

— Alors ? Ridicule ! Un homme de votre culture, de votre classe ! Pas besoin d'un ancien normalien pour assurer les patrouilles ! Le premier imbécile venu... Comprends pas. Expliquez-vous !

Le Fauconnier contempla ses mains maculées de terre et griffées par les ronces.

— Mon colonel, quand on me parle de Normale Sup, de culture, etc., moi je pars en patrouille ! Je suis ici pour oublier et apprendre autre chose ! Je crois que...

Il se tut et parut tomber dans une rêverie profonde, comme les Russes... Puis il prononça quelques mots à voix basse, parlant pour lui-même... Près du blockhaus... J'étais à deux mètres... C'est pas mal une approche à deux mètres !... Je les entendais parler... Je les entendais chanter. Ils chantaient très doucement... Quelque chose qu'on pourrait traduire ainsi : « Une voix humaine tremblait sur la rivière ensommeillée... » « Les rondins se heurtaient doucement l'un contre l'autre en flottant sur l'eau... » « Derrière les volutes du brouillard à demi transparentes, un homme sage était assis dans une barque. »

— Oui, je sais, vous comprenez le russe. Tant mieux. Mais je vous en prie, Le Fauconnier, n'en rajoutez pas !

Le sous-lieutenant passa une main sous sa casquette, fourragea ses cheveux blonds et dit en souriant :

— Les partisans ont dix mille ans de retard sur nous, c'est-à-dire dix mille ans d'avance pour la guerre que nous prétendons leur faire. Eux n'ont pas oublié le goût de l'aurochs ! Nous avons tout à réapprendre. L'idéal ce serait de pouvoir faire un stage parmi eux !

Et il ajouta en riant :

— En attendant, je vais donc à l'école du soir !

— Vous êtes fou !

— Mais non, mon colonel. Tous les jeunes officiers pensent comme moi... Seveau... Prévost... Ils sont de mon avis : ces grandes opérations combinées avec les Allemands ne mèneront à rien. Vous verrez. Il faut jouer le jeu... A partisan, partisan et demi !

— Bon ! En attendant de réaliser votre stage d'intelligence avec l'ennemi, allez donc vous mettre en tenue ! Puisque vous parlez non seulement le russe, mais aussi l'allemand, vous allez essayer

d'arranger l'affaire de notre petit feu d'artifice avec l'état-major de la division !

— Bien, mon colonel !

Il quitta l'isba. Une balle vint frapper un arbre, derrière lui... Paf ! A l'arrivée de ces projectiles imitant le bruit d'un coup de départ, il avait toujours l'impression, désagréable, qu'on le fusillait dans le dos, à bout portant. Les tireurs d'élite postés sur la colline fortifiée de Kasabouki, de l'autre côté du Volost, devaient utiliser non seulement des lunettes de visée, mais encore des silencieux, pour tirer ainsi, à l'improviste, sur le personnel à découvert. C'est ainsi que le lendemain, Diouron, un voltigeur de la compagnie Meslée, devait trouver la mort en traversant la zone de Cholmy, à deux pas du P.C. du bataillon.

Aux brouillards matinaux succédèrent les pluies de printemps. A la boue du dégel il fallait maintenant ajouter les coulées jaunes de la terre entraînée par le ruissellement. Minés à la base, les blockhaus, construits par les Allemands, menaçaient de s'ébouler. La défense des positions françaises allait exiger cent coups de pelle pour un coup de fusil ! Car les partisans ne se montraient jamais, sauf la nuit, parfois, en silhouettes fugitives. Ils ne tiraient que rarement mais toujours à bon escient.

L'opération « Volost » ressemblait de plus en plus à des grandes manœuvres. Gardes. Relèves. Patrouilles. Corvées de ravitaillement. Terrassements. Liaisons. Travaux de camouflage. Trous à creuser. Trous à boucher. A terre, à cheval pour les cavaliers ! Rampez, debout, rampez, pour les fantassins !

— C'est le cirque Narbonne qui continue ! grondaient les anciens.

— C'est du ciné ! On est là pour la propagande ! confirmaient les jeunes.

Entre deux corvées, deux exercices, ils contemplaient ce paysage triste et doux, drapé dans les voiles mouvants du brouillard ou de la pluie...

Brusquement la rampe s'allume, le tonnerre des cuivres éclate et les lions sont lâchés ! Le 3 juin 1942, dans l'après-midi, le colonel Rüling, commandant le 44e R.I., transmet l'ordre d'attaquer à son allié français... Progression des trois compagnies pour le lendemain. Heure H : 4 heures. Assaut : H + 5. Objectif : enfoncer le dispositif fortifié des partisans. Tactique : progression en escargot. Chaque unité doit avancer par bond de 100 mètres, puis attendre que l'unité voisine s'aligne sur elle. Ainsi, les compagnies engagées sur des terrains différents, opposées à des forces de résistance variables, assurent l'existence d'une ligne de feu continue, restent en mesure de se prêter un appui mutuel en cas de crise. Peu rapide, la progression « en escargot » garantit par contre une sécurité absolue. Malheureusement, cette partie des instructions ne sera pas transmise aux commandants d'unités.

Le 4 juin, un brouillard épais couvre la vallée du Volost et rampe jusqu'au sommet des pentes. Les ordres, donnés à voix basse, sur le mode confidentiel, se font plus secrets avec la complicité de la brume. A 4 heures du matin, en Russie, au mois de juin, il fait grand jour depuis longtemps. Déjà le soleil roule au-dessus du brouillard qui prend son essor en lentes spirales, se tord en gerbes de flammes, laissant émerger de place en place des îles vertes et grises...

La compagnie Berthet a débouché de Smorodino sans rencontrer d'opposition. Le lieutenant avance au milieu de ses éclaireurs, sondant le terrain avec la plus grande méfiance. Tendus par une contraction de leurs facultés qui donnait aux nerfs la fragilité du cristal, à l'heure H, les hommes se laissent aller, maintenant, à tous les excès d'une confiance que rien cependant ne justifie. Berthet ordonne :

— Silence !... Faites passer : silence !

François Sabiani qui marche sur ses talons, un imposant fanion tricolore planté dans le canon de son fusil, contient mal l'ardeur joyeuse qui le jette en

avant. De temps en temps, Berthet se retourne et observe le déploiement de sa compagnie. Les hommes forment de petits groupes. Les uns ont remis l'arme à la bretelle. Les autres discutent.

— On va aux champignons ! dit le sergent Pécoud.

— C'est du gâteau !

— Les partisans ? Ça n'existe pas ! dit le légionnaire Toussaint. Et il ajoute, sarcastique : C'est la grande illusion, comme la roulante de la compagnie !

Les voix portent parfois très loin, malgré ce bâillon de la brume qui étouffe leurs éclats.

— Silence !... Faites passer : silence : répètent les chefs de sections.

Le terrain monte légèrement. La brume devient translucide, montre dans son filigrane la silhouette des hommes qui avancent par petits paquets.

— Va dire aux chefs de groupes de faire prendre les intervalles, nom de Dieu, ordonne Berthet à son agent de liaison. Puis, l'œil rieur, la bouche moqueuse, il le contemple l'espace d'une seconde et dit encore :

— Tu vas te faire descendre avec ça au bout de ton fusil !

Mais François Sabiani ne veut pas escamoter son fanion tricolore.

— C'est pour la France ! répond-il en souriant. Presque aussitôt, éclate le « taca... taca... taca » propre aux vieilles mitrailleuses Maxim utilisées par les Russes.

François Sabiani s'élance, plonge, se redresse, galope pendant 20 mètres, se terre, repart, plonge de nouveau, poursuivi par les essaims de balles bourdonnantes. L'abbé Mickey qui, à plus de 600 mètres de distance, le suit à la jumelle depuis les bords du Volost, se demande pourquoi il n'a pas retiré ce fanion tricolore qui le désigne aux coups de l'ennemi.

— Celui-là va se faire descendre ! murmure-t-il entre ses dents.

François Sabiani se fait descendre. Brusquement il pique, tête en avant, se met en boule, roule sur l'herbe et ne bouge plus. Quelques minutes plus tard, Mickey aperçoit les brancardiers qui s'avancent sur le terrain. Une demi-heure plus tard, la première voiturette de secours franchit le pont sur le Volost, traînée par un infirmier que renforce un voltigeur de la compagnie Berthet.

— Qui est-ce ? demande le correspondant de guerre Vanor tout en prenant une photographie.

L'abbé Mickey s'approche et reconnaît François Sabiani. Visage de cire, narines pincées, le petit Sabiani ne semble pas souffrir. Il sourit faiblement au prêtre et murmure :

— Ça n'est rien, mon lieutenant... pour la France...

Une heure plus tard, il meurt au poste de secours, à Cholmy.

« Le P.P.F. va se tailler une jolie publicité avec le fanion de Sabiani ! » pense Le Fauconnier en prenant son élan pour monter en ligne. Au passage du Volost, il croise l'abbé Mickey.

— Bonne journée ! lui dit-il.

— Pardon ? Je ne comprends pas.

Le Fauconnier sourit.

— Voyons l'abbé ! C'est moi qui dois citer la Bible ? Vous oubliez ce que dit votre petit manuel terroriste : « Bienheureux sont les morts qui meurent au Seigneur ! » Dépêchez-vous, la demande en extrême-onction est très forte aujourd'hui !

Le visage du prêtre se ferme.

— Qui ne croit pas en Dieu est un mauvais légionnaire ! dit-il.

— Vous avez raison, Mickey. Mais moi je préfère les soldats du diable !

— Alors faites-vous muter à la S.S. !

— On y pensera ! crie l'officier de liaison en reprenant sa course.

Quand il parvient aux côtés de Berthet, il n'a plus de casquette. Une balle vient de l'emporter !

— Alors, on fait le jeune homme ? demande le lieutenant en riant.

— J'ai perdu mon casque l'autre nuit. Et comme je présente un petit soixante-deux de tour de tête, l'intendance allemande mettra du temps à m'en fournir un autre !

Ils scrutent attentivement le terrain qui s'élève au-dessus d'eux et, bientôt, aperçoivent une colonne de vapeur qui semble s'élever d'un tas de feuilles mortes.

— Ça y est, voilà la putain de Maxim qui se fait repérer ! crie Berthet.

Les partisans ne possèdent pas le tuyau de cinquante mètres qui permet d'évacuer la vapeur de la Maxim à bonne distance, lorsqu'elle chauffe, après avoir tiré quelques centaines de coups. Presque aussitôt, les mortiers de 80 mm entrent dans la danse, avec leurs volées de cloches à rumeur d'argent. Là-bas, de l'autre côté du Volost, les télémétristes viennent eux aussi de localiser la pièce ennemie. Koriaki disparaît sous un nuage sombre que soustendent de lourdes gerbes de flammes. Le tir des Russes cesse immédiatement.

— En avant ! A la fourchette ! crie Berthet.

Les voltigeurs s'élancent en poussant des cris sauvages, tandis que la fusillade qui crépite sur leur gauche, dans le secteur des autres compagnies, prend une intensité extraordinaire. Une demi-heure plus tard, ils occupent la position. Blockhaus vide, encore chaud, jonché de douilles et de débris divers. Un blessé râle à l'extérieur. Il porte un pantalon, de vieilles bottes de l'armée rouge et une veste de paysan en grosse futaine.

— Vous l'enverrez au poste de secours ! commande Berthet.

De cette position dominante, le champ de bataille apparaît maintenant dans toute son étendue, le soleil brûlant de juin ayant fondu le brouillard comme la cire d'un cierge.

— Bon Dieu de bon Dieu, c'est moche là-bas ! dit-il.

La compagnie Meslée n'a pas réussi à déboucher de Galaschino, tandis que celle de Demessine, à l'extrême-gauche du dispositif, après avoir pris une avance considérable à la faveur du brouillard, se trouve maintenant clouée au fond d'une cuvette par le feu plongeant des Russes. Au lieu de se matérialiser sur le terrain par une ligne de front tendue, les positions du bataillon dessinent un arc de cercle. Livrées à leurs propres forces, les unités de pointe restent à la merci de toute manœuvre d'encerclement. Berthet rassemble aussitôt ses chefs de section :

— On n'bouge plus ! Organisez-vous, position défensive. Il est midi. Dans une heure j'inspecterai tous les points d'appui !

Ils entreprennent de transformer Koriaki en forteresse, tandis que l'officier de liaison regagne le P.C. du lieutenant-colonel, à Cholmy, où s'accumulent les mauvaises nouvelles... La compagnie Meslée bloquée devant Galaschino depuis le matin, avec des pertes élevées : adjudant Lange tué, légionnaires Ohron, Tournet, Jovet tués, plus de dix blessés, train de combat endommagé... Et Demessine perdu dans la nature, en pleine zone ennemie !

***

Le sous-lieutenant Seveau, qui vient d'établir la liaison entre le capitaine Demessine et le colonel en rampant sous le feu russe pendant plusieurs kilomètres, confirme la situation dramatique de la compagnie Demessine. Ducreux renouvelle ses demandes d'intervention au P.C. du 44ᵉ R.I. de Strigino. Mais les unités allemandes sur lesquelles s'articule l'aile gauche du 3ᵉ bataillon se trouvent elles aussi paralysées par la puissance et la précision du feu ennemi. Le groupe d'artillerie contrebat sans succès les positions russes, d'autant plus invulnérables qu'elles semblent se modifier d'heure en heure. Les partisans

disposent en effet d'une centaine de blockhaus camouflés avec un art supérieur. Ils transportent leurs mitrailleuses de l'un à l'autre sans jamais tirer pendant plus de quelques minutes à partir du même emplacement !

Pendant que le lieutenant-colonel Ducreux téléphone, la sueur au front, le cœur étreint par la perspective du désastre qui se prépare pour la compagnie Demessine, Seveau entraîne son camarade Le Fauconnier hors de l'isba. Ses yeux brillent de joie derrière ses lunettes de myope. Lentement, avec des précautions minutieuses, il fouille dans son étui porte-cartes et dit :

— Tu vas voir ça ! Une splendeur !

Sa main brandit une orchidée.

— C'est une Odontoglosse, tu te rends compte ! annonce-t-il sur le même ton de triomphe qu'il aurait employé pour signaler un succès sur l'ennemi, ce qui n'est pas précisément le cas !

— Où l'as-tu trouvée ? demande Le Fauconnier.

— Mon vieux, je l'avais sous le nez, et je ne la voyais pas ! J'étais planqué pour la vingtième fois depuis que Demessine m'avait envoyé en liaison. Ça fauchait l'herbe dans tous les azimuts. Je bouffais l'gazon et j'avais l'orchidée si près de mes lunettes, au ras du casque, que je ne la voyais même pas. J'ai dû changer de position car je prenais la crampe. Alors je l'ai découverte ! Une Odontoglosse, tu te rends compte ? Et puis j'en ai cherché d'autres en rampant. J'avais le temps car ça tapait dur. Mais elle était seule. Une variété rare !

— Tu es un vrai gamin ! dit Le Fauconnier, mais tu as raison. Vaut mieux se faire tuer en regardant une orchidée qu'un tas de fumier. C'est ça l'absolution !

Il rentre dans l'isba car le lieutenant-colonel l'appelle.

— Le Fauconnier, il faut absolument sauver Demessine. Essayez de le joindre sur le terrain. Aidez-le à décrocher. Avez-vous une idée ?

— J'ai une idée, mon colonel ! Les berges du Volost assurent un défilement continu très efficace. L'eau n'est pas très profonde. Un mètre à un mètre cinquante peut-être. Je vais essayer de rallier la compagnie en suivant le lit du Volost. Si je passe à l'aller, ils passeront bien au retour ? Faudra sacrifier le matériel lourd, tant pis !

— Tant pis ! dit le lieutenant-colonel en lui serrant la main. Mais vous prenez un gros risque !

— Mais non. Pas plus de risques qu'un partisan !

Il met un doigt sur ses lèvres et, sur un ton enjoué :

— Souvenez-vous, mon colonel... L'école des partisans ! Les cours du soir ! Un adversaire qu'on respecte à travers ses méthodes devient bien moins dangereux !

— Dépêchez-vous ! Ils sont cloués là-bas depuis 10 heures du matin !

Depuis 10 heures du matin, Demessine et sa compagnie sont bloqués dans le fond d'une cuvette par un tir fichant de mitrailleuses. Ils paient le prix de l'audace. Ne rencontrant aucun obstacle, ils ont foncé en avant à la faveur du brouillard, ignorant la consigne de progression « en escargot » donnée par l'E.M. allemand. Ils ont même engagé le train de combat, tellement la partie leur semblait facile à jouer, à travers cette brume, ce silence, cet espace vide. Soudain, le brouillard s'est levé vers dix heures. Ils occupaient alors le fond d'une dépression dont les Russes tenaient les bords. En quelques minutes sont tombés l'adjudant Dejmez, le caporal Le Manach, les légionnaires Brillon, Fazille, Dupré, Jurmain, Opprecht. Râles. Jurons. Appels de blessés...

Dès le début de la fusillade, Jean, comte de Mayol de Lupé, qui marche avec la compagnie Demessine, s'est réfugié dans un ancien silo à betteraves, suivi de l'aspirant Ponet dont il ne se sépare jamais, et de quelques légionnaires.

— Mes petits ! leur dit-il, on est mieux là qu'au paradis, croyez-moi ! Surtout, ne bougez pas !

Leurs pieds baignent dans une sauce noire, le jus de vieilles betteraves pourries qui dégage une odeur épouvantable. Les balles bourdonnent au-dessus de leurs têtes. Ils ont l'impression de se trouver sous la surveillance d'un essaim d'abeilles qui, dérangées, montent contre eux une expédition de représailles.

A 14 heures, le sergent Verwaecke, qui appartient à la compagnie de commandement, rejoint le silo en rampant et se laisse glisser à leurs côtés.

— Y fait chaud, là-haut ! Cette fois, on est bien tombé dans un piège à c... dit-il en essuyant la terre qui macule sa figure... Oh ! monseigneur ! J'vous demande pardon, monseigneur !

Tous les légionnaires, même les mécréants, vénèrent Jean, comte de Mayol de Lupé, et lui donnent du « monseigneur », confondant la fonction épiscopale, sans rapport avec ce prêtre, et le titre de « monsignore » qu'il tient directement de la curie romaine, traditionnellement très liée avec les de Lupé. S'il ne fait rien pour l'encourager, il ne cherche pas non plus à dissiper l'équivoque. Il en tire des éléments de puissance qui, aidés par son génie florentin de l'intrigue, lui permettront bientôt de dominer la L.V.F., d'en devenir le chef « in partibus » ! L'anneau qu'il porte au doigt et que baise maintenant le sergent Verwaecke ne s'orne point d'une améthyste mais d'un splendide camée dont la couleur et la forme suggèrent des pouvoirs supérieurs à ceux d'un simple évêque, dignes de ce moine soldat attardé dans le siècle...

— Mon petit ! dit-il, les minutes sont longues et nous n'avons rien pour casser la croûte ! Alors je vais chanter. La chanson favorite de ma mère quand nous habitions rue Férou, près de Saint-Sulpice...

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger,
Le pays des fruits d'or et des roses vermeilles...

Jean, comte de Mayol de Lupé, interprète Mignon, soutenu par l'aspirant Ponet et les voltigeurs qui, pour l'instant, préféreraient résolument connaître le pays où fleurit l'oranger que celui où pleuvent des coups auxquels il leur est impossible de répondre !

— Maintenant, mes petits, je vais vous interpréter une cantilène napolitaine. Ma mère était de par là-bas. Elle m'apprenait tout ce qu'on chantait de Mergellina à Posillipo. C'est vieux. Bien oublié !

« Monsignore » chante et les hommes pensent : « Il est formidable ! »

Io risposi : Va, non ti credo,
Ch'era delirio
Tu non hai cuore !
Ma tu non hai cuo... o... o... re...

La voix paisible de l'aumônier semble commander à la fusillade et la fusillade baisse de ton. Le légionnaire Paran se demande si Monseigneur va quitter ce trou nauséabond, se mettre en marche sur le champ de bataille et ressusciter les morts ! Verwaecke fronce le sourcil... Que signifie cette pause ? Il se dresse et s'installe commodément sur le bourrelet de terre qui les protège pour se faire une idée de la situation. Presque aussitôt, une balle le frappe en plein cœur. Entraîné par un poids, qui semble devenu tout à coup énorme, il s'abat en avant — plouf ! — et tombe au pied de Mayol de Lupé. Il est mort. Le prêtre lui donne l'absolution sans même avoir besoin de quitter sa place ! Puis il prend la main de Verwaecke entre les siennes et se met à prier.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande l'aspirant Ponet.

Le feu a complètement cessé. Une triple clameur prend la relève de la mousqueterie au milieu de ce silence intolérable, lourd de menaces...

« Hourré Staline !... Hourré Staline !... Hourré Staline ! »

Rampant ou bondissant de buttes de terre en bos-

quets, de fossés en saignées, les partisans ont encerclé le gros de la compagnie rassemblé autour du capitaine Demessine. Leurs tuniques grises se distinguent à peine derrière l'écran des herbes, malgré leur proximité. D'ailleurs pour tirer... il faut des balles et les Français ont épuisé presque toutes leurs munitions. La compagnie Meslée, par ses feux, essaie bien de couvrir l'unité encerclée, mais les F.M. tirent de trop loin.

Les partisans s'avancent, brandissant leurs longues mitraillettes comme des bâtons, mais sans tirer. Gradov lui-même se présente sans arme, les mains en porte-voix et crie en français :

— Rendez-vous ! Braves soldats français, venez avec nous... amis, venez avec nous !

Couchés, à genoux, debout même, les voltigeurs, d'abord stupéfaits par l'initiative de l'ennemi, se reprennent et répondent par un concert d'imprécations.

— Et ta sœur ?... Bande d'enc... Va te faire mettre par Staline !... Salauds !...

— Le drapeau ! ordonne le capitaine Demessine.

Le porte-enseigne déploie le drapeau que la L.V.F. doit, non pas au chef de l'Etat, mais à la générosité des lecteurs de *Paris-Soir !*

— Feu ! commande Demessine.

Quelques rafales de mitraillette, quelques coups de fusil spasmodiques répondent aux partisans, de nouveau embusqués sur un terrain que l'artillerie divisionnaire allemande se décide, enfin, à battre à coups de 150. Puis, le capitaine Demessine entonne *la Marseillaise,* suivi par tout le personnel, y compris les blessés.

« Allons enfants de la Patrie !... »

— *La Marseillaise ?* murmure Le Fauconnier. Voilà maintenant qu'ils se prennent au sérieux !

Il ne lui reste plus qu'une centaine de mètres à parcourir. Pendant plus d'une heure, il a cheminé dans le lit du Volost, avec l'eau glacée qui lui mon-

tait tantôt jusqu'aux genoux, tantôt jusqu'à la poitrine. Ses bottes gargouillent. Son pantalon colle aux fesses comme un cataplasme visqueux. En sortant du cours d'eau, il a reçu une balle qui s'est écrasée sur sa mitraillette, en plein milieu de l'estomac. Il est tombé en arrière sous la puissance du choc. Sa tête nue a heurté un tronc d'arbre. Il a perdu de précieuses minutes, en écoutant ces volées de cloches qui résonnaient dans son crâne et qu'il prenait pour le chant des mortiers de 80 mm, muets bien sûr puisque la compagnie les a perdus depuis 11 heures du matin, avec son train de combat. Puis il est reparti en serrant les dents. Il touche au but. Les paroles de *la Marseillaise* lui parviennent de plus en plus distinctement.

— Le pire, c'est qu'ils chantent faux ! constate-t-il. Mais ils ont raison. Depuis Valmy, cette vomissure d'assassins est un bon truc de propagande !

Les partisans ne bougent plus. Personne ne saurait dire s'ils ont décroché ou restent tapis dans les herbes. Selon toute évidence, ils ont abandonné l'idée de capturer une compagnie presque entière au nez et à la barbe d'une division allemande qui leur fait, tout de même, sentir le poids de son artillerie. D'ailleurs, les blockhaus recommencent à tirer. Le capitaine Demessine doit renoncer à garder le terrain conquis comme il en avait l'intention quelques heures plus tôt.

Maintenant les groupes décrochent. Les hommes entrent dans le lit du Volost sur les traces de l'officier de liaison, tandis que le soleil couche l'ombre des arbres sur le sol. Les coups de fusil se font de plus en plus rares, de part et d'autre ; les rafales de F.M. exceptionnelles.

Epuisés, couverts de terre et de plaques d'herbe écrasée, armes engluées de fange rouge, enduits de sang noir parfois, les voltigeurs regagnent Pavlova. La sévère punition qu'ils viennent de recevoir n'affecte pas leur humeur belliqueuse.

— On r'mettra ça demain ! crie le caporal Arnault.

— On aurait dû les posséder à la fourchette ! dit un autre.

Le sentiment qui domine l'unité est à base de rancune contre un ennemi d'abord sous-estimé, puis révélé dans toute sa valeur. La compagnie Meslée a réoccupé sa base de départ, à Galaschino. Seul, Berthet bivouaque sur le terrain conquis : la position de Koriaki.

Les pertes sont considérables, eu égard aux résultats de l'action : 16 morts, 40 blessés pour un effectif de 400 hommes en ligne.

-:-

La consternation règne au P.C. allemand de Strigino. La 221e division de sécurité a perdu la première bataille qu'elle livre dans le secteur du Volost depuis la fin de l'hiver. Presque sans bouger de place, le colonel Gradov et ses partisans ont détruit un demi-bataillon de la Wehrmacht en trois mois et, en une seule journée, près de vingt pour cent de la troupe neuve et bien équipée qu'on lui opposait, le 3e bataillon de cette L.V.F. sur laquelle le général Pflugbeil essaie de se former une opinion.

La nuit tombe, l'étincelante et brève nuit de juin qui n'est jamais tout à fait close. La terre grise révèle encore ses formes mouvantes. Quelques lampes à pétrole s'allument dans les isbas où le général veille avec ses officiers d'état-major. Il prépare un rapport pour l'O.K.H.

— Les Français, dit le colonel Rüling, comme tous les peuples, restent égaux à eux-mêmes tant qu'un métissage important n'a pas modifié le caractère des races qui le composent, ce qui est tout de même le cas de la France depuis le XIXe siècle ! Si vous voulez informer correctement l'O.K.W. et l'O.K.H., mon général, traduisez simplement cette phrase de leur historien Marbot. Je cite de mémoire : « Un des plus

grands défauts des Français, quand ils font la guerre, est de passer sans raison des précautions les plus minutieuses à une confiance sans bornes... » Voilà un jugement qui éclaire assez bien cette malheureuse journée du 4 juin !

— Ach ! Vous avez raison, Rüling !

Et il écrit dans son rapport pour l'O.K.H. : « Le 3e bataillon de la L.V.F. : troupe courageuse mais indisciplinée. » Et, dans la nuit même, il relève le lieutenant-colonel Ducreux de son commandement !

Voici le 3e bataillon aux ordres du courageux capitaine Demessine. Il reste en état d'alerte durant la journée du 5 juin.

Le 8 juin ,l'attaque est reprise sur l'ensemble du front. Les compagnies débouchent de Pavlova et Galaschino sans rencontrer d'opposition. Elles atteignent les positions ennemies à 8 heures. Elles sont abandonnées. Impossible d'y découvrir un homme, une arme, une cartouche ! Les partisans se sont retirés. A 14 heures, la compagnie Berthet occupe un hameau vide. Mais les isbas, encore chaudes, montrent bien que les Russes viennent à peine de déménager. En effet, dans l'heure qui suit, de jeunes garçons apparaissent à la limite des jardins, puis se risquent vers les isbas avec une démarche oblique de chiens battus. Ils ont le teint jaune des êtres vivant dans les zones de marécage, portent des casquettes noires, crasseuses, d'invraisemblables casquettes plates, larges comme des méduses, désespérément prolétariennes ! Leurs pieds nus trépignent de contentement lorsque les légionnaires offrent bonbons et cigarettes. Quelques minutes plus tard, la population entière sort des bois, ramenant sur les « arabas » à quatre roues, tirées par les chevaux poilus, toute leur fortune : literie graisseuse, outillage primitif, sacs de pommes de terre, poulets et cochons roses.

Les enfants mendient des cigarettes et du pain :

— Pan... pan... geben Brot !

Cris. Larmes. Prières. Génuflexions. Explications...

— Quel cirque ! constate Berthet à travers le rire qui l'illumine... Hier, ils ont dû jouer aux partisans la grande scène du patriotisme ; aujourd'hui, voici l'opérette « collaboration » ! Pauvres gens ! Si nous étions à leur place...

De la collaboration résignée, les habitants du village passèrent à la collaboration enthousiaste lorsque l'interprète Protopopov annonça que « Monseigneur » dirait la messe dans la grange du kolkhoze. Toute la population occupait le bâtiment lorsque Jean, comte de Mayol de Lupé, apparut vêtu de ses ornements sacerdotaux, les vieux poussés par une foi persistante, les jeunes par un vif sentiment de curiosité.

Le *ite missa est* éveilla une profonde stupéfaction. Accoutumés aux interminables offices du rite orthodoxe, les Russes n'en revenaient pas de la manière expéditive dont les Franzouzes accommodaient le Seigneur !

Epuisé par cette épreuve, trop lourde pour son grand âge, venant après le siège subi dans le silo à betteraves le 4 juin, il transmit le flambeau apostolique au jeune abbé Mickey, aumônier adjoint en fait, mais non en titre, les Allemands s'obstinant à ne pas le reconnaître comme tel, mais bien comme chef d'un groupe de mortiers lourds !

Mickey célébra la messe une seconde, puis une troisième fois !

— Encore ! Encore ! criaient les Russes.

Il monta finalement sur une table et se mit à prêcher. Il leur parla du Royaume de Dieu. Protopopov traduisait. Les splendeurs évoquées par le jeune prêtre soulevaient l'enthousiasme de cette foule misérable qui n'avait rien à perdre en quittant la vie, tout à gagner dans le royaume de Dieu !

— Haracho ! Bravo !... Haracho ! Haracho ! criaient les paysannes...

Le même soir assis sur un banc, au seuil de l'isba

qu'il partageait avec le prêtre, le sous-lieutenant Seveau et Berthet, l'officier de liaison de la compagnie de commandement accueillit Mickey avec un sourire amusé.

— Eh bien, vous remportez des succès flatteurs, dit le Fauconnier, avec vos pauvres histoires de pasteurs primitifs, sodomiseurs de chèvres, écrites pour des malades, des femmes et des petits enfants !

Et comme l'abbé ne répondait pas, il ajouta :

— Vous faites un bien mauvais travail en prêchant cet amour honteux pour les faibles, les vaincus, les affreux !

— Je prêche l'amour ! dit Mickey.

— Vous avez de l'estomac ! Moi, je suis incapable de proposer n'importe quelle religion à des gens sales !

Le soleil rasant posait, sur la cime des arbres proches, la trame d'une tunique d'or. La fête russe battait son plein à l'extrémité du village. Les paysans saisissaient l'occasion de l'arrivée des Français pour faire « Prazdnik ». Qu'il s'agisse de l'anniversaire de la mort de Lénine ou du retour de Christ dans leur village, de l'arrivée d'un nouveau commissaire soviétique ou du départ de l'ancien — détesté comme il se doit ! — les Russes ne manquent jamais de décréter ce jour : jour de fête, et de faire « Prazdnik » !

Le Fauconnier dit :

— Le christianisme n'est pas d'accord avec notre combat. Mais il en profite ! En Russie, aujourd'hui, comme en Chine ou en Afrique au siècle passé, vous attendez que les soldats vous ouvrent le passage. Un missionnaire n'a jamais pu conquérir ce que vous appelez une âme par ses propres moyens !

Le lieutenant Berthet parut sur le seuil de l'isba, toujours rieur, et s'avança vers les deux hommes.

— Alors, le Fauconnier, l'abbé vous confesse ?

L'ancien normalien hocha la tête.

— Non. Je disais à Mickey que le christianisme est un produit d'exportation de la race blanche, au même titre que l'aspirine !

Il y eut un silence. Le rire frais des jeunes filles chatouillait l'air bleu. Une chaude odeur de sapin brûlé donnait un goût balsamique à l'air de la nuit qui tardait à mûrir, comme un fruit trop aventuré sur les latitudes boréales. Berthet huma le vent, prêta l'oreille.

— Je crois qu'on rigole par là-bas ! Je vous laisse discuter. Moi, je vais faire danser les filles !

Il s'éloigna, la casquette sur l'oreille, la démarche conquérante. Mickey murmura :

— Et selon vous, monsieur de Voltaire, quelle religion devrais-je prêcher à ces pauvres gens ?

Le Fauconnier poussa un soupir.

— Je ne sais pas... Sans doute une religion qui serait à l'échelle de cette terre de mission que vous convoitez. Une religion russe, accordée avec le sang qui coule dans les veines de ces paysans et la forêt qui les entoure. Mais pas votre judaïsme mal débarbouillé !

— Vous êtes raciste ? demanda Mickey.

— Quelle question ! Bien sûr ! Autant me demander si j'existe !

Berthet revenait vers l'isba au pas de course.

— J'ai oublié mon accordéon ! Et j'ai parié avec Cousin de faire danser une java à Monseigneur !

— Je vous suis, dit le Fauconnier en se levant.

Puis il se tourna vers l'abbé et lui serra la main.

— Ne m'en veuillez pas, Mickey et laissez-moi vous dire que vous êtes plus à votre place ici que moi. La L.V.F. n'est pas raciste, mais chrétienne ! Elle est avec vous. Pas avec moi.

L'abbé resta seul. La nuit s'installait autour de lui et devenait pâle comme une forêt de bouleaux sous la clarté de la lune.

4

L'ENTREE en U.R.S.S. ne prit aucun caractère solennel pour les mercenaires du septième renfort. Ils ne retrouvèrent pas l'émotion qui étreignait les pionniers du colonel Narbonne en route vers Djukovo, plus politisés et historicisés par les napoléonnades de leur chef. Eux n'essayaient point de gagner la course à Moscou en accompagnant la Wehrmacht dans sa marche triomphale. Ils entraient en effet en U.R.S.S. au lendemain de Stalingrad ! Ces soldats confirmés savaient qu'il n'existe pas de guerre fraîche et joyeuse. Ils marchaient au combat sans hâte, mais sans crainte, pour faire leur devoir comme d'autres leur métier.

Ils passèrent à Niegoreloje en pleine nuit. Penché à la fenêtre, de son wagon, Bertrand Cuny aperçut l'arc de triomphe sous lequel les Soviets attendaient symboliquement les prolétaires de tous les pays avant 1939... « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !... » Les Allemands avaient retiré les lettres de bois, la faucille et le marteau, mais laissé l'étoile rouge.

— La formule n'était pas mauvaise, dit Cuny en se tournant vers le lieutenant Lang. Mais il fallait remplacer « prolétaires » par « peuples blancs ». Si le communisme postulait l'union des peuples de race blanche, je serais en ce moment dans les rangs de l'armée communiste !

— Alors qu'est-ce que vous foutez ici, mon cher ? demanda Lang.

— Nous faisons l'unité des peuples blancs de l'Europe avec les Allemands... Malgré les Allemands, sans doute ! C'est un premier pas !

Dans la nuit très claire, le paysage révélait ses forêts de bouleaux et de sapins sans élan, ses lacs,

plaques d'argent vibrant sous la caresse du clair de lune. Puis, des feux de bivouac s'allumèrent le long de la voie ferrée. Rares d'abord, ils se multipliaient au fur et à mesure que le train s'enfonçait en territoire occupé. Debout devant les flammes, tournées vers le rail ou placées face aux menaces de la forêt avec des rigidités de statues que renforçait la capote plaquée sur leur corps comme un enduit de teinte indéfinissable, les sentinelles assuraient la sécurité du grand axe Niegoreloje-Smolensk. Les feux de résineux qu'elles entretenaient dégageaient de balsamiques odeurs de sapin.

Ils arrivèrent en gare de Minsk aux environs de midi.

Cuny sauta de son wagon, sa gamelle à la main, et se mêla aux troupes. Ici, rien ne rappelait le style hargneux et hautain du personnel allemand de Kruszyna. Les hommes que croisait le jeune aspirant représentaient le poing d'acier du IIIe Reich, ce poing qui, partout, brisait la résistance ennemie et que l'on retirait, sitôt brisée cette résistance, pour le placer face à d'autres adversaires, sans que jamais sa puissance de frappe soit décisive. Officiers, sous-officiers et soldats apparaissaient maigres, graves, tendus, avec des visages burinés par mille bourrasques, cent canicules vaguement étonnés de se retrouver toujours sur un front nouveau, donnant des coups, toujours vainqueurs, jamais victorieux. Têtes bandées, bras en écharpe, jambes appareillées, plâtrés bien souvent de sang desséché, passaient les blessés légers.

Bertrand Cuny constatait que, sur ce quai de gare, toutes les hiérarchies se confondaient en s'ignorant. Les soldats ne saluaient rien ni personne, sauf la croix de chevalier de la croix de fer, surtout quand elle pendait au cou d'un simple soldat. Il passa devant les « Abort » de la Wehrmacht, ces lieux d'aisance communautaires qui lui faisaient horreur. La perspective de s'aligner, pantalon baissé, parmi dix fantassins, douze artilleurs ou même un quarteron de généraux le trouvait constipé pour vingt-quatre

heures ! Sa réserve naturelle le dressait contre ce socialisme animal que les Allemands partagent volontiers avec les Russes. Mais Cuny ignorait qu'en Russie, le communisme — ou plus simplement les mœurs slaves ! — implique aussi la collectivisation des besoins pressants, et que, dans les usines du pays, hommes et femmes, confondus sur un pied d'égalité, qui va du bain pris sans voile au sacrifice à Pilate sans complexe, la vie tend vers les grandes simplifications !

Mais il reprit de l'assurance en s'inscrivant dans une longue file en train de progresser vers un guichet où les « Schwester » distribuaient la soupe, des portions de « Wurst » et du fromage de gruyère. Chacun attendait son tour, sauf les légionnaires de la L.V.F. qui « resquillaient » le leur sous l'œil amusé et consentant des soldats allemands. Un général d'état-major, reconnaissable à la bande amarante de son pantalon, piétinait sagement, sa gamelle à la main, entre un capitaine et un soldat de deuxième classe. Un grand blessé apparut, avançant spasmodiquement sur deux béquilles, et aussitôt, général d'état-major, capitaines, colonels et sous-officiers lui firent signe de remonter la file et de passer au guichet par priorité !

Le convoi se traîna pendant plusieurs jours en direction de l'est, sur une voie ferrée littéralement fortifiée. De temps à autre, quelques wagons renversés en contrebas de la voie, une locomotive éclatée témoignaient du mordant de l'adversaire, ces partisans que le septième renfort allait combattre, fondu dans les compagnies du 3ᵉ bataillon. Au passage des convois montant vers le front, les sentinelles rendaient les honneurs.

En gare d'Orcha, ils aperçurent pour la première fois les « bezprisorni », les enfants abandonnés vivant en bandes organisées, plaie sociale de la Russie depuis la révolution d'Octobre. Déguenillés, pieds nus hiver comme été, portant besace ou boîte de conserves munie d'une anse en fil de fer, ils couraient le long des wagons, la main tendue, l'œil en alerte ; à la

fois audacieux et sournois, toujours prêts à fuir comme des chats sauvages, mais obstinés, farouchement décidés à survivre, répétant leur appel lancinant :

— *Pan... geben Brot !*

Bouleversés par tant de misère, les légionnaires, tout comme les soldats de la Wehrmacht, leur donnaient ce qu'ils pouvaient : pain, bonbons, conserves. Quand le « bezprisorni » recevait un morceau de pain, il le cachait sous sa chemise trouée, à même la peau, avec l'espoir qu'un plus fort ne viendrait pas le lui voler. Un autre rangeait avec soin un bonbon dans une boîte à couvercle. En règle générale, ils ne consommaient jamais sur place les vivres reçus. Hommes d'expérience avant l'âge, ils savaient que le passage des trains restait irrégulier, d'un jour à l'autre, d'une saison à l'autre, et qu'en hiver, par — 30°, les soldats n'ouvriraient pas les portes des wagons, ne percevraient plus leurs cris. Alors, ils constituaient des réserves pour les mauvais jours !

— *Pan... geben Brot !*

— C'est-y pas malheureux de voir ça ! dit Maingault. Si c'est ça les soviets, alors j'regrette rien. J'veux plus de réforme. Faut leur casser la gueule !

Ils prirent la direction du sud, vers Moghilev. Le fond de l'air restait froid, la plaine triste et grise, avec des plaques de neige attardées sur le versant nord des reliefs. Mais le soleil dansait dans le ciel léger du printemps et les hommes de la L.V.F. s'exposaient à ses rayons, torse nu, pendant les haltes. Le train s'arrêtait souvent. Tantôt dans de petites stations fortifiées, tantôt en pleine campagne. Parfois c'était pour laisser passer des convois de troupes montant en priorité vers le front crevé par l'Armée rouge entre Orel et Koursk, parfois il devait attendre que les équipes de travailleurs aient réparé la voie endommagée par les partisans. Bien souvent, il fallait changer la locomotive fatiguée et sa remplaçante se faisait attendre pendant des heures. Le chef de convoi annonçait la durée des haltes et le train ne repartait

jamais sans siffler longuement pour donner aux retardataires le temps de regagner leur wagon. Les légionnaires en profitaient pour excursionner dans les environs.

Une fois, ils entrèrent dans un village dont la splendeur insolite leur coupa le souffle. Succédant aux isbas poudreuses, aux misérables jardins potagers peuplés de femmes empaquetées dans de grossières étoffes grises, d'hommes chaussés de « laptis » en écorce de bouleau qui leur faisaient dire : « Eh bien, si c'est ça la Russie ! » soudain cette divine surprise... Des maisons de bois peintes. Jardins ordonnés. Fleurs sur la place de l'église. Fleurs autour du puits banal. Fleurs partout. Des enfants propres, mouchés, brossés, soigneusement coiffés. Pas de morve au nez. Pas de gourme... Les jeunes filles revenaient de la messe. Jupes sombres. Corsages bariolés. Bottes vernies ! Les garçons — culottes de cheval, veston bien repassé — suivaient les filles en riant. Le soleil pleuvait sur leur joie saine et forte, les fleurs, les façades ornées de fresques.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le lieutenant Bérard en laissant tomber son monocle à bout de cordon.

Cuny partit aux nouvelles et revint bientôt.

— C'est aussi un village russe, mon lieutenant, mais il est peuplé de « Volksdeutsche ». C'est une minorité germanique installée dans le pays depuis quelques siècles. Vous admirez comme moi la nuance ?

— Ça change foutrement des autres ! dit le lieutenant en frottant son monocle avec une peau de chamois.

Ils contemplèrent cette oasis de civilisation posée, comme une île heureuse, sur l'océan triste et gris de la steppe.

— Et voilà, dit Cuny, j'aimerais pouvoir faire un cours ici, expliquer aux marxistes que ce n'est pas l'économie mais la race qui est le moteur de l'histoire !

— Vous me faites l'effet d'un drôle de moteur de l'histoire, Cuny, dit le lieutenant.

L'aspirant cueillit une fleur avec le sentiment de commettre un geste sacrilège et reprit :

— Si l'Allemagne gagne la guerre, dans cent ans la crasse russe n'existera plus. Jusqu'au fond de la Sibérie, tous les villages prendront l'aspect de celui-ci !

— Oui, *si* l'Allemagne gagne la guerre ! bougonna le lieutenant Bérard en haussant les épaules.

Perrin et « Bubu » s'étaient installés dans une isba. L'hôtesse leur offrit du café, des « blinis » succulents et leur permit de faire leur toilette devant un vrai lavabo, objet qu'ils ne devaient plus jamais rencontrer dans l'un des cinquante villages qu'ils allaient occuper. A l'heure du départ — car la locomotive sifflait déjà, au loin — elle refusa tout argent et tout cadeau. Alors Perrin « le beau gosse » l'embrassa sur les deux joues et elle rougit de plaisir.

Puis ils rentrèrent dans l'empire de la force obéissante et triste, le pays des plaines grises, des forêts noires. Le soleil posait ses rayons obliques sur la cime des sapins. Le train s'arrêta en vue d'un autre village. Les hommes s'égaillèrent de nouveau.

— Paraît qu'il y a un clandé russe là-bas, dit l'adjudant Lataste. On va voir, histoire de se dégourdir les jambes ?

Il partit en reconnaissance avec Perrin. Spectacle pitoyable. Dans une isba misérable, deux matrones sales exploitaient les arrêts-surprise des convois montant ou descendant du front. Odeur pisseuse de linge douteux. Relents de choux aigres, de petit lait et d'animaux confinés. Regards bovins et résignation : Nitchevo !

— Paraît qu'elles prennent deux marks, plus le petit cadeau : boîte de singe ou boule de pain ! dit Lataste en regagnant son wagon.

— Eh bien, ajouta Perrin, j'ai pourtant traîné à Bousbir, comme tout le monde, mais je préférerais me les... faire tout ce que vous voudrez plutôt que de marcher avec ces sorcières !

Le train repartit dans le crépuscule triste et froid. Les premiers feux de bivouac s'allumèrent le long des rails, comme pour colporter de proche en proche les mauvaises nouvelles d'un Moyen Age ressuscité, transmettre de poste de guet en poste de veille, de blockhaus en fortin, le salut des sentinelles de l'An Mil... — Bonne nuit, sainte nuit, voyageurs !

La nuit se chargeait de terreur et de mystère. La grande, l'impitoyable Russie sollicitait l'adhésion des légionnaires, et mieux que leur adhésion : leur amour. Car, exigeante comme toutes les idoles, la Russie ne connaît qu'une vérité : la sienne. Les hommes du convoi sentaient vaguement que, derrière eux, se refermaient les portes d'un monde. Le cri des loups leur parvenait pendant les haltes. Allongé sur la paille, dans un coin de son wagon, le légionnaire Maingault rêvait de nouveau réforme ou désertion et fredonnait :

Douce France...
Beau pays de mon enfance...

5

LE nouveau commandant du 3e bataillon attendait avec curiosité le septième renfort qui roulait dans la nuit peureuse. Officier de carrière rigide, taciturne, Panné, dès l'abord, avait donné aux légionnaires l'impression que leurs unités passaient sous la direction de Martin Luther ! Mais il s'était imposé en l'espace d'une nuit. Cette nuit-là, un sous-officier l'avait découvert, dormant à même la neige, roulé

dans une couverture, à quelque distance de l'isba où venait de s'installer le P.C. Aux officiers curieux qui lui demandaient la raison de ce bivouac, il avait répondu : « Cette nuit-là, des hommes dormaient dans la nature. Le commandant aussi. » La température oscillait entre — 10° et — 20°. Depuis, la carrière sentimentale de Panné brûlait les étapes dans le cœur des légionnaires. Redouté, craint, respecté, estimé, puis aimé et enfin adoré, Panné apparaissait maintenant comme l'incarnation de ces servitudes et grandeurs militaires qui justifiaient la présence de mercenaires en Russie.

Installé dans son nouveau P.C. d'Ostraya-Luka, au sommet des falaises qui dominent la Desna, petit affluent du Dnieper au sud-ouest de Briansk, le commandant Panné écoute ses officiers : Gaillon et le Fauconnier, de la compagnie de commandement ; Prévost, qui a remplacé Meslée à la tête de la 9ᵉ compagnie ; Dewitte, qui succède à Berthet au commandement de la 10ᵉ, et Cousin de la 11ᵉ.

— En somme, depuis l'opération Volost du 4 juin dernier, c'est la première fois que le bataillon se retrouve sur un véritable front, dit Le Fauconnier. Maintenant que nous avons mordu à la guerre de partisans, on nous remet en ligne pour des opérations conventionnelles !

Le 3ᵉ bataillon, en effet, vient de passer sous le commandement d'une unité hybride appelée « Reiterverband de Trubchevsh » dépendant de l'A.O.K. 2. Au début de février 1943, l'Armée rouge a lancé une puissante offensive dans le secteur de Koursk tenu par A.O.K. 2 (deuxième armée blindée). Elle a percé entre Orel et Koursk, à travers les grands espaces forestiers, atteignant la rive orientale de la Desna. Un dégel providentiel a bloqué les chars des unités de pointe qui se préparaient à franchir le fleuve. Puis, de Koursk et d'Orel, les Allemands ont attaqué en cisaille, enfermant plusieurs divisions russes dans une poche de 40 sur 60 kilomètres, tandis qu'ils jetaient toutes les autres forces disponibles, dont le

3ᵉ bataillon L.V.F., sur le cours supérieur de la Desna pour le fortifier.

— La pioche et la pelle, une fois de plus, mon commandant ! dit Alain Prévost en souriant.

Le lieutenant Alain Prévost est un Saint-Cyrien de vingt-trois ans, grand, large d'épaules. Sous un front élevé, des cheveux noirs coupés en brosse, son regard possède cette franchise directe qui capte la confiance des hommes. Il ajoute :

— Pour ce qui est de la course à pied et des travaux de terrassement, le bataillon ne craint personne sur le front de l'Est !

Depuis le mois de juin 1942, en effet, les trois compagnies connaissent un destin sans gloire mais lourd de fatigues et de périls. Après avoir pacifié le secteur de Baltutino, elles sont descendues au repos à Gomel, ville de 50 000 habitants, en partie détruite par le « Blitz » de 1941. Du 28 juin au 6 juillet, c'est la vie de caserne, la flânerie déambulatoire dans les rues mornes, du Soldatenheim jusqu'au bouge « streng verboten » ! Le 6 juillet, les Allemands montent l'opération « Viereck » et l'opération « Eule » dans une région infestée de partisans, à 115 kilomètres au nord de Gomel. Le bataillon est transporté par camions à Krasnopolje. Jusqu'au 28 août, il va ratisser minutieusement le pays, parcourant plus de 600 kilomètres à pied, à travers des régions étranges.

Sur le Volost existait le « Village sans nom ». Ici, ce sont des noms sur les cartes, mais sans village ! Les villages ont disparu depuis le dernier relevé topographique. Ils ont brûlé. Leurs habitants n'ont jamais vu passer de troupes ennemies depuis le début de la guerre ! A peine ont-ils entendu gronder avions et chars dans le lointain ! A Strumen, le drapeau rouge flotte toujours au sommet d'une tour de bois et c'est la compagnie Prévost qui l'amène !... Six cents kilomètres à pied ! La Légion contrôle des milliers de paysans et dévore des milliers de poules, mais de partisans point !

— Le Fauconnier, vous qu'on dit spécialiste en la matière, avec Seveau, expliquez-moi donc pourquoi le contact est si difficile à établir avec ces bandes, demande le commandant Panné.

— Parce qu'elles conservent toujours l'initiative tactique.

— Enfin, ça n'est pas possible.

— Si, mon commandant, parce qu'elles ont la quasi-exclusivité du renseignement. Le pays est avec elles.

— Exemple ?

— Quand nous battions les secteurs de Krasnopolje, les moulins à vent se mettaient à tourner dès l'apparition de nos éclaireurs de pointe. Nous trouvions cela normal, puisqu'il y avait beaucoup de moulins et beaucoup de vent. Nous avons compris plus tard ! Trop tard ! Les moulins fonctionnaient comme télégraphe optique, au profit des bandes.

— Bien sûr, bien sûr ! murmure le commandant Panné. Mais quand il n'y a pas de moulins à vent ?

— La Russie ne manque pas de moyens. Il existe dans chaque village plusieurs chevaux sellés en permanence, et autant de cavaliers, hommes ou femmes, prêts à partir. Un petit cheval russe galope, dans les plus mauvais chemins, à trente kilomètres à l'heure. Avec un relais dans chaque village, les porteurs de nouvelles couvrent trois cents kilomètres en vingt-quatre heures !

— C'est comme en Afrique ! bougonne Dewitte.

Le capitaine Dewitte est un étrange personnage. Il ne présente pas l'apparence d'un foudre de guerre, avec sa petite taille, sa bedaine, ses lunettes de myope. Et, cependant, courageux jusqu'à la témérité, recherchant l'accrochage à n'importe quel prix et réussissant toujours avec une chance insolente, il entraîne sa compagnie au combat. Qui a reçu l'espace d'une seconde l'assaut de son regard comprend pourquoi. C'est un regard de boucanier, un éclair qui donne froid dans le dos. Grossier au point de scandaliser le plus fort en gueule des légionnaires, cruel et

buveur, le condottiere Dewitte joue la solde des hommes au poker et la gagne d'avance pour trois mois, ce qui simplifie la comptabilité de la compagnie !

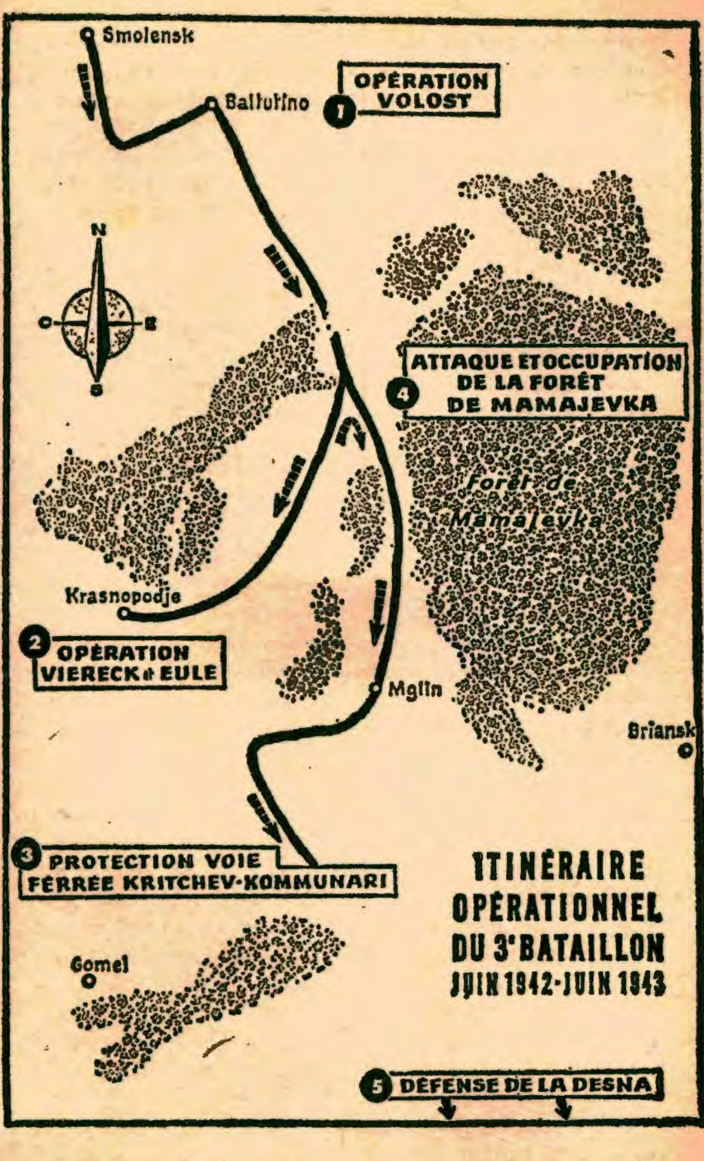
— Les partisans ne sont jamais visibles, mais partout et toujours présents, reprend Le Fauconnier. Pas plus dans le secteur de Krasnopolje que dans celui de Palusch, nous n'avons tiré un coup de feu avec certitude. Combat contre des ombres. Mais ces ombres ne sont pas des fantômes. Elles visent juste. Le sergent-chef armurier Hoffmann s'est fait tuer par un tireur caché dans une tête de bouleau, pour avoir commis l'imprudence de partir, seul, en corvée de dépannage !

— Les cons se font toujours buter ! bougonne Dewitte. Mais j'aime mieux cavaler derrière les bougnoules que de garder des voies (1) !...

-:-

Rien à signaler sur le front de la Desna ! Les sentinelles veillent. Les sous-officiers terminent leurs rondes en signant le cahier de rapport, comme en temps de paix. L'aube trouve les commères d'Ostraja-Luka rassemblées autour du puits banal, abaissant et relevant la perche dont les mouvements de télégraphe Chappe s'observent de loin et renseignent les partisans. Ce n'est point le cas sur le front de la Desna. Au-delà du fleuve, les bandes, maintenant organisées, sont devenues des unités régulières de l'Armée rouge. Les paysans les attendent. Ils savent que, dans trois mois, elles reprendront le contrôle du pays. Ils aiment bien les Français. Mais

(1) Du 29 août au 28 novembre 1942, le bataillon avait en effet surveillé les 58 kilomètres de voie ferrée reliant Unescha à Orcha, par Kritchev, entre Kommunary, Belinovitschi et Klimovitchi. Le 21 janvier 1943, il était lancé dans des conditions extraordinairement rudes à travers la forêt de Mamajevka, sous la conduite du capitaine Madec, avant d'être jeté sur ce front improvisé au bord de la Desna où nous venons de le retrouver.



Smolensk
Baltutino
1 OPÉRATION VOLOST
N
O
E
S
4 ATTAQUE ET OCCUPATION DE LA FORÊT DE MAMAJEVKA
Forêt de Mamajevka
Krasnopodje
2 OPÉRATION VIERECK et EULE
Mglin
Briansk
3 PROTECTION VOIE FERRÉE KRITCHEV-KOMMUNARI
ITINÉRAIRE OPÉRATIONNEL DU 3e BATAILLON
JUIN 1942-JUIN 1943
Gomel
5 DÉFENSE DE LA DESNA

ils aiment aussi les soldats, car leurs propres enfants servent au-delà du fleuve...

— Voïna ! C'est la guerre... Nitchevo !

La L.V.F. se russifiait. Et, tout comme son aîné, le 1er bataillon, installé depuis le mois de juillet 1942 sur les bords de la Bérésina, plus à l'ouest, s'adaptait lui aussi au pays, chassait à la russe, buvait à la russe, en illustrant la proposition du lieutenant Le Fauconnier faite un an plus tôt au lieutenant-colonel Ducreux :

— Copier les méthodes de l'adversaire pour devenir digne de lui !

Au style de vie russe, progressivement adopté, les deux bataillons ajoutaient il est vrai des initiatives purement françaises ! Quelques jours après la réception du septième renfort, Le Fauconnier fut appelé au P.C. du commandant. Panné n'aimait pas Le Fauconnier. « C'est un intellectuel, moitié moine, moitié boy-scout ! » disait-il à Prévost lorsque celui-ci vantait son courage, son amour pour l'action gratuite.

— Ce qu'il cherche n'existe pas à la L.V.F., ajoutait-il avec sa lucidité coutumière. Nous ne sommes pas des croisés, mais des soldats. Le Fauconnier arrive trop tard... ou trop tôt ! Mais c'est un animateur de première force. Je l'enverrai un de ces jours au 1er bataillon qui en a bien besoin.

Il opposait donc, à toutes les tentatives que Le Fauconnier esquissait pour déboucher sur l'épopée, une fin de non-recevoir.

Ce jour-là, le commandant Panné lui remit un dossier, comme un médecin de la quinine au fiévreux, pour essayer d'orienter son activité vers ces petites servitudes d'où naissent, paraît-il les grandeurs militaires, car il le portait haut dans le secret de son cœur rigoureusement cloisonné par les sentiments de la justice, du devoir, mais aussi d'un certain amour.

— Le Fauconnier, lui dit-il, je vous vois toujours sérieux, bouillonnant d'idées, de projets fantastiques. Mais vous ne souriez jamais. Pourquoi ? Je sais, la

vie au bord de la Desna n'est pas drôle ! Enfin, j'ai pensé à vous. Le commandant Lacroix me transmet un rapport de la Kommandantur de Borissov. Les Allemands s'y plaignent de l'indiscipline du 1[er] bataillon et de son comportement dans les milieux russes. Lacroix me demande si des faits analogues à ceux que les Allemands réprouvent se produisent dans mon secteur. Lisez, menez ensuite une enquête dans les villages. Que votre connaissance du russe serve à quelque chose de pratique. Je m'excuse de ne pas vous envoyer conquérir la Toison d'Or, mais le service reste le service...

Le Fauconnier devait passer un excellent après-midi. Le rapport des Allemands révélait des choses bien amusantes. Dès leur arrivée en Russie, les gars du 1[er] bataillon n'avaient pas manqué de noter le respect quasi religieux des paysans illettrés pour le papier couvert de signes d'imprimerie, cachets, signatures. Dès qu'un russe recevait une feuille de carnet, il la rangeait avec respect dans le coffre où reposent les objets les plus précieux de l'isba. Avec l'arrivée de l'administration paperassière des Allemands, ils se voyaient donc comblés, les autorités d'occupation sécrétant comme une fonction naturelle les attestations les plus variées et y faisant honneur. Tout rapport entre elles et les paysans russes se traduisait aussitôt par un « Boumachka » — un certificat écrit. Ivan acceptait donc avec l'humilité correspondante — Voïna ! Nitchevo ! — toute réquisition de personnel, animaux, vivres, productrice de « Boumachka ». Beaucoup de légionnaires exploitaient depuis longtemps cette religion du « boumachka ». Ils se présentaient dans les villages porteurs d'un carnet à souche, dont chaque feuille s'ornait d'un cachet obtenu par décalque d'une monnaie polonaise. L'aigle du zloty polonais ne ressemblait guère à « l'oiseau » de la Wehrmacht. Mais les paysans n'y regardaient pas de si près ! Un aigle en valant un autre, ils classaient soigneusement ces « Boumachki » en attendant l'occasion de les présenter à la Kom-

mandantur de Borissov pour se faire rembourser le miel, le tabac, les oies ou les cochons réquisitionnés.

Furieux et imperméable à toute forme d'humour, le feldkommandant joignait au rapport quelques exemplaires de ces « Boumachki ». Un légionnaire qui se souvenait avec amertume de son stage au camp de Kruszyna avait festoyé dans un esprit de revanche : « Bon pour une vache. Signé : commandant Freesch. »... Un autre anticipait sur l'issue de la guerre, défaitiste à souhait : « Bon pour un pot de crème. Staline te le rendra. » Un autre encore délivrait des « Boumachki » à caractère historique, capables de provoquer de nombreuses vocations de collectionneurs d'autographes sur les bords de la Berezina : « Bon pour un coup de pied au cul... Signé : Napoléon. »

Le Fauconnier s'amusa beaucoup. Une rapide enquête menée dans les villages, sur les arrières du front, lui montra bien vite que les loustics du 3ᵉ bataillon rendaient des points aux farceurs du 1ᵉʳ et n'ignoraient rien de la technique française des « Boumachki ». Mais le commandant Panné, qui couvrait toujours ses légionnaires, renvoya toute la paperasse avec la mention : « Rien à signaler ! »

Rien à signaler sur le front de la Desna. Les aubes éclatantes s'enchaînent sur les nuits de plus en plus courtes et lumineuses. Les brouillards pernicieux se traînent sur les marais, au crépuscule du soir, et s'évaporent au crépuscule du matin. Les forêts d'outre-Desna se taisent. Les Russes auraient évacué les grands espaces boisés, au sud de Briansk, que le commandant n'en serait pas autrement étonné. Mais non ! L'Armée rouge tient la lisière des bois comme la L.V.F. les falaises de la Desna derrière son marais, au fond de ses forêts secrètes, dans les lointains bleus de cet océan d'arbres sur lequel danse déjà la lumière pétillante du printemps...

Le commandant Panné se montre chaque jour plus sensible à la situation paradoxale de son bataillon. Les hommes viennent de parachever les fortifications et brûlent d'en sortir. Mais, pour se battre, il faut être deux ! Panné ignore tout de l'adversaire : effectifs, position, intentions. Peut-on ratisser les forêts d'outre-Desna comme celle de Mamajevka ? Se heurterait-on à une Otriad de partisans ou à vingt divisions régulières de l'Armée rouge ? Autant de questions que l'art russe d'organiser le mystère, de provoquer l'équivoque entre Pierre le Grand et Potemkine, la puissance et son décor, laisse sans réponse !

Le commandant exige cette réponse de la forêt profonde. Le dimanche 16 mai, il lance une patrouille. Mission : en partant des relevés déjà établis, reconnaître le meilleur passage à travers le marais et la disposition des points d'appui russes en vue d'une action future. Officier responsable : lieutenant Vernes. Il vient d'arriver avec le septième renfort et de prendre le commandement de la compagnie Dewitte en l'absence de son capitaine, parti en permission. A son tour, Vernes désigne la section de l'adjudant Lataste, composée de sous-officiers et d'hommes de ce même renfort. Ils n'ont jamais vu le feu, ne connaissent rien de la Russie.

— N'oublie pas ton casse-croûte, Bubu ! crie le sergent-chef Perrin à son ami Buissonnière, dont l'appétit formidable ravage les villages russes, comme il ravageait les villages polonais autour du camp d'instruction !

— T'en fais pas, vieux ; ici j'manque de rien.

— Alors, bonne chance ! j'te dis merde !

Perrin, affecté à la compagnie Cousin, voit partir avec envie ses amis les plus chers : Lataste et Buissonnière. Les quarante hommes de la section se dissolvent dans la nuit. Les barbelés s'ouvrent devant eux. Les pionniers leur font traverser le fleuve en barque.

Lataste marche en tête, à travers le marais. Une fine pellicule de glace se forme avec la nuit à la

surface des eaux. La patrouille ne doit pas s'écarter du tracé. A droite et à gauche : pièges ! Car il est impossible de distinguer les simples flaques d'eau gelées, au-dessus de la tourbe, et les trous profonds capables d'engloutir un homme.

Lataste dispose le gros de ses forces en position de couverture, prend un groupe avec lui et gagne en silence la lisière des bois. Puis, le groupe une fois organisé sur place, il s'enfonce dans la forêt, suivi de Buissonnière et des agents de liaison Poly et Dupin.

Silence. L'écran des taillis escamote les chants des bêtes de la nuit, comme une sourdine. Humidité glacée. Les hommes avancent, courbés, mitraillette au poing, œil aux aguets, oreille tendue. Accoutumés au silence, maintenant, ils perçoivent bientôt des fuites légères de renards, des bruits de branches cassées qui prennent des proportions formidables. Lataste a repéré les contours des deux blokchaus de rondins. Pas de sentinelle. Aucun signe de vie dans les lignes ennemies. « Nous allons avancer, souffle l'adjudant à l'oreille de Buissonnière. Il faut voir s'il existe une seconde ligne de points d'appui ! »

Ils parcourent une trentaine de mètres, le dos courbé, la tête dressée, avec les muscles du cou qui font mal ! Bubu écarquille les yeux. Autour d'eux, rien que les hautes colonnes des sapins, l'écran des taillis dressé dans le flou des ombres.

— Encore quelques mètres et on retourne !... souffle Lataste. Il n'y a pas de seconde ligne. Les camps fortifiés sont probablement plus loin. A l'intérieur des bois... Ah ! merde !

Feu terrible ! Des rafales de mitraillettes alignent, en pointillé sur fond noir, la trajectoire lumineuse de leurs balles. Les grenades posent, un peu partout, les buissons dorés de leurs explosions. Un enfer. Mais qui dure à peine vingt secondes. Puis, c'est de nouveau le silence.

Lataste, qui s'est jeté à terre, se redresse. Personne

autour d'eux. Rien que les hautes silhouettes des sapins, les murs des taillis que l'ombre cimente.

— J'suis touché ! murmure Buissonnière... La cuisse !

Lataste, indemne, rampe vers son camarade, bientôt rejoint par l'agent de liaison Dupuy. L'autre légionnaire a pris la poudre d'escampette en direction du groupe qui veille à l'orée du bois.

— On va ramener le sergent, dit Lataste. Aidez-moi !

Mais Buissonnière est un colosse, Lataste et Dupuy, petits légers, n'ont pas la force de le porter. Il doit maintenant peser plus de 140 kilos, avec ses armes et ses vêtements mouillés par la traversée du marais. Ils l'installent sur une toile de tente, multiplient les efforts pour le faire glisser sur le sol. Mais en vain. Buissonnière reste intransportable.

— Tire-toi en vitesse ! dit-il à l'adjudant. J'me démerderai !

— Non ! J'envoie Dupuy en liaison et je reste.

Dupuy s'éloigne en rampant. Mission : alerter le groupe, puis la section pour organiser le secours et le décrochage. On n'entend que la fuite lente et légère de cet homme qui s'évade vers le salut.

Le groupe resté en lisière des bois n'a pas bougé, malgré l'arrivée « en catastrophe » de Poly, à la suite des coups de feu. Aucun gradé, aucun légionnaire de caractère, n'a l'idée de marcher au feu, délibérément, solution qui s'imposerait d'elle-même aux vieux baroudeurs du bataillon. Mais la patrouille n'est composée que de bleus. Ils ne bougent pas. Ils attendent le retour de l'adjudant. Leur chef.

Dix minutes s'écoulent. Lataste n'entend que le chant des crapauds, le glapissement des renards, le hululement de la chouette. L'agent de liaison Dupuy ne donne pas signe de vie. En fait, il s'est immobilisé à quelques dizaines de mètres. Il croit entendre rôder les Russes et fait le mort.

— Va chercher les copains, dit Buissonnière.

Lataste hésite à quitter son camarade grièvement

blessé. La balle a brisé le fémur. Ils ont stoppé de justesse l'hémorragie avec une bretelle de fusil. Dix minutes s'écoulent encore. Lataste se décide.

— J'y vais ! Ne bouge pas, qu'on puisse te retrouver.

Le groupe est à deux cents mètres. Pas d'hésitation. Il faut l'alerter, le ramener pour transporter Bubu et décrocher avant le jour en ramenant le blessé. Il l'adosse laborieusement au tronc d'un arbre.

— Surtout, ne bouge pas !

— T'en fais pas ! Et s'ils viennent, j'ai du répondant !

Il a disposé son fusil sous sa main droite, deux grenades à portée de la main gauche. Il regarde Lataste qui s'éloigne, courbé en deux, minuscule ombre mouvante qui laisse derrière elle un bruit de branches cassées. Trop de bruit. Dix secondes plus tard : longue et unique rafale d'arme automatique à laquelle répond un cri d'agonie, un vrai cri de bête touchée à mort.

— Ça y est ! Ils l'ont eu, murmure Buissonnière.

Les ombres de la forêt « ont eu » l'adjudant Lataste. Dupuy ne se trompait pas en flairant, autour d'eux, des présences ennemies, plus subtiles et secrètes que celles des renards. Son immobilité lui a sauvé la vie. Il attend encore pendant plus d'une heure. Délai fatal pour Buissonnière. Lorsque Dupuy rejoint le groupe, la brève nuit de mai s'achève déjà, les hommes de la section établie sur la rive du marécage sont repérés par les Russes et soumis au feu de leurs mortiers. Le groupe rallie la section qui se jette dans le « no man's land », en répliquant au tir des Russes par de dérisoires rafales de mitraillettes qui hachent la tête des sapins.

Depuis le sommet des falaises, la compagnie Dewitte, en alerte, suit avec inquiétude la retraite de la section. Autour d'elle, les torpilles ennemies font éclater la jeune glace et soulèvent des colonnes d'eau mêlée de tourbe. Puis, les télémétristes repèrent les

emplacements des « lance-patates » russes et le groupe de mortiers lourds répond à son tour. Le feu ennemi s'interrompt presque aussitôt. L'Armée rouge se rendort. Le géant chatouillé par les insectes, en pleine nuit, se retourne sur son vaste lit de forêts et reprend son rêve.

Mais le 3e bataillon n'a pas rêvé. Une section vient d'abandonner son chef à l'ennemi, sans combat, fait sans précédent dans les annales de la L.V.F. ! Les hommes du septième renfort, qui se sentent collectivement responsables, détournent la tête quand ils surprennent les réflexions des anciens.

— Paraît qu'ils n'ont même pas bougé !

— Ils ont été aux champignons pendant que l'adjudant dérouillait. Quelle bande de salauds !

— C'est ça, les gars du septième renfort qui devaient tout bouffer ?

— Grande gueule et sainte trouille, oui !

Un terrible malaise pèse sur le 3e bataillon. Vers midi, après avoir longuement frotté son monocle avec la précieuse peau de chamois, le lieutenant Bérard sollicite la faveur de conduire une section à la recherche de Lataste et de Buissonnière.

— Je vous remercie, dit le commandant, mais ce genre d'expédition est prématuré. Les Russes sont en état d'alerte. Il faut attendre.

Dans la nuit du lundi 17 mai, le lieutenant Le Fauconnier s'éclipse, franchit la Desna sur une barque mais s'égare dans le marécage, tombe dans un trou d'eau, manque d'y périr et rentre au P.C., la tête basse, couvert de glace et de fange. Le commandant lui inflige trois jours d'arrêts de rigueur et monte une expédition de secours pour le mercredi, donnant ainsi au lieutenant Vernes, responsable de l'erreur commise au départ (on n'envoie pas quarante bleus dans une expédition aussi délicate) l'occasion de se racheter et de rendre l'honneur au septième renfort.

A la tête de cinquante hommes, il se trouve encore à trois cents mètres des lignes russes quand paraît le jour. Erreur de parcours à travers le marais ? Indéci-

sion ? Lâcheté ? On ne sait. Les Russes ouvrent le feu sur lui, mais mollement et le bataillon tout entier, avec une stupéfaction profonde que souligne une nuance de mépris, le voit faire demi-tour et rentrer, la tête basse !

L'adjudant Lataste et le sergent Buissonnière sont portés disparus. Mais dans la nuit du 23 mai, le légionnaire Désiré, de faction au bord du fleuve, croit entendre des appels provenant du marais et reconnaître la voix de Buissonnière. Désiré est un Martiniquais qui, vivant plus près de la nature que les Européens, possède une ouïe extraordinaire. Mais comme personne d'autre que lui n'a perçu cet appel, le lieutenant Vernes non seulement refuse de le croire, mais encore lui promet quelques jours de prison s'il persiste « à se prendre pour Jeanne d'Arc » ! Les légionnaires connaissent bien Désiré. Ils font confiance à l'homme des îles. Une section entière de la compagnie Prévost monte donc une expédition pour son propre compte, traverse la Desna en plein jour, ratisse le marais dans toute la mesure du possible et sous la surveillance de l'ennemi. Elle rentre à 13 heures. Les Russes n'ont pas tiré ; cependant, le commandant Panné interdit toute nouvelle tentative.

Entre les deux armées gigantesques qui se font face règne maintenant une sorte de trêve de Dieu. Un homme se trouve en perdition dans l'espace qui les sépare et les divise. Un sentiment de curiosité condamne au silence les tireurs russes. La L.V.F. ne saurait abandonner Buissonnière sans perdre l'honneur. Car « Bubu » vit encore, sept jours après l'embuscade meurtrière ! Désiré perçoit ses appels, de plus en plus faibles. Quatre volontaires franchissent donc une fois de plus la Desna, dans le cours de l'après-midi, malgré la défense de principe édictée par le commandant. Toutes les jumelles du bataillon, toutes les jumelles des sentinelles russes suivent la marche hésitante de ces insectes gris et verts à travers le marécage.

La patrouille précédente avait défilé à quelques mètres de Buissonnière sans l'entendre ni l'apercevoir. Vautré dans le même trou d'eau, car il a cessé de progresser depuis vingt-quatre heures, Bubu rassemble ses dernières forces et réussit à élever son fusil au-dessus de sa tête. Il est repéré, chargé sur un brancard improvisé avec des bâtons et toiles de tente, ramené à Ostraya-Luka. Les Russes n'ont pas tiré.

Depuis sept jours, le sergent Buissonnière se traînait à travers le marais, avec sa cuisse brisée, mangeant des racines et de la tourbe pour apaiser cet appétit formidable qui ne pouvait disparaître qu'avec la vie, buvant l'eau glacée et empoisonnée des marais, se protégeant de la pluie avec sa toile de tente qu'il devait découper pour bander sa blessure, s'évanouissant à chaque opération, reprenant connaissance par un titanesque effort de volonté, repartant, progressant sur les avant-bras, donnant aux bêtes une leçon d'énergie, dépassant la bête par l'homme, et l'homme par l'homme !

— Mon fusil est un peu rouillé, mais la culasse n'a pas souffert, dit-il au commandant Panné, dans l'isba où les infirmiers venaient de le transporter pour le panser et changer ses vêtements pourris.

On l'avait en effet retrouvé avec la culasse de son Mauser enveloppée dans un mouchoir, bien à l'abri au fond d'une poche ! Buissonnière avait non seulement ramené toutes ses armes — comme le prescrit le règlement ! — mais encore dévoré ses papiers personnels et son livret militaire pour le cas où il serait tombé par surprise aux mains de l'ennemi !

— Alors ? Quoi ? Tu vas pas pleurer, grande saucisse ! dit-il à son ami Perrin qui se tenait auprès de lui, le visage bouleversé, l'œil humide.

Puis il ajouta, en promenant sur l'assistance un regard où remontaient toutes les épouvantes de la nuit :

— Vous savez, les gars... faut pas abandonner les copains comme ça !

A Jacques Doriot qui venait d'arriver au bataillon

et félicitait à travers le sergent Buissonnière le militant P.P.F. :

— Chef ! Faut dire aux jeunes d'être avant tout des soldats ! Sinon...

Il but une dernière gorgée de lait et dit :

— N'oubliez pas d'aller chercher Lataste ! Faut pas abandonner les copains.

Il embrassa Perrin. On le chargea sur une voiture pour l'évacuer sur l'hôpital de Gomel.

Le lendemain, le lieutenant Jacques Doriot prit la tête de l'expédition montée pour rechercher l'adjudant Lataste, malgré les scrupules du commandant Panné chargé de veiller à la sécurité du grand chef politique. Non seulement brave mais téméraire, Doriot s'exposait volontiers. On le repérait facilement, cheminant à travers le marais à la tête des quatre-vingts hommes de la patrouille, avec ses épaules de portefaix, son masque de dogue, les énormes battoirs de ses mains...

Grâce aux indications de Buissonnière, le corps de l'adjudant fut tout de suite retrouvé, gelé, à l'abri de l'arbre sous lequel il s'était traîné durant sa brève agonie. Le ventre déchiré par une rafale de mitraillette il n'avait pas dû souffrir longtemps.

Il fut recouvert du drapeau tricolore, exposé dans une chapelle ardente au village d'Ostraya-Luka. Tout le bataillon défila devant lui. Pour lui demander pardon.

A la fin de la cérémonie, Le Fauconnier entraîna Perrin qu'il tenait en grande estime, rencontrait souvent en dehors des heures de service. Le normalien aimait cette âme simple et droite de sous-officier de carrière et s'amusait parfois de ses contradictions internes.

— Mon lieutenant, dit Perrin, l'autre soir je n'ai pas été capable de vous répondre sur ce que vous appelez le sens de ma présence à la L.V.F... Je ne suis qu'un simple sous-off. Jusqu'à maintenant, je pensais que ce qui me liait à la L.V.F. c'était l'idée que je me fais de l'honneur du soldat qui sert pour

servir. Pour moi, L.V.F. ou armée d'Orient : kif kif ! Mais depuis l'histoire de Bubu, il y a autre chose !

— Tiens, tiens ! murmura Le Fauconnier.

— Bubu m'a dit : « Faut pas abandonner les copains. » C'est un ordre. Il a le droit. La L.V.F. maintenant, c'est Lataste. Bubu. Une famille de morts et de vivants que je ne peux plus quitter !

— Je vois, je vois, dit le lieutenant. Vous avez la mentalité du naufragé !

— Pardon, je ne comprends pas...

— Vous n'osez pas me dire, comme la plupart de vos camarades, que maintenant, sachant ce que vous savez de la L.V.F. et des Allemands, si c'était à refaire... Le naufragé aborde lui aussi sur une île inhospitalière. S'il s'accroche, c'est parce que le bateau a disparu. Il ne peut plus revenir en arrière ! Il doit donc lui aussi chercher de bonnes raisons pour aimer son île déserte, ou la respecter, ou tout ce que vous voudrez !

Se situer en deçà des Allemands, sous les plis d'un drapeau tricolore et jaloux comme vous le faites, est enfantin ! Nos ennemis de l'intérieur ne vous pardonneront pas plus cette forme de patriotisme que la dénationalisation S.S. Ils ne font pas de détail ! Je crois que nous devons nous situer, au contraire, au-delà des Allemands !

Perrin risqua une question.

— Et vous-même, mon lieutenant ?

— Eh bien, je fais mes classes dans la L.V.F. ! Après, je passerai dans la S.S. Après... Je ne sais pas. L'île déserte n'est pas en vue. Mais je détiens une certitude : il faut dépasser non seulement l'Allemagne, mais encore le national-socialisme, ce qui est une tout autre affaire !

Ils se séparèrent en pensant à Buissonnière qu'un train sanitaire emmenait maintenant vers l'Allemagne. On l'opéra heureusement à l'hôpital de Kœnigsberg. Il écrivait régulièrement à Perrin et chaque lettre contenait toujours la phrase terrible : « Il ne faut pas laisser les copains. »

Les jours passèrent. Il n'arrivait pas à surmonter le choc opératoire provoqué par l'amputation de la cuisse. Secouru plus tôt, ce géant taillé dans le rocher armoricain serait entré en convalescence au bout d'un mois. Revenu d'entre les morts, après un calvaire de sept jours, pour témoigner sur les servitudes et les grandeurs militaires, il retournait parmi eux. Son agonie traînait en longueur. Ses dernières lettres traduisaient son désespoir, sa révolte titanesque, son refus pur et simple de quitter la vie. Puis, il cessa d'écrire.

-:-

Lorsqu'il aperçoit l'interminable colonne qui rampe dans la plaine, depuis le sommet de la colline qu'il vient d'atteindre à cheval, suivi par le correspondant de guerre, Catulle, le sous-lieutenant Cuny pousse une exclamation étouffée.

— Ma parole ! Mais c'est l'armée à Bourbaki !

Catulle se met à rire.

— Depuis le petit voyage vers Moscou, chez les anciens — et il met l'accent sur le mot, en présence de ce blanc-bec de sous-lieutenant amené par le septième renfort — on appelle ça « former le cirque » ! Nous avons connu un « cirque Narbonne », puis un « cirque Ducreux ». Maintenant, on parle d'un cirque Puaud ! A trois bataillons s'il vous plaît !... Vous voyez ce que ça donne, avec le troisième, quand il se déplace ? Si la L.V.F. passe un jour à l'effectif d'un régiment, le détachement précurseur entrera dans Gomel quand l'arrière-garde quittera la Desna !

Il fait claquer ses doigts.

— Je dis la Desna ! C'est une façon de parler, mon cher Cuny. Nous n'y reviendrons jamais, sur la Desna ! Les « chleus » non plus. J'ai même dans l'idée qu'on finira par se battre contre les partisans dans le Tiergarten !

Le 3e bataillon marche vers l'ouest ! A.O.K. 2 le fait relever, à peine terminées les fortifications de campagne qui, seules, semblent avoir justifié sa pré-

sence sur le front de la Desna, à l'heure même où l'arrivée d'une escadre de Stukas et d'unités blindées font prévoir le déclenchement prochain d'une grande bataille défensive. Les hommes grognent. Les officiers affichent leur mauvaise humeur. Bertrand Cuny contemple, de son œil gris, le défilé hétéroclite des légionnaires.

— Et vous n'avez rien vu ! reprend Catulle... Dans deux ou trois jours, quand chaque homme, ou presque, aura déniché son « araba » russe, ça s'étendra sur sept à huit kilomètres ! Pour l'instant, la répartition est encore à peu près réglementaire : une charrette par groupe pour le F.M. ou le L.V.G. avec leurs munitions, chaque homme portant son arme, son sac et allant à pied. Mais attendez un peu !

Le bataillon marche vers Gomel dans une gloire de poussière dorée. Les légionnaires chantent les refrains des mauvais jours...

Sur la route, la grand-route,
Souviens-toi, oui, souviens-toi !
Les anciens l'ont fait sans doute,
Avant toi, oui, avant toi !
Tra la, la la...

Ou bien, signe infaillible de hargne devant ces servitudes toujours offertes en lieu et place des grandeurs militaires :

Ah ! quel plaisir d'avoir une belle biroute !

La chanson des « biroutes » se situe toujours à la limite du refus d'obéissance. Son réalisme nie, de toutes ses forces, les clairs de lune romantiques des chansons allemandes, les brassées de fleurs jetées par Monika sous les bottes des armées en marche !

Le bataillon s'en va vers l'ouest. Il passe sous le contrôle de la 186e division de sécurité d'Orcha, comme le premier, le bataillon Djukovo, installé depuis plusieurs mois dans le triangle Borissov-

Orcha-Moghilev, tenant une multitude de petits postes, entre la forêt et le marécage de ces terres désolées.

A la boue du dégel succède maintenant le sable. Un sable fluide, sec et brûlant. Les hommes enfoncent jusqu'à la cheville. Chaque pas doit compter avec ce piège. Les légionnaires, lourdement chargés, tanguent et roulent comme l'horizon mollement ondulé de la plaine russe. Leurs colonnes s'allongent entre les champs de tournesol. Les tournesols les contemplent avec leurs grands yeux d'or effarés. Dans le ciel bleu, presque noir, le soleil darde. Les fumées des isbas montent, rigoureusement verticales dans l'air immobile. Il fait très chaud. C'est déjà l'été violent et bref, bien que les nuits, encore fraîches, posent sur le sable et les mousses, au petit matin, un tapis de givre balayé par les premiers rayons du soleil. La Légion passe en opposant ses chants et ses cris au silence des villages. Des hommes fument en marchant. L'odeur du bois de sapin qui chauffe les fours des isbas, aux premières heures de la journée, domine celle du « makhorka » qui grésille dans les pipes, le parfum des champignons et parfois celui, plus rare, des orchidées.

Une fois de plus se vérifient les extravagances du lieutenant Le Fauconnier. « On ne peut se faire adopter de la Russie qu'en l'épousant. On n'occupe pas la Russie contre la volonté des Russes. On ne se déplace pas à travers la Russie comme sur l'autoroute de Munich à Salzbourg ! »

Le règlement doit céder devant l'évidence. Le commandant Panné envoie des cavaliers dans les villages, en avant et autour des colonnes, pour réquisitionner des « arabas ».

Le chariot russe est formé d'une sorte d'échelle posée à cul sur deux essieux. L'avant-train orientable se prolonge par deux brancards que relie un arceau placé sur le cou du cheval. Les pièces de bois ne sont jamais ajustées entre elles, mais liées par des longes de cuir ou des tresses de joncs qui leur donnent une

élasticité remarquable. Une araba russe constitue un engin « tous terrains » qui ne tombe jamais en panne.

Dans l'après-midi du deuxième jour de marche, voici que le convoi d'arabas réquisitionnées s'annonce de loin par de hautes colonnes de poussière dorée. En tête galopent les cavaliers du bataillon qui rentrent, mission accomplie. Ils chantent. De grands rires fous soulignent leur galop sauvage. Bientôt, la joie des sections fait écho à ce rire de pillards et de paillards. Les légionnaires félicitent les cavaliers, plâtrés de poussière, dont les visages ne montrent que le blanc des yeux et des dents offertes par des lèvres ouvertes sur ce rire qui se prolonge.

— On dirait qu'ils ramènent la Toison d'or, murmure Cuny qui chevauche aux côtés du lieutenant Bérard, impeccable, statufié sur sa selle, monocle à l'œil, sous la moue insolente de la casquette retroussée.

— Ils ne ramènent pas la Toison d'or, monsieur le lettré ! Beaucoup mieux ! Ramènent des filles !

Servis par la chance venue au secours de leur astuce naturelle, les cavaliers ont obtenu une proportion élevée de jeunes et jolies filles parmi les convoyeurs réquisitionnés. Pour une barbe à poux, deux frais minois encadrés par le « platok », le foulard de couleur vive qui couvre la tête, cerne les joues et se noue sous le menton ! Elles ont dépouillé leur veste ouatinée d'hiver qui leur donnait un tour de matrones. Plus d'yeux larmoyants, de nez rouges, mais des prunelles de myosotis ou de violettes, des lèvres charnues, des rondeurs généreuses sous la jupe noire gancée de rouge, vert mauve, ou le corsage, parfois brodé, laissant évader les pistils des bras charnus dénudés jusqu'à la saignée du coude.

— Comment trouvez-vous nos conductrices ? demande Bérard.

— Tout à fait à mon goût ! répond Cuny.

Perrin, le « beau gosse » de la 11e, ne dit rien, lui, mais regarde en technicien.

— Un peu fortes tout de même, ces « panienkas », reprend l'homme qui concentre, dans son monocle et sa raideur, de vagues nostalgies de la Prusse.

— Elles ont l'apparence de ce qu'elles sont : les égales de l'homme dans le travail ! Mais elles sont si attachantes, tellement simples, à la fois bonnes camarades et femelles athlétiques ! Un vrai plaisir que d'oublier avec elles mademoiselle de Paris !

— Vous avez essayé ?

— Trop peu, malheureusement. Mais croyez-moi... Une fois dominés quelques préjugés occidentaux, c'est fort rentable !

Cuny pousse un soupir.

— Coucher avec une « panienka », c'est comme épouser la terre. Le goût du miel. Le muscle des tempêtes. L'odeur de l'isba.

— Oui. Il y a des odeurs bien sûr ! dit Bérard en rajustant son monocle. Alors, vous croyez ? Eh bien, ce soir, je tenterai ma chance !

Ils sont nombreux, à l'heure du bivouac, qui tentent leur chance ! Les centaines d'arabas couvrent le plateau qui s'étend au-delà de Poghar. Un ruisseau chante le long du camp improvisé. Des hommes nus barbotent en poussant des cris de buffles. Le soleil se couche dans un étang de lueurs rouges. Les conducteurs sont répartis entre compagnies, puis entre sections et, enfin, entre groupes.

— Débrouillez-vous pour nous faire attribuer des mignonnes ! a dit Bérard quand Perrin est parti pour prendre les consignes, après le rapport du commandant.

Hélas ! la compagnie Cousin passe en dernier lieu. La répartition s'avère médiocre. Un barbu. Deux garçons. Une jeune femme insignifiante. Une belle jeune fille dont les pieds nus ont des formes dignes d'un fragment de statue grecque perdu dans le sable. Déjà, les volontés des mâles s'affrontent.

— La plus gironde n'est pas forcément pour le plus gradé ! annonce l'un.

— Moi, j'veux pas du barbu, démerdez-vous ! dit l'autre.

— Refilez le barbu aux Boches de l'E.M.L.A.

— Pas du tout, tranche Perrin. C'est moi le responsable, c'est moi qui décide !

— Oui, tu veux la fille, eh ! grande gueule !

— Non. S'ra tirée au sort !

Un barbu. Deux garçons. Une jeune femme dont le mari sert dans l'aviation rouge (les nouvelles vont vite en Russie). Une belle « panienka »... Cinq morceaux de papier pliés tombent dans un casque... Allons, la belle échoit au groupe du vieux Mahon. C'est un père tranquille ! La compétition reste donc ouverte. Chacun pour soi. Mais le sergent-chef Perrin s'amuse « in petto » de l'ardeur de ses camarades. Au premier regard échangé avec la fille, le technicien a conclu un pacte, d'avance limité dans l'espace au parcours Poghar-Gomel, cent vingt kilomètres environ, et, dans le temps, aux sept jours réglementaires de la réquisition !

Les conducteurs russes sont en effet engagés pour un délai maximum d'une semaine. En plus de leur service, ils fournissent leur cheval, l'araba ou le traîneau. Le ravitaillement de la bête et de l'homme est assuré par l'armée. A la roulante, le Russe reçoit la même ration de soupe que le soldat : chez le fourrier, la même quantité de pain et de sel. Il perçoit pommes de terre, lait, œufs ou lard sur les réquisitions opérées dans les villages. Quand l'armée le renvoie dans son pays d'origine, il touche les vivres de retour et un « Bousmachka » lui permettant de franchir les barrages ou demander l'appui d'une Kommandantur. Mais, à la L.V.F., le conducteur est adopté par le groupe qu'il sert, partage sur un pied d'égalité le repas des hommes (avec tous les suppléments qu'il comporte !) et ne repart jamais les mains vides, comblé de cadeaux : cigarettes, savons, bougies, allumettes, aiguilles, lames de rasoir. D'où la popularité de la Légion dans les villages, une chaude sympathie qui s'attache au « Franzouz » qui passe. Très réser-

vées avec les Allemands, les filles plaisantent avec les Français, toujours bonnes camarades, prêtes à donner sans préalables fastidieux ce que chaque fille du monde réserve au repos du guerrier.

La nuit tombe. Perrin fume cigarette sur cigarette en attendant que Damiron, un sous-off de la compagnie Prévost, se lasse de courtiser sa belle. Il laisse aller les choses, certain que le contrat établi par un échange de regards, quelques heures plus tôt, reste valable. Enfin, Damiron se retire. Perrin jette sa cigarette, aide la jeune fille à disposer une épaisse couche de foin sur les planches de l'araba, gréer une sorte de tente avec des toiles, pour que la rosée du matin ne leur retombe pas sur le visage.

Durant ces préparatifs, Maroussia ne cesse de rire. Il pense qu'elle apprécie l'humour de la situation, la simplicité biblique de ces gestes d'amants qui n'ont pas eu besoin de prononcer deux paroles pour s'entendre sur l'essentiel ! Enfin il s'étonne... Quelques mots de russe... Quelques mots d'allemand... Elle explique, que, pour décourager l'importun, elle a fait appel aux convenances et promis de le recevoir, mais seulement en pleine nuit ! Perrin sait que les filles russes sont rarement cruelles ou coquettes, mais trouve que celle-ci ne manque pas de malice. A moins qu'elle n'ait voulu assurer sa nuit pour le cas...

— Viens, « Cheffou » !

Elle l'appelle « Cheffou ». C'est sa manière exquise de prendre le titre de sergent-chef, qu'elle entend prononcer par ses hommes, pour le nom de famille de son amant ! Le nom lui restera. A la compagnie Cousin, on ne l'appellera plus que « Chef fou » !

— Viens, « Cheffou » !

Ils se sont allongés l'un contre l'autre dans l'araba. Elle sent la pivoine et le foin coupé. Elle est infinie, généreuse et troublante comme la terre russe...

Maroussia dormait depuis longtemps lorsqu'une

main prudente vint soulever la toile de tente qui les recouvrait. Apercevant un couple, et non la fille seule qui devait l'attendre, Damiron pensa qu'il se trompait et laissa retomber le voile.

Il partit chercher une lampe électrique et revint, quelques minutes plus tard, souleva de nouveau la toile de tente pour constater, une fois de plus, l'existence d'un couple déjà formé. Il repartit en jurant, de charrette en charrette. La clarté du faisceau électrique avait réveillé Maroussia. Et comme la nuit devenait froide, ils se serrèrent un peu plus l'un contre l'autre...

— Parle-moi de la France, Cheffou...

Elle se rendormit en remontant les Champs-Elysées, serrée dans une belle robe faite pour Mademoiselle de Paris et qui lui allait très mal, des souliers à talons hauts qui la martyrisaient car elle allait pieds nus, en été, ses chaussures enfermées dans un sac déposé sur l'araba, comme les jeunes filles de son pays.

La mésaventure du sous-officier fit la joie des gars de la compagnie pendant vingt-quatre heures. De temps à autre, un loustic lançait, haut et clair :

— Qui est-ce qui a fait ballon ?

Et le chœur reprenait :

— C'est Damiron, ton taine... C'est Damiron, ton ton...

Au bout de quelques jours de marche, et de réquisitions successives, le 3ᵉ bataillon ne ressemblait plus que très vaguement à une unité militaire mise à la disposition de la 186ᵉ division de sécurité ! Des centaines de véhicules s'allongeaient sur 10 kilomètres, transportant les objets les plus hétéroclites. Les commandants de compagnie se demandaient d'où sortait cet attirail, et comment il avait échappé à leur contrôle au moment du départ. L'un transportait dans son araba personnelle un vieux gramophone à pavillon, contemporain de la Russie des tsars, et lui faisait jouer *Les yeux noirs* pendant les pauses. L'autre trônait à côté d'une machine à coudre.

Impossible de dénombrer les « choucounes », cages à pies, chiens, chèvres fétiches, faisant partie du matériel hors inventaire et qui s'ajoutaient au matériel réglementaire ou assimilé ! Les cuisiniers traînaient des tonneaux, des bacs, des cuves, des marmites que la Wehrmacht ne leur avait jamais fournis. L'infirmerie emmenait ses poêles à bois en prévision du retour de l'hiver ! Des sous-officiers passaient au galop, sur des chevaux de prise, un porcelet rose lié sur le troussequin de la selle. Damiron se vengeait de ses déconvenues amoureuses en exhibant une machine à tricoter. Rabat détenait un arsenal d'armes russes : pistolet, fusil automatique, mitraillette à tambour type « camembert ».

Le cinquième jour, Bérard ajusta son monocle et réprimanda ses chefs de section. Un pareil bordel, vraiment, ça ne pouvait pas durer !... Le commandant avait réquisitionné les filles russes pour conduire les traîneaux et non se prélasser sur le foin durant le jour, et dans les bras des hommes pendant la nuit ! Les légionnaires réagirent avec un ensemble parfait :

— Qu'on nous les coupe ! dirent-ils, ou qu'on nous laisse faire !

On laissa faire. C'était une semaine d'évasion qui s'achevait. Une pause dans le morne calvaire qui conduisait les hommes de la L.V.F. vers la défaite, la prison ou la mort.

Maroussia souriait, débordante de vie :

— Bonjour, Cheffou !

Une ombre voilait maintenant ses yeux couleur de myosotis.

— Au revoir, Cheffou !

Les larmes perlaient au bord de ses paupières. Elles coulaient sur les joues de toutes ces naïves paysannes russes qui représentaient la seule conquête durable de la L.V.F. : celle des cœurs.

— Adieu, Cheffou... Pense à moi quand tu reviendras dans ton pays...

La Légion marchait vers Gomel. Elle traînait dans

son sillage ses cris, ses chants, ses plaintes, l'écho de ses amours. Elle passait à l'horizon des plaines russes avec ses arabas aux formes squelettiques, ses fourgons bâchés de pionniers, ses petits canons antichars, sa cavalerie de prise, ses machines à coudre, ses filles, ses cochons pillés dans les isbas et soulevait des nuages de sable qui restaient longtemps derrière elle, suspendus dans l'air surchauffé du jour finissant. Elle marchait vers l'ouest, comme un convoi de Mormons saisis par la débauche ou les hordes de Tamerlan ressuscitées...

6

LA chaleur sèche et lumineuse du solstice d'été pèse sur le village de Smorki quand Le Fauconnier, muté au 1er bataillon, secoue la poussière de ses bottes avant de se présenter devant son chef. On l'appelle généralement « Hauptmann Fisch ». C'est ainsi d'ailleurs qu'il se présente aux Allemands de l'E.M.L.A., cinquième officier à tenter sa chance dans l'art de plaire à Meyer Labastille et Kraus son âme damnée, un luthérien rigide de Prusse orientale, après Lacroix et Deplan, Lenoir et Baudin qui viennent d'exercer des commandements d'une durée moyenne de quatre mois !

— Vous arrivez bien ! gronde Hauptmann Fisch. J'ai besoin d'un type à diplômes comme vous. Les Allemands traduisent Dagostini devant le conseil de guerre de Borissov ! Je vous désigne comme avocat. Partirez demain. Bonne chance !

Borissov est une petite ville endormie sur la rive orientale de la Berezina. Elle n'a guère évolué depuis le passage de Napoléon. Au début du siècle, elle comptait 18 000 habitants. En 1941, elle a perdu la population entière de son ghetto ! C'est une rue bordée d'isbas closes et vides, au sud de l'agglomération. Un lieu maudit. Deux longues tranchées, encore visibles grâce au renflement de terre qui les recouvre, renferment la population du ghetto. Dans la ville, on dit que ce sont les Russes qui ont exécuté leurs juifs à l'arrivée des Allemands. Ils leur ont fait creuser des tranchées, les ont alignés sur les bords puis massacrés à la mitrailleuse Maxim. Posément. Taca... taca... taca... Nitchevo ! Voïna ! C'est la guerre !

Sur la place principale, bordée de peupliers, Le Fauconnier aperçoit la statue du camarade Staline. Une paire de bottes sur un socle. La tête et le tronc gisent dans l'herbe séparés l'un de l'autre... « Même leurs statues relèvent de la fiction grammaticale ! » murmure le lieutenant en grattant les joues de Staline avec son couteau. La patine bronze ? C'est de la peinture ! La matière utilisée par l'artiste ? Du stuc moulé.

— Ils pouvaient difficilement faire mieux, dit le lieutenant à voix haute. Ils sont arrivés là en colonisateurs. Ils ont implanté leurs symboles, érigé les statues des nouveaux dieux, en économisant le temps et l'argent. Puis les missionnaires sont repartis pour Minsk, Vitebsk. Je ne vois pas de différence fondamentale entre cette marche vers l'ouest et le cheminement du christianisme à travers l'Europe !

Il demande sa route au policier russe qui passe, toujours vêtu de son vieil uniforme de l'Armée rouge... Trois kilomètres environ pour les casernes, dans l'est de la ville...

Pistes de sable profondément gravées par les empreintes des engins motorisés. Bouleaux. Sapins. Puis, de temps à autre, poteau indicateur implanté par la Wehrmacht. Lettres noires sur fond blanc. Les jalons d'une colonisation nouvelle !

Le Fauconnier brasse le sable surchauffé qui brûle à travers la semelle des bottes. Pas un bruit. Pas un chant d'oiseau. Marche-t-il vers une caserne ou s'enfonce-t-il en pays partisan ? La piste russe peut déboucher sur n'importe quel univers avec une superbe indifférence ! Il le sait. Enfin, une K.D.F. de campagne stoppe à sa hauteur. L'officier allemand le prend à son bord.

Une caserne. Deux casernes. Dix casernes, bâtiments de ligne moderne, construits « en dur », architecturalement bien étudiés et, cependant, ratés *in extremis*. Tout est camouflé au cœur de la forêt. Mais après des heures de marche, le lieutenant découvre toujours quelque bâtiment nouveau ! A Borissov-ville règne encore le Moyen Age : rues de sable, isbas, peu de bâtiments officiels aux murs de briques, pas d'adduction d'eau, à peine quelques installations électriques... A Borissov-casernes, l'U.R.S.S. accouche d'un monstre militaire, au cœur d'un XXe siècle incomplètement assimilé. C'est à la fois absurde et grandiose !

Au centre d'une esplanade aux nobles proportions, s'élève une sorte de temple grec. Le Fauconnier l'admire, mais constate brusquement que ses architectes n'ont pas daigné utiliser le fil à plomb pour l'édifier. Ce temple, en effet, se réfère à la tour penchée de Pise ! Le chauffage central existe dans toutes les casernes, mais si les chaudières sont en place, ainsi que les canalisations, les radiateurs ne le sont pas. L'eau courante est prévue pour les lavabos mais non les cabinets. Aucune importance, d'ailleurs, car la captation des eaux d'alimentation n'a pas été prévue par les techniciens ! Les cloisons des salles ont belle apparence, mais formées par un mélange de plâtre et de déchets végétaux, elles ne retiennent pas les clous et un simple coup de baïonnette les traverse de part en part !

— Toujours Potemkine ! Décor ! Fiction ! Dialectique ! Mais il faut être indulgent, confie Le Fauconnier au lieutenant qui l'accompagne.

— Car l'histoire leur a mesuré ses délais, comme à nous. Ils ont déjà fait tant de choses, malgré l'anarchie naturelle des Slaves, en vingt-cinq ans ! Dommage qu'avec cette histoire Dagostini, je n'aie pas le temps d'étudier à fond cet époustouflant urbanisme militaire !...

Il se plongea dans le dossier Dagostini et l'histoire du 1er bataillon représentant le contexte dans lequel s'inscrivait l'affaire de Kotovo portée devant le conseil de guerre. Le 1er bataillon n'avait pas eu, comme le 3e, la chance d'inaugurer la campagne 1942 par un vrai combat. Lancé tout de suite dans cette forme décevante de guerre — le combat contre les partisans — quelques semaines après son arrivée en Russie, au début d'août, sous les ordres du commandant Lacroix, homme aimable, bon camarade, mais officier sans autorité, il débutait en septembre par l'opération dite « du Lac ». Région de Smolensk. Poche de 15 kilomètres sur 15 occupée par 5 000 partisans. Encerclement opéré en liaison avec la 10e division de sécurité formée d'unités Wehrmacht, police, blindés, supplétifs russes... La première nuit, une compagnie avait elle aussi, comme le 3e bataillon à Pavlova, brûlé des milliers de cartouches pour s'offrir un petit feu d'artifice. A la fin des opérations, peu de légionnaires pouvaient se vanter d'avoir abattu un adversaire, les partisans ayant tenté la percée à travers les cordons de troupe de la Wehrmacht. Cependant, atterrissant avec son Fieseler-Storch dans une minuscule clairière, un général massif et rougeaud vint remercier la Légion. Les troupes — il ne précisait pas lesquelles ! — avaient abattu 600 partisans et fait 800 prisonniers. Pas un mort français. Quelques blessés par mines, le commandant Lacroix lui-même, et son escorte, ayant échappé de justesse à l'un de ces engins réglé au retard.

Après ces randonnées à travers la forêt marécageuse d'Ordychevskoïé, aussi pénibles que déce-

vantes, et l'opération « du Lac » terminée sur ce genre de victoire à la Pyrrhus, propre à toute manœuvre combinée montée par les Allemands, le 1er bataillon s'était installé dans son secteur de Borissov. P.C. du commandant à Smorki. Les compagnies à Denisovitchi, Vidritza, Ucholoda. Le P.C. du régiment 638 s'établissant à Sokolovitchi... Jours mornes. Activités de routine. Points d'appui à tenir dans des villages plus ou moins fortifiés. Patrouilles. Forêts vides. Silence. Mensonges. Ennui profond...

Le 4 octobre 1942, 20 hommes, commandés par le sergent-chef Marchandeau, effectuaient une liaison entre la 1re compagnie installée à Denisovitchi et la 2e qui tenait Vidritza. Objectif : convoyer le courrier et le ravitaillement à destination des points d'appui intermédiaires.

C'est le grand beau temps. L'été russe s'attarde. Il fait encore chaud. Les hommes fatigués par une longue marche dans le sable progressent lentement, à la file indienne ; huit sur le côté gauche de la piste, huit sur le côté droit, couvrant l'araba occupée par deux légionnaires, suivie par un infirmier et le caporal-chef Trinchard. Aucun péril ne les menace dans ce secteur calme. D'ailleurs, les partisans n'existent pas. C'est une invention de la propagande allemande. Un « bobard » lancé pour justifier la présence de la L.V.F., loin sur les arrières du front, « à décharger les pommes de terre » comme l'avait promis cet insolent maréchal von Brauchitsch.

Les heures passent. Les hommes se traînent et somnolent, les yeux mi-clos, car la fatigue pèse plus lourdement en fin de randonnée, sur cet itinéraire déjà parcouru le matin, erreur fatale et qui ne sera plus renouvelée. Le légionnaire Bourre vient de s'arrêter pour la troisième fois. Besoin pressant... La colique avant la dysenterie ! Les entrailles occidentales résistent mal à la consommation intense de porc frais ! Ses camarades n'avancent plus que très lentement pour lui permettre de rejoindre. Un vent léger frissonne dans les bouleaux de la forêt qui s'écarte.

Des oiseaux chantent. Le légionnaire Bourre, qui s'est rajusté, a pris le pas gymnastique pour rattraper le convoi. Il garde par conséquent les yeux bien ouverts et la tête levée. Lui, et lui seul, aperçoit donc avec horreur d'innombrables silhouettes grises en train de s'effacer derrière de petits murs de pierres sèches, répartis sur le pourtour de la clairière dans laquelle s'engage le convoi. Protégeant un déplacement de téléphonistes, la veille, le long de cette piste, il avait bien remarqué ces murettes, mais sans leur accorder de signification précise. Maintenant il comprend ! Ce sont des postes de tir ! Une embuscade de partisans ! Il pousse un cri rauque :

— Attention ! Planquez-vous !

Trop tard ! L'ennemi a ouvert le feu. Un feu terrible ! Les légionnaires ne savent pas encore se battre. Ils ont fait bloc autour de l'araba, réflexe de moutons menacés. Ils s'abattent comme des portemanteaux, dont la chute de l'un entraîne en série celle des autres. Bourre n'a pas eu le temps de pénétrer dans cet abattoir et cherche à profiter de sa position de tireur isolé. Il approvisionne la chambre de son Mauser. La cartouche coince. Douille en fer mal calibrée qui vient de Radom. Sabotage polonais ! L'atmosphère, d'ailleurs, respire la trahison. Bourre croit entendre la voix de l'infirmier Cadiou qui a déserté quelques jours plus tôt, à la suite d'une discussion orageuse avec le lieutenant Jeanblé, commandant de la compagnie. Une affaire stupide ! A propos de schnaps volé au détriment du légionnaire. Cadiou passé aux partisans en guise de représailles ! Au nom de la justice des francs-buveurs ! Bourre croit l'entendre crier en lisière des bois :

— Légionnaires, rendez-vous ! Venez avec nous ! Vous ne serez pas malheureux !

Bourre veut lui répondre à coups de fusil. Mais le Mauser est enrayé et il vient de recevoir un chapelet de balles dans la cuisse gauche. Il rampe vers le fils de l'adjudant Dalbiez, étendu à quelques mètres de lui. Dalbiez est mort. Bourre prend son arme, cherche

à tirer sur les ombres. Il pense : « Il s'agit seulement de gagner du temps. La liaison Dewaerke va prendre les partoches à revers ! » Malheureusement, la section Dewaerke qui devait marcher à la rencontre de la section Marchandeau, a quitté Denisovitchi avec trente minutes de retard sur l'horaire prévu. Tout sera consommé lorsqu'elle atteindra Kalinine !

Une grenade éclate à deux mètres de Bourre. Le visage criblé d'éclats, il ferme les yeux et ne bouge plus. Il entend les cris d'agonie de ses camarades, les hurlements de l'ennemi victorieux. Dans la brume rouge qui, pour lui, remplace maintenant la lumière, il voit s'avancer des silhouettes. Il fait le mort. Des pieds chaussés de « laptis » le foulent au passage. Puis on se penche sur lui. On lui arrache ses bottes. Il a reçu huit balles dans la cuisse et ne peut retenir un rugissement de douleur.

— Stoï takoï ! crie le partisan (1).

Et il lui casse les dents à coups de crosse. Puis l'ennemi s'éloigne. Un autre partisan s'approche à son tour et lui lance un coup de baïonnette dans le ventre. Bourre pense : « Je vais crever. Tous les autres sont morts. Autant finir en soldat. » Lentement, avec des gestes qui semblent enrobés dans les gros paquets de coton hydrophile dont rêvent ses blessures, il démonte la culasse du fusil de Dalbiez et l'enterre en grattant le sol auprès de lui. Le calme est revenu. Le combat n'a pas duré plus d'un quart d'heure. Les oiseaux chantent de nouveau.

Quand la section Dewaerke atteindra la clairière, à 100 mètres du hameau de Kalinine, les légionnaires contempleront avec horreur le spectacle offert par 18 cadavres nus et mutilés, éparpillés autour de l'araba. Bourre et le caporal-chef Trinchard vivent encore. On les évacue. Trinchard s'éteindra le surlendemain. Bourre survivra. En échange de sa jambe, et contre cette culasse enterrée pour sauver son honneur

(1) Approximativement : « Halte! eh! le type, là-bas! »

de soldat, dans l'instant même où il subissait le martyre, la Wehrmacht lui remettra la croix de fer.

— Mon colonel, messieurs, dit Le Fauconnier en se tournant vers le tribunal, il vous est impossible de juger l'affaire de Kotovo en l'isolant de son contexte. Ce contexte s'appelle : massacre de Kalinine. Même pétrie de tradition humaniste, une troupe comme la nôtre est appelée à durcir son attitude au combat lorsqu'elle évoque — et elle ne peut pas ne pas évoquer, mon colonel — les visages des camarades aux nez coupés, aux mâchoires arrachées, aux yeux crevés ; les corps éventrés, privés des parties sexuelles.

Il pensa encore : « Et c'est pourquoi Dagostini ou Dewitte ont cessé depuis longtemps tout commerce avec l'humanisme, car ils ont connu tout cela en combattant le monde arabe ou les Orientaux. »

— Mon colonel, je vous demande par conséquent de placer ces débats dans leur contexte naturel qui s'appelle : massacre de Kalinine !

Il se rassit. Installés derrière une table recouverte d'un tapis vert, un colonel allemand, un capitaine de la Wehrmacht et le lieutenant français Jeanblé, représentaient le tribunal de guerre. En leur qualité de chefs de l'E.M.L.A., Meyer-Labastille et Kraus assistaient à la séance.

Installé face au tribunal, le lieutenant Dagostini, très calme, contemplait alternativement la pointe de ses bottes et le chaton de sa bague. Un bel homme en vérité, grand, athlétiquement découplé, brun, avec le regard aiguisé des coureurs de bled.

L'officier de justice militaire se leva et lut, en allemand, l'acte d'accusation que traduisait, paragraphe par paragraphe, un interprète de l'E.M.L.A.

— Le lieutenant Dagostini, officier adjoint du 1er bataillon, 638e régiment d'infanterie, est accusé d'avoir, au cours d'une reconnaissance en territoire non contrôlé, les 22 et 23 mai 1943, incendié le village de Kotovo. Il est en outre accusé d'avoir ordonné l'exécution de trois paysans au cours d'un

interrogatoire... Les conventions de Genève et de La Haye..., etc.

— Faites entrer le premier témoin, ordonna le colonel-président.

Un vague mouvement de curiosité souleva les têtes des soldats allemands, commandés de service pour constituer le public réglementaire.

— Adjudant-chef Rigide, ordonna le colonel en s'épongeant le front, faites-nous un comptre rendu de l'opération de Kotovo !

Rigide parle en homme de métier. Sa voix comme ses gestes traduisent une sécheresse naturelle modelée par des années de service. Il ne défend pas Dagostini, mais l'art de la guerre à l'échelon d'une section. Ses réponses objectives vont au fond des problèmes. Son regard dur pénètre l'adversaire, cherche les yeux du colonel...

Ils avaient quitté Murovo le 22 mai. Une patrouille renforcée sous les ordres du lieutenant Dagostini. Cent cinquante hommes avec la section mobile, un groupe de mortiers lourds, un peloton d'éclaireurs montés de la compagnie de commandement, une section sous les ordres de l'adjudant Gabin, deux sections de la 3ᵉ compagnie : adjudant Perricart et adjudant-chef Rigide. Mission : reconnaître le camp de partisans repéré à proximité du village de Kotovo, 30 kilomètres au sud de la base de départ. Comme Dagostini, l'adjudant-chef emploie le vocabulaire de nos guerres coloniales. Zone insoumise. Bled. Baroud. Chleus ou salopards.

— Les salopards ont établi le contact dès le premier jour... Quelques cavaliers en lisière des bois, entre Murovo et Kotovo. Mon colonel, quand nous avons occupé le village, j'ai compris qu'on n'en sortirait pas sans y laisser des plumes !...

Au centre d'une cuvette couronnée de forêts, Kotovo aligne sa rue principale, perpendiculairement au ravin qu court du nord au sud. Tous ses habitants ont gagné les bois à l'arrivée de la Légion. Quelques-uns essaient de réoccuper leurs isbas pendant la nuit,

servant d'éclaireurs aux partisans qui cherchent à s'infiltrer. Tentative stoppée par tirs d'intimidation. Au petit jour, la corvée d'eau met en branle le balancier du puits. Ce mouvement paraît déclencher le tir repéré de l'ennemi.

— Nous étions complètement encerclés, mon colonel, par des forces très supérieures en effectifs et puissance de feu.

— Le rapport du lieutenant Dagostini avance les chiffres de 800 à 1 000 partisans, cinq à six mortiers, une dizaine de mitrailleuses lourdes. Votre avis ?

— Ça correspond à la puissance de feu et à l'étendue du front d'encerclement... huit à neuf kilomètres de lisières...

L'officier de justice militaire se tourna vers Dagostini et demanda, sans conviction :

— L'accusé peut-il justifier sa manœuvre de décrochage en l'expliquant ?

Dagostini se lève et s'avance alors vers le tribunal. Il parle avec sa vivacité méridionale. Son doigt désigne un ennemi égaillé sur l'arc de cercle qui l'entoure... Un millier d'hommes bien armés contre 150 légionnaires, cloués par leurs feux au centre et au fond d'une cuvette. La section Rigide tient la grand-rue de Kotovo, face au nord où s'ouvre la piste de Murovo, voie logique de retraite. Au sud : la section Gabin et le groupe de mortiers lourds avec la section Perricart et le peloton d'éclaireurs montés...

— Mon colonel, les partisans manquent de notion tactique... Je leur ai donc opposé une manœuvre de diversion en concentrant tous nos feux sur le débouché de la piste nord, comme si nous allions tenter le passage en force vers Murovo. Au bout d'une heure, j'ai senti les crêtes suffisamment dégagées, derrière nous, pour amorcer le décrochage par le sud. J'ai replié mes cavaliers, la section Perricart, la section mobile. Mais pour décrocher les sections Rigide et Gabin, les plus engagées j'ai dû raccourcir progressivement mon tir de mortiers lourds, incen-

diant ainsi le village à partir du nord. Rigide et Gabin se sont repliés derrière l'écran de fumée et de flammes... Je ne pouvais m'en tirer autrement. Je me suis ensuite jeté dans la forêt avec tout mon personnel, faisant route plein sud, puis plein est et, enfin, plein nord. Malgré trois nouveaux accrochages, nous avons réussi à rentrer à Murovo...

Il y eut un silence, puis l'officier de justice militaire demanda :

— L'adjudant-chef Rigide partage-t-il le point de vue du lieutenant ?

L'interprète de l'E.M.L.A. traduisait rapidement.

— L'adjudant-chef est d'accord.

L'officier de justice donna lecture d'un rapport rédigé par l'adjudant Gabin. Il confirmait le bien-fondé de la tactique adoptée par Dagostini.

Le président du tribunal se tourna vers ses assesseurs. A la question muette posée par son regard lourd d'ennui, des hochements de tête unanimes répondaient en acquittant le responsable de la destruction de Kotovo.

— Le tribunal abandonne le chef d'accusation : incendie volontaire. Lieutenant Dagostini, expliquez-vous maintenant sur les assassinats qui vous sont reprochés.

Depuis deux ans, ceux qui luttaient contre les bandes armées, sur les arrières du front, ne savaient plus quelle marge de sécurité juridique existait entre l'acte de guerre et le crime de droit commun ! Ils allaient se sentir justifiés ou condamnés à travers Dagostini, et avec eux des divisions engagées dans cette guerre subversive qui répugnait profondément à leur tempérament, tout comme à leur formation militaire.

— Silence ! cria le président du tribunal.

Dagostini se leva. Il parlait avec une émotion contenue, mais d'une voix décidée, en chef de guerre revendiquant toutes ses responsabilités... Kotovo... Murovo... Dix jours d'angoisse après la retraite...

Questions affreuses posées à propos des morts et des blessés graves abandonnés en territoire ennemi... sept morts... douze blessés graves... Seuls, les blessés légers avaient réussi à soutenir le train infernal du décrochage !... Une nouvelle expédition s'imposait. Quand elle atteignit Kotovo, dix jours plus tard, elle ne rencontra aucune opposition. Comme d'habitude, les partisans avaient changé de secteur. Dans la partie sud du village, intacte, les paysans se réinstallaient. D'autres reconstruisaient déjà la partie nord qui se repeuplait d'isbas neuves. Kotovo retrouvait son rythme de vie ancestral... Corvée d'eau à l'aube, avec la potence du puits traçant ses signaux de télégraphe Chappe sur la perspective des forêts meurtrières. Le four qu'on allumait... Les pommes de terre pelées dans la « choucoune »... Le « Pan » mettait ses outils sur l'épaule et partait aux champs. Les « panienka » lavaient leur robe de lin... Soudain, la cavalerie de la L.V.F. traversait au triple galop la rue principale, soulevant la poussière grasse. Les sections la suivaient de près. Les hommes filaient le long des isbas, de ce pas alerte qui contraste avec celui des Allemands, de sorte qu'on peut différencier, à l'oreille, un passage de la L.V.F. d'un défilé de la Wehrmacht... Une sentinelle se dressa à la porte de chaque isba. Défense d'entrer ! Défense de sortir ! Les hommes qui travaillaient dans les champs fuyaient et se réfugiaient sous le couvert des bois. Les filles pleuraient. Les vieilles « babas » priaient. Voïna ! Mais qu'arrivait-il à ces Français, d'ordinaire si accommodants ?

— Franzous ?... Franzous ?... Pas bien aujourd'hui ?

Les Français venaient rechercher leurs morts, obtenir des nouvelles de leurs blessés... Aussitôt, le village de Kotovo se referma... Des blessés ? Des partisans ? Rien vu ! Rien entendu ! Des morts ? Oui, mais c'étaient les paysans d'un autre village qui les avaient enterrés. Quels paysans ? Ceux de là-bas... Où, là-bas ? Loin ! Très loin ! Enterrés par qui ? Quand ?

Comment ?... On ne savait pas. On n'avait jamais su !

— Pour les faire parler, j'ai bien été obligé d'employer les grands moyens ! dit Dagostini d'une voix ferme. La L.V.F. n'abandonne pas ses morts !

Un silence angoissé pesait sur la salle. Chaque soldat allemand sentait que le problème de Dagostini pouvait devenir son problème. Du jour au lendemain ! A 10 kilomètres de Borissov !

— J'en ai fait exécuter deux ou trois. Je ne me souviens plus du chiffre exact, dit le lieutenant.

On sentait que ces morts russes ne pesaient pas lourd sur sa conscience ! Voïna !

L'officier de justice se tourna alors vers Rigide.

— Le témoin peut-il nous décrire la manière dont les choses se sont passées avec toute l'exactitude désirable ?

Rigide parlait d'une voix grave. Aucune sentimentalité ne faussait l'objectivité de ses réponses.

— Nous avions rassemblé tous les hommes valides dans une isba. Le lieutenant était assis contre le four, derrière une table, avec l'interprète debout auprès de lui. Deux sentinelles en armes présentaient les Russes, l'un après l'autre. L'interprète posait la question : « Dis-nous où sont enterrés les soldats français ? » L'homme répondait : « Je ne sais pas. » On le ramenait à l'extérieur et un sergent lui logeait une balle dans la nuque...

L'assistance frissonna. Les soldats allemands concentrèrent leur regard sur le chef du lieutenant Dagostini, avec une sorte de respect profond mêlé de crainte.

— Les Russes, demanda l'officier de justice savaient-ils que leur vie dépendait de la réponse qu'ils allaient donner ?

— Bien entendu ! répondit l'adjudant-chef Rigide, en élevant la voix.

Le Fauconnier se dressa et, tourné vers le tribunal, dit :

— Dans ces conditions, je ferai remarquer à nos

juges que la conduite du lieutenant Dagostini n'est contraire ni à l'honneur ni aux lois de la guerre subversive. Il n'a pas trompé ses victimes. Il ne les a pas torturées.

— Silence ! cria le colonel, vous défendrez l'accusé tout à l'heure. Adjudant-chef Rigide, continuez !

— C'est tout. Les trois premiers Russes n'ont pas voulu parler. Ils ont été exécutés. Le quatrième a tout de suite indiqué les emplacements des tombes... Dans la forêt. A cinq minutes de marche de Kotovo. Nous avons retrouvé treize corps. Ceux des sept camarades tués en combat. Les restes de six blessés tombés aux mains de l'ennemi. Il nous manquait deux têtes et plusieurs maxillaires inférieurs tranchés à la hache et volés... rapport aux prothèses en or. Deux blessés achevés à coups de pieu enfoncé dans l'anus. Un autre vidé de ses entrailles, au couteau...

Un léger frisson parcourut la salle. Des bottes raclèrent le plancher. Des murmures ébauchèrent une manifestation de sympathie en faveur de l'accusé.

— Silence ! cria le colonel. Lieutenant Dagostini, comment expliquez-vous l'attitude de ces paysans prenant des risques graves pour dissimuler l'emplacement de tombes creusées sous la contrainte ? Je ne vois pas l'intérêt...

— En se retirant, les salopards leur avaient interdit, selon l'usage, de donner le moindre renseignement aux troupes de sécurité. Entre deux maux, ils croyaient choisir le moindre car, dans le bled, nous avons la réputation d'une troupe accommodante. Mais ils se trompaient !

Le président du tribunal de guerre ordonna une suspension de séance et se retira. Il était 18 heures. La chaleur pesait encore sur la cité militaire de Borissov. Le soleil de l'interminable jour du solstice d'été russe s'attardait dans un ciel bleu, profond, et faisait sourdre la résine des sapins qui poussait ses parfums toniques dans la salle où stagnait un fumet de savon et de cuirs graissés apporté par les soldats. Le Fauconnier dit au lieutenant :

— Je vous ferai acquitter !

— Espérons-le ! gronda le Corse en haussant les épaules. Mais avec les Pointus on ne sait jamais ! Ils sont tellement cons ! Ah ! là là ! Quand on pacifiait l'Atlas ou le Tafilalet, si nous étions passés au falot chaque fois qu'il fallait exécuter un salopard... !

Le tribunal reparut quelques minutes plus tard et la séance fut reprise.

— La parole est au défenseur, dit l'officier de justice.

Le Fauconnier plaidait directement en allemand, reprenant parfois en français les phrases qui mettaient en cause le lieutenant Dagostini.

— Mon colonel, dit-il en se tournant vers le tribunal, je serai très bref. Dans l'affaire qui retient votre attention, le lieutenant Dagostini a sans aucun doute violé les règles établies par les conventions de La Haye et Genève, tout comme le code de guerre de la Wehrmacht qui s'en inspire... Si vous ne retenez que le point de vue juridique, vous devez condamner le lieutenant. En droit, vous êtes fondés. Mais je pose alors une question, messieurs les officiers de la Wehrmacht : êtes-vous en Russie pour dire le droit ou faire la guerre ?

Il souligna sa première attaque par quelques secondes de silence et reprit :

— Nous avons pour mission de combattre un adversaire qui nous impose une forme de guerre subversive qui nie ces conventions de Genève et La Haye, que le code de la Wehrmacht vous demande d'appliquer ! Ce sont les Russes, et non les armées occidentales, qui ont commencé la guerre subversive, instauré le règne de la terreur. Non seulement la propagande ennemie ne songe pas à le nier, mais encore elle s'en vante. Les grands chefs partisans ont été proclamés « héros de l'Union soviétique ».

Le Fauconnier ouvrit un dossier, s'avança vers la

table derrière laquelle siégeait le tribunal, et déposa un lot de photographies sur le tapis vert.

— Ces documents, messieurs, montrent ce qui reste des blessés de Kotovo, achevés dans des conditions abominables par des héros de l'U.R.S.S. Et, cependant, nos adversaires sont incapables de commettre de pareils actes à titre gratuit. Je dis que les Russes sont bons, foncièrement bons, même si cette affirmation doit scandaliser le tribunal. S'ils massacrent nos blessés, dans les conditions que vous savez, c'est uniquement pour des raisons politiques.

Le Fauconnier marqua une légère pause et reprit, en élevant le ton de sa plaidoirie, qui passait, sans transition, de l'ironie légère à l'inflexibilité idéologique :

— Si vous désirez donner à l'affaire de Kotovo une réponse chrétienne, tendre la joue gauche après avoir reçu un soufflet sur la joue droite, c'est-à-dire vous laisser désarmer par Staline, comme les Romains par les scribes juifs, alors vous devez condamner le lieutenant Dagostini ! Mais, dans ce cas, vous donnerez en même temps les ordres pour faire évacuer les territoires occupés à l'Est, car il n'est pire mensonge que de prétendre dominer la terreur par la charité, la force brutale par la douceur évangélique ! Le christianisme, messieurs, dément, par son histoire, à la fois sa doctrine et sa légende ; lui qui a conquis l'Europe et l'Amérique par l'extermination systématique des païens, le démantèlement de leurs temples, l'incendie de leurs trésors culturels. Messieurs du tribunal, souvenez-vous de l'évangélisation des Saxons et des rivages de la Baltique, de l'Inquisition espagnole et de la Saint-Barthélemy !

— Bravo ! dit une voix.

— Silence ! cria le colonel. Avocat, revenez à l'affaire de Kotovo.

— Dans cette affaire, dont je ne m'éloigne nullement en évoquant les crimes stupéfiants du christianisme, qui appellent et expliquent parfaitement ceux du bolchevisme, l'attitude recommandée par les

Evangiles nous étant refusée en tant que réponse à celle de notre adversaire, il nous faut bien entrer dans son jeu. Et je suis bien de l'avis de notre chef à tous, le Führer Adolf Hitler...

Habilement, Le Fauconnier laissa tomber sa période opératoire pour exploiter le silence contraint qui venait de s'appesantir sur la salle. Les membres du tribunal échangèrent des regards complètement dépourvus de confiance réciproque. Le lieutenant Krauss, de l'E.M.L.A., fronça le sourcil. L'adjudant-chef Rigide riait sous cape. Il pensait : « Bien joué, Le Fauconnier ! »

— Le Führer a raison, messieurs, quand il fait à la fois le procès et l'éloge de la terreur, après l'échec du putsch de Munich. S'il dit, en effet, qu'un simple terrorisme ne débouche jamais sur une révolution fondamentale, il ajoute aussitôt, au chapitre XII de *Mein Kampf* : « La terreur ne se brise pas avec l'esprit, mais par la terreur. » C'est pour cela que si j'avais à pacifier la Russie, je répudierais le terrorisme au profit d'une guerre subversive idéologique. Mais dans le contexte des événements politiques et militaires qui explique l'affaire de Kotovo, je ne vois qu'un moyen de juger sainement : par application de l'article de *Mein Kampf*, chapitre XII : « La terreur ne se brise pas avec l'esprit, mais par la terreur. »

» Mon colonel, messieurs du tribunal, vous devez acquitter Dagostini ; je n'ai plus rien à ajouter. »

Il se rassit en souriant et se tourna vers l'accusé.

— C'est gagné ! dit-il.

— Lieutenant Dagostini, qu'avez-vous à ajouter pour votre défense ? demanda l'officier de justice.

L'accusé se leva et dit d'une voix ferme :

— Mon colonel, pour l'honneur de mon unité, je préfère sacrifier quelques Rouskis plutôt que d'abandonner le corps d'un légionnaire en territoire ennemi ! C'est tout.

Le tribunal se retira pour délibérer. La fraîcheur du soir pénétrait maintenant dans la salle. La suspension de séance se prolongeait. Sans doute les juges

militaires faisaient-ils de l'exégèse sur le chapitre XII de *Mein Kampf*, dans une atmosphère contrainte, chacun essayant de percer la pensée profonde de son voisin, de juger la sincérité de son conformisme. Enfin, l'interprète de l'E.M.L.A. reparut, vint s'asseoir près de Le Fauconnier et souffla : « C'est gagné ! »

— Le contraire m'eût étonné ! dit l'avocat en se tournant vers Dagostini.

Quelques minutes plus tard, alors qu'avec l'heure bleue les premières mélopées du crépuscue entraient dans la salle d'audience — chants de crapauds, complaintes de paysans employés dans les casernements — le tribunal acquittait le lieutenant Dagostini. Des hommes casqués présentaient leurs armes. Krauss toisa Le Fauconnier et lui dit sans aménité :

— Alors c'est vous le nouvel officier muté au bataillon ? Je ne sais pas ce que vous valez sur le plan militaire, mais comme avocat vous êtes très fort ! Félicitations !

Quelques jours plus tard, Dagostini recevait la croix de fer de deuxième classe, en même temps que l'adjudant Gabin. Mais, prisonniers de leurs contradictions internes, les Allemands le renvoyaient aussitôt en France et la L.V.F. ne devait plus entendre parler de lui.

-:-

Nuit légère et pâle. La lune cachée pose, au ras de l'horizon, ses rappels de lumière morte. Sur la piste de Barsuki roule une colonne d'arabas. Sept à huit véhicules. Les moyeux graissés de frais tournent dans un silence de profondeurs marines. Triés sur le volet, les petits chevaux poilus paraissent glisser comme des ombres sur le sable et les mousses... Le groupe d'irréguliers du lieutenant Le Fauconnier s'enfonce en territoire ennemi.

L'opération n'est pas réglementaire, l'effectif non plus. Si quelque chose arrive. « Hauptmann Fich », selon l'usage, « ne voudra pas l'savoir ». D'ailleurs, il ne sait pas grand-chose. Le Fauconnier a rassemblé une douzaine d'hommes et sous-officiers. Il patrouille sous sa responsabilité. Il n'utilise que des armes de prise : mitraillettes à tambour, fusils à dix coups, mais conserve les petits mortiers de 60 de la Wehrmacht. Le Fauconnier a monté son unité sur le modèle de la section de chasse Seveau, du 3e bataillon, avec un effectif plus réduit pour obtenir une liberté de mouvement supérieure. Il a recruté ses hommes, tous volontaires, à la fois dans les compagnies, le peloton de cavalerie qui rassemble les plus grands forbans du bataillon, et chez les O.D. (Ordnungsdienst), les policiers supplétifs russes. Les O.D. lui disent :

— Tu es notre chef et notre père. Tu es courageux comme Tchapaïev et tu parles le russe mieux que les juifs !

Parmi ces formes, qui traversent la nuit comme des flèches forgées par les reflets d'acier bleui de la lune engloutie par la steppe et la forêt, rien ne distingue les O.D. des légionnaires. Tous portent des « chapkas » de partisans, certaines encore ornées de l'étoile rouge. Les uns ont conservé leur tunique d'uniforme, mais les autres s'affublent de vestes paysannes. Seul, Le Fauconnier a gardé sa casquette au galon d'argent, les insignes de son grade et il porte la tenue camouflée des Waffen S.S. A moins de cinquante mètres, même en plein jour, nul ne peut se faire une opinion exacte sur l'obédience du groupe... Allemands ? Civils ? Militaires ? Partisans ? Les armes, bien camouflées, restent invisibles. Le Fauconnier et ses hommes collent au paysage, participent du mystère russe, de la fantaisie, de l'équivoque slave.

Une fois dépassée la zone marginale sur laquelle se livre la guerre silencieuse des mines, le groupe ne court presque aucun risque. Les partisans ne minent pas leur propre secteur et l'effet de surprise joue en faveur des Français. Car Le Fauconnier monte ses

opérations dans le secret le plus total. Quand le groupe de chasse quitte le dernier point d'appui, tenu par les sections du 1er bataillon, lui seul connaît l'objectif de son raid et l'itinéraire d'approche. Le retour s'effectue systématiquement par une voie différente, débute par une marche plein sud ou plein est, si la base de départ qu'il faut regagner se situe au nord ou dans l'ouest.

Ils ont quitté Uchvala vers dix heures du soir. A minuit, ils traversent Devenidza aux isbas endormies, salués par les cris des nocturnes. Mais quand les paysans s'éveillent et risquent leurs têtes dans l'entre-bâillement des portes, la colonne a disparu, à vingt kilomètres à l'heure, au gré du trot soutenu des petits chevaux bien nourris. A minuit : halte. Le lieutenant a repéré sur la carte un passage obligatoire, entre camps de partisans que les officiers de renseignements de la division ont situés avec une précision suffisante. Kranich et Slimov creusent le sable de la piste, avec des gestes rapides et précis, déposent dans le trou un obus piégé, une mine à plateau, une boîte à mitraille, selon l'effet à obtenir sur le matériel ou le personnel, puis effacent toute trace avec des précautions de primitifs, des astuces de trappeurs. Ils possèdent une longue pratique. Avant de servir Le Fauconnier avec enthousiasme, l'un et l'autre appartenaient aux partisans d'Orel ! Depuis six mois, ils sont passés au service des Allemands. Ils auraient sans doute rallié, à la longue des bandes de la Berezina s'ils n'avaient rencontré, sur leur route, ce lieutenant qui parle une langue russe qu'ils n'ont plus entendue depuis l'école, emploie des mots qu'on ne trouve que dans les livres !

Quand le groupe de chasse a épuisé son lot de mines, il repart et glisse sous les arbres qui referment, sur son passage, leurs basses branches aux souplesses d'algues. Le Fauconnier roule en tête de colonne, à genoux derrière son conducteur, une mitraillette « camembert » posée à sa droite, sur le foin de l'araba, prête à tirer. De temps à autre, il jette un

coup d'œil sur le cadran lumineux de son chronomètre.

Si la colonne a pris du retard, il donne des coups de poing dans le dos de son conducteur : « Plus vite ! Plus vite ! » Les arabas suivent, à vingt mètres l'une de l'autre. Il identifie ses hommes d'après leur silhouette, car il les a étudiés avec la même précision que son itinéraire... Caporal Verdure... Légionnaire Grandjean... Sergent Molinié... Correspondant de guerre Le Merrer. Pour la première fois, il emmène en expédition le P.K. Le Merrer. C'est un Breton au doux visage placide qui promène sur toute chose de grands yeux bleus étonnés. Comme son collègue Catulle, du 3ᵉ bataillon, il semble considérer la guerre du point de vue de Sirius et partage, avec lui, une superbe indifférence pour le fonctionnement des armes automatiques. Le Fauconnier n'aime pas la présence de ces curieux professionnels, incapables de respecter un plan de tir ou même de servir une arme, mais Le Merrer lui a promis sagesse et silence... Enfin, là-bas, fermant la marche, l'homme irremplaçable : Lipko. Fils de Russes blancs, ancien de la Légion étrangère, Lipko n'a jamais réussi à parler français. Il dit seulement : « Mon Dieu ! » et « Cher ami. » Mais il connaît vingt dialectes biélo-russes, ukrainiens et sait imiter à merveille un Allemand de la Volga !...

De silences d'étangs en murmures de futaies, suivant la piste de sable qui s'étale devant lui comme une voie lactée, à peine tracée sur les grandes étendues terrestres, aussi noires que le ciel, le groupe de chasse aborde l'aube. Barsuki est en vue. Halte à bonne distance d'observation. Jumelles. Brève conférence entre le lieutenant, Lipko, Kranich, Slimov... Barsuki n'est pas occupé. Le petit détachement investit le village. Un F.M. en position à l'entrée nord, un autre à la sortie sud. Au centre : le mortier de 60... Les paysans apparaissent sur le seuil des isbas, mal réveillés, effarés, traînant derrière eux les odeurs

lourdes des peaux de mouton, des poules réfugiées sous le four et du petit lait.

Le Fauconnier s'installe dans une isba avec ses O.D. Il réclame une omelette au lard, donne en échange cognac, fil, aiguilles, savons, cigarettes. Il fait comparaître devant lui les habitants du village... Vite ! Plus vite ! La marge de sécurité dont il dispose varie d'une heure à la demi-journée, selon le degré de pourrissement de la région. Il doit quitter le village avant que les partisans, automatiquement alertés, ne l'investissent. Car il refuse systématiquement l'accrochage. Basées sur l'effet de surprise et l'extrême mobilité de sa troupe, ses opérations peuvent difficilement prendre un caractère militaire sans tourner au désastre. D'ailleurs, il n'est pas venu pour conquérir la croix de fer, mais l'adhésion des populations. La pose de mines est un alibi. Lui recherche les moyens de mettre en place une autre catégorie d'explosifs.

Il opère de manière différente selon les interlocuteurs que le hasard lui présente. S'il découvre, au cours du recensement, quelque fonctionnaire soviétique laissé en poste en 1941, ou parachuté depuis, forestier, géomètre, ingénieur agronome, instituteur, agitateur politique, il fait sortir les paysans et se met à boire, manger, discuter avec ces « élites » pendant la durée de l'occupation... Camarade instituteur, comment t'appelles-tu ? Ivan Ivanovitch Boussov ? Eh bien ! Ivan Ivanovitch, je sais que tu es marxiste et je te dis : « Tu as bien raison... » Karl Marx était un grand homme... Le premier, il a dénoncé les mystificateurs du peuple : les capitalistes et les popes... Malheureusement, depuis, la révolution reste au point mort bas. Du marxisme, vous avez fait une nouvelle religion de salut au service d'un capitalisme d'Etat plus terrible que l'autre ! Et pourquoi ? Parce que le marxisme est une découverte du XIXe siècle et qu'il est dépassé par la science du XXe... »

Si l'interlocuteur de Le Fauconnier est un technicien, il lui dit :

— A l'époque de Marx, on pouvait admettre que l'économie représentait le moteur de l'histoire. On sait aujourd'hui qu'il s'agit là d'un moteur auxiliaire ! Le vrai moteur de l'Histoire, c'est l'homme lui-même et l'Histoire avance selon l'impulsion qu'il lui donne...

Le Fauconnier place ensuite sa théorie du néo-marxisme : le matérialisme biologique. L'impulsion que l'homme donne au mouvement de l'Histoire est d'autant plus forte que le niveau biologique des populations est plus élevé. Contre les fumistes et les provocateurs, il faut réintégrer l'homme dans la nature ; le reclasser dans le règne animal en lui refusant toute origine surnaturelle. A partir de cette révolution, il n'existe plus de lutte de classes. Dans le monde vivant des espèces en lutte pour s'approprier les moyens de survie, il existe seulement une lutte des races qui les différencient. Des races prospèrent, d'autres végètent, d'autres disparaissent. Les races supérieures dominent, irrésistiblement, les races inférieures, par le jeu de leur cérébralisation plus poussée.

— Toi, Ivan Ivanovitch. Grand-Russe de Smolensk, tu appartiens comme nous aux races supérieures. Viens avec nous pour édifier le nouveau communisme, combattre la bourgeoisie et les popes ! Les Russes et les Franzous associés domineront le monde !

Cet étrange discours, prononcé en langue russe littéraire, laissait les interlocuteurs du lieutenant ébahis et réticents ! Parfois, un mécontent du régime se ralliait à cette nouvelle conception du matérialisme historique et repartait avec le groupe, aussi libre de lui-même et incertain de ses voies que le petit moujik de Dostoïevsky.

Un jour, Le Fauconnier ramena ainsi trois jeunes institutrices oubliées à Slatinovo par l'exode de 1941. Mais personne n'aurait pu assurer, lui moins qu'un autre, car il opposait systématiquement un visage de marbre aux avances des filles russes, que ce n'étaient pas ses discours mais bien sa haute et séduisante

silhouette qui avait réussi leur conquête ! Il les fit placer dans les services d'une Kommandantur allemande et, quelques semaines plus tard, ne retrouvant pas, dans leurs rapports avec les officiers de la Wehrmacht, les conditions d'égalité entre races supérieures annoncées par le lieutenant, elles reprenaient le maquis !

Si Le Fauconnier ne décrouvrait aucun intellectuel parmi la population, il utilisait alors des schémas d'agit-prop. complètement différents. Il se faisait parfois accompagner par un pope. Quand le pope — très demandé et peu soucieux de risquer sa vie en pays partisan — ne s'avérait pas disponible, Lipko, déguisé, en tenait lieu ! Le groupe de chasse annonçait alors dans les villages que les temps étaient venus... Le Seigneur choisissait dès maintenant, séparant le bon grain de l'ivraie ! Mais le Seigneur n'ouvrait son paradis sur la terre qu'aux élus à la peau blanche ; les Noirs, les métis, les affreux, se voyaient relégués dans les ténèbres extérieures ! Français et Grands-Russes s'asseyaient à sa droite et les anges portaient des brassards rouges dont la croix gammée allait faire couler des fleuves de lait et de miel. Le faux pope annonçait que de grands miracles s'accomplissaient à Constantinople ! La Svastika bénéfique s'allumait sur Sainte-Sophie ! Le lieutenant « franzous » apportait la liberté, toujours refusée de Pierre le Grand à Staline ! Et il y aurait bientôt de grandes rumeurs sur la terre ! Et il y aurait des flammes dans le ciel !

Le faux pope s'amusait énormément mais n'en laissait rien paraître devant Le Fauconnier qui exigeait, de ses Russes ou de ses légionnaires, que tous les détails de ses expéditions soient réglés avec le plus grand sérieux. Et le groupe de chasse ne tirait aucun orgueil de cette guerre subversive qu'il menait contre le marxisme et non des populations étrangères aux conflits idéologiques. S'il en avait été autrement il aurait reçu, quelques jours après l'expédition de Barsuki, une rude leçon d'humilité.

Profitant d'une nuit d'orage, Le Fauconnier avait quitté Murovo avant l'heure du couvre-feu, traversé Kotovo sans éveiller les chiens, plongé profondément en pays partisan. Accroché par des forces très supérieures, dès la pointe du jour, il dut courir plus de cent kilomètres à marche forcée en direction du nord-est, talonné par un ennemi mordant. Vers dix heures du soir, il arrivait en vue d'Oreskovitchi, village non contrôlé, rarement visité par les patrouilles du 1er bataillon.

Pour le traverser, ils prirent les dispositions de combat. Tout le monde à terre ! Un F. M. en position pour couvrir la rue centrale. Progression en deux files le long des isbas. Cinq mètres d'intervalle entre les grenadiers... Ils avancent méthodiquement, le doigt sur la détente de la mitraillette, le manche des grenades d'assaut émergeant des poches, car la plupart des légionnaires portent des vestes russes et pas de ceinturon. L'œil exercé de ces coureurs des forêts s'attache à tous les détails insolites, capables de révéler une présence ennemie : chevaux attachés aux clôtures des jardins, arabas chargées devant les portes, fenêtre allumée à cette heure tardive, alors que la pénurie de pétrole ou de chandelle contraint les paysans à se coucher tôt, ou veiller dans le noir...

— Mon lieutenant, isba éclairée à gauche, 50 mètres en avant ! signale le caporal Verdure.

— Encerclez l'isba ! ordonne Le Fauconnier. Grandjean, couvrez avec le F.M. Prenez Le Merrer comme pourvoyeur, ça lui fera les pieds ! Attention ! Feu à mon commandement seulement !

Les hommes encerclent l'isba, silhouettes grises parfaitement silencieuses, tout de suite accaparées par la nuit. Derrière les parois de rondins, le lieutenant devine de nombreuses présences révélées par des murmures, des chuchotements, des plaintes. Etrange ! Conseil de guerre ennemi ? Tribunal ! Il avance vers la porte et reste figé sur place. Un chant s'élève :

Sur les débris d'une couille princière

Que la vérole avait mise en lambeaux
Un vieux morpion plusieurs fois centenaire
A ses enfants tenait ces fiers propos...

D'abord il ne comprend pas. Le souvenir de vingt-quatre heures de marche forcée, avec les balles des partisans sifflant à ses oreilles, pèse sur son entendement. Quelqu'un chante en français, à 10 mètres de lui, en pays partisan, une ritournelle de salle de garde ! Une seconde voix s'élève alors et vient soutenir le récitant pour attaquer le refrain :

De profundis, morpionibus...
Tra, la, la, la, la...

— C'est la voix de Cipriano Molinieri, murmure le caporal Verdure à l'oreille du lieutenant.

Cipriano Molinieri est un ancien boxeur, géant au visage rond, au crâne déplumé par une tonsure naturelle, aux grands yeux bleus naïfs et doux. Avant d'arriver à Deba, il est monté sur le ring en Uruguay, s'est retrouvé catcheur au Venezuela, bûcheron dans le grand Nord canadien, souteneur à Bordeaux, infirmier dans un asile de fous.

Le Fauconnier a poussé la porte de l'isba d'un geste brusque. Une chandelle de suif verse sa lumière rouge sur une foule en prière. Le lieutenant n'aperçoit qu'un parterre de vêtements ternes ou bariolés : vestes moletonnées déchirées, corsages noirs des vieilles femmes, blouses des jeunes filles. Ils sont plus de trente, dans la pièce unique de cette isba qui sent le chou aigre, la fiente de poule, la sueur. Au fond, posée sur deux planches : une forme allongée. Pan Ivan — cheveux d'argent, barbe fleurie, mains jointes sur la poitrine — achève de mourir, assisté par les ministres de la religion orthodoxe : Cipriano Molinieri et Lafurs. L'un est déguisé en pope, l'autre affublé d'une vieille robe de capucin.

— Vas-y, mon vieux ! crie Lafurs.

De sa belle voix de basse, Cipriano Molinieri entonne :

Un morpion motocycliste...

Et le chœur reprend, Russes compris :

De profundis, morpionibus...

— Allez, encore un coup ! hurle le coadjuteur Lafurs.

La bataille fut gigantesque !

clame Molinieri.

Tous les morpions périrent presque !

répond Lafurs.

Et le chœur des Russes reprend :

De profundis, morpionibus...

L'enthousiasme est à son comble. Pan Ivan meurt dans la joie. Le Franzouz pope l'expédie dans l'autre monde selon toutes les règles de la liturgie. Molinieri se dépense sans ménager sa sueur ou son imagination. Il multiplie les génuflexions, ouvre les bras, plonge et se redresse, bénit l'assistance, l'isba, la Russie entière, embrasse l'agonisant sur la bouche.

— Allez, vas-y ! crie l'acolyte.

Les versets se succèdent à toute allure.

Et souvent par les nuits de lune...

clame Cipriano Molinieri.

On voit voltiger dans la brume

répond Lafurs.

Toutes les âmes des morpions !

L'âme de Pan Ivan, cultivateur du district de Oreskovitchi, s'est envolée. L'assistance se redresse. Le Franzouz pope lui fait un bref sermon sur les dangers du poker et des maladies honteuses. Les Russes ne comprennent pas un traître mot de ses discours, mais qu'importe !

— *Haracho ! Haracho !... Ischio raz ! Snova !* Encore, recommence ! crient les vieilles femmes.

Immobile sur le seuil de la porte, statufié par la surprise, Le Fauconnier contemple cette scène d'un autre âge d'un œil glacé et pense : « Nous sommes toujours au temps des frères Karamazov. »

Derrière lui, le caporal Verdure et Lipko contiennent difficilement le fou rire qui soulève leurs épaules.

— Arrêtez-moi ces deux fantaisistes ! ordonne le lieutenant. Et puis, non ! C'est tout de même de la bonne propagande pour la L.V.F. Je les engueulerai plus tard !

Il prend Cipriano Molinieri sur son traîneau et ils s'enfoncent dans la nuit, au grand trot des petits chevaux reposés par cette halte imprévue.

— Qui vous a donné l'idée de vous déguiser en pope ? demande Le Fauconnier d'une voix sévère.

— C'est pas ma faute ! répond le boxeur. C'est ma tonsure. Dès que je suis arrivé à Ucholody, les Russes m'ont pris pour un curé. Ils me disaient toujours : « Voit Franzouz pope ! » Y avait des naissances, des morts, des mariages... Ils voulaient le pope français. J'ai fini par trouver un vieil habit. Ça marche très bien !

— Pourquoi faites-vous ça ?

— Rapport au ravito, mon lieutenant. Pour un baptême : un cochon. Un mort, ça rapporte moins : quelques poulets, deux ou trois litres de samagonka...

Et puis il y a les filles ! ajoute-t-il en clignant de l'œil... Franzouz pope : Haracho !

— Molinieri, dit le lieutenant, je vous prends comme pope dans le groupe de chasse. Vous chanterez les morpions dans les villages partisans pendant que je prêcherai en russe. Ça vous plaît ?

L'ancien boxeur hoche la tête.

— Merci, mon lieutenant, mais c'est trop dangereux !

— Dangereux ? Ici, à 20 kilomètres du premier point d'appui, seul, la nuit, avec votre farfelu de Lafurs, vous trouvez que ce n'est pas dangereux ?

— Pas la même chose, mon lieutenant. Je suis sous la protection des Russes. Pas un partisan n'oserait m'arracher un cheveu... Et heureusement, car il ne m'en reste plus beaucoup, ajoute-t-il en riant et désignant l'énorme tache de cette tonsure naturelle qui constitue l'essentiel de sa vocation.

— Alors ? Vous acceptez ?

— Merci, mon lieutenant. Mais, voyez-vous... j'suis pas fou ! La Russie, les partisans, les Boches, la Légion, les panienkas, les totos, tout ça j'en ai marre ! Marre ! Marre ! Ce que je veux, c'est la quille !, La bonne réforme ! Foutre le camp de ce pays !

— Dommage murmure Le Fauconnier.

Pendant quelques minutes, ils n'échangent plus un mot. Le lieutenant conduit lui-même l'araba, à genoux sur le foin, guides hautes, sa mitraillette posée à côté de Molinieri qui se tient près de lui. Les arbres défilent rapidement et des nocturnes les saluent au passage. Ils approchent de Gumny, premier poste tenu par le bataillon.

Ils l'atteignent vers minuit. Le lendemain, le commandant du groupe de chasse rédige un rapport pour le chef de bataillon dans lequel il signale la tendance paranoïaque, voire la folie caractérielle du légionnaire Molinieri Cipriano, exauçant ainsi les vœux du faux pope. Le commandant hausse les épaules en murmurant : « Le plus fou des deux, c'est bien Le

Fauconnier, donc je garde Molinieri. » Cipriano Molinieri, ancien boxeur, bûcheron, souteneur, infirmier d'asile et pope « in partibus » de la religion orthodoxe, devait donc rester au 1er bataillon et s'y faire très correctement tuer quelques mois plus tard.

La section de chasse du 3e bataillon allait connaître une aventure presque semblable à celle que venait de vivre Le Fauconnier. Le lieutenant Seveau, créateur de la formule, opérait avec des forces supérieures : une section à effectif complet. Il sacrifiait partiellement la mobilité à la puissance de feu. C'est que Seveau ne chassait pas en politique mais en baroudeur. Au lieu d'éviter l'accrochage, il le recherchait. Si Le Fauconnier, avec sa haute stature dangereusement exposée au feu de l'ennemi, son visage sévère, son œil étincelant, produisait le choc d'une personnalité aussi forte qu'inquiétante, Seveau, bien au contraire, apparaissait comme un être assez insignifiant. Une taille moyenne, un œil rieur sous les grosses lunettes à lentilles convexes et monture d'écaille, un visage poupin. Ses hommes l'appelaient « Bébé Seveau ». On l'imaginait plus volontiers discutant philosophie existentialiste à Saint-Germain-des-Prés qu'en train de s'enfoncer sur les arrières des partisans ! Et cependant, ce « Bébé », marchant à la tête de sa section, quelques mois plus tôt, avait reçu une balle dans la bouche qui, ressortant par la nuque en épargnant aorte, trachée, mœlle épinière, l'envoya à l'hôpital. Refusant toute convalescence, il reprenait bientôt sa place dans le bataillon. Depuis, il combat avec une audace et un acharnement inimaginables. Il dit au sous-lieutenant Cuny :

— Les partoches, comprends-tu, moi je m'en fous énormément. Ce sont des pièces sur notre échiquier. Plus de partisans, plus de jeu !

Et lorsque le commandant Panné, ou le capitaine Berthet, le prient de justifier ses opérations, il répond :

— Je désarticule le dispositif ennemi !

Rien de plus exact. Si Le Fauconnier et son groupe d'irréguliers passent et disparaissent, sans laisser de traces autres qu'idéologiques, parfois, Bébé Seveau disperse les bandes, ravage leurs camps, brûle les villages complices. Nouveau Stenka Razine aux mains de lumière, il répète souvent en riant — car il rit toujours, même quand il se bat à un contre dix : « La mort est un sport, un essai à marquer ou encaisser, comme au rugby. »

Il monte ses opérations avec une minutie étonnante et dans le plus grand secret... Interprétation intelligente du renseignement... Etude des cartes... Choix des hommes... Entraînement intense à la marche en forêt et au combat rapproché... Rien n'est laissé au hasard, sauf... le mobile de l'opération ! Sur le point le plus important, il s'en remet toujours à sa fantaisie, son inspiration du moment !

Une fois, il a monté une expédition pour conquérir une splendide collection de disques folkloriques — Ukraine, Kouban — dissimulée et gardée dans un village perdu au-delà de Tchetchevitchi. C'est un pragmatique. Il fait dépendre le choix des moyens des circonstances de lieu, de temps ou de sa propre humeur.

Un soir, à Krugloje, il vient trouver le correspondant de guerre Catulle qu'il aime bien. Catulle, en effet, se trouve en Russie, comme lui, par éthique personnelle et, pas plus que lui, ne croit indispensable de prendre la guerre au sérieux.

— Alfred, regarde ce que j'ai découvert chez les Ivan, lui dit-il en élevant, à hauteur de ses lunettes, un tube de vingt centimètres de long, bronzé noir de guerre.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Catulle qui, pas plus à Krugloje qu'à Djukovo, ne sait distinguer une grenade défensive d'une tomate mûre.

— C'est un silencieux pour fusil. Ces salopards se servent de silencieux. C'est pas réglementaire !

Il rit. Ses yeux brillent. Il manipule le silencieux avec une joie enfantine.

— Faut l'essayer ! Faut l'essayer !

Bébé Seveau va trouver le capitaine Berthet. Grande scène de charme. Berthet, excédé, mais rieur lui aussi, donne le feu vert à la section de chasse pour un essai de silencieux. D'ailleurs, s'il refusait l'autorisation, Seveau partirait quand même. Il fait ce qu'il veut au bataillon. Il revient. Toujours rigolard et fracassant.

— Alors on y va ! Je t'emmène !

Catulle, qui s'ennuie dans son isba où il coule la vie petite-bourgeoise d'un correspondant de guerre, installé dans la guerre par pur dilettantisme, accepte avec sérénité. La section de chasse se rassemble et part, comme à l'accoutumée, à la tombée de la nuit. On marche jusqu'à l'apparition des premiers reflets de l'aube, en direction d'un village qui, normalement, doit être occupé par les partisans. Seveau porte le fusil Mauser sur lequel l'armurier de la compagnie vient d'ajuster le silencieux. Catulle pense : « Aucun autre mécène que la guerre ne permettrait à Seveau de mobiliser quarante hommes et cinq millions de matériel, uniquement afin d'essayer ce petit accessoire ! »

Village en vue. Progression en ordre dispersé. Ils rampent à travers les tournesols. Ils atteignent les clôtures des jardins bordant les isbas. Halte. Examen à la jumelle. Le village est bien en dissidence. Une sentinelle se dresse, nettement visible, à côté du puits banal. La progression reprend. On enjambe les barrières. Maladroit comme un vrai correspondant de guerre, Catulle manque son affaire et tombe dans les salades !

— Chut ! Tu vas faire tout manquer ! murmure Seveau, un doigt sur la bouche. Ils sont à couvert, maintenant, entre deux isbas. La sentinelle russe se découpe admirablement, en noir sur le fond rose du ciel, à moins de cent mètres. Seveau ne tient pas en place, impatient d'essayer ce jouet que les hasards de

la guerre placent entre ses mains. Mais ses mains tremblent, comme toutes les fois qu'elles s'approchent d'une orchidée rare.

— Tiens, dit-il au sergent Rusko en lui remettant le fusil, tire ! Je suis trop énervé. Je le raterais !

Le sergent épaule, vise soigneusement, lâche son coup de feu. Le silencieux ne libère qu'un faible « pfuitt », moins violent que l'éclatement d'un pneumatique de bicyclette. Là-bas, la sentinelle russe tombe d'un seul coup, sans un cri, le fusil serré contre la poitrine. Silence. Rien ne bouge dans le village endormi.

— C'est parfait, parfait ! dit Seveau, excité comme un collégien qui vient de réussir ses examens. Maintenant on va se replier. Expérience terminée.

Le sergent Rusko proteste à voix basse :

— Voyons, mon lieutenant, c'est pas possible. On va pas laisser ça là. Faut les avoir jusqu'au trognon. Ils sont faits ! Et les hommes voudraient bien « zabraliser » quelque chose !

Bébé Seveau accepte. Une demi-heure passe. Quelque chose bouge au seuil d'une isba. Ah ! c'est la relève ! La nouvelle sentinelle s'achemine vers le puits, l'arme à la bretelle, paisible. Le sergent lève de nouveau son Mauser à silencieux... Pfuitt !... En tombant à son tour comme un portemanteau qui se décroche, le Russe a poussé un cri, donné l'alerte. Les quarante hommes de la section de chasse jaillissent aussitôt des jardins et des tournesols, galopent vers les isbas en hurlant comme des diables. Les partisans se sauvent dans toutes les directions, sautent à cheval, détalent en soulevant des nuages de poussière qui les dérobent aux yeux des tireurs de F.M. Cependant, les F.M. déchirent des kilomètres de toile... Rrrrrrr... Les mitraillettes toussent. Les mortiers aboient. Les fusils claquent. Les balles sifflent : tzing ! comme des cordes à piano trop tendues et qui cassent. Les chevaux hennissent de terreur. Les poules s'égosillent en volant dans tous les sens, pour-

suivies par des chasseurs à mitraillette. Les cochons poussent leurs cris suraigus. Les femmes pleurent.

— Ça marche ! Ça marche ! crie Seveau.

Les hommes de la section de chasse « zabralisent » : poules, oies, canards, cochons sont expédiés dans l'autre monde, proprement ficelés sur les arabas, restées en arrière, sous le couvert des arbres. Puis, les tirs s'espacent...

Au milieu de la place vient s'établir le spécialiste détecteur de samagonka. Il prend le vent. Hume à droite. Renifle à gauche. Il possède un odorat infaillible ainsi qu'une longue expérience. Tout alambic clandestin, tout dépôt dissimulé dans un rayon de cent mètres tombe dans le champ de son extra-lucidité éthylique !

— C'est là ! dit-il.

Les hommes se précipitent, enfoncent des portes, soulèvent les planchers dissimulant les cachettes, plongent dans les profondeurs des fours éteints...

Une heure plus tard, Bébé Seveau libère tous les paysans qui sont renvoyés vers leurs isbas à grands coups de pied dans le cul. L'air sent encore la poudre, l'huile chaude des F.M. mais aussi la samagonka, le sang, l'excrément des volailles « zabralisées » et des chevaux morts qui, déjà, gonflent avec la chaleur.

La section de chasse a disparu comme elle était venue. Escamotée par la forêt profonde. Le village retrouve sa paix, son immobilité stupéfiante. Mais, pendant des générations, les « Pans » chenus et barbus, préposés aux contes et légendes, évoqueront le passage de ces « francs » jaillis de la nuit comme des diables, sans se douter que ce pandémonium fut déchaîné par la fantaisie d'un jeune lieutenant qui voulait seulement, au départ, essayer un silencieux pour fusil !

A la tombée de la nuit, la section de chasse traverse un village éloigné seulement de quelques kilomètres du premier point d'appui français. Un village comme les autres. Une rue unique, plus large parfois

que les Champs-Elysées, et qui semble baigner dans le sable chaud. De part et d'autre : un alignement d'isbas, seulement différenciées par leur degré de vétusté. Un de ces villages que les kolkhoziens-moujiks laissent pourrir sur pied, et qu'ils s'en vont reconstruire plus loin, à peu de frais, en puisant dans les trésors de la forêt et des ravins — bois pour les parois, argile pour les briques du four, chaume pour les toits — quand leurs isbas paraissent sur le point de se dissoudre pour ajouter à l'humus qui fait la Russie éternelle...

Tout paraît calme. La section de chasse progresse en double file indienne au ras des portes, en état d'alerte, car ce village est politiquement pourri.

Soudain, le sergent Rusko, qui marche en tête de la file de gauche, stoppe et lève le bras. Les canons des armes se dressent lentement. Les doigts prennent contact avec les détentes. Les yeux s'allument. Les nerfs se tendent légèrement. Les cœurs battent plus vite... Des cris étranges montent du bâtiment kolkhozien, sorte de grange municipale plus ou moins désaffectée depuis le repli de l'Armée rouge. Bébé Seveau s'avance résolument. Il donne un coup de pied dans la porte, couvert par la mitraillette du sergent. La porte claque et s'ouvre. Toutes les armes s'alignent sur ce rectangle sombre découpé sur le fond chaud des parois de sapin.

Une quinzaine de paysans sont réunis dans la vaste pièce qu'éclairent seulement les reflets de l'horizon et un bout de chandelle. Ils sont répartis par petites tables grossièrement équarries à la hache. Sur chaque table : des jattes de terre cuite. Quelques bouteilles. Des bols de faïence ébréchés. De leurs grands yeux naïfs, pleins de rêves glauques, lourds d'ahurissement religieux, ils suivent les mouvements d'un légionnaire qui tourbillonne entre les tables, un torchon plié sur l'avant-bras, une plaque de tôle chargée de bouteilles posée sur la main retournée, et qui hurle des commandements magiques à intervalles réguliers.

— La verse pour deux au numéro six !... L'addition pour le quatre !... Et deux demis, deux !

La sueur couvre son visage et ses yeux reflètent l'angoisse d'un homme traqué lorsque le plateau chargé de bouteilles vacille. Mais il fonce à la poursuite de son équilibre compromis, devance sa chute, et repart victorieusement vers une autre table qu'il balaie d'un coup de torchon professionnel.

— Deux couverts pour le sept !

— Ma parole, mais c'est Grattereau ! murmure le sergent Rusko stupéfait.

Le légionnaire Grattereau est un ancien garçon de café. Il s'est engagé à la L.V.F. au terme d'une carrière malheureuse. Une maladresse congénitale l'a poussé des bars élégants des Champs-Elysées vers les bistrots de la République, au rythme d'une casse aussi coûteuse que spectaculaire. Chassé de partout, il s'est retrouvé sur le pavé de Versailles, au seuil de la L.V.F. Il ne vit plus qu'à travers le souvenir des salles illuminées. Pour remonter sur son Sinaï de bouteilles multicolores, rentrer lui aussi dans son paradis perdu, il s'entraîne, même pendant ses heures de service.

— Mais oui, mon lieutenant, c'est Grattereau, l'aide armurier qui distribue toujours le matériel en gueulant : « Une mitraillette, une !... Et un nécessaire à fusil pour la troisième section, un ! »

— Pas possible ! murmure Seveau.

Contré dans sa vocation par un Occident impitoyable aux faibles, Grattereau a retrouvé des raisons de vivre et d'espérer, au cœur de la Russie miséricordieuse, qui respecte les fous sacrés et les ivrognes...

Assis, bien sagement, devant leurs bouteilles vides et leurs bols sales, quinze paysans, à demi partisans, suivent avec une ferveur quasi religieuse les évolutions de ce sorcier maniant les instruments d'un culte inconnu, introduit en Russie par les soldats de l'Occident. Ils ne savent pas encore s'ils l'égorgeront cette nuit, et s'ils adopteront ensuite le nouveau culte ; ou s'ils essaieront, eux aussi, de manipuler le plateau

magique — cette plaque de tôle portant six bouteilles vides — avant de commettre le crime.

7

L'ETE flambe sur l'ensemble du front de l'Est. Après l'échec des suprêmes offensives, l'Allemagne et ses alliés replient leurs armées. Certaines retraites demeurent des chefs-d'œuvre de stratégie, d'autres annoncent les désastres des années futures. Appuyée sur la puissance illimitée des Etats-Unis d'Amérique, l'Armée rouge combat à dix contre un, pour le matériel, et lance, vers l'ouest, des foules qui suppléent à leur médiocre valeur militaire par un armement de haute qualité et un mépris de la mort souverain. Encadrés par les parachutistes, des commissaires politiques de plus en plus nombreux, les partisans occupent en force les arrières de la Wehrmacht, refusant presque toujours le combat, comme par le passé, pillant les villages, détruisant les lignes de communication.

Toujours représentée par deux bataillons seulement, la L.V.F. leur dispute, depuis le mois de juin 1943, la maîtrise de l'espace compris entre la ligne Borissov-Tolotchin au nord, la route Tolotchin-Krugloje-Moghilev à l'est, le cours de la Berezina, jusqu'à Murovo, à l'ouest. Le sud de ce rectangle de 4 000 kilomètres carrés reste ouvert sur des étendues peu ou pas du tout contrôlées, au-delà de Tchetchevitchi et du Poste 6, sur la route Moghilev-Bobruisk.

A la présence fluide des partisans, la L.V.F. essaie d'opposer un quadrillage matérialisé par l'occupation

de villages fortifiés, entre lesquels circulent les patrouilles, et d'où partent les raids des sections ou groupes de chasse.

Les deux bataillons sont rattachés à la 186e division de sécurité du général Oschmann. Le premier bataillon tient l'ouest du secteur. Le commandant Simon a remplacé « Hauptmann Fisch » et s'est installé à Smorki. La 1re compagnie, P.C. à Denisovitchi, rayonne sur Shakovska, Slobscha, Uchvala. La 2e compagnie, P.C. Widritza, contrôle les points d'appui de Gumny, Gorodnia, Williatchi, Rodnia. La 3e tient l'ouest du territoire, à partir d'Ucholody, vaste espace de forêts et de marécages où surnagent, comme des îles menacées, les postes de Persten, Murovo, Lavnioza, Ospiatichi.

Le troisième bataillon occupera l'est du secteur, avec le commandant Panné installé à Krugloje, la 9e compagnie à Dubovoje, Novopolessy, Sokolovitchi, la 10e à Tchepelevitchi et Pavlovitchi, la 11e à Voronzevitchi et Orechovka.

Mais en revenant du front de la Desna, en mai 1943, le 3e bataillon avait protégé les grands axes routiers Moghilev-Belynitchi et Moghilev-Tchetchevitchi jusqu'au 25 juillet. Ce fut l'époque de sa plus grande intimité avec la Russie. Selon l'implantation de ses compagnies, des sections, des groupes, il épousait le pays ou se faisait égorger par lui ! Expérience poussée, contact profond avec la Russie bicéphale, dont le sous-lieutenant Cuny dit :

— Elle ne quitte jamais comme nous, pour dormir, la tenue réversible : blanche et immaculée d'un côté, aux couleurs de l'herbe et de l'argile mélangée de l'autre ; le ciel et la terre, le meilleur et le pire !

La compagnie du lieutenant Cousin surveille la route Moghilev-Belynitchi. C'est un saint-cyrien dans la grande tradition. L'idée tellement élevée qu'il se fait de la guerre admet difficilement l'existence des partisans qui la pourrissent. Aussi les ignore-t-il. Et cette ignorance semble maintenir la vacuité du territoire qu'il contrôle ! Quand ses chefs de section

rendent compte de quelque accrochage avec un parti de cavaliers, aussitôt disparus qu'entrevus, il leur rit au nez :

— Vous n'avez pas fait de prisonniers ? Aucune prise ? Alors vous avez rêvé, mon cher Bérard !

Il possède l'âme d'un religieux ou d'un philosophe chercheur d'absolu. Il connaît les possibilités limitées de l'homme, excuse ses faiblesses tant qu'elles n'ébranlent pas les assises de son pouvoir militaire : honneur, courage et discipline. La L.V.F. et la Russie ne lui donneront pas les certitudes qu'il attend. La paix non plus. En sortant de prison, ce saint-cyrien entrera chez les trappistes !

La section Bérard garde un pont, à 5 kilomètres de Kniasnizy. Elle habite un bunker. C'est « L'Antre aux Ours » qui se tapit à 20 mètres de la rivière. Terre et rondins. Installée en position dominante, une antique mitrailleuse Hotchkiss, dotée de munitions avariées par un long stockage, contemple le paysage de son petit œil glacé. Chaque jour, à 20 h 45, elle tire une courte rafale. Le sergent-chef Perrin alerte ainsi ses hommes égaillés dans les villages et leur signifie : appel du soir dans quinze minutes... Appel. Contre-appel. Garde au pont. Contrôle des papiers. Péage.

Deux fois par semaine, en effet, le marché de Moghilev attire les paysans du district. Perrin et ses hommes voient défiler des centaines de piétons et de carrioles chargées de blé, lait, sacs de pommes de terre, paniers d'œufs, fruits de saison. Des vieilles femmes au visage ridé à cœur, cerné par le « platok » noir, ont couvert trente kilomètres dans la nuit, pieds nus, sans manger ni boire, afin de porter au marché une douzaine d'œufs, une bouteille de lait, une jarre de crème ! Une fois, Perrin a contrôlé... un verre de myrtilles tremblant entre les mains d'une octogénaire !

Mis à part les poux, les hommes de la compagnie

Cousin se trouvent coupés de tout ce que la guerre présente de rebutant : instruction militaire, voyages interminables en wagon de marchandises, marches avec « tout le barda », terrassements, populations hostiles. Ici coulent les fleuves de lait et de miel. Le ravitaillement réglementaire arrive au jour prévu, et les fourriers volent moins que d'habitude. Le péage et les amitiés paysannes apportent le superflu. Les filles ne refusent rien. Des légionnaires se marient par simple déclaration devant le « staroste ». Des enfants naîtront, plus tard, et qui ne connaîtront jamais leur père. Déjà, pour certains, se dessine la grande tentation : rester en Russie, épouser le pays en même temps que la femme. Et c'est à l'heure où le souvenir de la France s'estompe, où le sens de leur présence en Russie ne s'accorde plus avec celui que leur dicte la guerre, que le pays natal se rappelle aux hommes des deux bataillons. On annonce l'arrivée de l'ambassadeur de Brinon !

Accompagné d'hommes politiques, de journalistes et d'écrivains, il vient de visiter Katyn où repose l'élite des officiers polonais. Alerte pour Catulle et Le Merer, correspondants de guerre de la L.V.F. Des estafettes motocyclistes volent de poste en poste, en soulevant des nuages de sable. Le téléphone bavarde. La radio crépite. « L'Antre aux Ours » se réveille. Perrin fait nettoyer les vitres des fenêtres, boucher le trou à ordures, ouvrir une nouvelle fosse. Vérification d'armes. Inspection des tenues. Boutons à recoudre, bottes à cirer... Il n'a plus le temps de rêver, allongé aux côtés de Noutchia.

Répétition générale en présence du commandant Panné. Présentez armes ! Reposez armes ! Chef de poste, hissez les couleurs ! Les hommes sont en tenue d'assaut : casque, col dégrafé, manches retroussées jusqu'au coude. Les F.M. brillent, alignés devant les groupes. Monocle rivé dans l'orbite, figé à trois pas en avant du front de la troupe, Bérard salue Brinon qui est en petite tenue d'ambassadeur. Il s'incline vers la plaque où s'inscrit la liste des morts du

3ᵉ bataillon, déjà significative, et plus triste encore apparaît sa longue figure accablée par un destin qui l'a dépassé.

— Au drapeau !

Les sections présentent les armes. Des chevaux hennissent. Les étendards des sections claquent au vent. De Brinon salue de cette main lasse qui ne signera jamais autre chose que des actes de capitulation et des testaments politiques. Il dit :

— Légionnaires, je suis venu vous apporter le salut de la France ! Votre patrie ne vous oublie pas et connaît les sacrifices qui vous sont demandés. Elle vous remercie. Le maréchal Pétain, chef de l'Etat français, m'a chargé de vous dire son affection, combien il est fier de vous. La L.V.F. porte haut, sur une terre étrangère, les meilleures vertus des fils de la France. Légionnaires, continuez à servir avec honneur et fidélité ce drapeau tricolore qui assure la présence de notre pays dans le gigantesque combat qui se livre pour le salut de l'Europe !...

Puis le colonel Puaud, ancien officier de la Légion étrangère, qui arrive de Guéret où la Légion tricolore, mort-née, n'est plus qu'un organisme de recrutement pour la L.V.F. — les Allemands se méfiant terriblement des initiatives de Vichy ! — prononce quelques paroles. C'est un officier de belle prestance, très décoré. Ses bottes Saumur, éblouissantes, imposent le respect aux gars de la compagnie Cousin. Il les assure de sa bienveillance... Il va revenir avec des renforts permettant de reconstituer le 2ᵉ bataillon, disparu depuis le mois d'avril 1942 par suite de la crise des effectifs. Il prendra le commandement d'un 638ᵉ régiment, pour la première fois reconstitué depuis novembre 1941...

— Reposez vos armes !

La tournée de l'ambassadeur à travers les villages tenus par le 3ᵉ bataillon s'achève à Krugloje.

— C'est un succès ! dit l'envoyé spécial de *Paris-Soir* au sous-lieutenant Cuny qui lui sert de guide.

— Vous me faites rire ! répond Cuny en haussant

les épaules. La L.V.F. est un succès pour ceux qui l'exploitent, à Paris ! Je viens de faire un petit calcul bien amusant... Saviez-vous que chaque légionnaire effectivement en ligne, ici, fait vivre six comitards, fonctionnaires, bureaucrates, agents de recrutement, cadres d'associations d'anciens combattants, personnel d'assistance, etc. ? Tout ce petit monde s'en met plein les poches et boit à notre santé ! Les hommes le savent et s'en moquent d'ailleurs !

— Cependant, ces messages du Maréchal ?

— Ils sont faux. Ce sont des messages de Brinon. Le Vieux, lui, nous déteste ! Nos camarades ne demandent rien... Seulement qu'on les laisse en paix. Tout ce qui vient de France, sauf le cognac, les visiteurs officiels tout comme les messages de Pétain ou le brillant colonel Puaud, menace notre liberté. Car, au même titre que les Français de Bir-Hakeim, et à l'abri du même drapeau nous sommes des cocus, mais des cocus libres !

Le journaliste sourit.

— En somme le pavillon noir couvrirait mieux la L.V.F. que le drapeau tricolore ?

— Exactement ! A l'échelle de ce qui se passe ici, à l'Est, le nationalisme n'a plus aucun sens.

A la même heure, le lieutenant Le Fauconnier discute avec son camarade Robert Brasillach qui s'est arrêté au P.C. de Smorki.

— Ecoute, Robert, dit l'officier, tu devrais changer de disque dans *Je suis partout*. Il n'y a pas d'Europe fasciste. Ta croisade du fascisme contre le bolchevisme ?... Il n'y a pas de croisade. C'est de la littérature. Fort mauvaise !

— Je ne comprends pas, dit Brasillach.

— Le communisme n'est pas un ennemi. C'est pire : un concurrent. Les Allemands sont venus brouiller les cartes avec leur pangermanisme stupide, leur appétit de colonisation !

— Alors, pourquoi fais-tu la guerre ?

— Pour retrouver le goût de l'aurochs, comme les Russes, remonter aux sources de l'Hellade, la vraie,

celle des barbares blonds qui venaient du nord ! L'hellénisme que tu défends, celui du délicieux pourrissement d'une race merveilleusement douée par la nature moi je le raye ! Je raye tout ce qui est postérieur à Héraclite. Mais au fait, pourquoi n'écris-tu pas dans notre canard ?

Brasillach allume son sourire de professeur timide qui parlerait, pour la première fois, devant une classe de jeunes filles et hoche la tête.

— Je ne suis pas digne d'écrire dans le *Combattant Européen.* C'est un journal de soldats, et j'ai honte de ma plume quand je regarde vos fusils mitrailleurs.

— Oh ! tu ne vas pas t'engager dans la L.V.F. au moment où je vais la quitter ?

— Comment ?

— J'ai demandé à passer dans les Waffen S.S. Tous ceux qui nient comme moi l'ordre chrétien, la conception chrétienne de l'homme, vont se retrouver sous le pavillon noir.

Les deux normaliens ne parlent plus la même langue mais se séparent fraternellement. A la section Bérard, du 3ᵉ bataillon, c'est le père Mahur qui, dans un style très différent, tire la conclusion logique de cette visite d'un ambassadeur de France :

— Et maintenant, à nous la pêche à la ligne ! dit-il tranquillement.

Les temps de la pêche à la ligne (on ne pêche pas à la grenade sous le contrôle sévère du sergent-chef Perrin, toujours très « service-service » !), des bains dans la Vaprinka et des soirs bleus, paresseusement effeuillés à l'ombre des jeunes filles russes en fleur, au rythme des balalaïkas, le temps des montagnes de blinis et de la samagonka au miel, celui des Sinaïs de patates et des armées de porcelets roses, seront bientôt révolus. La paix se cache, comme le soleil. Quelque chose se tend dans les profondeurs de ce paysage flexible et doux. Le sergent-chef Perrin perçoit les premières fausses notes de la symphonie pastorale qu'il ne se lasse pas d'écouter.

Un matin, au cours d'une patrouille montée en coopération avec l'unité voisine, les hommes de la 11ᵉ compagnie découvrent un groupe de cavaliers fuyant à bride abattue, à 800 mètres, en direction de la forêt. Les F.M. ouvrent le feu. Mais les silhouettes grises des partisans sont tout de suite effacées par les lisières. Sur le terrain, balayé par les rafales, gît une filette de douze ans, tuée net.

— Elle gardait ses oies ! On lui a chamais dit qu'il fallait se coucher quand cha pétait ! La pauvre... gémit l'infirmier auvergnat en ramenant l'enfant morte dans ses bras, tandis que de grosses larmes délayent la poussière plaquée sur son visage.

Le soleil cesse de briller. Les balalaïkas se taisent. Des isbas ferment leur porte.

Le lundi de la Pentecôte, vers dix heures du matin, des coups de feu partent de la forêt en direction de « l'Antre aux Ours ».

A 17 heures : nouveaux coups de feu ! Les hommes sont nerveux, ardents comme des chiens de chasse. Tant pis ! Le sergent-chef passe outre aux consignes, monte une patrouille sans autorisation... Douze hommes, deux F.M., trois mitraillettes, quelques fusils, une bonne provision de grenades d'assaut. Il laisse le bunker à la garde du père Mahur... Rien en lisière des bois, sinon quelques douilles vides. Ils s'enfoncent sous le couvert. Un lièvre file sous leurs pieds, des corbeaux se lèvent à leur approche, signe certain de vacuité. La patrouille prend très vite l'allure d'une promenade. Les légionnaires commencent à cueillir des fraises...

Perrin sort de la forêt, ramène sa colonne vers la rivière qu'il compte traverser en aval du pont gardé sur la route de Moghilev. Au moment de déboucher sur le village de Senkovo, il stoppe, guidé par un réflexe de prudence professionnel... Jumelles. Filles et enfants au bain. Joyeux ébats ! Forte animation dans le village. Chants. Musique. Cris. Des policiers russes vont d'une isba à l'autre. Bien. Le passage est libre. Cependant le sergent-chef divise ses effectifs. Une

partie de la patrouille franchira le gué et attendra l'autre qui emprunte le pont avant d'aborder le village... Mais le pont indiqué par la carte n'existe plus. Quelques planches calcinées, seules, assurent un passage acrobatique. Perrin pose un pied sur la première lorsque retentit un coup de feu. La balle siffle à ses oreilles... Tzing ! D'un geste, il fait coucher ses hommes. Second coup de feu. Le projectile, cette fois, ricoche à deux mètres de ses bottes et fuit en miaulant. Le tireur agressif est installé à moins de trente mètres, sur une petite éminence et le regarde.

— Ma parole, ces O.D. sont complètement saouls ! dit Perrin à son tireur de F.M.

Puis, mettant ses mains en porte-voix, il injurie l'homme en trois langues.

— Mot de passe ? répond le Russe en réarmant son fusil.

— Tu es ivre ou tu es fou ! crie Perrin à cet auxiliaire qui réclame le mot de passe en plein jour, à la troupe amie qui contrôle le secteur.

— Stoï ! crie le Russe.

Révolution dans le village. Le bain est abandonné. Les paysans disparaissent. Puis, trois soldats se rapprochent de leur sentinelle. Ils sont entièrement vêtus de noir, bottés, portant mitraillettes, jumelles, pistolets allemands. C'est en allemand que le chef demande à Perrin :

— Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ?

— Je veux fumer ! Je suis le chef du bunker, au pont numéro 6. Franzouze !

Il montre l'écusson tricolore qui orne sa manche.

— Ça va ! Vous pouvez passer !

Perrin et ses hommes traversent la rivière et se regroupent dans le village. Le chef russe leur dit :

— Excusez-nous, mais nous devons être prudents. Une formation de partisans est signalée dans la forêt.

— Je le sais, dit Perrin, je suis à leur recherche.

Poignées de main. Cigarettes. Les Russes, fortement armés et de plus en plus nombreux, encerclent

les légionnaires. Ils portent de magnifiques tenues, les unes entièrement noires, les autres composées d'un dolman noir et de culottes de cheval, avec bandes ton sur ton. Tous sont chaussés de bottes souples, presque neuves. Perrin demande au chef :

— Qu'est-ce que c'est comme uniforme ?

— Des cosaques ! répond le Russe en riant.

Perrin se retourne vers Pierrot, chef du groupe lourd qui s'est porté volontaire pour la patrouille.

— Voilà des O.D. qui ont l'air de vrais soldats ! Ça change des autres !

— Demandez-leur un peu ce qu'ils font, répond le légionnaire, méfiant.

— Oh ! dit le chef, nous sommes un peu comme un corps franc. Très autonomes. Mais ne parlons pas de guerre. Aujourd'hui : Prazdnick ! Venez boire avec nous. La samagonka est fraîche. Les filles sont belles ! Ohié ! Ohié !

Les légionnaires trinquent avec les cosaques, au milieu des paysans de Senkovo.

— Venez danser avec nous ! propose l'homme noir.

— Niet ! dit Perrin.

Le chef russe paraît désolé, les légionnaires plus encore, mais tout le monde s'incline.

Retour au bunker du pont sans incident.

— Quoi de neuf, Mahur ?

— Rien, chef !

Puis, le sergent-chef Perrin téléphone au P.C. pour rendre compte... Les coups de feu... La patrouille... Rencontre avec une forte unité O.D. à Senkovo...

— Quels O.D. ? s'étonne le lieutenant Bérard, au bout du fil... Il n'y a jamais eu d'O.D. à Senkovo qui est un village suspect. D'ailleurs, je comptais vous demander d'y tendre une embuscade un jour ou l'autre. C'est curieux. Très curieux...

Nouveaux coups de feu en lisière des bois. Le petit jeu recommence. Perrin rappelle le P.C.

— Ça va, dit Bérard. Je pars avec une section à cheval. Amusez-les un quart d'heure seulement.

Branle-bas de combat... Un groupe aux ordres de Perrin. Un groupe aux ordres de Mahur. Les deux patrouilles foncent vers la forêt, sans répondre aux coups de feu qui en partent... Montres réglées pour synchroniser les mouvements en fonction du quart d'heure réclamé par Bérard... Fusée rouge pour demander un appui de mortier en cas de besoin. La section de « l'Antre aux Ours » ratisse la lisière des bois, tandis que Bérard, commandant la onzième compagnie par intérim, accourt à la tête de ses cavaliers ; pas assez vite cependant pour intercepter trente hommes qui lui passent sous le nez, comme un ouragan... Il en perd son monocle, tant est grande sa stupéfaction en reconnaissant les uniformes noirs décrits par le sergent-chef. Il s'agissait, en réalité, d'un groupe d'élite parachuté quelques jours plus tôt par l'armée rouge et recherché par la 186e division de sécurité, mais à cent kilomètres plus au nord... Pour la première, mais non la dernière fois une patrouille de la L.V.F. venait de trinquer avec les partisans ! En toute simplicité. En toute sécurité. Car c'était « Prazdnik », trêve instituée par les Dieux et les Commissaires, les fous sacrés et les ivrognes, pour que les ennemis puissent boire ensemble la samagonka fraîche et faire danser les belles filles !

Si le premier bataillon a connu, très tôt, le temps des assassins, à Kalinine, le hasard multiplie les feintes, les pauses et les éclats de rire de l'histoire autour de la compagnie du lieutenant Cousin.

Depuis plusieurs jours, l'adjudant-chef Baker qui, brillamment assisté par le sergent Robert et son groupe, contrôle lui aussi un pont sur la route de Moghilev, signale l'attitude suspecte des paysans de Poboda. Au hasard de ses déplacements, Baker accroche des groupes ennemis, faiblement armés mais résolus. Un matin, Robert entreprend de ratisser un secteur, landes coupées de bois, aux environs de Poboda. La piste épouse le relief légèrement valonné et serpente entre les bosquets. Soudain, à la sortie d'une courbe, Robert et son groupe se trouvent nez à nez

avec une dizaine de partisans. Le combat commence aussitôt. Chacun s'est choisi un adversaire. Les hommes se rapprochent, s'effacent derrière les buissons, se lèvent... Pif ! Paf !... On se bat au fusil, à la mitraillette, au pistolet, à la grenade... Plouf ! Rarrrrr ! Pif ! Paf !...

Robert à repéré un homme qui porte un chapeau des troupes de montagnes italiennes, un feutre vert moutarde à plume frémissante... Déserteur d'unités fascistes engagées en Ukraine, ou partisan coiffé d'un trophée prélevé sur un mort valdotain ou vénitien, c'est de toute évidence le chef du groupe ! Le sergent Robert crie à ses légionnaires.

— Je me réserve le piaf !

Robert se rapproche de son ennemi. Enfin, les voici face à face ! Aussitôt, l'Italien reçoit une balle dans la main droite et lâche son fusil automatique. Pour stopper le geste de la main gauche qui plonge vers l'étui à pistolet, Robert lève sa mitraillette, presse la détente... Clic ! Clac !... L'arme s'enraye.

— Merde ! crie le sergent.

Il jette sa mitraillette puis, sans réfléchir, se rue sur l'ennemi et le saisit à bras le corps ! L'Italien semble plus musclé, mais le Français plus agile. Ils s'empoignent de belle manière et roulent sur le sable, tandis que les coups de feu s'espacent pour cesser bientôt complètement. Légionnaires et partisans se rapprochent les uns des autres et finissent par former le cercle autour des deux chefs qui font une magnifique démonstration de lutte libre. On n'entend plus que le « han » des poitrines, le « plouf » des corps, le « houf » des gorges, le choc mou des poings qui frappent et les cris d'encouragement qui montent des deux camps :

— Vas-y Robert !

— Davaï ! Oubyt'ievo ! Vas-y, tue-le ! crient les Russes.

— Tape dans les couilles ! hurle un légionnaire.

— Oh ! la manchette !

Inutiles, car une balle ne saurait reconnaître son

ennemi dans cet enlacement de bras et de jambes, ces têtes écrasées, joue contre joue, les armes pendent au bout des bras.

— Encore un coup, vieux ! crient les Français.

— Ischio raz ! Snova ! encore, recommence.

Mais Robert, trop faible, n'arrive pas à dominer son adversaire qui, blessé à la main ne peut, lui non plus emporter la décision. D'un coup de dent, le sergent sectionne le nez du partisan qui, à son tour, et de la même manière, l'ampute du lobe d'une oreille. Mais au bout d'un long quart d'heure de combat, l'évidence du match nul s'est imposée. Alors le sergent Robert et le partisan se sont relevés, couverts de sang, uniformes en lambeaux, trempés de sueur et de bave. Ils se sont salués avec des yeux féroces, le cercle de spectateurs s'est rompu et les deux partis se sont tourné le dos, reprenant la direction d'où ils étaient venus en emportant leurs blessés !

Mais si les accrochages de la compagnie Cousin semblent relever d'un ballet russe bien réglé, ceux de la compagnie Dewitte ont pris tout de suite le visage effrayant des guerres civiles. Le 9 juin, les Allemands ont demandé au lieutenant Vernes, qui commande l'unité durant la permission du capitaine, une équipe de protection pour les téléphonistes chargés de réparer la ligne coupée par les partisans, sur la route Moghilev-Bobruisk, au-delà du pont sur la rivière Vaprinka, tenu par la troisième section. Au lieu de couvrir le camion en explorant les lisières, à pied, les seize légionnaires s'entassent dans le fourgon qui ne comporte d'autre ouverture que la porte arrière ! Quand il parvient sur les lieux du sabotage, un feu terrible transforme ses parois de tôle en écumoire. Un seul homme s'échappe du cercueil roulant : le chauffeur russe qui, grièvement blessé, réussit cependant à donner l'alerte... Quand les patrouilles de secours arrivent, l'ennemi s'est retiré. Autour du camion incendié et pillé, gisent seize cadavres entièrement nus. Les blessés ont été achevés dans des conditions atroces. Les mâchoires de ceux qui portaient dents ou

prothèses en or ont été séparées du crâne à coups de hache, comme les mains dont bagues ou bracelets-montres excitaient la convoitise des partisans. Les parties sexuelles de l'un sont enfoncées dans la bouche de l'autre. Certains blessés ont été tués par un coup de baïonnette qui est allé chercher le cerveau à travers la gorge.

-:-

Tandis que la compagnie Dewitte se maintient dans le secteur le plus dangereux de la zone d'occupation et se fait accrocher, une fois de plus, le 18 juillet, pendant douze heures, au village de Kolbovo, perdant encore cinq hommes, la compagnie Prévost va s'établir à Novopolesje, Sokolovitchi, Dubovoje. Le Iᵉʳ août, Dubovoje, qu'on n'a pas le temps de fortifier, est attaqué par les partisans qui se heurtent à la brillante défense organisée par l'aspirant Guernec le Korrigan, laissant à leur tour vingt morts sur le terrain.

Dans toute la zone qui s'étend entre le fleuve Drout et la Berezina, l'ennemi redouble d'efforts pour s'opposer à l'implantation des petits postes de la L.V.F. Dans la nuit du 7 au 8 août, le point d'appui d'Orechovka, tenu par la compagnie Cousin, est attaqué pendant plusieurs heures. Dans la nuit du 20 au 21 août, ils se jettent sur la 3ᵉ section de l'unité. Dewitte qui tient Pavlovitchi. Mais le poste résiste victorieusement à l'assaut de trois Otriades, près de 400 hommes, et résistera courageusement durant tout l'hiver 1943-1944.

Les partisans sont déjà plus de 80 000 dans le triangle Orcha-Minsk-Bobruisk (1). Ils glissent d'est en ouest par petits groupes, de mieux en mieux armés

(1) A cette époque, les légionnaires n'avaient qu'une idée confuse de cette importance numérique de l'ennemi! Le chiffre cité a été fourni, après la guerre, par Edgar M. Howell dans *The Soviet Partisan Movement* et obtenu par recoupement entre les estimations de l'O.K.H. et les informations d'origine russe.

et encadrés, marchant la nuit, refusant le combat si l'effet de surprise ne joue pas en leur faveur. Cette tactique explique le calme dont jouit encore la 2ᵉ compagnie qui se trouve en dehors des voies de pénétration vers l'ouest.

Mais les beaux jours s'achèvent aussi pour elle et les hommes de « l'Antre aux Ours ». Les travaux de fortification sont parachevés. La Légion antibolchevique a donc terminé son œuvre, comme l'autre, la Légion étrangère, qui ouvrait les routes impériales en combattant, ne déposant le fusil que pour empoigner la pelle et la barre à mine. Le sergent-chef Perrin, André, le père Mahur, le lieutenant Bérard font leur tournée d'adieu dans le village des jours heureux. Demain, une section de Russes Vlassov les relève. Pressés de remplacer les Français dans les bonnes grâces des paysans... et de leurs filles, ils rôdent déjà entre les isbas, n'osant pas encore franchir le seuil des portes, car ils savent que les légionnaires les recevraient dans leur intimité à coups de pistolet. Les paysans font frire avec mélancolie les derniers « blinis » au miel, versent l'ultime ration de samagonka. Ils savent eux aussi que l'occupation Vlassov sera plus rude que celle de la L.V.F. Seigneur, gardez-nous de nos amis !...

Dans la forêt enchantée, le temps des fraises est passé, les champignons sont secs, les orchidées mortes.

Ils ont remis sac au dos. Ils ont reformé le « cirque » les légionnaires. Mais ils chantent. Les amours passent. Le soldat oublie.

Et comme on n'a jamais eu d'veine,
Pour sûr qu'un jour on y crèvera
On y crèvera !
Sur cette putain d'terre africaine
Dans le sable on nous enterrera...

Les pieds nus de Noutchia foulent le sable de la route, accordés au rythme des bottes de Cheffou.

Perrin a laissé la section prendre un peu d'avance. A la jonction du chemin qui mène au village, les paysans l'attendent pour le dernier adieu.

— Adieu, Cheffou !

Elle a posé la main sur son bras. Les yeux couleur de la fleur du lin se mouillent et le contemplent. Les cheveux dorés flottent sur les épaules. Elle apparaît plus belle, encore, avec cette peine qui lui donne un air sauvage et dur.

— Adieu, Cheffou, je te serai fidèle longtemps !

Une halte. Un dernier baiser qui est, aussi, un premier baiser d'amants. Noutchia n'est plus qu'une mince silhouette perdue dans les lointains du sable blond, sous les frondaisons vertes et noires...

Les hommes de la section Bérard ont repris leur chant de route :

Mais après tout, qu'est qu'ça fout,
On s'en fout
Tra la la la...

Devant eux s'ouvre un inconnu redoutable dont ils se foutent également, avec les perspectives des cimetières de Borissov et Smorki. Un aumônier militaire allemand, « Monsignore » Mayol de Lupé empêché, l'abbé Mickey provisoirement retiré de la L.V.F., est en train de bénir le cercueil du quatre-vingt-seizième mort du bataillon tandis que, dans le lointain, la musique divisionnaire joue en sourdine la marche funèbre de la 3ᵉ symphonie de Beethoven.

8

LE 11 août 1943, une forte colonne progresse entre Sokolovitchi et Novopolje. Une centaine d'hommes. Ce sont des éléments disparates du 3e bataillon : unités de protection convoyant les vingt arabas chargées de vivres, munitions, « remboursable » de la décade, permissionnaires rentrant de France ou partant pour Versailles. Elle est renforcée par la moitié de l'effectif du poste de Dubovoje que tient la 9e compagnie. Mais, vers midi, le transbordement des vivres et munitions étant achevé, ce renfort homogène, bien armé et bien encadré, regagne son point d'appui, tandis que la lourde colonne repart pour le P.C. bataillonnaire : Krugloje. Elle est aux ordres du capitaine Estelle, arrivé à la L.V.F. le 7 juin. Il ne connaît encore rien de cette guerre d'embuscades et de mines. Il chevauche à la hauteur d'une araba occupée par le sergent de Polignac, gardant ses distances que fixent, non la hiérarchie militaire, mais la puissance de l'histoire. Car le sergent prince Bernard de Polignac appartient à l'une des plus célèbres familles de l'aristocratie française... Un de ses ancêtres n'a-t-il pas signé les fameuses Ordonnances de Charles X qui provoquèrent la révolution de 1830 et la chute de la seconde Restauration ?...

C'est « Monsignore » Mayol de Lupé qui l'a déniché dans son armoire à blasons pour l'inscrire, d'office ou presque, dans ses « Riches Heures de la Croisade antibolchevique ». Le jeune prince est parti pour la Russie sans grand enthousiasme mais sans réticence. Service commandé ! Il couvre la dynastie dans le secteur où mûrit la grande peur des bien-pensants. « Prince, gardez-vous à droite ! Prince, gardez-vous à gauche ! » C'est un jeune rouquin, timide, effacé. Il semble ne pas exister parmi les rudes bataillonnaires d'Afrique, les anciens du 1er Etranger, les

aventuriers du Paraguay, les survivants de la brigade Durruty, les rigides Saint-Cyriens et les enfants de chœur illuminés qui forment la L.V.F. et lui donnent son vrai visage.

Il est maintenant deux heures de l'après-midi. La chaleur plombe. Le sable a les rigueurs d'une sole de four. La fatigue pèse sur les nuques et les têtes dodelinent, avec leurs bouches entrouvertes, leurs yeux mi-clos, les cerveaux brumeux. Les hommes de l'escorte portent leurs armes individuelles, mais les F.M. reposent sur le foin des arabas avec les mortiers, séparés de leurs munitions.

— Tout de même, on devrait se méfier ! dit le sergent Thébaud au sous-lieutenant médecin Delouis. Vous avez vu tous ces cavaliers sur les lisières, hier au soir ? C'est mauvais, ça !

Mais le capitaine Estelle, comme tous les « bleus » de la L.V.F., ne croit pas aux partisans et le jeune médecin Delouis s'en moque. Pour l'instant, il est tout à la joie de chevaucher « Morphine », la jument que le capitaine médecin Lecourt ne peut plus monter à cause de ses rhumatismes.

Soudain, le sergent Thébaud, qui marche en éclaireur avec le légionnaire Peuzey, pousse un cri :

— Halte ! Mines !

Son bras désigne un léger renflement du sol, que recouvre une couche de sable, et que soulignent quelques traînées de mousse, habilement mais artificiellement disposées. Peuzey hausse les épaules.

— T'es dingue ! Tu vois des mines partout !

— Halte ! crie de nouveau le sergent en se tournant vers la première araba. La colonne stoppe. On n'entend plus que la rumeur des chevaux qui s'ébrouent, des hommes qui s'interpellent avec des voix de rêve et le feulement insidieux du vent dans les futaies éloignées.

— C'est pas une mine ! affirme Peuzey.

— C'est une mine ! répète le sergent. On va la désamorcer.

— C'est pas une mine. Tu vas bien voir !

Il prend son élan, saute à pieds joints sur le point que désigne le doigt de Thébaud. Explosion formidable. Gerbe noire soustendue de flammes rouges. Coup de souffle et trombe de sable qui s'épanouit en champignon avant de retomber en nuage de suie impalpable. Thébaud a vu le corps de son camarade monter à quatre mètres en l'air, puis chuter dans le cratère fumant et calciné. Il n'a plus de jambes, plus de bras, et sa mâchoire disloquée dessine une sorte de croix, au bas d'un visage transformé en bouillie de chair, rouge au centre, noire sur les bords. Quand le médecin Delouis parvient jusqu'à lui, le légionnaire vit toujours. Il émet une sorte de rugissement lugubre... Rou... Rouou... ouuuuuu... ouuuuuu, étonnant de force.

— Eh bien, celui-là prétend vivre quand même ! Il est culotté ! murmure Delouis en préparant sa seringue.

Il se penche sur Peuzey, ce tronc calciné qui refuse la mort et l'achève par une injection foudroyante de dix centimètres cubes de morphine.

Presque aussitôt, une fusillade terrible éclate à travers ce cirque de quatre kilomètres, dont toutes les crêtes sont tenues par les partisans. Le tir repéré d'une douzaine d'armes automatiques porte du premier coup. Des hommes culbutent dans le sable. D'autres courent vers les arabas, essayant de rattraper les attelages qui, pris de panique, galopent à travers champs, emportant F.M., mortiers et munitions, éléments essentiels de la défense.

Certains d'anéantir cette colonne maintenant à peu près désarmée par la fuite des attelages, fuite qui sanctionne la négligence des légionnaires, les partisans apparaissent à moins de quatre cents mètres et, contrairement à leurs habitudes, donnent l'assaut : « Houré Staline ! » Trois Otriades ! Plus de 400 hommes !

Le capitaine Estelle est tombé, foudroyé par la première rafale. Le sergent prince de Polignac est tué quelques minutes plus tard, en même temps que le

caporal Augras et le sergent Haynes... On n'entend plus que le taca... taca... taca... des mitrailleuses russes, les hennissements des chevaux affolés qui dispersent le contenu des arabas à travers champs, les cris des blessés et les ordres de ralliement des chefs de section, donnés dans une confusion terrible. Le centre et la queue de la colonne restent cloués sur place, bloqués par des enchevêtrements de véhicules, autour desquels gisent des hommes de la compagnie Dewitte. L'air est plein d'odeurs violentes, traînant dans la fumée de la poudre, montant des entrailles des chevaux morts ou des fûts de vin éventrés. Le bourdonnement des balles russes domine celui des abeilles, très actives à cette époque de l'été... Feu continu et cris dans le camp des partisans... « Français, rendez-vous ! » Du côté français, détonations rares mais posément espacées, partant de la tête de colonne qui se replie vers Krasnij, misérable village situé sur la piste de Krutchka. L'avant-garde légionnaire cherche à se dégager. Le médecin Delouis, qui a réussi à installer un poste de secours dans une isba, reconnaît la voix du lieutenant Bérard qui rentre de permission, toujours dynamique et crie, en ajustant son monocle : « A la fourchette, les gars ! » Il perce d'ailleurs victorieusement en direction de Krutchka et Krugloje, tandis que Delouis s'attarde auprès des blessés.

— Alors, on les met ? demande le sergent Thébaud.

— On les met !

Quand Delouis se décide à troquer la pince hémostatique contre la mitraillette, il est trop tard. Il lâche rafales sur rafales.

— Qu'est-ce que tu fous ? Grouille-toi ! crie, de loin, le sergent Thébaud.

— Je tire sur ces cons ! réponds Delouis en vidant son dernier chargeur en direction des Russes qui se rapprochent en bondissant à travers les seigles mûrs.

— J'arrive !

Tous chargeurs de mitraillette épuisés, il a dégagé le colt 45 qui ne le quitte jamais. Il vide son barillet, posément, avec une merveilleuse précision... Deux fois champion du monde de tir au pistolet et carabine en 1937, champion universitaire à Monaco en 1939, le chirurgien Delouis place régulièrement sa balle de colt dans une tête de partisan qui se découvre à trente mètres. Mais on n'enraie pas l'assaut de trois Otriades avec des armes de poing !...

L'ennemi se rapproche. De longues rafales miaulent aux oreilles du docteur. Il aperçoit distinctement ce tireur enragé qui le prend pour cible... C'est une femme ! Une femme-partisan ! Vêtue d'une veste de cuir, d'une jupe grise qui danse et s'épanouit agréablement autour d'elle, chaque fois qu'elle bondit en avant, foulant les seigles ravagés de ses bottes noires, la voici à moins de vingt mètres. Delouis pense : « Qu'est-ce qu'elle va faire de moi ? » Il se souvient d'affreuses histoires de légionnaires torturés par les femmes musulmanes et frissonne. Il entend les voix du caparol-chef Pointu et du légionnaire Strogoff qui sont en train de mourir en appelant : « Camarades ! Camarades ! » Plus un homme debout, sauf le légionnaire Joseph Verstrat, un grand gaillard blond aux yeux gris qui tire toujours comme un enragé. Delouis murmure une fois de plus :

— Qu'est-ce qu'ils vont faire de moi ?

La curiosité le domine plus que la peur. Il n'a pas le temps d'avoir peur. Le combat dure depuis une heure et demie et l'action s'impose encore avec force. Il jette son colt en direction de la femme qui s'approche. Mais un partisan la devance, se précipite, la mitraillette sous le bras, une grenade et un morceau de ficelle dans la main gauche.

Voici donc la question posée : « Que vont-ils faire de moi ? » Et la réponse donnée : la grenade, le morceau de ficelle... La ficelle pour serrer la grenade contre la tempe ! Puis le partisan dégoupillera l'engin, s'éloignera et contemplera en rigolant la tête du

chirurgien Delouis éclatant comme une noix sous le choc du marteau. Technique connue.

Il refuse cette technique de la guerre subversive. Une colère souveraine lui imprime une secousse tétanique. Ses yeux flamboient. Ils acquièrent la puissance d'un regard d'homme dominant le fauve. Delouis gronde, d'une voix rauque, en mauvais russe :

— Tu es un con ! Je ne veux pas de ta grenade ! Garde ta ficelle. Tu n'es qu'un pauvre petit con et moi je suis médecin !

Subjugué, le partisan reste immobile, avec sa grenade toute prête et son morceau de ficelle qui pend, lamentable, entre ses doigts. Il semble brusquement tombé dans une rêverie profonde et se tient immobile, comme indécis quant à la conduite à tenir vis-à-vis de ce Franzouz autoritaire qui l'insulte. La femme-partisan s'approche à son tour et Delouis aperçoit le légionnaire Verstrat que deux hommes entraînent vers la forêt et dont personne n'entendra plus jamais parler. Il lui crie :

— Parle s'ils t'interrogent, mais n'en dit pas trop !

Puis il tourne vers la femme ses yeux de tigre enragé. Elle est jolie, malgré ses pommettes accusées, ses yeux fendus en amande, légèrement tirés vers les tempes. Elle aussi paraît hésiter. Elle contemple le prisonnier et, soudain, miracle... rougit comme une vierge ! Delouis qui possède une vaste expérience des femmes pense aussitôt : « Cette femme-soldat n'est pas une fille à soldats mais à béguins. Je vais peut-être sauver ma peau ! »

En l'espace d'une seconde, le sous-lieutenant médecin Delouis a gagné un cœur et la vie ! Avec l'autorité que lui confèrent ses fonctions au N.K.V.D. la femme ordonne au partisan :

— Conduis le prisonnier au camarade Cherba !

La femme-partisan marche aux côtés du docteur.

— Je m'appelle Genia Iffimovitch, lui dit-elle d'une voix douce et troublée qui vient du fond de la gorge.

— Et moi Delouis.

Derrière eux marche le partisan. Il a soigneusement replié et rangé son morceau de ficelle dans sa poche. De temps à autre il contemple, émerveillé, la montre-bracelet du docteur qu'il a fixée sur une manche de sa veste, la crosse polie du colt 45 et la trousse de chirurgie qu'aucune prière ou promesse du N.K.V.D. n'arriveront à lui faire restituer ultérieurement. Ce sont des prises de guerre dont chaque partisan reste le maître absolu. Il fait encore très chaud. L'air sent la résine et, des marécages aux profondeurs vertes et dorées, monte le parfum des nénuphars.

-:-

— Maintenant, tu es libre ! dit le capitaine Cherba qui commande le détachement N.K.V.D. de la brigade Belaoussov.

Ils sont trois autour du médecin : Cherba, Stankevitch et la femme Genia Iffimovitch. Si Belaoussov représente la figure de proue, l'homme de Kalinine vient de décorer pour la seconde fois, comme Sidor Artemovitch Kovpack, créateur de la première brigade ukrainienne de partisans, Cherba reste l'homme politique détenant la confiance et l'autorité du Pouvoir. Petit, alerte, toujours souriant, il éveille à la fois la symphathie et la méfiance, avec son nez fouineur, ses yeux vifs toujours à l'affût.

— En l'absence du camarade Belaoussov, retenu près de Krasnij par les opérations militaires, je prends la décision de te libérer puisque tu as si bien parlé ! répète Cherba.

Le médecin sous-lieutenant Delouis a répondu, en effet, à toutes les questions posées par les deux hommes et la femme du N.K.V.D. Emplacement des compagnies françaises... Noms des officiers... Etat d'esprit de la troupe... Il n'a pas essayé de travestir des vérités que Cherba connaissait d'avance aussi bien que lui. Un Lataste, un Buissonnière, un Bourre, soldats authentiques, capables de dévorer leurs

papiers militaires ou d'enterrer la culasse de leur fusil, auraient sans doute donné leur vie pour prix de leur silence. Delouis n'est pas un soldat mais un chirurgien. Comme son père. Comme son grand-père. Il appartient à la plus ancienne des dynasties de chirurgiens de Versailles. Maurassien, camelot du Roy, il a d'abord refusé d'écouter son père, membre influent du M.S.R. qui le pressait de s'engager dans la L.V.F. C'est qu'en 1941 il ravitaillait, au contraire, les premiers groupes de résistants en armes de choix et, champion de tir, donnait à ces amateurs des conseils sur la manière la plus efficace d'abattre des adversaires. Puis, ce que l'autorité paternelle n'obtenait pas, Deloncle l'emporta à l'aide d'un mensonge. Il lui dit : « Je tiens du Haut Commandement allemand l'assurance que si l'effectif de la L.V.F. n'atteint pas une division, la Wehrmacht occupera la zone sud de la France ! » Pour sauver la France, Delouis s'engagea donc dans la L.V.F. Mais le lendemain, des hommes du S.D. perquisitionnaient sur dénonciation dans sa maison de Versailles. Ils trouvaient une tonne d'armes et de munitions dans la cave... Prison du Cherche-Midi. Tribunal de guerre. Dix ans de détention. Départ pour l'Allemagne. Dix-huit prisons en un an. Un record ! Mais il ne pesait plus que trente-huit kilos lorsqu'un capitaine de la Wehrmacht fut introduit dans sa cellule, à Sarrebrück.

— Docteur, lui dit-il, nous avons appris, avec la plus grande surprise, que vous comptiez parmi les premiers volontaires de la L.V.F. Accepteriez-vous, maintenant, de remplir vos engagements ?

Trois jours plus tard, au dépôt de Versailles, le capitaine Treffert criait, dans son style habituel :

— Trente-huit kilos ? Qu'est-ce que je vais faire d'un chirurgien qui pèse trente-huit kilos ?

Il réfléchit et conclut :

— Je vous donne un mois de permission !

— Je te donne un pistolet et un guide, dit Cherba. Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose.

Après les Allemands, voici que les partisans soviétiques remettent le docteur Delouis en liberté !

Il prend le pistolet, un Nagan de belle taille, monte à cheval et suit le guide. C'est un vieil homme. Il porte sa mitraillette en bandoulière et lui tourne le dos. Ils entrent dans l'épaisseur du sous-bois. Des branches s'ouvrent et se referment, comme des portes de prison. Solitude. Silence. Le dos du guide offre une cible magnifique pour un champion du monde de tir. Delouis pense : « Le meilleur moyen de m'en tirer c'est de me débarrasser du guide et de foncer ensuite plein nord en direction de la Rollbahn (1). » Au bout d'une heure, la vision de ce dos s'impose avec la puissance de la tentation meurtrière. La main du chirurgien cherche la crosse du Nagan, l'étreint, puis l'abandonne... Pas possible ! Un champion du monde de tir n'ouvre pas le feu sur un homme qui lui tourne le dos.

— T'es pas un voyou ! murmure Delouis.

Maintenant, il suit le guide. La conscience en paix. Oreille attentive. Œil en alerte. Il se méfie de Cherba. Cherba, trop poli pour être honnête ! Puis, les deux cavaliers débouchent dans une clairière... « Tiens, tiens ! J'ai vraiment de la chance », murmure le médecin-sous-lieutenant Delouis... Une vingtaine de partisans, placés là par le commissaire politique de la brigade, l'attendaient, mitraillettes hautes, prêts à l'abattre s'il s'était présenté seul, après avoir succombé à la tentation de tuer son guide et de fuir. Cherba s'est joué de lui. Il reste prisonnier.

On le ramène au P.C. où se tient cette fois Belaoussov, chef de la brigade, héros de l'Union soviétique. Il est né en Biélorussie, mais chevauche avec l'art et la fougue d'un cosaque zaporogue. Ce géant aux yeux verts, cheveux blonds, tout en muscles et os, ne trahit pas sa vraie nature : c'est une bête de proie, capable du meilleur et du pire, de massacrer cent prisonniers ou risquer sa vie pour

(1) L'autoroute Minsk-Moscou.

sauver un petit enfant. Il ricane en apercevant Delouis.

— Alors ? Je vois que le Franzouz tient à rester avec nous. Eh ! eh ! Qu'il reste ! N'est-ce pas, Genia ?

Genia Iffimovitch approuve :

— Qu'il reste !

Et devant ses camarades, elle offre au jeune médecin ennemi un bouquet de fleurs rouges ! Elle aime son ennemi. Elle en fait son butin de guerre et se soumet aussitôt à sa conquête, comme la femme dans sa vérité première, la femelle des anciens jours. Elle se donne au crépuscule, sur un lit de mousses, ardente et volontaire. Elle sent l'herbe chaude et le miel sauvage. Elle est généreuse comme la terre qui cale ses reins. A cette fougue, Delouis répond avec une fougue correspondante, une science supérieure de la volupté qui la laisse pantelante et soumise. Cette révélation fait venir sur ses lèvres des mots que son mari, officier dans l'Armée rouge, n'a jamais entendus. Elle dit à son amant :

— Toi, moï siéry balchoï volk !... Mon grand loup gris !

Les loups hurlent dans la profondeur des bois, très loin, au sud de Saoserje, là où les forêts ne renferment plus aucun être humain, même pas les partisans de Belaoussov, le grand fauve. Le médecin-sous-lieutenant Delouis reste interdit en entendant ce propos qui le sacre roi des forêts russes. Il ne trouve rien à répondre qu'une banalité française. Il lui dit :

— Toi, milaïa maïa kochka !... Ma chatte chérie.

Elle comprend mal, car un Russe n'emploie jamais le mot « chatte » dans le sens qu'il lui donne. Mais elle est contente quand même.

« Grand loup gris » et « chatte chérie » se séparent. Elle regagne son poste car, maîtresse d'un prisonnier ou non, rien ne saurait l'empêcher de remplir son devoir de femme partisan vouée à la destruction des bandits fascistes. Lui va coucher dans un

village, chez les paysans. Rien ne semble prévu pour assurer sa subsistance ou sa garde. On lui a laissé le pistolet Nagan, mais personne n'a songé à lui donner une couverture ou une gamelle ! Qu'il se débrouille ! Nitchevo !

Depuis quinze jours, maintenant, le médecin-sous-lieutenant Delouis erre dans la forêt, parfois seul, parfois en compagnie de sa maîtresse ; de sentinelle isolée en petit poste, de clairières en étangs, de hameaux en villages. Il bavarde et fait de rapides progrès dans le domaine des dialectes biélorusses. On ne lui demande aucun travail. Un matin, enfin, Genia lui dit :

— Stakevitch t'attend chez le camarade Belaoussov. Méfie-toi de lui. D'abord, c'est un juif !

— Tiens, tiens, murmure le sous-lieutenant en souriant. Un juif ? Qu'est-ce que c'est ?

Genia rougit et enchaîne d'une voix mordante :

— Je ne suis pas antisémite. C'est défendu. Mais enfin, c'est un juif. Il a voulu coucher avec moi. J'ai refusé. Nous deux : il sait. Dangereux. Fais attention !

Une heure plus tard, le médecin sous-lieutenant Delouis se présente au P.C., avec Genia. Une partie de l'état-major de la brigade et tout le personnel dirigeant du N.K.V.D. se tiennent autour d'une table. Delouis doit raconter sa vie, la vie de ses parents... Opinions politiques du père. Opinions de la mère... Le prisonnier croit-il en Dieu ? Va-t-il à l'église ? Pourquoi s'est-il engagé pour combattre la Russie ? Que pense-t-il de Staline ? Hitler ? Roosevelt ? Pourquoi n'a-t-il pas essayé de s'enfuir ? Accepterait-il de prendre la direction d'un groupe F.T.P. en Haute-Savoie ?

— Pourquoi pas ? répond « Grand Loup gris », alléché par cette nouvelle perspective d'aventures.

Puis l'interrogatoire se concentre de nouveau sur l'Eglise, les jésuites, le Vatican, la messe, la communion, les curés, les moines... Il sent que son destin tient tout entier dans ses réponses. Mais il répond

sans détour... Oui, il est catholique... Il croit en Dieu... Il assiste à la messe... Il communie. Genia paraît très embarrassée. Cherba ne cesse de sourire. Stankevitch le considère sans aménité. Puis on le fait sortir.

— C'est un menchevik, dit Cherba.

— Un religieux, affirme Boris Nicolaïev.

— Un contre-révolutionnaire, déclare Stankevitch. Il croit en Dieu... Un agent du Vatican. Pas intéressant pour nous !

Belaoussov bâille en laissant retomber à fin de course sa formidable mâchoire de fauve.

— Au mur... à fusiller !

Genia Iffimovitch prend la parole avec assurance. Elle aussi porte la veste de cuir noir. Et tout le monde l'aime et la respecte.

— Le Franzouz n'est pas un homme inutile. C'est un grand chirurgien dans son pays. Nous aurons besoin d'un chirurgien quand le matériel sanitaire promis par le camarade Kalinine sera parachuté...

— C'est vrai, nous avons besoin d'un chirurgien, confirme Schounin.

Le géant Belaoussov a rempli son bol de samagonka. Puis, un petit enfant est entré dans l'isba et le visage du grand chef s'est éclairé. Il a pris le morveux sur ses genoux et le fait sauter en cadence... Houp là !... Houp là !

Le chef de guerre a cédé sa place sur le banc à papa Belaoussov qui repeuple la Russie occidentale avec une ardeur joyeuse. Sa maîtresse en titre est la sœur de l'institutrice de Saoserje, une créature splendide, mais une belle fille l'attend aussi dans chaque forêt du territoire. Il aime la samagonka, l'amour, les enfants et la vie autant que la guerre.

— Alors, camarade Belaoussov ?

— Vous gardez le Franzouz, bien entendu ! Genia a raison. Nous avons besoin d'un chirurgien.

Delouis, sous-lieutenant médecin de la L.V.F., maintenant promu chirurgien de la brigade Belaoussov, prend ses fonctions dès le lendemain... Deux

clients. Deux hommes grièvement blessés par les mines que la section de chasse de « Bébé » Seveau vient de poser sur une piste. Delouis réclame vainement sa trousse chirurgicale, saisie par le partisan qui l'a capturé. Devant l'urgence, il opère avec le matériel primitif volé par Schounin dans un hôpital de Moghilev, à l'arrivée des Allemands. Il utilise un peu d'anesthésique éventé, trouvé dans une bouteille sale. L'ablation d'un bras demande plus de vingt minutes avec cette scie mal affûtée, ébréchée et dont la poignée branle. Le partisan serre les dents mais ne pousse pas un cri. Delouis se traite mentalement de bourreau... Et d'un ! Il attaque une jambe à demi arrachée quand, brusquement : alerte à la Luftwaffe ! Des avions allemands attaquent le village. Les mitrailleuses crépitent. Les bombes légères pleuvent. Des isbas flambent. Le toit de chaume qui couvre Delouis et ses martyrs s'envole. Mais quand le vacarme s'apaise, on entend toujours la scie de « Grand Loup Gris »... gris... gri... cri... cri... cri... qui lutte contre un fémur admirablement calcifié. Le chirurgien transpire, le cœur serré par l'angoisse de voir le patient trépasser entre ses mains...

— Tes hommes sont de bonne race ! dit-il à Genia, le lendemain.

Elle rit et répond, en français :

— Tu es piquant !

Quand il l'a rencontrée, sur le champ de bataille de Krasnij, elle ne connaissait que ces trois mots de la langue française ! Elle lui a dit : « Tu es piquant » quand il lui a jeté son colt 45 à la figure. Puis, lorsqu'il lui a fait l'amour pour la première fois ! Elle trouve piquant de voir qu'un chirurgien français, prisonnier, n'hésite pas à risquer sa vie sous les bombes allemandes, pour sauver ses camarades partisans !

— Voïna ! Nitchevo ! C'est la guerre ! répond « Grand Loup Gris » en riant. Il est jeune lui aussi. Il aime les belles filles du N.K.V.D... la samagonka, le risque, l'aventure !

En amputant les deux partisans dans ces condi-

tions abominables, il a pris un risque. Il a gagné. Les hommes survivent. Mais il les veille nuit et jour. Une nuit, Cherba vient inspecter l'infirmerie. Il rit à pleines dents et ses yeux pétillent.

— Tu n'es pas un bon marxiste ! dit-il au médecin.

— C'est vrai, constate Delouis en lui renvoyant son propre rire en écho. Mais je voudrais savoir pourquoi tu viens me raconter ça sur le coup de minuit !

« Grand Loup Gris » tutoie maintenant les chefs du N.K.V.D. et Belaoussov lui-même. C'est la guerre ! C'est la Russie ! Cherba réfléchit. Par ondes successives, qui semblent se perdre dans la pénombre, le rire qui l'illuminait s'éteint et son visage prend la sérénité impersonnelle d'un étang oublié dans un coin de forêt sauvage.

— Un bon marxiste aurait laissé mourir ces hommes ! dit-il en désignant les partisans amputés.

— Je ne comprends pas.

— Je dis qu'un bon marxiste aurait laissé mourir ses ennemis. Et toi, on t'a vu opérer sous le bombardement, risquant de donner ta peau contre la leur. Depuis, tu es là, jour et nuit, comme un père ou une mère dans la douleur, au lieu d'aller faire l'amour avec Genia ! Tu n'as donc aucune idée de ce que peut être un ennemi de classe ?

Delouis achève de rouler une cigarette dans un morceau de vieux journal.

— Pas du tout, Cherba. Je connais tout ça. Mais, vois-tu, au-dessus de l'ennemi de classe, il y a l'ennemi de la personne humaine, l'ennemi suprême : la mort ! La mort ne fait pas de politique. Elle fait son boulot et moi le mien. Défendre la personne humaine contre la mort, c'est peut-être pas très marxiste, comme tu dis, mais c'est le rôle du toubib. Le métier suprême. A un certain moment, le toubib, c'est Dieu !

— Eh ! eh ! tu ne manques pas de dialectique ! dit Cherba en rallumant son sourire.

Il lui frappe sur l'épaule.

— Allez, viens boire un coup, toubib du bon Dieu !

La journée commence toujours par la bolée de samagonka. Confortable. Un « paolitro »... Un demi-litre par homme ! Et il faut boire d'un trait son paolitro qui sent, tantôt l'essence de térébenthine, tantôt la punaise morte, le pétrole lampant ou l'éther sulfurique, selon la matière première utilisée par le distillateur. Aux yeux de Belaoussov, qui ne boit pas d'un trait son paolitro n'est pas un vrai partisan ! Il est 6 heures du matin. Les chefs de la brigade déjeunent autour d'une table dressée en pleine forêt, car l'été se prolonge à travers les premiers jours d'octobre. « Grand Loup Gris » constate que les partisans vivent beaucoup mieux que le famélique soldat allemand : viande deux fois par jour, pommes de terre et lait à volonté. Belaoussov, en effet, contrôle de vastes territoires, bien au-delà de la route Moghilev-Bobruisk, et le nombre des villages compense leur pauvreté. Cherba ne réclame à ses paysans que du lait, des vaches, des oies, des poulets, des pommes de terre, du lard. Pas la moindre profession de foi marxiste ! « Grand Loup Gris » découvre de vieilles icônes dans les isbas et si les églises des villages servent en général de grange, cela n'empêche pas les paysans de prier jusqu'au vertige...

Cherba tient le pays grâce au rayonnement de la terreur répandue par ses méthodes de guerre. La menace de la grenade serrée contre le crâne par une ficelle suffit à dissuader les paysans de passer aux Allemands comme travailleurs volontaires, policiers O.D. ou légionnaires Vlassov. Cherba, Stankevitch, Genia Iffimovitch ne s'occupent que de l'éducation politique de leurs troupes. Après la culture physique du matin, tir et manœuvres, les partisans assistent aux « amphis » du N.K.V.D... Après-midi libre, soirée libre, tours de garde espacés et brefs, corvées réduites au minimum... les obligations d'un partisan sont plus légères que celles d'un scout !

Le sous-lieutenant médecin Delouis rencontre, chez les partisans, la « pagaille librement consentie » des organisations de gauche, multipliée par les dimensions de l'espace culturel russe, mais aussi les contraintes féroces qui pesaient sur la garde d'Ivan le Terrible ! Sous le règne de Belaoussov, la discipline fait toujours la force principale des armées ; par contre, les ordres ne sont pas obligatoirement exécutés « sans hésitation ni murmure » ! Le partisan a le droit de refuser une mission qui lui déplaît, ou qu'il situe au-dessus de ses moyens. Il peut encore dire « Niet » une seconde fois. Mais, à la troisième sommation, plus d'échappatoire ! C'est la soumission ou le coup de pistolet dans la nuque, sans jugement, ou la corde si les munitions sont rares. Mais Genia ne saurait affirmer à son amant que ces principes régissent aussi les unités régulières de l'Armée rouge.

Et « Grand Loup Gris » doit reconnaître que les partisans de Belaoussov sont toujours commandés à bon escient et en temps utile, en fonction de la guerre spéciale qu'ils mènent sur les arrières de l'ennemi (ce qui n'est pas toujours le cas à la L.V.F. !).

-:-

Avec la L.V.F. les Allemands montent, dans le courant du mois d'octobre, une de ces opérations combinées qui leur sont chères pour encercler les trois Otriades de Belaoussov et neutraliser le terrain d'aviation dont il dispose au sud de Saoserje. Des unités du 3e bataillon participent au bouclage de la zone. Quand les ordres de repli leur sont donnés, les partisans ne disposent plus que de quatre heures avant la fermeture des issues ! Le médecin-sous-lieutenant Delouis se jette hors de l'isba, dans les traces des partisans qui se dissolvent dans le petit matin gris. Et, brusquement, il constate : « Zut ! j'ai oublié mes bottes ! » Il fait demi-tour. Il affronte les bombes

allemandes, risque sa vie contre une paire de bottes, capital irremplaçable !

— Pour survivre dans ta forêt, Genia, ma « chatte chérie », j'ai besoin de trois choses : mes bottes, ma brosse à dents, ma cuiller à soupe !

— « Grand Loup Gris » est bien exigeant, répond-elle. Pour vivre, nous avons seulement besoin de l'idéal soviétique !

Mais la réalité des faits dément les convictions de sa maîtresse. Un soir, installé avec elle dans la « Zemlianka » du nouveau secteur qui les accueille, après un décrochage réussi à deux heures près, il assiste à un attentat qui relève de la loi de la jungle. La « Zemlianka » est une cabane forestière qui joue un rôle essentiel dans la vie des partisans, en hiver surtout. Une fosse de trois mètres sur deux, creusée à un mètre de profondeur, est coiffée par une hutte très basse — 0,50 m à 1 mètre — formée non de rondins, mais de branches clayonnées sur des piquets. La partie aérienne de la « Zemlianka » est ensuite recouverte de terre et de mousses. Parfaitement mimétisée avec la végétation, elle devient complètement invisible lorsque la neige la recouvre. Elle s'avère fraîche en été, chaude en hiver. Les hommes qui l'habitent dorment sur un lit de fougères au mois d'août, des peaux de moutons au mois de janvier. Si la température devient très rigoureuse, les partisans allument une sorte de poêle de tranchée formé par quatre plaques de tôle rivées. Mais la « Zemlianka » n'est pas seulement un abri irremplaçable, c'est aussi un poste de combat.

« Grand Loup Gris » est assis en tailleur sur le seuil de la « Zemlianka ». Il rêve. Le crépuscule transforme les sapins en hautes quenouilles de laine bleue. Les nocturnes, déjà, battent des ailes et inscrivent, entre les troncs, les arabesques de leur vol mou. Un partisan avance lentement sur un layon, apparaissant et disparaissant entre les massifs de fougères, les mains dans les poches, la grosse cigarette de « makhorka » et de papier journal à la bouche. Il

n'aperçoit pas Delouis et Genia, ni la « Zemlianka » aux couleurs de la mousse et de la terre. Delouis est en train de mâcher la tige d'une girolle.

— Chez nous, il n'y a que les juifs pour manger ça, dit Genia avec dégoût.

— Tiens, ironise « Grand Loup Gris », voilà que tu redeviens antisémite ?

Elle hausse les épaules.

— Non. C'est défendu ! Mais c'est comme ça, chez nous, seuls les juifs...

Un coup de feu claque tout près d'eux, mais amorti, comme un rot vite escamoté. On a dû tirer avec une carabine munie d'un silencieux. Sur le layon, le partisan tombe, la face en avant, sans un cri. « Grand Loup Gris » veut s'élancer. La femme le retient.

— Ne bouge pas !

Ils attendent. Puis ils voient émerger des fougères un autre partisan qui jette des regards méfiants autour de lui, s'avance, se penche sur sa victime et lui arrache ses bottes. Ce sont de magnifiques bottes neuves provenant d'un lot parachuté quelques jours plus tôt. Il ramasse aussi la cigarette du mort, remet sa carabine à l'épaule, s'éloigne avec les bottes volées sous son bras. Delouis éclate de rire.

— L'idéal soviétique ne remplace pas toujours une paire de bottes neuves ! dit-il sur un ton à la fois ironique et désabusé.

— Tais-toi ! gronde la femme.

Les bottes servent parfois de thème à leurs querelles d'amants. Un matin, au réveil, « Grand Loup Gris » demande à Génia :

— Tu devrais cirer mes bottes puisque j'ai trouvé du goudron de bouleau...

Elle répond « Niet » sur un ton farouche.

— Ça t'ennuie, ma petite chatte ?

— Je suis ta maîtresse. Je ne suis pas ta femme !

Ce rappel à l'ordre éclate comme le cri des bêtes sauvages dont ils partagent la vie. Au cœur de la

grande forêt, la femme aristocratique n'accepte aucune servitude autre que celle de l'accouplement. Mais elle se soumet alors avec enthousiasme. Grand Loup Gris la possède sur le foin des granges, les lits de fougères des « Zemliankas », les tapis de mousses. Elle se montre à la fois très libre et très secrète. Elle affirme sa liberté devant ses camarades, mais leur dissimule ses accouplements. Elle réserve à son amant le privilège de contempler sa face transfigurée, ses yeux révulsés posés, comme deux étoiles, au centre de l'aura de ses cheveux blonds dénoués, ses narines qu'un démiurge fait palpiter quand elle atteint le sommet de son plaisir ; mais l'Otriade entière peut entendre son cri, ce cri de bête admise, pour quelques secondes, sur le seuil de la divinité !

Maintenant il peut, s'il le veut, devenir un jour « héros de l'Union Soviétique », ce chirurgien qui entonne aussi vite que Belaoussov lui-même son « paolitro » de samagonka ! On n'attend plus que l'avion qui doit le conduire à Moscou. Sur un aérodrome de fortune s'allument, chaque soir, des feux qui dessinent le T d'atterrissage. Mais une fois seulement, un pilote a réussi à se poser autrement qu'en catastrophe. Avec un Douglas DC 3 fourni par les U.S.A. au titre du « Prêt et Bail » ! Il apporte un lot de « chapkas » pour l'hiver, des piles pour les appareils de radio, mais aussi des munitions destinées au front d'Ukraine et des appareils de mesure réclamés par une usine de Sibérie ! Simple erreur ! Mais... Nitchevo... la Russie est grande ! Il doit embarquer le sous-lieutenant-médecin Delouis avec les blessés graves qu'il a fait aligner sur l'herbe mouillée. Soudain, une douzaine de silhouettes se détachent de l'ombre. Ce sont des pilotes abattus pendant l'été, au-dessus de la Biélorussie, et réfugiés chez les partisans. Ils braquent leurs mitraillettes sur les blessés, puis occupent toutes les places qui leur étaient affectées dans l'avion. Ils sont pressés de retrouver leurs bases, leurs machines, de retourner à l'assaut des colonnes allemandes et des cités endormies. Delouis n'insiste

pas et sa dernière chance de voler un jour dans le sens de l'histoire s'efface, avec l'avion.

Depuis, il se contente de réclamer régulièrement du matériel sanitaire par la liaison radio.

Dénué de matériel et de médicaments, le sous-lieutenant-médecin Delouis se voit, par contre, offrir chaque jour un véritable arsenal dialectique. Vers seize heures, un jeune partisan de la section N.K.V.D. le prend en charge. Ils partent en forêt, s'installent sur un tapis de mousse, un tronc couché ou dans une « Zemlianka ». Le partisan ouvre un manuel et lit lentement :

— L'appropriation de la plus-value obtenue par les moyens de production...

Il relève la tête, considère le docteur avec bienveillance et ordonne:

— Répète !

« Grand Loup Gris » répète. Le partisan reprend sa lecture :

— Le matérialisme historique et dialectique enseigne que...

Delouis n'écoute plus, il contemple une fleur, mâchonne la tige d'une girolle ou pense à Genia. Parfois il répète quelques mots, au hasard.

— Pas bien ! Toi mauvais élève ! dit le Russe.

Puis il reprend laborieusement les versets de son catéchisme.

— La religion est l'opium du peuple...

— La religion est l'opium du peuple, dit Delouis en bâillant.

— Tu ne dois pas bâiller. C'est très intéressant !

Quand il retrouve Genia, le soir, dans une grange de village, ancienne église ou bâtiment de kolkhoze, il lui conte les déboires de son instructeur et rit.

— Il ne faut pas rire. C'est très intéressant. Tu dois devenir un bon marxiste pour faire de grandes choses quand tu rentreras dans ton pays ! proteste Genia.

Delouis hausse les épaules.

— Vois-tu, Genia, le marxisme représente une for-

midable conquête pour les Yacoutes, les Samoyèdes, les chasseurs du Iénissei, les Kirghizes ou les Kalmoucks, mais je t'assure que ça fait bien rigoler les Français ! Il y a longtemps — plusieurs siècles — que nous avons dépassé ce stade d'organisation des collectivités primitives !

D'ailleurs, en dehors du petit cercle formé par les hommes du N.K.V.D., on parle fort peu de marxisme, mais surtout de la terre russe, de la patrie russe et des bandits nazi-fascistes qu'il faut chasser. Avec Belaoussov, le médecin-sous-lieutenant Delouis discute surtout armes de précision et chevaux de course. Une fois seulement, le chef partisan lui a demandé pourquoi il croyait en Dieu.

— Parce que je n'aurais pas le courage de vivre sans une promesse d'éternité !

— Nous sommes immortels à travers nos enfants et les arrière-petits de nos enfants, et ainsi jusqu'à la fin ! répond Belaoussov qui ajoute, en désignant ses parties sexuelles :

— Mon éternité est là ! Allez ! Buvons à l'amour ! Buvons à la Russie éternelle (1) !

(1) Au mois d'octobre 1943, le sous-lieutenant médecin Delouis rejoignait les lignes allemandes, à l'ouest de Moghilev. Les légendes de la L.V.F. prétendent qu'il fut obligé d'abattre une sentinelle. Rien n'est plus faux. Il quitta les partisans les mains dans les poches au cours de l'euphorie provoquée par une beuverie générale. Soumis pendant quinze jours à un interrogatoire serré par les services de sécurité de la IVe armée du général Henrici, Delouis réussit à prouver sa bonne foi. Renvoyé en France, il devait retourner sur le front de l'Est en 1945.

9

LA bise. La neige. La neige est encore rare le 1er décembre. La bise va la cueillir au fond des ravins et la souffle au nez du lieutenant Le Fauconnier et du caporal Walter, accroupis sur leur traîneau. Ils vont de Krugloje à Tolotchin. Le Fauconnier regagne Smorki. Le caporal Walter part en permission. Il a vingt ans. Il est arrivé avec le troisième renfort. Ce bachelier-philo, un peu « phraseur », trop « littéraire » parfois, est candidat à la croix de fer ou la croix de bois. C'est un guerrier déjà redoutable, dont le nom revient dans les conversations de popote du 1er bataillon. Tout le rapproche de Le Fauconnier. Lui aussi se bat pour des mythes. Il s'affirme national-socialiste.

Sur la route de Krugloje à Tolotchin, des équipes de femmes ont remplacé les conducteurs russes chargés, en été, de faire sauter les mines à l'aide d'une herse que tire un cheval dirigé en « longues guides ». Quand la mine explose, herse et cheval disparaissent, mais les guides et l'homme qui les tient, 20 mètres en arrière, peuvent resservir ! Encadrées par la Todt, les équipes de femmes préparent maintenant la route pour l'hiver : fascines, pavés, planches. De loin en loin, une inscription bilingue : « Ne quittez pas la route, les bas-côtés sont minés. » Aux portes de Krugloje, deux corps de partisans momifiés par le gel se balancent sous des potences. Chacun porte une planchette accrochée au cou : « J'étais un partisan. » Mais, en vue de Tolotchin, un autre pendu exhibe, en sautoir, la mine même qu'il allait poser lorsque les hommes de la Todt l'ont surpris.

— Mauvais, très mauvais ! murmure Le Fauconnier. Si les Allemands reviennent à leurs méthodes de répression de 1941, c'est qu'ils perdent leur sang-

froid. Un jour ou l'autre, la Wehrmacht pourrait bien piquer une crise de nerfs.

— Vous croyez ? demande Walter.

— Je n'ai pas le droit de douter de la victoire, car j'appartiens au Führer comme vous, Walter. Seulement, la lucidité doit rester notre privilège cartésien !

Neige grise. Forêts grises et noires. Le vent cruel découpe la peau des joues avec ses couteaux, lames de rasoir, bistouris, scalpels de glace. L'autoroute Minsk-Moscou que le traîneau franchit, d'un seul élan, luit, verglacée, déserte. Puis, Tolotchin allonge ses maisons basses, déjà englouties dans l'ombre à 4 heures de l'après-midi. Le village qui va servir de base au 3ᵉ bataillon se défend contre la peur et la nuit : réseaux de fils de fer barbelés, blockhaus de rondins, nids de mitrailleuses, miradors...

L'isba réservée aux passagers est bondée.

— Tiens, Cuny ! Quel bon vent ?

— Vent d'est... vent d'ouest ! Je rentre de permission.

— Tiens Seveau !

Seveau est en route pour Klebani, dernier point d'appui au nord du nouveau dispositif que le 3ᵉ bataillon installe à partir de Tolotchin et de Bobr. Il prend la forme de deux mains posées sur la carte d'une région encore inconnue de la L.V.F. et occupée par six mille partisans environ. La main gauche s'ouvre à partir de Bobr et ses doigts atteignent Prudinki, Ossinovska, Obschuga, Saborie, Lonskaïa, Ploskoï. La main droite, appuyée sur Tolotchin, va se refermer sur des villages perdus, à travers des zones forestières et marécageuses que les Allemands n'ont jamais réussi à contrôler : Mechkovo, Volossovo, Sokolino, Uschveïski, Klebani-Obolzy. Au fur et à mesure de la formation de ses compagnies, le nouveau 2ᵉ bataillon assurera la relève du 3ᵉ sur les territoires qu'il contrôle depuis six mois, entre Krugloje, Dubovoje, Tchepelevitchi, Micheïkovo. Grâce

aux efforts du colonel Puaud, la L.V.F. prend un nouveau visage.

— J'ai assisté aux conférences de Puaud, en zone Sud. C'est un politicard ambitieux ! dit l'aspirant Bertrand, un jeune qui monte en Russie pour s'incorporer aux cadres du nouveau bataillon.

— Ça ne me gêne pas ! réplique Le Fauconnier... Du moment que l'ambition de Puaud passe à travers la L.V.F. ! Grâce à lui, nous aurons bientôt le régiment. Et si Puaud recrute la brigade, eh bien, il sera général ! Bravo ! Quelle manière bien française d'observer toujours les choses par le petit bout de la lorgnette ! Messieurs, au lieu de cette éternelle critique, j'aimerais vous entendre utiliser quelquefois ce magnifique verbe allemand : *Glauben !... Ich glaube !* Je crois !

— Impossible de traduire : « Je crois en Puaud » ! dit le sous-lieutenant Cuny en riant.

« Bébé » Seveau désigne la boucle de son ceinturon.

— Dis-moi, Le Fauconnier, que préfères-tu : *Gott mit uns* ou... *Puaud mit uns* (1) ?

— Dieu est mort, Puaud vivant ! C'est un bel homme, de bonne race. Donc, pas d'hésitation : « *Puaud mit uns* » !

Et il ajoute en riant :

— Dieu et Puaud ont d'ailleurs quelque chose en commun : ils aiment les gros bataillons !

— A quelle heure le train pour Brest-Litovsk ? demanda Walter.

— Il passe d'habitude vers onze heures du matin. Mais aujourd'hui, il a pris six heures de retard. La loco bouzillée par les Popov, près d'Orcha...

Le vent. La neige. Le froid. A travers les cloisons, on entendait les bribes d'une conversation téléphonique, amorcée entre Perrin, nommé adjudant faisant fonction de « Spies » à la compagnie Cousin, et son

(1) Au cours des deux guerres mondiales, la boucle du ceinturon de l'armée allemande portait le devise : « Gott mit uns » (« Dieu est avec nous »).

camarade Baker qui tenait un point d'appui dans le nord...

« Je m'amène avec le remboursable ! annonçait Perrin... Quand ?... Mais je pars tout de suite... Quoi ?... Je suis fou ?... Voyons, quinze kilomètres... c'est l'affaire d'une heure !... Comment ? Tu ne tiens pas à venir chercher ma barbaque demain matin ?... Quoi ?... Si je tiens à ma peau ? Bien sûr, vieille andouille !... Demain matin ?... Escorte ?... Vingt hommes, deux F.M., un mortier... Sans blague ? Alors ce sont maintenant les partoches qui surveillent le bataillon ?... Drôle de coin !... »

— C'est un drôle de coin ! confirma le sergent, chef de la patrouille, qui passait pour vérifier la bonne occultation des fenêtres... La semaine dernière, les partoches se sont laissé enfermer dans le village, à l'heure du couvre-feu. Ni vu ni connu, n'est-ce pas ? Rien ne ressemble à un O.D. ou un bouzeux comme un partisan déguisé ! Pendant la nuit, ils sont venus frapper à la porte, oui, mon lieutenant, ici même, la porte de la salle des passagers que vous occupez. Ils ont crié, en allemand : « Alerte, camarades ! » Y avait sept gars dans le dortoir, sept Boches qui rentraient de perm. Ils sont sortis, un par un. La nuit était très noire. Les partisans les ont poignardés au passage. Ni vu, ni connu ! Quand la patrouille a donné l'alerte, les salopards avaient joué Rip !

Une gêne indéfinissable alourdissait les regards qui se posaient sur la porte, les bat-flanc, les armes.

— Les partoches peuvent venir ! On les recevra avec les honneurs ! gronda Walter en disposant près de lui sa torche électrique et sa mitraillette.

Ses yeux brillaient, ses narines palpitaient, un sourire aiguisé retroussait ses lèvres. Le Fauconnier le considérait avec bienveillance et pensait : « Celui-ci est né avec sa vocation de guerrier, comme d'autres leur complexe de pédéraste ! » Puis, il s'assit auprès d'une lampe, posa l'*Odyssée* à couverture crasseuse qu'il avait tirée de son sac sur un coin de table, et se mit à inscrire des notes en marge du texte grec. Cuny

ouvrit une boîte de sardines norvégiennes, grignota la chair bleue qui baignait dans une saumure infâme...

Dans le bureau voisin du dortoir des passagers, on entendait la voix de Perrin qui, lassée par quatorze heures d'engueulades avec les sous-officiers de l'E.M.L.A., le maître armurier, les garde-mites, la patrouille, le sous-off de semaine et les caporaux de jour, appelait la répartition du « remboursable ». « Remboursable de Noël... par homme... 312 cigarettes, 24 cigares, 5 paquets de tabac, 20 boîtes d'allumettes, 5 plumes, 50 « franchise militaire », 1 savon, 2 tubes pâte dentifrice, 5 lames de rasoir, 1 bougie... voyons... pour la section Baker, ça fait... »

Puis, on entendait le long gémissement du vent de décembre et le glissement soyeux de la neige dont les tourbillons encerclaient l'isba. Les vers de l'*Odyssée* dansaient sous les yeux fatigués du lieutenant Le Fauconnier... « Les Dieux, avares de leurs bienfaits, n'accordent que rarement au même homme les dons de la beauté physique, de la saine raison et de la parole sensée... » A la volonté des Dieux succédaient, sans hiatus, 400 grammes de bonbons, un gâteau d'une livre, un bloc de gelée, une pipe, un paquet de capotes anglaises, un paquet d'enveloppes, un bloc de papier à lettres... Distribution des colis Pétain pour le 24 décembre... pas encore arrivés...

— A propos des colis Pétain, dit le sous-lieutenant Cuny, j'ai profité de ma perm pour aller fourrer mon nez dans les bureaux de la rue Saint-Georges. En principe, nous devons recevoir un colis par mois, comme les prisonniers. Depuis dix mois que je suis au bataillon, j'en ai touché quatre ! Où vont les autres ? Mystère ! Versailles dit : « C'est la rue Saint-Georges ! » La rue Saint-Georges dit : « C'est Kruszyna ! » Et je voudrais bien savoir qui est-ce qui pique en passant tous les paquets de Gauloises ?

Il cracha en direction du four, ses yeux prirent un éclat métallique et dur. Il serra les poings.

— Tous ces gens me dégoûtent ! dit-il. Aussi bien ceux qui écoutent la radio anglaise que ceux qui vont lécher des bottes allemandes rue de Lille ou au Majestic ! Un peuple de veaux ! Un seul idéal : le râtelier ! Des veaux ! Des veaux ! Ah ! il faut voir les cadres de la L.V.F. Des cadres ? Des cadres ? Ils trafiquent avec nos colis, les cartes d'alimentation des engagés ou leurs nippes, leurs chaussures, et revendent l'essence au marché noir. Les dactylos volent, couchent avec les Allemands et recopient les fiches des camarades pour se dédouaner, plus tard ! Le scandale est si grand, que le contrôleur des dépenses engagées nommé par Laval a fini par démissionner (1) !

— Ça t'étonne ? dit Le Fauconnier... Depuis les Croisades, tous les guerriers ont toujours été cocus ! Faites comme moi : pas de femme, pas de perm jusqu'à la fin de la guerre. Mais, quand nous réglerons les comptes, nous leur expliquerons les très saintes écritures... « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! »

— Ce qui me gêne, reprit le sous-lieutenant Cuny sur un mode moins passionné, c'est de servir d'alibi à tous les profiteurs de la collaboration !

— Mon cher Cuny, trancha Seveau, vòtre naïveté vous honore. Mais pourquoi voulez-vous que le Français, né chapardeur, se lance à la conquête des prix de vertu parce qu'une poignée de farfelus se battent dans la L.V.F. ? Nos compatriotes se foutent aussi bien de la L.V.F. que des prisonniers ou des F.T.P. Ce qui les intéresse, c'est de ponctionner les colis Pétain, sans vouloir rien connaître du destinataire, légionnaire ou prisonnier ! L'homme reste ce qu'il est : intelligent, astucieux, resquilleur au niveau français, honnête, bête et discipliné au niveau allemand. Une guerre n'y peut rien changer !

— Mais tout changera, dit Le Fauconnier sur un

(1) M. Paoletti, nommé contrôleur des dépenses engagées à Madagascar, après la guerre, et disparu dans une catastrophe aérienne.

mode glacé, quand nous serons en mesure d'imposer la dictature des races supérieures. Le sang riche au sang pourri ! Pour y parvenir, je suis prêt à liquider, comme les communistes, les cinq millions de Français qui paralysent la France. Eux rateraient leur affaire en visant l'ennemi de classe, nous réussirons la nôtre en attaquant le déchet biologique qui tient le haut du pavé ou peuple les asiles et les prisons. Si j'arrive un jour au pouvoir, la France regrettera Hitler avec des larmes de sang !

Ses yeux étincelaient, une sombre ardeur durcissait son visage, ses muscles roulaient sous la laine du chandail.

— Tu es fou ! dit Seveau. D'abord, tu ne seras jamais au pouvoir !

Il baissa le ton de sa voix, se rapprocha des camarades français groupés autour de la table et dit, sans que les autres passagers puissent l'entendre :

— Pour la raison très simple que la guerre est perdue. Perdue depuis Djukovo... Décembre 1941. La Légion n'est pas entrée à Moscou en 1941, elle va donc sortir de la Russie en 1944. Avec un grand coup de pied dans le cul !

— Alors, pourquoi te bats-tu ?

Seveau éclata de rire.

— Parce que ça m'amuse ! C'est ma vocation, comme celle de Walter. Destin personnel ! Egoïsme suprême ! Il n'y a de destin qu'individuel. Toi, tu sacrifies au sens de l'histoire, comme les cocos, coco toi-même quant aux méthodes. Moi, je crois au sens de « mon » histoire !

— Après une défaite de cette envergure, il n'y aura plus d'histoire pour nous, Seveau !

— Erreur. Je vais reprendre les projets de Prévost. Et je réussirai, car je possède l'expérience de la section de chasse qui lui manquait.

Avant de sauter sur une mine, près de Dubovoje, quelques mois plus tôt, et de mourir à l'hôpital de Slavnoje, dans les bras du commandant Panné, sans avoir pu s'achever avec sa propre mitraillette comme

il l'avait essayé, le lieutenant Alain Prévost avait jeté les bases d'une prodigieuse aventure. Adoré de ses hommes, devenu en quelques mois un chef prestigieux, ce Saint-Cyrien de 24 ans refusait toute perspective de défaite. « Si l'Allemagne est battue, disait-il à ses fidèles, nous restons dans les marais du Pripet, avec nos armes, les meilleurs chevaux de la compagnie, mais, par armes et chevaux, j'entends armes russes, les seules que nous pourrons approvisionner en pillant les dépôts du N.K.V.D., et chevaux russes, les seuls qu'on puisse remplacer et qui soient adaptés au pays. Nous hivernerons dans les hameaux isolés, après avoir « zabralisé » leurs habitants pour éviter les dénonciations. En cas d'attaque, nous disparaîtrons aussi vite que les partisans pour resurgir en Ukraine, dans le Kouban, en Mongolie extérieure. »

— Prévost aurait peut-être fait une belle carrière de général chinois, dit Seveau. Cela s'inscrit très bien dans le cadre d'un destin individuel. Jean Fontenoy fut bien l'amant de Mme Tchang Kaï-Chek ? Pourquoi ne deviendrais-je pas, maintenant, officier d'ordonnance de son mari ? Je pillerais les rives du Yang-Tsé-Kiang ou les bords du lac Baïkal ! Armes modernes et méthodes anciennes ! Tout cela est très raisonnable, mais il faut une troupe de fer, décidée à couvrir 100 kilomètres par vingt-quatre heures, sacrifier ses traînards, vivre de graines de tournesol ou de racines si les circonstances l'exigent. Si les Allemands perdent la guerre, notre liberté est à ce prix.

Le Fauconnier rêvait, les yeux mi-clos, le coude posé sur la carte que Seveau avait étalée devant lui et qui représentait la zone du Pripet. Il dit enfin :

— Je fais deux objections. Gagner la Sibérie en combattant avec une force d'irréguliers, facile à constituer à partir de nos groupes de chasse, pour finir dans quelque village oublié, sur les bords de l'Ienisseï ou de l'Amour, est possible, très possible même. Seulement, pour réussir, il faudrait partir de l'Oural ou du Caucase. Tu ne t'échapperas jamais du Pripet.

Trop à l'ouest. La Russie d'Europe est trop peuplée, trop quadrillée par le N.K.V.D... Seconde objection. Elle tient dans un mot : pourquoi ? Sauver notre peau au prix de fatigues et de misères surhumaines en retournant à l'âge du bronze ? Non. L'égoïsme de ton aventure m'épouvante. Si nous devons survivre à une guerre perdue, c'est uniquement pour préparer la suivante, avec d'autres méthodes mais un objectif inchangé : assurer pour des millénaires l'indépendance, puis la domination du monde blanc, très stricte, sur les races inférieures qui profilèrent et menacent son existence même, et par conséquent un ordre humain, le seul qui soit acceptable pour nous, et qu'on appelle « civilisation ». Mais, enfin, nous n'en sommes pas encore là !

-:-

Les partisans n'ont pas encore pris l'habitude de déposer leur carte de visite chez Mayol de Lupé comme les officiers des deux bataillons. Cependant, Jean, comte de Mayol de Lupé, reçoit, sans aucune exclusive, dans l'isba qu'il occupe, à Sokolovitchi, non loin du P.C. régimentaire du colonel Puaud. Elle tient tout à la fois du salon de thé, du confessionnal et du cabinet où le Doge de Venise règle l'avancement de ses lieutenants aux galères. Sur la table grossièrement équarrie traînent quelques lettres, à côté d'un pistolet Mauser et de l'autel portatif enfermé dans sa valise de cuir. Posés sur un angle du four : deux portraits dans un cadre serti de pierres précieuses, celui de la mère du prêtre-guerrier, née princesse de Carraciolo, du père qui porte haute cravate noire et col dur, comme pour affirmer et affermir la raideur de ses convictions légitimistes qui l'ont poussé à servir le roi de Naples plutôt que de reconnaître l'empereur Napoléon III. Pendue à un clou servant de patère : la veste d'uniforme de « Monsignore ». Cette veste d'officier Wehrmacht ne porte pas d'écusson tricolore, comme les autres. Par décret spécial de

l'O.K.W., l'aumônier est dispensé de cette manifestation d'allégeance. Comme son père, Jean comte de Mayol de Lupé conteste la légitimité de tout pouvoir établi depuis le 21 janvier 1793 et, par conséquent, celle du drapeau de la République.

Pour l'instant, et tout en recevant ses légionnaires en homme d'ancien régime, dans le style le plus démocratique qui soit, réservant le même accueil bienveillant au simple conducteur d'attelage qu'au colonel Puaud commandant le 638e régiment, le comte Jean fait sa toilette. Nu. Le visage boucané, plus tendu qu'un parchemin finement ciselé par mille rides, qui le figent déjà dans une sérénité d'outre-tombe, le torse bronzé encore athlétique, contrastent avec les jambes longues, grêles, blanches de ce vieillard de soixante-neuf ans qui affronte, pour la dernière fois, le début de l'hiver russe. On frappe à la porte de l'isba.

— Entrez ! dit « Monsignore » de sa voix claire et haute comme l'écriture de ces lettres qui traînent sur la table et dont l'une, adressée à l'O.K.H., représente le vrai tableau d'avancement de la L.V.F., prépare les promotions d'officiers, élève les uns, rejette les tièdes, les suspects, les incapables, dans les ténèbres extérieures. Ses jugements sont précis, objectifs, rarement contestés par la direction du personnel à la Bendelstrasse. Miséricordieux quand il s'agit de juger le chrétien, Mayol de Lupé se fait incroyablement dur lorsqu'il croit défendre le christianisme, en affûtant son fer de lance : la L.V.F. protectrice de l'Occident contre le Bolchevisme ! Il a tout ramené aux grandes simplifications médiévales, comme Hitler dont il dit : « En dépit de toute apparence, c'est le dernier défenseur des Croyants ! » Il sait reconnaître les ennemis de l'Eglise sous le déguisement intellectuel le plus raffiné. Dans la lettre qu'il adresse à l'O.K.H. figure, parmi d'autres jugements terribles, celui qui condamne Le Fauconnier :

« Officier téméraire et perdu d'orgueil. Haute cul-
« ture mais dangereuse par ses sources laïques. Sus-

« ceptible de dévoyer ses camarades par son culte du « matérialisme. Avec l'étoffe d'un saint, finira dans la « peau d'un communiste. A demandé sa mutation « dans la S.S. Aussi dangereux pour la Waffen S.S. « que la L.V.F. Meilleure utilisation : commando « division Brandebourg. »

Pas de pitié pour pour les ennemis de l'Eglise !

Comme les princes qui dominent ce monde livré aux forces occultes, Jean, comte de Mayol de Lupé, règne et ne gouverne pas. Il laisse l'ombre du pouvoir à Doriot, chef de parti rue des Pyramides, à Paris, et officier de renseignements au 3ᵉ bataillon, à Demessine, grand maître de la place Malesherbe, à l'intendant Agostini, administrateur de la rue Saint-Georges. Avec son génie florentin de l'intrigue, associé au fanatisme de Loyola dès qu'il s'agit de défendre les institutions chrétiennes, il se fait entendre quand il lui plaît de Pétain, Himmler, Abetz, Stulpnagel ou du nonce apostolique.

— Entrez ! répète « Monsignore ».

Le brigadier Rabat se présente et tombe au garde-à-vous, suffoqué par la vision de ce grand vieillard nu, en train de se savonner les parties sexuelles, tout en orientant vers lui ce visage aux yeux d'aigle où la bonté, la charité, l'indulgence, viennent corriger le reflet d'une volonté fanatique.

— Mon petit, dit-il, je pense qu'il est moins indécent de te faire assister à ma toilette que de te laisser attendre à l'extérieur avec un froid pareil !

Rabat pense : « Tout en se lavant les couilles, Monseigneur trouve le moyen de m'enseigner la politesse des grands ! Il est formidable ! »

— Alors ? Tu rentres de permission ? demande le comte.

Servi tant en Russie qu'en France par un réseau serré d'informateurs bénévoles et doué d'une mémoire prodigieuse, Mayol de Lupé n'ignore rien de ce qui se passe autour de lui.

— Mais oui, Monseigneur, murmure Rabat éberlué.

— As-tu battu le record de durée sur Versailles-Kruszyna ?

— Non, Monseigneur, il est toujours détenu par Barthes de Montluc, avec quatre-vingt-treize jours, répond Rabat qui a noté, perçant sous le ton enjoué du prêtre, la menace d'un reproche voilé.

Le sergent Barthes de Montluc détient, en effet, le record de durée dans cette « guerre buissonnière » menée par les légionnaires, depuis deux ans, entre la Russie et la France.

Partant en permission, le légionnaire reçoit un ordre de route pour le dépôt de Kruszyna. A la gare frontière de Brest-Litovsk : douche et désinfection du linge et de l'uniforme. L'Occident se défend là contre les poux et le typhus. A Kruszyna, de nouveau, épouillage puis visite médicale. Reconnu bon pour un voyage en terre civilisée, l'homme reçoit un nouvel ordre de route pour Versailles où l'administration militaire lui délivre, enfin, son titre de permission de vingt et un jours. Impossible de tricher avec ces trois semaines, aussi le jeu de la « guerre buissonnière » consiste-t-il à faire traîner en longueur les voyages Kruszyna-Versailles et Versailles-Kruszyna, pour lesquels les Allemands ont oublié de fixer un délai ! Lacune fatale ! Car dès qu'il pénètre dans une gare, l'amateur emprunte le premier train venu et roule vers l'inconnu. Si les Feldgendarmes examinent, en cours de route, son titre de transport, et se lancent dans une longue explication avec une bonne volonté inlassable, et la plus grande bienveillance au vu de l'écusson tricolore cousu sur la manche du voyageur, celui-ci répond :

— Nichts verstehen !

Il ne comprend plus l'allemand. Plus un mot d'allemand !

Les Feldgendarmes insistent un peu, puis lèvent les bras au ciel et se retirent en murmurant un : « Franzose, gross filou ! » modérément réprobateur. L'homme continue son voyage. Au petit matin il se trouve à Milan. Ou bien à Vienne. On a vu débar-

quer des légionnaires au Pirée, à Constanza, Oslo, Stavanger ! Quand le site lui plaît, ou s'il juge le vin loyal et les filles belles, le légionnaire se présente au centre d'accueil le plus proche... Un Français ? Quelle aubaine ! On lui fait raconter son voyage et parler des Folies-Bergères, de Gide ou de Bergson selon le niveau des cultures en présence. On le nourrit. On l'abreuve. Puis on le remet en route.

De centres régulateurs en gares de triage il se retrouve bientôt à Paris ! La police militaire l'en chasse après de longues palabres, dominées par un interprète toujours bienveillant. Ayant exploré le sud de l'Europe, le légionnaire repart vers le nord. Si les filles de Copenhague l'enchantent, il se fait porter malade dans le premier hôpital venu. On le gardera bien en observation pendant quelques jours, quelques semaines. Puis on le remet en route et le voici revenu... à Paris ou Carcassonne. Une visite aux vieux parents s'impose. Peut-être a-t-il le temps de revoir sa fiancée, ou sa femme et ses enfants ? Il distribue des bonbons vitaminés et, hop ! le voilà reparti vers de nouveaux horizons. Jamais le temps de paix ne lui procurera pareille aventure !

La durée moyenne du voyage entre Versailles et Kruszyna est de quinze jours pour un parcours normalement couvert en trente-six heures, jusqu'en 1943. Cependant, le record de durée pour la « guerre buissonnière » appartiendra jusqu'à la fin au sergent Barthes de Montluc : quatre-vingt-treize jours. Une performance de roi fainéant !

Mais, parfois, le voyageur s'enfonce vers les perspectives insolites et se désintègre en tant que légionnaire français. Il rencontre une unité combattante dont le prestige lui en impose. Il s'y incorpore et monte avec elle sur le front. C'est tantôt la Waffen SS, tantôt la Légion Wallonie (très récherchée parce qu'on y parle français). Parfois on retrouve un Français aux commandes d'un char. Il poursuit sa « guerre buissonnière » en direction de Stalingrad ! Les Allemands ont aperçu des porteurs de l'écusson

tricolore dans le Caucase. Certains se sont fait tuer avec les chasseurs polaires de Petsamo.

Au début de l'année 1945, le général Puaud adressera un rapport à l'O.K.H. sur cette situation des Français « européens » avec prière d'acheminer sans retard, sur la SS Brigade « Charlemagne », les amateurs de « guerre buissonnière », tous ces touristes pacifiques ou belliqueux. Et il verra débarquer à Greifenberg ou Wildflaeken, un millier d'hommes qu'on croyait morts depuis longtemps. Certains avaient engraissé et possédaient un compte dans une banque suisse, enrichis par mille trafics, d'autres avaient oublié une jambe sur quelque front lointain, gagné quelque croix « Pour le Mérite » dans cette « guerre buissonnière » à laquelle les Allemands ne comprirent jamais rien.

Rabat n'a battu aucun record... Quinze jours à peine, juste le temps de visiter Schönbrunn et de déambuler sur le Prater viennois. Il cède la place au capitaine Bassompierre qui vient présenter ses devoirs. Le four de l'isba apostolique distille sa chaleur silencieuse. « Monsignore » tend sa main rugueuse, une main de soldat et pose, sur le capitaine, son double regard qui condamne et absout dans le même temps.

— Alors, mon fils ? Il paraît que vous faîtes maintenant rendre les honneurs aux combattants de Bir-Hakeim ? dit-il.

Bassompierre sourit et répond :

— C'est une légende, Monseigneur ! Quand je commandais le 1er bataillon par intérim, je suis venu inspecter mon ancienne compagnie, à Vidridza, le 2 novembre. Avant de faire envoyer les couleurs, j'ai jugé bon d'adresser quelques paroles aux légionnaires. Je leur ai dit, entre autres choses — et je me souviens exactement de mes paroles : « Je vous invite à penser, avec ferveur, à tous nos morts, ceux de 1939-1940, ceux tombés en Russie et ceux de Bir-Hakeim. » Puis nous avons rendu les honneurs au drapeau.

— J'aime mieux cela, dit Mayol de Lupé. Il faut éviter les histoires avec l'E.M.L.A. Et quelle histoire si vous aviez commandé une prise d'armes en souvenir de Bir-Hakeim !

Bassompierre a retiré ses grosses moufles en peau de mouton, sa lourde pelisse, la chapka et s'est assis sur l'invitation de « Monsignore » commandant de la L.V.F. *in partibus* et directeur de sa conscience chrétienne. Le capitaine est jeune. Officier de réserve sorti de Saint-Cyr, il a servi au 74ᵉ B.A.F. durant la « drôle de guerre ». Il a défendu le fort de Conchetas contre les Italiens. Le commandant Truttmann l'a fait citer à l'ordre de l'armée pour sa conduite héroïque. Il est entré à la Légion des Combattants et en a fondé le S.O.L. avec Darnand, en 1941. C'est un Maurassien. Il s'est engagé dans la Légion Tricolore quand le vieux Maréchal, son chef, a officialisé la lutte antibolchevique, en même temps que Boudegueux, avocat à Nice, et Barbe, notaire à Tarbes, tous deux chefs S.O.L. Après avoir « mangé du Boche », il partage maintenant, avec lui, sa frugale ration de guerre. Sur ordre. Il sert. Il obéit. A son roi. A son Dieu. Il ne se pose pas de question. Avec lui, c'est la Gaule qui se précipite dans le sillage de la dernière croisade. Il est très grand, brun ; sa silhouette élancée traduit une vitalité profonde. Un nez massif, chaussé de lunettes de myope, enlaidit son visage lumineux et franc.

Il allume sa pipe avec la permission du comte Jean. Il parle sur un ton posé, d'une voix basse et profonde. Il dit :

— Sur le plan de l'honneur, la différence est-elle donc si grande, monseigneur, entre le blédard perdu au cœur de l'Afrique, coupé de la métropole, qui refuse la défaite, remonte du lac Tchad vers le nord pour libérer sa patrie, et celui qui répond à l'appel du chef légitime lui demandant d'aller se battre en Russie pour protéger la France des entreprises de l'Allemagne et défendre la chrétienté ?

— Bien sûr ! Bien sûr ! murmure le comte Jean,

malheureusement le Bien et le Mal choisissent leur camp. Nous ne pouvons défendre ceux qui se sont alliés au diable, les Anglais, les Américains, les Français de Londres et de Bir-Hakeim, et aident au succès des armes russes ! C'est le bolchevisme lui-même qui nous demande de choisir avec une extrême rigueur !

Jean Bassompierre pousse un profond soupir.

— Ah ! monseigneur, comme j'aimerais sortir de cet atroce dilemme, n'avoir pas à choisir entre les deux blocs ! Hélas ! il ne semble plus possible de tenir la balance égale entre les hommes !

Mayol de Lupé sourit.

— Sur le plan de la charité chrétienne, aucun problème ne se pose. Mais, la charité après la victoire ! En attendant d'ouvrir votre cœur à nos ennemis, sabrez, taillez, portez de bons coups à l'infidèle ! Mon fils, mon fils, pour le salut de l'Eglise, l'heure est venue de vivre le Christ héroïque. C'est la dernière chance ! Demain il sera trop tard !

Bassompierre hocha la tête, frappe deux ou trois fois le fourneau de sa pipe contre le talon de sa botte de feutre et dit :

— A Saint-Cyr, voyez-vous, monseigneur, j'avais pour devise : « Dieu et Patrie »... Et puis... j'ai cessé, avec le temps de tenir la balance égale, ou, plus exactement, de respecter la primauté de Dieu... J'ai déifié la patrie. Patrie, ma déesse ! Paganisme ! Paganisme ! Maintenant, je ne dis pas qu'il faille se désintéresser des choses de la terre, mais il s'agit de les placer sous le regard constant de leur créateur. Tout est vain qui n'est pas subordonné à sa volonté !

— A la bonne heure ! murmure le comte Jean. Maintenant, vous allez frapper plus fort. N'oubliez pas que, jusqu'à nouvel ordre, Dieu préfère la MG 42 dont il est beaucoup question dans les milieux allemands, mais que nous n'avons pas encore touchée, à la MG 34. Pourquoi ? Parce qu'elle tire 1 500 coups-minute au lieu de 600 !

Bassompierre sourit, retire ses lunettes et les frotte

longuement sur la manche de sa tunique. Ses gros yeux reflètent une bonté, une loyauté infinies. Son visage traduit, de nouveau, une conscience pacifiée.

— Je vous remercie, monseigneur, de cet entretien. Maintenant, je vois plus clair en moi. Ma patrie cessera de me faire mal et je porterai avec fierté cet uniforme allemand dont je rougissais, puisque vous m'assurez que c'est celui du chrétien de la dernière chance !

Le téléphone de campagne posé sur la table sonne. Mayol de Lupé lève la main pour interrompre l'entretien en s'excusant. Il décroche le combiné, répond d'une voix joyeuse :

— Béé !... Béé !... Béé !

Stupéfait, le capitaine Bassompierre écoute le comte Jean en train d'imiter la chèvre de M. Seguin. L'aumônier se tourne vers lui, apaise son inquiétude.

— C'est mon Lamm ! C'est le capitaine Berthet !

Berthet de son côté, répond « Béé !... Béé ! » à l'aumônier de la L.V.F. Berthet, dit « Le Lamn » a connu Mayol de Lupé au Proche-Orient. Ce sont deux hommes du bled, liés par de communes épreuves, des souvenirs indélébiles et le prêtre sert de toutes ses forces l'avancement de l'officier.

— Viens avant mon départ... Je te ferai écouter des disques.

Le gramophone joue en effet de l'aube à la nuit, dans l'isba apostolique ! « Monsignore » est gai. Il chante. Il bêle.

— Béé !... Béé !

La conversation avec le capitaine Berthet est terminée. Bassompierre se retire. L'abbé Mickey le remplace.

— Voilà mon transfuge ! dit le comte Jean.

— C'est la faute de Berlin ! répond le jeune prêtre.

En 1942, l'O.K.H. a refusé la nomination de l'abbé Mickey comme aumônier auxiliaire de la L.V.F. Il a

donné sa démission. Il s'est engagé dans les formations du N.S.K.K. Triste expérience de randonnées sans gloire entre Liège et Karkhov, sur des camions sabotés par les gradés allemands, soucieux de rentrer au plus tôt en Belgique, pour y retrouver les délices de l'occupation ! Il revient maintenant avec toutes les prérogatives de son état. « Monsignore » le lance, tout de go, dans une grande tournée pastorale qui touchera tous les petits postes et toutes les garnisons des deux bataillons. Il prend congé. Au garde-à-vous.

-:-

Le 15 novembre 1943, Mickey arrive à Denisovitchi où le capitaine Blitz, vieux colonial expert en guérillas, commande une compagnie. Ce gros village, dont la rue s'allonge sur plus d'un kilomètre, est dominé par un Kraal de rondins et de terre. Les parois ont trois mètres de hauteur. Des tourelles portant mitrailleuses les flanquent. Un donjon à trois étages les domine. Mickey y célèbre la messe pour une centaine de légionnaires. Le 16, le capitaine Blitz l'entraîne dans une expédition contre les partisans de Sabolotch venus, quelques jours plus tôt, réquisitionner des troupeaux dans les environs. Comme à l'accoutumée, la colonne tombe sur le village avec une heure de retard et n'y trouve que trois vieilles femmes, trois « pleureuses » installées autour d'un mort et poussant les cris réglementaires. Le 19, Mickey célèbre le service d'enterrement de l'adjudant Nougared qui vient de sauter sur une mine. Le 23, il atteint Smorki, P.C. du 1er bataillon, déjeune avec Hauptmann Fisch, part pour Rodnia, que tient la compagnie d'accompagnement aux ordres du lieutenant Marty. Le 23 : messes à Rodnia et Smorki. Le 7 décembre, il atteint Vidritza défendu par la compagnie du lieutenant Falcin. Quarante légionnaires oc-

cupent ce village fortifié ; les autres ont essaimé à Gumny, Laviniza, Murovo, Gross Gorodino. A Gross Gorodino, l'adjudant-chef Gabin le reçoit devant une inoubliable marmite de pommes de terre frites... Ça sent si bon la France !... Gabin occupe le devant de la scène de ce théâtre aux armées où les acteurs tirent à balles réelles, depuis sa défense spectaculaire de Murovo. En arrivant en Russie, ce sous-officier de carrière portait sa casquette plate en position réglementaire. L'adjudant-chef Gabin affiche maintenant le débraillé des grands baroudeurs, et l'hiver, seul, l'empêche de se promener avec les manches relevées en permanence au-dessus du coude.

La Légion règne sur Murovo depuis le mois de juillet 1942. C'est un gros village dont les isbas de pêcheurs se dressent sur les rives de la Berezina. A la vocation piscicole de ses parties basses, Murovo oppose celle du centre, agraire et pastorale. Pommes de terre, seigle, choux, tournesol, tabac, volailles, bêtes à cornes en font un village relativement aisé. On y tisse le lin sur des métiers « à la Jacquard » qui passent d'isba en isba...

A Murovo, la paix se refuse à mourir jusqu'en 1943. Bonnes gens. Village oublié. Tout y conspire contre la violence des hommes : les cheminées qui fument dans le soir proche, l'eau du fleuve qui se couvre d'écailles de lumière tombées d'un ciel romantique, la jeune fille qui chante une mélopée grise... Les forêts rentrent dans l'ombre, les oies traversent la Berezina en escadres serrées pour échapper aux maraudeurs de la Légion, ardents et nombreux ; les chevaux reviennent de l'abreuvoir, conduits par un prisonnier cosaque adopté par les légionnaires... Le ciel flamboie, la terre s'efface. Le village oublié des pauvres pêcheurs de la Berezina va s'endormir. Les fumées montent des toits de chaume. Elles ont la saveur résineuse de celles qui s'étendent sur Forcalquier, en automne, et se dilapident dans le vent soufflé par la montagne de Lure... Fumées. Souvenirs. Quelque part, au loin, un légionnaire chante :

Ça sent si bon la France !

— Gabin, racontez-moi l'affaire ! demande l'abbé Mickey.

Au 1er bataillon, on ne parle pas de l'« affaire de Murovo », mais de « l'affaire » tout court. Gabin, qui est en train d'engloutir une quantité prodigieuse de frites, lève la tête. C'est la centième fois qu'il conte « l'affaire ». Les journalistes de plusieurs pays se sont présentés, depuis, avec leurs interprètes, pour recueillir le récit de cette épopée. Insignifiante par les effectifs mis en jeu, elle impressionne les Allemands qui en font grand cas, à cause de son style qui leur demeure étranger. Cette défense de Murovo retentit, en effet, comme un cri de colère. Ce combat relève plus du coup de sang que de l'art militaire. A travers lui, la Wehrmacht comprend pourquoi un Gabin, vieil Africain, simple sous-officier de carrière parmi bien d'autres qui le valent, a permis à la France de se tailler un gigantesque empire avec des effectifs réduits.

— Ah ! oui ? La défense de Murovo ? murmure l'adjudant-chef. Il n'y a pas de quoi en faire tout un plat !

A l'aise devant les journalistes, Gabin se sent intimidé par l'abbé qui représente le bon Dieu, capable, lui, de défendre tous les points d'appui de l'univers sans tirer une rafale de mitraillette !

— Eh bien !... les partoches avaient pris position pendant la nuit, en douce. Ce sont des gars discrets de nature, m'sieur le curé ! Mes guetteurs ? Rien vu, rien entendu... Heureusement qu'on occupait seulement le sommet du patelin. Vous savez, c'est grand, Murovo, depuis la rivière jusqu'à la forêt !

— Oui, je sais. Mais vous étiez fortifiés ?

— Le poste était fortifié. Au couvre-feu, tout le monde se repliait dans le poste, bien entendu. Mais, vous savez, faut s'entendre sur « fortification ». Ces palissades de pieux, c'est un peu du bidon ! D'abord,

on peut y foutre le feu. Et puis c'est pas très élevé. Enfin, j'avais tout de même quelques bons emplacements de F.M... Dans la nuit, les partoches nous ont donc sauté dessus par surprise. Mes sentinelles ont tiré.

— Combien étiez-vous ?

— Une section à effectif réduit. Trente environ.

— Et les partisans ?

— On ne sait jamais très bien. En gros, disons entre quatre cents et six cents types. A vue de nez. Mais ça, c'est rien ! Ils avaient amené deux automitrailleuses !

Gabin plonge ses doigts dans la bassine pleine de pommes de terres frites et reprend :

— Heureusement que la P.A.K. en a démoli une du premier coup. C'est méchant, vous savez, ces pièces de 37 mm. L'autre est arrivée devant la porte du poste, au petit jour.

— Et c'est à ce moment que vous avez envoyé les couleurs ?

— J'avais d'abord lancé une fusée rouge pour alerter mon poste de garde au pont sur la Berezina. Quand j'ai dit à mon sergent : « Faites envoyer les couleurs ! » le caporal Nimier se ramenait avec du renfort et prenait les partoches à revers.

— On dit que c'est en chantant *la Marseillaise* que vous avez mis les partisans en fuite ?

— Y a un peu d'ça, monsieur le curé. Mais on n'a pas chanté *la Marseillaise*. On l'a gueulée, je vous assure ! On avait chaud ! Les cinq cents partoches à quelques mètres et l'automitrailleuse qui découpait la porte en pointillés. Enfin on l'a mise en l'air d'un coup de P.A.K. Ils ont décroché en embarquant leurs blessés. Mais on leur avait foutu en l'air une quarantaine de types ! Voilà. C'est tout.

Le 10 décembre, l'abbé Mickey regagne Smorki pour célébrer la cérémonie d'enterrement d'un légionnaire tué d'une balle en plein front, au cours d'une patrouille à Svatoye, près de Buda. Il rentre le soir même à Vidritza. Le lendemain, messe à Gummy,

devant sept Français, trente policiers russes et la population civile. Un « perevodchik » traduit le sermon. Mickey explique aux Russes le sens de la présence des Français : rétablir le royaume de Dieu avec ses deux libertés fondamentales : liberté de conscience, liberté de la propriété privée. Enthousiasme indescriptible ! Une foule vêtue de haillons, portés par trois générations de moujiks, entoure le prêtre et l'étouffe.

— C'est trop court ! Encore !

Ils veulent que l'abbé Mickey se mesure avec l'interminable cérémonie orthodoxe qui dure plus de trois heures ! Pendant que l'interprète lui traduit les désiderata de ces humbles, les femmes découpent de petits morceaux de sa chasuble et de l'étole !

Le 12 décembre, messe à Vidritza à 9 heures et, le même jour, messe à Gorodnia à 11 heures. Le 16, à Villiatchi, il s'entretient longuement avec le sergent Thiollière, un ancien Jociste. Le lendemain, à Osdiatichi, l'adjudant-chef Panel, autre sous-officier de l'armée coloniale, lui parle beaucoup plus de ses patrouilles que du bon Dieu ! Peu de monde à la messe. Il est tombé sur un îlot laïque dont l'indifférence contraste avec l'attitude habituelle des officiers, sous-officiers et soldats, catholiques fervents ou polis. Le 16, il repasse à Murovo et, dans la soirée, franchit la Berezina sur une pirogue, malgré le courant rapide. D'une embarcation, il saute dans un traîneau ; descendu du traîneau, il happe, au passage, quelque camion de ravitaillement. Tantôt la Légion le voit passer dans la puissante torpédo d'un général et tantôt juché sur le siège arrière d'une motocyclette de liaison. On lui fournit une escorte sur des itinéraires dangereux mais, parfois, un décès brutal le ramène sur ses pas, à des heures où le service ne permet plus de détacher les hommes nécessaires à sa protection. Il part tout de même, seul, conduit par une vieille femme, un moujik barbu. Il s'enfonce dans le crépuscule des assassins, à l'heure de la neige grise. Il tremble de froid et de frousse mais poursuit,

serrant contre sa poitrine l'autel portatif enfermé dans une petite valise. Mickey tient à la vie, mais plus encore à l'exactitude des horaires imposés par le service de Dieu. Les morts n'attendent pas !

— Eh bien, vous y voilà en terre de mission ! crie Le Fauconnier qui l'accueille à Uchvala, en lui frappant sur l'épaule. Mon cher Mickey, vous êtes en train de démontrer que c'est bien l'homme, et l'homme seul, qui détermine le mouvement de l'histoire et confère leur caractère aux institutions ! Par votre esprit de sacrifice, vous créez la sainteté de votre église qui n'existe pas en soi ! Vous la fondez biologiquement, en quelque sorte !

— Bonsoir, monsieur de Voltaire ! dit Mickey en retirant son passe-montagne, ses moufles, sa pelisse.

— Vous avez le nez gelé, mon vieux, dit le lieutenant.

Il prend une poignée de neige et se met à frotter le nez du prêtre. Au bout d'un long quart d'heure, la circulation du sang, enfin rétablie, déclenche une douleur envahissante qui se traduit par des grimaces d'un effet comique très sûr.

Ils s'installent devant une table spartiatement garnie. Au potage de légumes déshydratés de la Wehrmacht qui sent la poussière succèdent des pommes de terre bouillies et ce « bloc de gelée » qu'on trouve partout dans les assiettes, de la chancellerie du Reich au Soldatenheim de Petsamo, en provenance de quelque charbonnage de la Ruhr !

— Tout cela me dégoûte, dit Le Fauconnier en grignotant du bout des dents, mais je sais que le Führer ne mange pas mieux que moi. Le service de mon Führer est aussi exigeant que celui de votre Dieu !

Mickey approuve du chef. Le lendemain, il célèbre la messe dans une isba et, en homme bien né, le lieutenant se tient poliment au premier rang de l'assistance, parmi ses légionnaires et ses O.D. vêtus

en pillards de steppe, des sourires de béatitude figeant leurs visages de brigands.

— Il faut de la religion, dit le lieutenant à son hôte. Il n'est de religion condamnable que celle de ses adversaires ! Nous détruirons la religion marxiste et nous annexerons la religion chrétienne. Après la Seconde Réforme, je vous nommerai grand prêtre du matérialisme historique et biologique. En attendant, vous allez me confesser !

Il fait demi-tour, rentre dans son isba et Mickey le suit, bouleversé par les perspectives qu'ouvre cette invitation.

Il a beaucoup maigri depuis leur dernière rencontre, après les combats de Baltutino, en juin 1942. Une flamme plus sombre allume son regard, le creux de ses joues accentue encore la dureté du visage.

— Voilà, dit le lieutenant... Il y a quinze jours, j'étais en opération avec mon groupe de chasse. Vous savez, ou peut-être ne savez-vous pas, que je mène une guerre très particulière, en marge du bataillon.

— Comme Seveau ?

— Pas exactement. Seveau travaille discrètement, certes, mais dans le cadre d'une tactique presque conventionnelle. Moi, je fais de la propagande armée. Je ne détruis pas des effectifs. Je provoque des ralliements politiques. Je suis un pêcheur d'âmes, comme vous. Je me bats quand il m'est impossible de faire autrement. A ce stade de ma mission, donner la mort n'est pas mon métier. Le racisme est une science et tout geste passionnel est indigne d'elle. Et, cependant, l'autre jour, je me suis laissé guider par la passion... Une réaction sentimentale...

Il se tut, se frappa la poitrine en souriant et reprit :

— Donc, voici quinze jours, j'occupe un village. Je commence ma petite propagande auprès des paysans. Pendant que je travaille, un de mes O.D. s'éclipse. C'était Bourov, un homme douteux d'ailleurs. Quelques minutes plus tard, des cris s'élèvent d'une isba. J'interromps ma petite conférence. Je sors. Je

me précipite. J'ouvre la porte d'un coup d'épaule et découvre Bourov vautré sur une fille. Une fille superbe, toute jeune, racée. Bourov la violait.

Mickey rougit, hocha la tête et dit :

— Les légionnaires prétendent qu'il est impossible de violer une Russe, pour la bonne raison que le sentiment du refus, devant le mâle, n'existe chez elle que sous une forme très atténuée.

— En principe, c'est vrai, dit le lieutenant. Cependant, il existe des cas d'incompatibilité fondamentale qui entraînent le viol, même en Russie ! Ces choses-là ne s'expliquent pas... Peut-être des haines raciales qui s'en viennent du fond des âges ? Mon O.D. était un Bouriate, très courageux d'ailleurs, la fille une Grande-Russe, un très beau spécimen de Slave. Pourquoi ce réflexe de défense ? Je ne sais. Mais la fille se refusait avec des rages de tigresse.

Il y eut un instant de silence. Le Fauconnier réfléchissait avec application.

— Alors, qu'avez-vous fait ? demanda le prêtre.

— J'ai pris le type par la peau du cou et l'ai fait mettre au garde-à-vous. Puis je lui ai dit : « Bourov, la L.V.F. ne fait pas la guerre aux femmes. » Ensuite, je lui ai brûlé la cervelle.

L'abbé Mickey sursauta sur son banc.

— Et les gens du village ? demanda-t-il lentement. Qu'ont dit les gens du village ?

— Ils sont venus dans l'isba. Ils ont regardé le corps et dit : « Haracho. » C'est bien.

— Et la fille ?

— Elle a voulu m'embrasser. Je lui ai flanqué une gifle. Puis nous avons regagné le point d'appui et j'ai rédigé un compte rendu qui va rester dans la gorge des Allemands. Alors ?

Mickey gardait le silence. Le Fauconnier dit lentement :

— Donner la mort est un acte grave. Il faut qu'il soit sanctifié par une nécessité supérieure. Mais c'était le cas. L'irrégularité même de ces expéditions m'oblige à leur donner un caractère de pureté abso-

lue. Sous mon commandement, on ne brûle pas de villages, on ne touche pas aux pommes de terre dans les silos, au miel dans les ruches ni, à plus forte raison, aux femmes. J'ai tiré sans la moindre hésitation. Cet homme couché sur cette jeune fille, quelle horreur !

Ses lèvres exprimaient un dégoût si total qu'il vint à l'esprit du prêtre une pensée à la fois absurde et cohérente : « Le Fauconnier serait vierge que cela ne m'étonnerait pas outre mesure. » Puis il haussa les épaules et dit :

— En somme, vous avez tué l'un de vos compagnons d'armes par esthétique pure. Afin de protéger l'élégance de votre guerre personnelle ?

— Officiellement, oui. Mais en réalité, ce que j'ai défendu, c'est une conception de la personne humaine qui n'est pas la vôtre... Ce Bouriate sur cette Grande-Russe, pouah ! C'était l'Asie en train de besogner l'Europe ! Au fond, c'est pour défendre le sang de cette fille, à travers les générations futures, que j'ai tiré. Je n'ai pas tué un homme, mais une goutte de sperme représentant le sang d'une humanité inférieure et menaçante ! C'est un acte de guerre totale. L'ennemi selon le sang se trouve partout, et d'abord dans nos propres rangs !

Mickey considérait le lieutenant avec inquiétude et pensait : « En ce moment, je ne donnerais pas cher de ma peau si j'avais quelques gouttes de sang juif dans les veines et si cet homme effroyable s'en apercevait ! »

— Mais qu'attendez-vous de cette confession ? demanda-t-il.

— Rien. Vous ne pouvez rien pour moi. Pas d'absolution possible. Peut-être l'absolution de l'histoire.

L'officier avait laissé tomber son front dans sa main que supportait l'avant-bras posé sur la table et semblait rêver.

— Je prierai pour vous, reprit Mickey, personne à

la L.V.F. n'a plus besoin que vous de tenir la première place dans mes prières.

Il devait se voir rapidement déchargé de ce souci. Quelques jours plus tard, à la suite de son compte rendu transmis en haut lieu par l'E.M.L.A. et, sans doute, des notes confidentielles de Jean, comte de Mayol de Lupé, l'O.K.H. mettait le lieutenant Le Fauconnier à la disposition de la division Brandebourg.

-:-

La neige. Les longues nuits. L'hiver s'avance. La Noël est proche. Le 638ᵉ régiment d'infanterie français de la Wehrmacht, maintenant réorganisé à trois bataillons, grâce à l'ambition du colonel Puaud, le 2ᵉ bataillon attendant ses 5ᵉ et 6ᵉ compagnies qui, seules, arriveront en Russie avant les grandes opérations de février 1944 et devront, pour combattre, puiser leurs cadres dans les unités en ligne depuis dix-huit mois, s'enfonce dans les neiges de plus en plus hautes, les nuits de plus en plus sombres et longues du solstice d'hiver. Nuit. Neige. Cafard. Désertions. Suicides. Le mal est partout. Il n'existe plus que l'abbé Mickey pour nier le mal qui ronge la L.V.F.

Depuis le départ de Le Fauconnier, représentant un national-socialisme dépassé par le racisme absolu, Cuny a pris la relève de son action anticléricale. Il commente le « mythe du XXᵉ siècle » d'Alfred Rosenberg, à ses camarades. Mais ils n'y comprennent rien, sinon qu'il s'agit peut-être là d'une religion nouvelle cherchant sa voie, en s'opposant avec violence à celle de leurs ancêtres, et ils considèrent Cuny avec autant de crainte que de méfiance.

— Comment pouvez-vous encore propager ces histoires enfantines d'un peuple de pasteurs primitifs, dit-il à l'abbé Mickey, après le passage d'un Gobi-

neau, d'un Houston Chamberlain, d'un Nietzsche, d'un Carrel, d'un Jean Rostand ?

— Gloire à Dieu et paix sur la terre aux hommse de bonne volonté, répond Mickey qui poursuit son rêve.

Cuny se tait et pense : « Hitler perdra la guerre pour n'avoir pas compris, comme Staline, que Dieu était mort depuis quelque temps ! La Wehrmacht reste chrétienne, donc désarmée par le pacifisme dont les Evangiles ont empoisonné l'esprit de l'homme blanc ! »

— Mon cher Cuny, dit Mickey, il fait trop froid pour discuter en plein air. Allons chez moi. Je vous paie à boire !

Ils boivent une bouteille de bourgogne glacée, sur le coup de minuit, à la manière allemande.

— Ça aussi c'est un sacrilège ! dit Micky.

Dans toutes les isbas, les légionnaires boivent sec. Cognac du « remboursable ». Schnaps. Champagne. Samagonka. Depuis des mois, la samagonka détruit la L.V.F. plus sûrement que les partisans. Ce poison enivre rarement mais jette l'homme dans une torpeur qui, très vite, glisse vers un sommeil tourmenté par d'épouvantables hallucinations. Qui abuse de la samagonka devient fou, aveugle ou paralytique.

Quelques semaines après son arrivée au 1er bataillon, le docteur Métrais étudiera le processus d'évolution des maladies mentales provoquées par l'abus de cette boisson. Bon aliéniste, il se rallie très vite à la théorie de l'empoisonnement. Privé de laboratoire, il ne peut isoler le poison mais, en utilisant des alambics clandestins, saisis par les patrouilles, en les comparant entre eux, ainsi que les effets des produits qu'ils fournissent, il arrive à expliquer pourquoi certaines samagonkas restent tolérables, alors que d'autres produisent des accidents. Il met en cause non seulement la matière première utilisée — le paysan distille n'importe quoi, y compris l'écorce de sapin ! — mais, surtout, les alambics. Pour fabriquer les serpentins, les Russes se servent, tantôt de tubes

de cuivre provenant des parcs de tracteurs ou des chars de combat détruits en 1941, tantôt des tuyauteries de plomb usagées, négociées sur les marchés de Borissov ou Moghilev. La samagonka distillée dans les premiers donne une boisson tolérable, l'autre contient du plomb tétraéthyle !

Le plomb tétraéthyle combat la L.V.F. en même temps que le typhus, le froid, la neige, les longues nuits. Dans ce jour malade, qui n'a plus que les apparences de la lumière, entre ces crépuscules qui rampent vers neuf heures du matin et quatre heures de l'après-midi, les hommes usés par des mois de misère physique, de solitude dans les petits postes, de tension nerveuse soutenue, se traînent sur des étendues sans relief. Les légionnaires ne peuvent cohabiter avec les fantômes qu'en buvant sec, en engloutissant des quantités prodigieuses de lard, huile, margarine, miel, sous peine de devenir eux-mêmes fantômes, de se dissoudre dans les formes malsaines de ce paysage, sur lequel la lumière traîne sa maladie de langueur.

Un soir, à Chepelevitchi, le poste affolé constate la disparition du capitaine Berthet, « le Lamm ». De tous côtés, les sous-officiers recherchent ses traces. Ils apprennent enfin que le commandant est sorti une heure avant la tombée de la nuit, seul, sans arme, puisque son pistolet traîne sur la table du P.C...

Une patrouille lancée à 800 mètres du village finit par retrouver « le Lamm » dans une isba isolée, en lisière des bois que tiennent les partisans. Il est en train de vider bouteille sur bouteille avec les paysans, en compagnie du policier Klinsov et de quelques O.D... Le Lamm expulse le caporal-chef qui prétend le faire rentrer à Chepelevitchi.

Dans le poste règne la consternation.

— Espèce de con ! hurle l'adjudant-chef Polet, fallait le ramener. Il est saoul comme une grive et les partoches vont le « zabraliser » !

— Mais il refuse, m'n'adjudant-chef, gémit le res-

ponsable de la patrouille, m'a promis quinze jours si j'retournais l'emmerder.

— M'en fous ! Va chercher le patron ! Ramène-le de gré ou de force !

Les hommes repartent, la tête basse... Ah ! là ! là ! quelle corvée !... Une heure plus tard, ils reviennent avec le capitaine. Il marche en donnant de grandes claques joyeuses dans le dos du caporal-chef.

— Tu es un salaud ! Tu es un emmerdeur ! crie Le Lamm.

Mais d'autres officiers, moins populaires que Le Lamm, cherchent à éliminer les samagonkas et vodkas locales qui, lentement, achèvent le travail commencé par les partisans.

A Denisovitchi, le brave capitaine Blitz lutte contre les poivrots, le froid, l'ombre de la longue nuit en lançant sa compagnie sur l'ennemi qui la cerne. C'est un homme maigre et brun dont l'activité dément le pessimisme affiché. Il parle toujours lentement, comme s'il devait dominer sa propre lassitude, mais en employant un vocabulaire de guerrier.

Le 27 décembre, il entraîne l'abbé Mickey dans une expédition contre les partisans de Barsuki, ancien terrain de chasse de Le Fauconnier, maintenant occupé en force par un adversaire de mieux en mieux armé et organisé. Deux sections de la 1re compagnie, partant de Denisovitchi, et une section de la 2e compagnie, partant de Vidritza, opèrent leur jonction à Uchvala. Le 28, la colonne se met en route à 4 heures du matin pour encercler Barsuki. Ils sont accueillis par des partisans qui les servent au fusil automatique, depuis les meurtrières qu'ils ont ouvertes dans les toits de chaume, mais qui disparaissent aussitôt, refusant le combat.

Quand les forces de la L.V.F. — imposantes mais inutiles entrent à Barsuki, les partisans et presque toute la population complice se sont éclipsés dans les bois. On trouve une femme d'une quarantaine d'années qui se roule dans la neige en poussant des cris effroyables.

— Crise d'épilepsie ! diagnostique le lieutenant-médecin. Dites aux infirmiers de l'embarquer et de la soigner.

L'ordre n'a pas reçu un commencement d'exécution qu'un paysan sort d'une isba, se jette sur la femme et se met à la cribler de coups de poing et de pied qui ne ménagent ni la figure ni le ventre. Presque aussitôt, les cris de cette possédée s'apaisent. Les convulsions du corps et des membres deviennent plus souples et rares pour cesser complètement. Le moujik se relève alors et s'éloigne, très digne et content de lui. Prisonnier quelques minutes plus tard, il répond sans réticence au lieutenant Droit qui l'interroge.

— Que se passe-t-il ? demande Mickey.

Le lieutenant-médecin qui bavarde avec l'interprète se tourne vers lui en riant :

— Le Popov vient de me donner une belle leçon en matière de thérapeutique ! Pour enrayer les crises d'épilepsie, il suffit d'administrer une formidable raclée au malade ! C'est simple, peu coûteux, efficace. Une seule condition : c'est un membre de la famille qui doit donner la volée. Les mauvais esprits refusent de libérer le corps du patient sur intervention étrangère. Amusant, pas ?

Le sous-lieutenant Cuny s'approche du prêtre.

— Vous avez lu *Les Possédés* (1) ?

— Bien sûr !

— Bonne lecture. Permet de comprendre la Russie. Maintenant, vous savez ce qu'il vous reste à faire pour exorciser les démons locaux ? Suivre des cours de boxe, mon cher !

— J'en référerai à Monseigneur ! dit l'abbé en souriant.

Mickey repart pour Smorki le lendemain et, au-delà de Villiatchi, rencontre Mayol de Lupé. Assis avec des rigidités de statue sur le propre traîneau du colonel Puaud, les jambes dissimulées sous les peaux

(1) Dostoïevsky.

de mouton, légèrement appuyé contre l'épaule de son officier d'ordonnance, lieutenant Ponet, le grand vieillard regarde droit devant lui, au-delà des espaces gris, vaguement définis par cette lumière qui traîne sa maladie de langueur.

— Où allez-vous, mon fils ? dit-il à Mickey en écartant les bras.

— Je continue ma tournée, monseigneur. Et vous ?

— Je vais visiter nos fils du 1er bataillon avant de rentrer en France. Ils me réclament.

Avant de regagner Paris et les climats plus doux qui s'imposent à son grand âge, Mayol de Lupé termine sa triple mission, apostolique, sociale, politique. A lui tout seul, il représente en effet un service social parfaitement organisé. Il va se charger des lettres confidentielles des légionnaires, il les soustraira à la censure allemande, les remettra lui-même aux femmes, aux parents, aux amis. Il leur donnera le souffle de la vie, en ajoutant oralement quelque détail sur la vie du légionnaire, commentant ses pensées, ses désirs, ses nostalgies. Il visitera les veuves et les orphelins, en leur laissant une photographie récente du disparu, souriant au milieu d'un groupe campé au seuil d'une isba. Il mentira pour sauver des ménages dont le temps et la distance préparent la ruine. Mission sociale, mission politique. A son passage à Berlin, il dénoncera les mauvais esprits, les bandits ou les marxistes qui ont réussi à s'infiltrer dans les rangs de la L.V.F. et les fera rejeter dans les ténèbres extérieures ! Avec Mayol de Lupé repartant pour la France, c'est l'église médiévale ressuscitée dans son efficace et terrifiante splendeur qui se met en marche vers l'Occident.

— Vous allez bien souffrir du froid jusqu'à Berlin, monseigneur ! murmure l'abbé Mickey.

— Eh bien, nous souffrirons ! répond le comte Jean, tandis que les chevaux reprennent leur course, soulevant un nuage de neige qui se dissipe aussitôt,

sous le signe de cette mort universelle qui pèse sur le paysage noir et gris.

-:-

Les deux bataillons réveillonnent dans tous ces villages tapis au fond de la nuit, entre la neige blanche et le ciel noir. 31 décembre 1943 ! A Chepelevitchi, le capitaine Berthet — Le Lamm — a donné une impulsion décisive à l'imagination des cuisiniers et fermé les yeux sur les expéditions clandestines, chargées de « zabralizer » les basses-cours. Les oies rissolent dans les fours. Le miel vierge ruisselle des cuillers. Les doigts luisent de graisse. Le vin de Bourgogne frissonne dans les quarts en fer battu, après le vin gris bulgare ou le rosé du Haut-Adige. Les gourmets cherchent la qualité, les gourmands l'abondance, absorbant dans un mouvement continu la vodka polonaise fournie par la Wehrmacht et la samagonka au plomb tétraéthyle. Ici, on attaque le *De Profundis morpionibus* ou *Les Biroutes* et là, s'élève la mélopée grave et triste du *Horst Wessel Lied*, dont la version française affirme que :

Nos ennemis s'arment dans la nuit sombre,
Nos ennemis préparent leurs assauts !

Mais les ennemis de la L.V.F. ne préparent rien de semblable. Les gardes veillent, pour le principe. Puaud, Panné, Blitz, Le Lamm, Orziaire, Bassompierre, Doriot, Boislevin, Cousin, Bérard, Seveau, tous les officiers responsables des bataillons, savent maintenant que les Russes respectent les fous et les ivrognes et n'attaquent pas les jours de fête !

A 10 heures du soir, les poivrots sont déjà nombreux. Les fous vont apparaître sur le coup de minuit. Dans l'isba occupée par les brigadiers Rabat, Damotte et Quédru, on boit sec depuis 6 heures du soir. C'est Quédru, le caporal des mortiers, qui a

préparé le réveillon, trouvé les alcools. Somptueux ou terribles.

Damotte et Christian Galy rentrent de permission. Ils ont rapporté des disques...

« Swing... swing... mademoiselle... »

Des hommes dansent entre eux, au son d'un gramophone épuisé par deux ans de campagnes. D'autres jouent aux cartes et se disputent. Quelques cruches vides traversent l'espace et viennent percuter les rondins des parois recouvertes de *Pravda* jaunies. Au-dehors, passe la garde montante...

« Après la garde montante... »

Cris. Jurons. Chants d'hommes ivres. Le parfum douceâtre de la samagonka souligne les riches effluves du lard frit. Les boîtes éclairantes de la Wehrmacht posent de çà, de là, sur les tables, leur tache de clarté confidentielle. De temps à autre, s'allume une pipe avec des brasillements d'étoiles. Pas d'étoiles au ciel de Chepelivitchi, mais neige pâle sous une coupole de vapeurs grises. Damotte joue à la belote avec Pinaud. Les deux hommes se disputent :

— Tu triches !

— Tu es un sale con !

— Je vais te descendre ! crie Damotte, très excité par la samagonka dont il a perdu l'habitude, pendant sa permission.

— Laisse tomber ! conseille Galy.

Galy est un grand et beau garçon. Un morceau de dynamite blond. Il entraîne Damotte en lui donnant de grandes tapes dans le dos.

— Bois un coup ! A ta croix de fer !

Quelques semaines plus tôt, le caporal Damotte a reçu la croix de fer de deuxième classe en récompense de sa bravoure et de sa valeur militaire. Il l'exhibe avec une fierté sauvage.

— Et alors ? Elle vous gêne, hein, ma croix de fer !

Ils boivent. Au-dehors, l'appel d'une sentinelle fait revivre les terreurs de l'An Mil...

« Bonne nuit ! Sainte nuit ! »

Il est 2 heures du matin. Damotte et Galy boivent toujours la samagonka au plomb tétraéthyle et tantôt se disputent, tantôt se congratulent, en s'administrant de grandes claques entre les épaules.

— Vos gueules ! crie le brigadier Rabat qui s'est retiré sur le sommet du four et n'arrive pas à trouver le sommeil au milieu de ce pandémonium.

Cris. Chants. Fumée. Des visages grimaçants passent comme des éclairs à travers le clair-obscur de la pièce.

— Ah ! le bel homme ! crie Damotte en bourrant les côtes de Galy de coups de poings amicaux.

— Bel homme je suis, et merde pour les tordus !

— La croix de fer, c'est pas pour les tordus ! hurle Damotte.

— Tu nous les casses, avec ta croix ! lance le brigadier Rabat. On dirait, ma parole, que tu as le monopole du truc au bataillon ! C'est pour épater la galerie que t'as risqué ta peau, eh ! cloche ! C'est pas du courage personnel !

Damotte s'avance en titubant.

— J'l'ai pas volée, ma croix, salope ! Menteur qui dit le contraire !

Et il promène autour de lui des regards furieux.

Damotte va et vient, titube entre les tables, le cheveu en bataille, l'œil en feu, suivi par Galy, rieur, qui le gratifie toujours de grandes tapes amicales entre les épaules. On l'entend gronder :

— J'prends pas de risques, moi ?... J'ai peur de la mort, moi ?...

Il se dirige vers le râtelier d'armes, saisit un Mauser. Rabat sursaute, tâte son pistolet. Mais Damotte ne s'occupe plus de lui. Il a posé la crosse du fusil sur le plancher. Il s'incline maintenant sur l'arme, pose son menton sur la tranche de bouche du canon, sa main hésitante cherchant la détente. Il gronde :

— J'vais vous montrer, tas de salopes, que la mort, moi, j'm'en fous !

— Sans blague ? dit quelqu'un.

Damotte a fini par trouver la détente. Il tire. Une clameur d'hommes brusquement dégrisés salue la détonation. La balle traceuse allume, dans l'isba, un trait de feu qui emporte et colle au plafond la calotte crânienne du caporal à la croix de fer. La cervelle a giclé sur la table et contre les parois de rondins. Un énorme silence roule aux tempes des légionnaires atterrés, au fond duquel s'inscrivent les allées et venues de l'homme de garde... Bonne nuit ! Sainte nuit !

Le lendemain, on enterre le caporal Damotte. En plein champ. Comme un chien. Ni croix, ni casque, ni fleurs, ni couronne. Avec l'Eglise, la Wehrmacht réprouve cette forme de courage personnel : le suicide.

L'épidémie de suicides gagne de proche en proche, comme le typhus. Au 1er bataillon, un autre caporal se tire une balle dans la tête, couché à l'étage inférieur d'un châlit double. Il se rate, mais la balle du pistolet qui lui emporte seulement une oreille va tuer net le camarade allongé sur la couchette supérieure !

Les fous sacrés et les ivrognes sont à l'œuvre. Suicides. Désertions. Assassinats. La guerre civile, inaugurée par les partisans, gagne de proche en proche. La faim marche de conserve avec la peur originelle, et pousse aux plus cruelles extrémités ces hommes lâchés dans une préhistoire dont la Russie retrouve le style.

A Tetrin, hameau tenu par un groupe aux ordres de Tessereau, non loin de Tolotchin, un ancien marin, Durieux, une tête brûlée, traîne sa nostalgie des filles colorées, des rixes au fond des bistrots d'escales. Il couche avec une jeune Russe. Un ancien matelot se montre rarement jaloux. Et cependant, apercevant un matin sa maîtresse en compagnie de trois camarades, il adopte le réflexe extrême de la jalousie. Il court vers son isba, s'empare du F.M. qu'il sert d'ordinaire avec compétence et lâche à l'improviste une bande de cartouches sur le groupe.

La fille est tuée net. Deux hommes tombent, blessés. Au temps des guerriers succède celui des assassins !

A ce stade de son existence, la L.V.F. ne peut plus marcher au combat sans offenser l'un ou l'autre des martyrs qui penchent vers elle leurs visages ennemis, à demi effacés par la longue nuit, la neige, les forêts noires.

D'abord, le visage du partisan qu'il a fallu tuer trois fois... Quelques mois plus tôt. Sur la route Moghilev-Bobruisk. Une patrouille matinale rencontre une araba chargée de partisans qui, surpris, sautent dans le bois, abandonnant leurs armes sur le foin du véhicule. Mais une silhouette reste visible. Les légionnaires lui donnent la chasse avec acharnement. Le Russe fuit, bête traquée, qu'encadrent les rafales de mitraillettes et les coups de fusil... Il plonge derrière les buissons, repart d'un bond, s'efface derrière les troncs des sapins, s'élance de nouveau... La meute le pousse vers une rivière. A l'instant où il s'apprête à plonger il tombe, blessé, après avoir évité une centaine de salves !

On le ramène à Tchetchevitchi. On l'évacue sur l'infirmerie du bataillon. L'infirmier de garde proteste ! Il ne soigne pas les partisans qui torturent les blessés français ! Il doit cependant s'incliner devant les ordres, admettre l'homme.

Le partisan repose maintenant sur un lit, la jambe droite brisée, une balle dans le bras. L'infirmier tourne autour de lui en maugréant :

— Attends un peu ! Moi, j'vais te soigner, salope !

C'est que cet infirmier a déjà pris livraison des camarades massacrés dans la clairière de Kalinine ! Il se souvient des mâchoires arrachées, des yeux crevés à coups de baïonnettes, des parties sexuelles tranchées et fourrées dans la bouche. Il se souvient de la devise que le capitaine Demessine avait fait broder sur son fanion de commandement, en 1942 : « Pour un œil, les deux yeux, et pour une dent, toute la

gueule ! » Donc, au lieu de la seringue hypodermique préparée pour administrer une injection de morphine, il prend son pistolet, s'approche du partisan et lui tire une balle dans la tête ! Il le manque. La balle a seulement fracassé le maxillaire inférieur, qui pend maintenant jusqu'à la naissance du cou. Il tire de nouveau. Touché en pleine poitrine, l'homme paraît s'éveiller. Il se redresse lentement, s'assied sur le bord du lit, puis se lève. Epouvanté, l'infirmier recule lentement, tandis que le Russe se met en marche vers lui, sautant à cloche-pied sur sa jambe valide. L'infirmier tire encore, pousse un cri, se jette dans le couloir en refermant la porte derrière lui.

— Venez vite ! dit-il à ses camarades. J'ai un mort qui marche en salle des urgences !

— Un mort qui marche ? T'es dingue ? Passez-moi une mitraillette ! dit un gardien.

Ils reviennent à deux, ouvrent la porte et se trouvent face à face avec le Russe qui avance toujours, vomissant de temps à autre des flots de sang qui le drapent dans une tunique rouge. Le gardien lâche une rafale de mitraillette vers le partisan qui s'arrête, semble plier sous le poids des quelques balles reçues dans le ventre, d'où les boyaux dégoulinent en masses grises ; mais il continue de sautiller en direction de ses bourreaux qui se rejettent dans le couloir, derrière la protection de cette porte qui les sépare maintenant du monstre sacré.

— C'est pas possible ! murmure l'infirmier en essuyant, d'un revers de main, la sueur qui mouille son front. C'est pas possible !

Les deux hommes restent là, terrifiés, l'oreille collée à l'huis, percevant une sorte de grondement, une plainte continue de fauve luttant contre la mort avec des réserves d'énergie dont lui-même ne soupçonnait pas l'importance.

— Faut y aller ! murmure l'infirmier. Il m'aura dégueulassé toute la pièce.

— On y va ! répond le gardien en enclenchant un nouveau chargeur dans sa mitraillette.

L'arme fait « clac ». La porte grince, poussée d'abord avec précaution, puis d'un seul coup. Les deux hommes ont bondi, l'arme haute. Le partisan n'avançait plus, mais se tenait toujours en équilibre sur sa jambe intacte, vomissant le sang, crachant ses poumons, perdant ses tripes qui formaient, à ses pieds, un petit tas dégoûtant. Il poussait toujours cette sorte de grondement farouche : « Rouuu... Rouuuouou... » qui montait avec sa volonté de vengeance « post mortem » ! Alors, le gardien a pressé la détente. Il a vidé le chargeur en ajustant le creux de l'estomac. Trente-deux balles ! Le corps séparé en deux s'est abattu. Un tas de chairs rouges et de viscères puants...

L'autre visage. L'affaire se passe à Gross Negrovitchi. En venant de Smorki, il faut traverser deux villages pour atteindre ce point d'appui, que défend un blockhaus remarquable, construit par l'adjudant Battifol... La nuit. La neige. Le froid... La discipline qui règne à Gross Negrovitchi, sous le commandement de Battifol, laisse à désirer. Au lieu de se grouper, les hommes se sont égaillés, au hasard des isbas qui leur plaisent. Chacun patrouille à son heure et selon sa fantaisie. Il est nuit. Trois hommes veillent en jouant aux cartes à l'intérieur du blockhaus Battifol.

Jantsen patrouille dans le village. Seul. Et c'est de la folie. Soudain, les trois hommes du blockhaus sursautent. On vient de tirer une rafale de mitraillette ! Demiront ouvre la porte, fait quelques pas sur la neige. Il écoute. Rien. Il rentre et dit :

— C'con-là s'amuse encore à tirer sur les chats !

Tout le monde hausse les épaules. Jantsen, en effet, possède la manie de tirer des rafales de mitraillette sur les chats qu'il aperçoit, la nuit, en train de filer au ras des clôtures. Donc, une rafale tirée par Jantsen n'a aucune importance.

— Belote !

— Cinquante d'annonce !

La nuit s'avance. Les trois hommes vont se cou-

cher, sans plus s'occuper de Jantsen qui a dû regagner son isba, après avoir lâché sa rafale de mitraillette sur les chats.

Au petit jour, ils l'ont retrouvé, vers huit heures du matin, empalé sur un pieu, en bordure de la piste, à trois cents mètres du village. Tout nu. Les partisans ne lui avaient laissé que sa casquette. Le pieu l'avait perforé jusqu'au diaphragme. Il avait dû souffrir pendant plusieurs heures. Le visage du supplicié portait encore les stigmates d'une peur sans nom, d'un tourment effroyable, dont le froid avait conservé tous les détails.

Désormais, la Légion ne peut plus vivre sans contempler ces deux visages. L'un n'est que la réplique de l'autre. La souffrance de l'un ne justifie pas celle de l'autre.

— Ce n'est pas nous qui avons commencé ! dit le capitaine Berthet qui lutte, en Russie, depuis 1941.

— L'Histoire ne s'inquiétera pas de savoir qui a commencé, répond le sous-lieutenant Cuny... Souvenez-vous, mon capitaine, que ce sont toujours les vainqueurs qui écrivent l'Histoire et disent le Droit !

10

LA neige grince sous les pas de la sentinelle. Le ciel prend une couleur de lilas. Le soleil apparaît. Ce n'est encore qu'une sorte de brasero qui n'arrive pas à dégeler ces palais de cristal — forêts lointaines, isbas étincelantes de givre — construits en

verre filé ou moulé par un hiver déjà vieux, chargé de cheveux blancs. Mais l'hiver ne compte plus, du moment que le soleil est sauvé !... On a beaucoup prié pour sa résurrection, durant la longue nuit du solstice devant les icônes. Confusément. Et voici que le soleil de janvier répond aux prières des hommes, ramène la chaleur et la vie !

A Chepelevitchi, les femmes qui s'abandonnaient à d'interminables somnolences, couchées sur le four, se lèvent maintenant plus tôt, et allument le feu dès la pointe de l'aube verte. Chacune édifie un petit bûcher dans la cavité de brique, puis l'enflamme à l'aide d'une torche de paille, elle-même embrasée grâce aux tisons conservés depuis la veille, sous la cendre.

Il est 7 heures. L'homme qui dormait tout habillé sur deux planches se lève, prie un instant devant les icônes et fait sa toilette. Très simple. Il se remplit la bouche d'eau froide, puis la recrache avec force dans ses mains jointes en forme de conque, près de sa figure. L'eau finement pulvérisée rejaillit sur le visage et l'humecte. La technique employée pour la toilette des enfants est exactement la même. On leur essuie par contre le visage avec un linge sale, tandis que les adultes laissent sécher l'eau d'elle-même.

L'homme sort pour la corvée de bois. Si les réserves manquent, il arrache la clôture de son jardin. Nitchevo ! Aucune importance. Il la reconstituera au printemps, en quelques heures. Le bois ne coûte que la peine de l'abattre et le débarder et les voisins sont là pour donner un coup de main, jamais refusé. A Chepelevitchi, comme dans tous les villages de la Russie Blanche, les paysans ne connaissent que la loi des anciens jours. Un pour tous et tous pour chacun ! Depuis vingt-cinq ans, la dialectique du communisme ne fait rien d'autre que commenter les très vieilles réalités du « Mir ».

L'homme risque quelques pas en direction de la forêt. Du coin de l'œil, il reconnaît l'emplacement des coupes futures. Puis il fait demi-tour, va soigner ses bêtes. Avec un certain enthousiasme, car il les

aime. Les petits chevaux poilus hennissent. Les vaches meuglent. Hommes et animaux attendent le printemps dans une sorte d'ivresse contenue encore pour quelques semaines.

Un clairon sonne dans la direction du blockhaus. Au-delà de la vallée paisible, 130 hommes qui cheminaient en formation de combat se figent brusquement, au garde-à-vous, tandis qu'au sommet du mât dominant le poste de Chepelevitchi le drapeau tricolore monte lentement dans le petit matin vert et bleu. Ils repartent. C'est la colonne Bridoux qui rentre, après avoir donné l'assaut au village de Kononovitchi.

Le capitaine Bridoux est arrivé en Russie en novembre 1943, bénéficiant d'un préjugé favorable.

— Du moment que le ministre de la Guerre de Pétain envoie son fils en première ligne, a dit Deslumeaux, ça peut pas être une cloche !

Ce Bridoux passerait cependant inaperçu parmi le personnel d'un grand magasin. Petit et mince, avec un visage ingrat cloisonné d'arêtes vives, sa silhouette n'en impose guère. Mais la parole brève et cassante, le style « pète-sec » du geste, le frémissement perpétuel de muscles longs courant à fleur de peau, les yeux bruns entraînés à lire jusqu'au fond des replis de la conscience, démêler le vrai du faux dans les rapports des subalternes, révèlent l'officier de bonne race. Le nez cassé par les chutes de cheval, les jambes arquées rappellent que le capitaine Bridoux a fait partie du prestigieux « Cadre noir » de Saumur.

Bridoux, officier de cavalerie démonté, n'a guère fait parler de lui pendant un mois. Au lieu de donner des ordres, il a pris conseil, étudié la tactique des partisans, cette nouvelle forme de guerre qui le surprend : la guerre pourrie. Puis il s'est mis à bouger dans le secteur. Il vient de monter cette attaque contre le village de Kononovitchi dans le style des Le Fauconnier, Seveau, Guernec Le Korrigan. Secret

absolu. Mobilisation soudaine. Marche de nuit. Attaque de l'objectif à la pointe de l'aube.

A Kononovitchi, il a presque obtenu l'accrochage. Surpris, les partisans ont sauté dans leurs traîneaux, évacué le village par le sud, à l'instant où les Français entraient par le nord. Rabat, qui tenait les fuyards dans son champ de tir, a joué de malchance. Extracteur brisé. F. M. enrayé. Le caporal-chef Verdure, virtuose du mortier de 80, a mis le feu au village du premier coup.

Chaudes couleurs. Froid noir. Les arbres de la forêt craquent. De la glace des cours d'eau montent des explosions sourdes, comparables à celles des mines mollement bourrées à la poudre noire. L'air possède une saveur métallique. L'acier des fusils colle aux doigts et brûle. Rien ne bouge dans ce paysage à la fois flexible et figé, que les 130 fantassins en retraite, presque invisibles sur la perspective enneigée, avec leurs cagoules blanches, leurs bonnets d'agneau gris conquis sur les partisans. Mince conquête !

Bridoux remâche son amertume, sans deviner que cette expédition décevante vient de sauver la Légion. En lançant les hommes au combat, il les a délivrés des pièges tendus par les villages amis, infiniment plus redoutables : les interminables nuits dans la tiédeur émolliente des isbas, les longues beuveries mélancoliques de samagonka au plomb tétraéthyle, les amours des filles silencieuses et résignées, les parties de poker, les ritournelles des vieux gramophones, toujours enrayés sur de persistantes nostalgies :

Douce France,
Beau pays de mon enfance...

La L.V.F. se dissolvait dans le noir et le gris du solstice d'hiver. Encore un coup et, devenue une simple bande d'ivrognes, d'assassins et de typhiques, elle allait éclater à travers cet espace déjà fécondé par la première retraite de Russie. Et voici que, brusquement, surgit un petit bonhomme aux jambes arquées,

au nez cassé, et dont la voix plus sèche qu'un coup de cravache balaie les maléfices... « Compagnie, rassemblement ! Chefs de section sur moi ! Colonne par un ! Silence ! Caporal-chef Verdure, ouvrez le feu ! Trop long ! Trop court ! Objectif atteint ! Tir d'efficacité ! En avant ! A la fourchette ! » Les F.M. crachent. Les coups de fusil claquent. Les mitraillettes enfilent des perles dorées sur le fil de soie de l'aube. Les hommes courent, rient, jurent, hurlent. « Tire, nom de Dieu ! T'es un con ! Je t'emmerde ! Vise les partoches ! A toi le Popov ! A nous les volailles ! Vive la France ! Vive la Légion ! »

— Vous savez, mon capitaine, le meilleur moyen de défendre sa peau c'est de se lancer au milieu de la bagarre, répond Luc de Saint-Pierre au capitaine Bridoux qui lui reproche sa témérité.

Luc de Saint-Pierre, simple sergent et authentique aristocrate, parcourt la Russie en oubliant ses chargeurs de mitraillette, mais non son carnet de notes. C'est un grand garçon, fin, qui semble avoir retrouvé, au contact des moujiks, le comportement du seigneur médiéval. Cette attitude naturelle, alliée à beaucoup d'humour, de fantaisie et de témérité, en fait le seigneur de l'isba qui l'adopte d'emblée, car les Russes gardent la nostalgie de leurs princes et l'idole des unités dans lesquelles il sert, car les légionnaires ne reconnaissent d'autre hiérarchie que celle du courage personnel. A Kononovitchi, Luc de Saint-Pierre a mené son groupe à l'assaut des partisans en retraite dans son style habituel : la canne à la main, la mitraillette en bandoulière.

— Je vous ai proposé pour la « croix du Mérite » dit Bridoux.

— Oh ! mon capitaine, c'est tout à fait impossible !

— Comment, impossible ? Qu'entendez-vous par impossible ?

Luc de Saint-Pierre affûte son sourire :

— Voyons, mon capitaine, de quoi aurais-je l'air si je recevais la croix du Mérite pour la conquête de

Kononovitchi ? Kononovitchi, rendez-vous compte ! Toutes mes cousines qui ne manquent pas de dialectique se moqueraient de moi ! Kononovitchi !



La conquête de Kononovitchi paraît avoir réveillé l'humeur belliqueuse du colonel Puaud et de la division de sécurité allemande dont relève le 638° régi-

ment d'infanterie. Depuis sa première visite de 1943, en compagnie de l'ambassadeur de Brinon, les unités combattantes de la L.V.F. n'ont fait qu'entrevoir le colonel qui les commande.

— Il vient de faire une nouvelle tournée de conférences ! murmure Rabat.

— C'est pas un colonel, mais un sergent recruteur ! ironise l'adjudant Rostand.

Puaud arrive en effet directement de Vichy. Le maréchal Pétain a refusé de le recevoir, rejetant dans les ténèbres extérieures ce beau militaire de carrière, ancien officier de la Légion étrangère, qui s'est engagé dans la Légion tricolore, puis dans la L.V.F. après dissolution de l'organisme de Guéret, au nom des promesses faites, des ordres donnés par son propre gouvernement ! Mais des foules considérables l'ont acclamé au Grand Casino de Vichy, à Clermont-Ferrand, Lyon, Grenoble, Annecy, Bordeaux, Bayonne, Biarritz, avec le directeur du *Combattant Européen* qui rendait compte de la guerre de partisans. Le colonel-conférencier ramène maintenant quelques centaines de volontaires, destinés à étoffer les 3 bataillons existants et former une quatrième unité pour le printemps 1944.

C'est un bel homme, grand, musclé, large d'épaules, au visage coloré, à l'œil bleu et clair, qui passe devant la compagnie Orzière rassemblée.

— Il a fauché sa casquette dans un musée boche ! murmure le légionnaire Coince.

Puaud porte, en effet, une étonnante casquette qui devait coiffer le chef d'un officier prussien à la bataille de Sadowa ! Sa tenue exprime sa volonté de collaboration, aussi sincère que sa frénésie d'avancement. Sur la veste réglementaire de la Wehrmacht, il a posé un ceinturon de cuir fauve à baudrier, inusité dans l'armée du Reich. Ses culottes de cheval en whipcord beige, tout comme ses bottes de cuir fauve, proviennent de Saumur.

— Quel cirque ! commente brièvement Capsie qui garde la nostalgie de la combinaison de mécano por-

tée pendant la guerre d'Espagne, dans les Brigades internationales.

La troupe présente les armes.

— Repos ! ordonne le colonel.

Il parle. Il ne possède pas la culture académique d'un Narbonne, mais le dynamisme d'un soldat dont personne ne met et ne mettra en doute le courage physique ; l'élan d'un homme sain, bien nourri et ami du champagne ; ce dynamisme, cet élan, voyant leurs ailes rognées par une bienveillance chronique, une évidente faiblesse de caractère, un manque de vues générales qui contrastent cruellement avec ceux d'un Jean comte de Mayol de Lupé. Les phrases pompeuses du colonel font sourire ces hommes qui l'aimeront parfois, mais ne le prendront jamais au sérieux...

« En toute camaraderie... de soldat à soldat... cœur à cœur et au coude à coude... pour la croisade de la civilisation contre la barbarie... Petite fleur dans l'âme et grande flamme sous l'Arc de triomphe... nous allons bientôt, dans une fraternité d'armes renouvelée avec les Allemands, attaquer l'adversaire... De grandes opérations sont prévues pour le mois de février... Combat d'une ampleur jamais égalée dans la guerre de partisans... »

— Quel con ! murmure le cuisinier de la compagnie, en guise de commentaire.

La voix a porté fort loin, mais le gigantesque capitaine Orzière, qui se tient à quelques mètres du légionnaire, ne sourcille pas. Car il est sourd. Radicalement sourd.

La grande offensive qui va sauver la L.V.F. d'elle-même commence le 27 janvier 1944. Premier objectif : prise de la forêt de Somry qui eut à connaître, quelques mois plus tôt, des amours du sous-lieutenant-médecin Delouis et de Genia Iffimovitch. Au sud de Chepelevitchi, elle abrite, sur plus de 500 kilomètres carrés, une vingtaine d'Otriades, soit, à peu près, six mille partisans, bien armés et ravitaillés

maintenant, grâce aux vols de nuit qui se multiplient. Belaoussov et Schounin, qui commandent ces troupes, disposent d'un terrain d'atterrissage au sud-ouest de Saoserje et, plus au sud encore, de positions de repli inexpugnables dans les marécages du Velikoje. Les postes de la défense avancée se situent à la périphérie d'un arc tendu de Kosel à Gojenka.

Pour la première fois de son histoire, la L.V.F. concentre ses trois bataillons dans la même opération. Celui de Bridoux se déplace du nord-ouest vers le sud-est. Celui du joyeux Berthet le rejoindra, via Golovtchin. Le 3ᵉ, aux ordres du capitaine Guiraud, quitte sa zone d'occupation dans la matinée du 29 janvier, ne laissant dans les points d'appui que les malades et sédentaires, protégés par de faibles garnisons.

Les Allemands engagent plusieurs bataillons de la Wehrmacht et des auxiliaires russes dans cette opération combinée dont ils affectionnent le style. Ils appuient la L.V.F. avec un matériel important : canons d'assaut, blindés légers, voitures radio, ambulances sur chenilles auprès desquelles le traîneau de secours, imaginé par le médecin-commandant Fleury, apparaît comme le bricolage qu'il reste en réalité, bricolage très efficace en plein hiver, avec sa cabine fermée, chauffée par un minuscule poêle dont la cheminée dépasse le toit pour donner, à l'ensemble, l'aspect d'un engin de transport pour Romanichels pauvres !

Le 30 janvier, attaque de Kosel.

Le capitaine Orzière décide de prendre Kosel à la baïonnette et sans préparation de mortiers. Sa compagnie s'élance, appuyée à gauche par d'autres unités du 3ᵉ et, à droite, par des éléments du 1ᵉʳ... Sur toute l'étendue de la plaine livide, on aperçoit des silhouettes blanches, celles des hommes agenouillés sur les traîneaux et qui fouettent à tour de bras les petits chevaux noirs ou gris. Les balles sifflent déjà. Le canon de 150, installé par les Allemands à Chepe-

levitchi, tonne au loin, à intervalles réguliers. Les barrages de mortier grondent dans la forêt. C'est le grand jeu !

La compagnie Orzière abandonne ses traîneaux. Les voltigeurs s'élancent sur Kosel-la-morte, pour franchir au plus vite l'espace découvert et engager le combat de rues. La résistance de l'ennemi paraît faible. L'air sent la poudre. Enthousiasme, angoisse et confusion pèsent sur le moment. Les rafales de mitrailleuses, les balles de fusils sifflent, claquent, miaulent dans toutes les directions. Des silhouettes blanches, légionnaires et partisans que rien, sauf l'armement, ne différencie, s'agitent en deçà et au-delà du village. Dès le lever du rideau s'installe la grande confusion qui va caractériser les opérations de février 1944.

Prévue par le commandement, elle débordera les mesures prises pour la combattre. On a décidé, en effet, que les unités L.V.F. et Wehrmacht engagées utiliseraient la tenue réversible, un jour pile — camouflage blanc pour la neige — un jour face — camouflage « léopard » pour la forêt et le marécage. Ainsi, chacun pourrait distinguer, à première vue, ami ou ennemi. Mais comme les partisans sont équipés eux aussi, et en permanence, de vêtements blancs, la confusion va régner un jour sur deux !

La compagnie occupe le village et, presque aussitôt, une fusillade terrible l'accable. Les 8 mitrailleuses ripostent. Orzière fait donner les mortiers lourds de l'adjudant Kédru. Leurs basses profondes sont reprises par les échos de la forêt. Mais ces rumeurs de fin du monde ne gênent en rien le capitaine qui se promène paisiblement au milieu des balles, la canne à la main, suivi du policier russe Klinsov et du secrétaire Poliakov. Poliakov est un mystérieux personnage dont la compagnie utilise les services d'informateur.

— On tire, mon capitaine ! crie l'ordonnance.

— Non, il est 7 h 30 ! répond Orzière.

— On tire ! répète le légionnaire en se penchant à l'extrême vers le pavillon de l'oreille.

— Eh bien, quoi ? On tire ? Et alors ? On est là pour ça !

Il défie les balles, à l'abri du silence éternel qui l'accompagne.

— On tire ! confirme Rabat qui accourt, hors d'haleine. Mais c'est la section Simart qui nous canarde !

Rabat, en effet, a reconnu la cadence lente d'une mitrailleuse Hotchkiss utilisée par l'adjudant Simart. La Hotchkiss de Simart tire sur les camarades de la compagnie dont les mitrailleuses ripostent, soutenues par les mortiers de 80. Des torpilles éclatent au faîte des toits de chaume. Les dernières isbas de Kosel brûlent ; certaines, bourrées de munitions, explosent, projetant poutres et chevrons vers le ciel d'émail bleu, durci par le froid. Puis, le feu cesse.

Les infirmiers relèvent des blessés, s'arrêtent auprès d'une paysanne exposée sur la neige, au centre d'une tache rouge formée par son sang qui jaillit, spasmodiquement, d'une épaule broyée par un gros éclat de torpille. Orzière s'approche, suivi de Klinsov et du secrétaire Poliakov. Poliakov contemple la femme, impassible. On ne l'a jamais vu sourire ou se fâcher. C'est un homme secret, que les services de renseignements français dépêchent, de temps à autre, aux partisans et qui, sans doute, travaille pour le compte des partisans quand il revient chez les Français ! Mais jamais il n'a communiqué à la L.V.F. un renseignement erroné. Jamais il n'a trahi. Nul ne sait, en définitive, s'il travaille pour la N.K.V.D. ou la G.F.P.

— Faites quelque chose pour cette femme ! ordonne le capitaine Orzière à l'infirmier.

L'infirmier hoche la tête. La femme est perdue, avec une artère tranchée trop haut pour supporter un garrot.

— On peut toujours faire quelque chose dans ces cas-là ! répond-il.

Puis il tire son pistolet et brûle la cervelle de la moribonde en grommelant :

— Je l'aurais fait pour un copain. Inutile de laisser souffrir les gens pour rien !

La fusillade fratricide a cessé, depuis qu'une fusée de reconnaissance a prévenu Simart de son erreur. Le capitaine s'éloigne à travers Kosel. L'escorte le suit. Poliakov marche derrière lui, impassible, mais Klinsov semble bouleversé.

— Qu'est-ce qui se passe, Klinsov ? demande le capitaine.

Le Russe avale sa salive et ne répond pas.

— C'est pour cette femme ? Le coup de pistolet, ça vous dérange ? Mais c'est par humanité. Cette femme, vous la connaissiez ?

D'un mouvement de tête, Klinsov désigne le mystérieux Poliakov qui marche auprès d'eux, l'œil sec, indifférent, et dont le pas tranquille, le geste assuré, semblent garantir une paix intérieure inexpugnable.

— Cette femme... c'était sa sœur !

On ne tire plus dans Kosel-la-morte et, seules, retentissent, dans les environs, quelques rafales de mitraillettes lâchées sur les volailles en fuite ! Soudain, un hurlement qui se situe à la limite supérieure du registre des voix humaines jaillit d'une isba touchée, quelques minutes plus tôt, par les torpilles de mortier. Presque aussitôt, on voit surgir une femme assez belle, et entièrement nue. Elle prend sa course, hagarde, échevelée, et se lance à travers le village. Elle traîne bientôt, derrière elle, une meute de soldats hilares.

La femme leur échappe, virevolte autour du balancier du puits banal, saute par-dessus les poutres enflammées qui barrent la rue, sans cesse guettée par des doigts crochus, des mains avides qui la saisissent par anticipation, sans cesse délivrée de cette menace par la rapidité de sa course qu'elle tire de sa nudité légère, insolite dans ce décor de ruines, d'incendies,

curieusement surimpressionné sur une étendue figée de neige et de glace.

Enfin, elle vient s'abattre aux pieds du capitaine, hurlant toujours, ruant, griffant le vide autour d'elle, les pointes des seins érigées comme d'étranges coquelicots, les cuisses ouvertes, la peau du ventre tendue, offerte à toute cette violence qui traîne autour d'elle.

— Crise d'hystérie. Effet de choc ! diagnostique l'infirmier.

— Enlevez-moi ça de la voie publique ! grommelle le capitaine impassible.

Une demi-douzaine de légionnaires l'emportent sur leurs épaules pour la soigner. Puis ils demandent du renfort. La section hors-rang, au complet, vient les assister au cours de la nuit. La femme prend la médecine avec un enthousiasme qui résiste aux drogues les plus compliquées, administrées par les voies orthodoxes, et d'autres qui le sont moins !

Le lendemain, quand la 10ᵉ compagnie abandonne le village de Kosel pour investir Saoserje, 10 kilomètres plus au sud, la femme se tient sur le seuil de ce qui reste de son isba, l'œil attendri, la mine fleurie, fraîche et dispose, saluant ses amis de la section hors-rang, lourdement endormis sur leurs traîneaux ! Le correspondant de guerre Catulle arrive juste à point pour recueillir les détails de l'aventure, écrire, dans le meilleur style des *Mille et Une Nuits*, l'histoire de *La baba et les quarante docteurs* (1).

Saoserje, ancien P.C. de Belaoussov, vient d'être occupé sans coup férir, seule la section de chasse accrochant, comme d'habitude, une arrière-garde qui couvre la retraite des partisans. Ils se tiennent maintenant sur les lisières de la forêt, allant et venant pour observer, sans le moindre complexe et, sans doute, avec une curiosité amusée, l'énorme dispositif L.V.F. mis en place pour enfoncer... des portes ouvertes.

(1) Baba : femme.

Les partisans eux-mêmes ne s'y reconnaissent plus !

A la sortie sud du village, ils croisent le traîneau du sergent Ferret qui rentre de patrouille. Les partisans le hèlent et stoppent. La conversation s'engage. Ferret appartient à la section de chasse et parle une langue russe plutôt étonnante. Cela ne trouble nullement les quatre hommes de la forêt. Tant de peuples, qui ne parlent pas un mot de russe, combattent les bandits fascistes sous la géniale direction du grand camarade Staline ! Voïna ! Nitchevo ! Ferret qui, bien entendu, ne peut pas confondre ces partisans avec les supplétifs russes qu'il connaît bien, se tient sur ses gardes. Un sourire intérieur l'éclaire lorsque les partisans, avisant sa mitraillette allemande, lui demandent comment elle fonctionne et comment il se l'est procurée. De bonne grâce, il en fait la démonstration, l'arme, et tire à bout portant un chargeur complet sur les occupants du traîneau !

Pendant quinze jours, les opérations de ratissage à travers la forêt de Somry et sur ses abords se dérouleront sous le signe du mystère et de l'équivoque. Kosel, Saoserje, Gojenka, occupés à peu de frais, ne représentent que les défenses extérieures du dispositif ennemi. L'armature en est camouflée dans la profondeur des futaies.

La compagnie Cousin, qui progresse en direction de Somry, à l'extrême droite du dispositif, doit se séparer de ses traîneaux. Le lieutenant en prend la tête et confie le train de combat à l'adjudant-chef Perrin. Avec 8 hommes et 60 traîneaux conduits par des paysans qui ne sont peut-être que des partisans camouflés, il s'engage sur une piste qui, selon la carte, conduit au village. Mais comme il doit laisser la carte entre les mains du lieutenant — il n'y a pas de cartes pour tout le monde ! — le voici tombé dans une grande perplexité au premier carrefour qui se présente. En avant ? A droite ? A gauche ?... Perrin opte pour la gauche.

Avance prudente que troublent les cris des Russes

encourageant leurs bêtes. Pénombre, que la neige livide et plus rare, sous-bois, n'arrive pas à éclairer. Soudain, Perrin distingue deux bunkers de rondins qui, de part et d'autre de la piste, le guettent avec l'œil noir et méchant de leurs meurtrières... Halte !

Perrin s'approche du sergent Nogarec qui commande le groupe de protection, 8 hommes en tout ! Il dit à mi-voix, sur un ton impersonnel, comme s'il commandait au destin aveugle :

— Si ça crache, nous crions : « Sauve qui peut ! » Tout le monde dans le bois. Tes hommes planqués derrière les troncs et feu à volonté jusqu'à l'arrivée des renforts. Compris ?

— Compris !

Perrin avance, mitraillette haute. Il s'essuie le front. Bon Dieu, que ça doit faire mal de recevoir une rafale dans le ventre ! Si le bunker crache, il sera coupé en deux. Les autres s'en tireront peut-être... La gorge sèche, le sang mettant en branle, derrière ses tempes, des cloches de rêve, il parcourt 5 mètres et s'arrête. Le bunker le contemple de son œil noir, à 20 mètres. Il avance de nouveau. Plus que 10 mètres. Ses jambes sont molles. Rien ne bouge devant lui, autour de lui. Mais il connaît la nature exacte de ce calme, de ce silence. Il se souvient de son copain Buissonnière, foudroyé, avec Lataste, par ce même vide apocryphe, ce silence meurtrier des forêts, sur le bord de la Desna. Et soudain il se jette en avant, court vers la défense ennemie. En quelques secondes, il l'atteint et la tourne... La position est abandonnée. Les magnifiques bunkers, tout neufs, ne recèlent que du vide !

La marche reprend. Cent mètres plus loin, ils tombent sur un camp de partisans. Il est immense, avec ses baraques symétriquement alignées, dans lesquelles rien ne manque, ni vitres aux fenêtres, ni râteliers d'armes, ni matériel de cuisine. L'ordre règne dans ces chambrées désertes qui peuvent contenir quatre cents hommes environ, les écuries vides où gémit une haridelle galeuse, laissée pour solde de tout

compte. Le camp n'est abandonné que depuis quelques heures. Les braises couvent sous les cendres, des odeurs de cuir et de graisse traînent un peu partout.

Ils traversent cette nécropole silencieuse et inquiétante. Des rafales de mitraillettes errent, de çà, de là, au loin, comme si des hyènes quêtaient le cadavre. Quelques torpilles de mortiers explosent à de longs intervalles. La lumière baisse.

Dix minutes plus tard, l'adjudant-chef reconnaît un chemin déjà suivi ! Ils ont tourné en rond, privés de boussole et de carte ! Ils sont perdus. Les conducteurs russes attendent, sans prononcer un mot, sans manifester le moindre souci. Nitchevo ! C'est la guerre ! Perrin sait, maintenant, qu'on peut les conduire n'importe où, jusqu'au bout du monde, face à tous les périls, pourvu que le chef marche en tête !

Il repart, bourrelé de soucis. Il lui faut absolument trouver le village avant la nuit... Ils traversent un autre camp de partisans, plus petit mais également vide. Le temps passe. Leurs chances s'amenuisent. L'ombre monte. Soudain, l'adjudant découvre des traces de souliers à clous. Les partisans ne portent pas de souliers à clous !... Enfin, quelques débris d'emballages de soupe concentrée, un morceau de magazine français disposent, au pied des arbres, les repères du Petit Poucet. La colonne se trouve dans le bon chemin.

Quand la forêt cesse, busquement, Perrin aperçoit, à la jumelle, des silhouettes blanches. Amis ? Ennemis ? Ennemis sans doute, puisque l'ordre du jour impose le camouflage « lézard » dont il est revêtu. Il hésite. Il avance avec prudence et reconnaît enfin Ledrus, un vieux camarade qui, la L.V.F. maintenant à travers lui sa réputation de « troupe courageuse mais indisciplinée », a conservé le camouflage blanc porté la veille !

Ils se rencontrent et s'étreignent. La colonne du train de combat est sauvée. Le village se situe à

moins de deux kilomètres et peut s'atteindre en suivant les lisières.

Le lendemain soir, Perrin couche en pleine forêt, en compagnie du lieutenant Cousin. Ils ont allumé un maigre feu sous un abri de branches. Pour dormir, ils retirent leurs bottes de feutre. Cousin rêve et s'agite, repoussant progressivement vers les braises une paire de bottes qui se consume. Pour sauver ses pieds, maintenant chaussés de brodequins de cuir, car le thermomètre vient de descendre à — 40°, comme à Djukovo, comme à Mamajevka, Perrin se fait attacher toutes les demi-heures derrière un traîneau et court dans le style de ces suppliciés des époques barbares que traînaient des chevaux fougueux ! Ce petit jeu amuse prodigieusement les conducteurs russes... Haracho ! Bravo, le Franzouz ! Perrin essaie de rire, lui aussi. Mais il rit jaune, puis vert, lorsque la demi-heure de grâce écoulée, les pieds refroidis, il doit se faire de nouveau attacher et reprendre sa course !

Luc de Saint-Pierre a perdu son conducteur indigène tué dans une embuscade. Aussi, quand il aperçoit ce bûcheron qui débouche sur la piste avec son traîneau, le hèle-t-il sans ménagement.

— Allez, le Pan, viens par ici !

Le Pan explique laborieusement qu'il faisait du bois dans la forêt, tandis que sa femme partait chercher des pommes de terre au village voisin.

— Viens quand même !

L'homme ne discute pas et se met à la disposition du sergent. Il est vêtu de loques. On lui fournit culottes, veste et chapka saisies chez les partisans. Le Pan exulte. Maintenant, il a chaud et mange du poulet à l'heure du pillage ! Au bout d'une semaine, il n'existe pas meilleur légionnaire que lui, ni plus grand pirate. Il s'attache au groupe avec la fidélité d'un chien sauvé des eaux. Parfois, Luc de Saint-Pierre lui demande :

— Et ta femme ?

Le Pan se frappe la poitrine avec un manque

absolu de sincérité et répond, le regard brillant d'astuce :

— Oh ! elle est maligne et Dieu est bon !

Il avale une rasade de schnaps à la santé de sa femme. Il la reverra dans un mois, dix ans ou jamais. Tant pis ! C'est la guerre !

Cette guerre d'ombres blanches ne connaît que la progression à la file indienne, n'admet que la présence de traîneaux indigènes, conduits par des indigènes. Elle n'autorise aucune bataille rangée contre un adversaire qui, jour après jour, cède un terrain qu'il ne peut manquer de réoccuper. Les unités de la L.V.F. découvrent une Amérique peuplée de Sioux et suivent un sentier de la guerre qui ne possède réellement que la largeur d'un sentier, sur lequel la valeur de chaque combattant et sa chance donnent toute leur mesure.

C'est ainsi que le sous-lieutenant Cuny, à la tête d'une section d'avant-garde qui, brûlant l'horaire imposé, se trouve en flèche, tombe sur un camp de partisans en pleine évacuation. Sans hésiter, Cuny lance ses traîneaux dans un galop fou, traverse le camp droit devant lui ! Ses F.M. arrosent les baraquements avec des balles incendiaires. Chaque traîneau tire sa bordée, tel un croiseur de bataille. Le dernier de la colonne laisse tomber des chapelets de grenades qui couvrent la retraite. Confusion propice. Hurlements. Jurons russes. Flammes jaunes. Explosions en chaîne. Tourbillon d'ombres blanches... Ils ont traversé le dispositif de l'adversaire avec la précision d'un vol d'hirondelles, dans un style qui, selon l'optique stratégique des Allemands, mérite, non la croix de fer, mais quinze jours d'arrêts de rigueur ! Seulement, dans le secteur, les partisans cèdent d'un coup 8 kilomètres de forêt !

Le 12 février, Guernec le Korrigan, qui vient de recevoir les galons de sous-lieutenant, réédite cet exploit en joignant l'astuce à l'esprit de décision. Placé en observation à la corne d'un bois, avec ses 40 voltigeurs et son fidèle compagnon Saublé qui lui

sert d'adjoint, il aperçoit une forte colonne ennemie en marche vers le village qu'il doit reconnaître. Il hésite un peu, car il se trouve à 14 kilomètres du point d'appui français le plus proche. Mais la nuit qui tombe emporte sa décision en faveur du plan insensé qu'il vient d'improviser...

Les partisans défilent à 300 m de lui. Il se met en marche sur leurs arrières et, bientôt, les 40 légionnaires, vêtus de blanc, ont rattrapé la colonne. Ils lui emboîtent le pas. Les tenues de camouflage s'adaptent si bien les unes aux autres, que les partisans ne s'aperçoivent de rien. Les Français entrent donc dans le village ennemi à la suite des Russes, sans solution de continuité !

Des estafettes préposées à l'orientation indiquent la route à suivre. Discipliné, Guernec le Korrigan enfile la grand-rue pendant que se disloque l'unité qui le précédait ! Il poursuit. Sur le seuil des isbas, de nombreux partisans fument leur grosse cigarette de « makhorka » en contemplant les premières étoiles. D'autres chantent, soutenus par les accords des balalaïkas... Un commandement bref et les F.M. crachent, à l'improviste, le feu et la mort. Les grenades d'assaut à manche culbutent sur leur trajectoire et incendient les toits de chaume. Les mitraillettes glapissent. Les pistolets claquent.

Puis les Français détalent comme des chevaux sauvages, poursuivis par des cris de détresse, des clameurs de surprise et de rage. Dans une effroyable confusion, les Russes organisent la poursuite. Mais Guernec le Korrigan a pris de l'avance. Il tend une embuscade à l'entrée de la forêt, cloue sur place l'avant-garde qui se présente. Ecœurés, supputant l'existence d'un piège préparé de longue main par cette incursion qui leur rappelle les méthodes de la section de chasse Seveau, les partisans font demi-tour, accordant à la témérité des Français une grâce qu'elle a bien méritée.

-:-

Pour échapper à cette « drôle de guerre » que les partisans semblent mener à leur guise, le colonel Puaud change de tactique. L'ennemi a cédé du terrain sur une profondeur de 100 kilomètres en direction du sud. Il se croit maintenant à l'abri, attendant l'heure qui lui permettra de revenir occuper ses positions sans coup férir après le départ des Français. Il s'agit de bouleverser ses plans en le prenant à revers, le gagnant de vitesse, à la fois dans l'espace et le temps (1).

Les unités sont donc retirées du secteur forestier, chargées sur des camions de la division et le régiment se reforme à Golovtchin. Une étape menée très rapidement le conduit à Semukatchi. On accorde un jour de repos aux hommes, en les prévenant qu'ils auront à couvrir 80 kilomètres le lendemain ! Le 15 février, départ à 4 heures du matin. Direction sud-est pendant 30 kilomètres pour atteindre la grande route Bobruisk-Moghilev. La L.V.F. a déjà contrôlé cette « magistrale », en 1943, jusqu'au pont sur la Vaprinka. Depuis que la dernière offensive russe a reporté la ligne du front sur le Dnieper, l'itinéraire Moghilev-Bobruisk prend une importance vitale pour le ravitailement du secteur A.O.K. IV. De leur côté, les partisans déploient de grands efforts pour établir un couloir de liaison entre la tête de pont de Rogatchev et leur propre secteur d'occupation. En cas de succès, ils deviendront une avant-garde de l'Armée Rouge installée dans le dos des Allemands.

(1) En hommage au colonel Puaud, les Allemands baptisèrent cette opération « Maroc ». Elle fut menée, en effet, dans le style de nos guerres coloniales basées sur une mobilité correspondant à celle de l'adversaire. Cependant, le légionnaire de base a toujours refusé d'accorder à son chef la paternité de cette manœuvre. Aucun document ne permet aujourd'hui d'en discuter. On ne peut donc que répondre au légionnaire, comme le maréchal Joffre à ses adversaires : « Je ne sais qui a gagné la bataille de la Marne, mais, par contre, je connais fort bien celui qui aurait pu la perdre! »

Le 638e R.I. prend pied sur la route Moghilev-Bobruisk et la suit pendant 30 kilomètres. A la hauteur de Tchetchevitchi, les trois bataillons opèrent une conversation de 90° et filent sud-est, nord-ouest, pendant 20 kilomètres encore. Les hommes sont épuisés mais campés, enfin, au cœur du territoire ennemi, prêts à surprendre les partisans par le sud, alors qu'ils les attaquaient par le nord, quatre jours plus tôt !

Les bivouacs sont abandonnés à 4 heures du matin, le 16 février. Une marche lente, silencieuse et morne se poursuit jusqu'à 7 heures. Les visages des hommes ne traduisent que l'intense fatigue de la veille et le besoin de sommeil. Le 3e bataillon progresse au centre. Les deux autres peignent le terrain, couvrant les ailes, au nord-est et au sud-ouest.

Aube hantée de tourbillons livides. Gris sur gris, les hommes avancent. Les chevaux posent des taches sombres sur la steppe coupée de bois. Les voix des légionnaires, le hennissement des bêtes semblent sortir directement d'un néant sans fond ni forme définis. Tout reste lié à la fiction d'une aube qui s'embusque dans les clairières, tarde et se complaît dans l'attente du mauvais coup qui se prépare.

Le soleil paraît enfin, colorant en rouge vif le brouillard qu'il dissipe, à l'instant où la compagnie Orzière aborde une clairière cernée de trois côtés par de sombres forêts et occupée en son centre par un hameau de cinq isbas : Rasvada. Des hommes dorment sur les traîneaux, écrasés par la fatigue des 80 kilomètres franchis la veille. Le commandant Panné remonte la colonne et cherche le capitaine Orzière pour lui exprimer son mécontentement... Le bataillon est en retard sur l'horaire, les deux autres compagnies n'ont pas atteint les positions de couverture prévues, à droite et à gauche de l'axe de pénétration à travers cette grande forêt qui dissimule, paraît-il, de puissantes unités de partisans.

Quelques minutes plus tard, les éclaireurs découvrent l'ennemi installé sur les lisières. Ils ouvrent le

feu et se replient pour alerter le capitaine Orzière. La compagnie, aux trois quarts engagée dans cette clairière qui s'ouvre selon un ovale allongé de trois kilomètres sur deux, offre, avec son interminable colonne de traîneaux progressant sur un espace dénudé, une cible magnifique.

Orzière se hâte vers l'avant, accompagné du brigadier Rabat. Soudain, trois partisans jaillissent de la neige, comme des diables d'une boîte à surprise, tirent une rafale de mitraillette, manquent leur coup et s'enfuient. Presque aussitôt, un feu terrible s'allume sur les trois côtés de la clairière de Rasvada, matérialisant la situation de la compagnie, presque totalement encerclée. Des légionnaires tombent. Des chevaux s'abattent. D'autres s'enfuient, éparpillant sur la neige le contenu des traîneaux, hommes, armes, munitions. La puissance du feu révèle des forces russes considérables.

Sur 700 mètres de piste, la compagnie se trouve clouée au sol, subissant le tir d'armes de tous calibres, près de trente mitrailleuses lourdes, mortiers de 120 mm, armes de poing. D'instinct, les légionnaires se sont incorporés à la neige. Ils ouvrent le feu à leur tour. On n'aperçoit plus que les taches grises des survêtements surnageant sur le fond plus clair de pentes incurvées vers le centre de la clairière. La position est exécrable, le capitaine furieux. Il s'est appuyé au seul arbre qui se dresse sur toute l'étendue du champ de bataille, au centre de l'orage d'acier qui miaule et claque autour de lui.

— On tire, mon capitaine ! hurle l'ordonnance affolé.

— Quoi ? Le commandant Panné me demande ?

— On tire ! Entendez-vous ?

Orzière finit par entendre.

— Oui, je sais. On est là pour ça !

Il reçoit finalement un éclat de torpille dans la jambe et s'éloigne en claudiquant, sa botte déchirée et trempée de sang. Un brancardier le suit à la trace en le priant de se laisser évacuer.

— Vous, m'emmerdez pas ! hurle le capitaine, rouge de colère.

Le caporal-chef Brisson, touché au ventre, souffre atrocement. Le caporal Pérez a répandu sa cervelle sur son fusil mitrailleur français, modèle 24-29. Rabat prend son ceinturon, coupé par une balle. Une autre balle déchire son gilet de fourrure. Une autre s'aplatit sur l'un de ses chargeurs de mitraillette. Le médecin-commandant Lecourt, installé dans une isba, à l'est de Rasvada, voit affluer les blessés. Ce sont les paysans russes qui les amènent, sur leur traîneau, puis retournent au feu, volontairement, au lieu de s'éclipser à travers l'immensité incontrôlée à la faveur de la confusion. Trois de ces héros anonymes tombent sous les balles russes, pour une cause qui n'est pas la leur, sans un mot de protestation, sans une plainte !

Les voltigeurs de la compagnie Orzière se sont maintenant abrités dans les fossés, derrière les chevaux morts ou des plis du terrain, et les pertes diminuent. Mais le jeune Bethencourt, qui vient d'arriver en renfort un mois plus tôt, tire debout, le F.M. à la hanche, en poussant des hurlements d'enthousiasme. A ses côtés, Labrelle, un autre jeune, en fait autant. La « chapka » posée de travers sur sa tignasse blonde, l'œil étincelant, il est soulevé par une colère sauvage qui semble l'immuniser contre le tir ennemi, toujours aussi dense. L'adjudant Pelport dirige, à genoux, le feu du petit mortier de 50 mm de la 2ᵉ section.

Le commandant Panné s'est installé à l'entrée de la clairière et confère maintenant avec le capitaine Orzière. Puis le lieutenant Cousin accourt, suivi de Perrin.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? demande Panné, de sa voix sévère.

— Ma compagnie ne tient plus en place, mon commandant !

— Eh bien, on va l'engager. Préparez les ordres.

Toujours imperturbable, malgré sa blessure,

Orzière réclame une cigarette. Perrin lui tend un paquet de Gauloises à peine entamé. Le capitaine le fourre dans sa poche et ricane.

— Confisqué ! Pour t'apprendre à te mettre au garde-à-vous comme tout le monde, et comme le veut le règlement !

Il reste debout sous le vol rasant des centaines de balles qui miaulent, des éclats qui sifflent.

— Orzière, protégez-vous ! crie le commandant.

— Bah ! Ces cons-là ne savent pas viser. Voilà dix minutes qu'ils se fatiguent !

En réalité, le combat dure depuis deux heures et les munitions commencent à manquer à sa compagnie. Georges, un camarade de l'adjudant-chef Perrin, passe, couché à plat ventre sur un brancard qui laisse derrière lui un large sillon rouge. Il pleure comme un enfant. Il est très jeune.

Soudain, le feu ennemi faiblit, s'arrête, puis reprend mais, à la manière dont l'écho lui en parvient, le commandant Panné comprend que les partisans tirent, maintenant, sur de nouveaux objectifs. Ils sont à leur tour débordés par les sections de la compagnie Cousin, et la chasse de Seveau qui, remontant sur les deux ailes, les prennent à revers sous un feu dense et précis d'armes automatiques.

A la troisième heure de combat, la situation s'établit de la manière suivante : la compagnie Orzière, toujours encerclée dans la clairière de Rasvada, ne s'est pas laissé entamer ; maîtresse du terrain, elle tire ses dernières cartouches contre les unités rouges qui, menacées à leur tour d'encerclement par l'avance convergente du 3e bataillon, se voient refuser la bataille d'anéantissement qu'elles ont cherchée.

A l'E.M.L.A., installé derrière une colline, la dynamo à pédale de l'émetteur de secours tourne à pleine puissance, car le grand camion-radio n'a pas suivi. L'état-major de liaison allemand appelle ainsi les 1er et 2e bataillons qui permettraient au régiment de rechercher, à son tour, la décision. Mais la difficulté du terrain, l'énormité des distances, l'incertitude

permanente qui règne sur la position et les effectifs de l'adversaire, refuseront à la L.V.F. un succès aussi spectaculaire. L'Histoire continue, avec sa chronologie de matches nuls !

Il est maintenant 11 h 30. Les partisans ne se manifestent plus que par des tireurs isolés qui, juchés dans les arbres, à 400 mètres du P.C. de bataillon, munis de fusils à lunette, recherchent des objectifs de choix tout en se sacrifiant pour couvrir la retraite des forces principales, accrochées à leur tour et sévèrement malmenées.

— Débarrassez-nous de ces gêneurs, Perrin ! ordonne le commandant Panné.

L'adjudant-chef emprunte un fusil, ajuste soigneusement un tireur perché dans ces têtes de bouleaux dont l'alignement pâle et doux souligne, par contraste, la splendeur sévère du paysage. Tandis qu'il presse la détente, un cri monte derrière lui.

— Perrin, je suis touché !

Le lieutenant Cousin a reçu une balle dans la cuisse. Le fémur est broyé. Des infirmiers emportent l'officier et Perrin les suit. L'isba transformée en infirmerie sent l'éther, le sang chaud et la fumée du « makhorka », l'eau-de-vie et le sapin vert qui brûle mal. Des blessés graves gémissent sur le sol de terre battue qu'on a recouvert de paille.

— Il s'en tirera ! dit Lecourt en examinant le lieutenant. Mais ce sera long !

— Il faudra veiller sur les hommes, je vous fais confiance, Perrin, murmure Cousin dont les dents s'entrechoquent sous l'effet de la fièvre. Soignez bien notre compagnie !

Il a les yeux pleins de larmes quand il dit « notre compagnie ». On le hisse dans une ambulance. Le combat de Rasvada est terminé. L'ennemi a subi des pertes sévères, laissé des prisonniers entre les mains de Seveau et un important matériel sur le terrain. Mais la compagnie Orzière a payé très cher, pour dominer une situation tactique désespérée au début de l'embuscade et la transformer en demi-victoire.

Elle perd 7 morts et 40 blessés, dont beaucoup ne reviendront pas dans les rangs de la L.V.F.

Deux jours plus tard, les compagnies sont au repos, la section de commandement du 3e bataillon installée, avec Panné et son état-major, dans un village nommé Suscha. Construit tout en longueur, sur le flanc d'une vallée, il domine un petit cours d'eau, face à des contrepentes boisées. Des sections de protection patrouillent dans les environs et le chef de poste, caporal Grenier, attend leur retour, assis auprès de la mitrailleuse qui commande les abords de Suscha.

Les hommes sont épuisés, les officiers également. Vers 4 heures de l'après-midi, le 18 février, le commandant Panné et le médecin-commandant Lecourt décident de se faire préparer un bain de vapeur. Le bain de vapeur russe, basé sur la technique du « sauna » finlandais, aussi primitive qu'efficace, assure une hygiène parfaite et une détente extraordinaire.

Un peu avant 16 heures, le commandant Panné se dirige vers le « bagna » qui se dresse en dehors du village, mais à moins de 150 mètres des dernières isbas, au bord du cours d'eau. Tout est calme, le paysage vide de présences ennemies, l'isba du « bagna » bien en vue. Mais, à 16 heures juste, un traîneau monté par quatre hommes en survêtements blancs sort de la forêt et s'avance sur une piste qui court parallèlement à la rivière, sur la pente opposée de la vallée. Le commandant Panné et Lecourt, suivis d'un adjudant allemand de l'E.M.L.A., se sont arrêtés devant la porte du bain. Ils sont en tenue feldgrau. En reconnaissant des officiers de l'armée ennemie, les partisans qui montent le traîneau stoppent, tirent une rafale de F.M. à moins de 20 mètres, par-dessus la petite rivière, et prennent aussitôt la fuite.

Le commandant Panné a reçu plusieurs balles dans

le foie. Il s'affaisse entre les bras du commandant-médecin et meurt en murmurant :

— Mon Dieu, ma pauvre femme...

Là-haut, l'alerte est donnée par les cris de Lecourt et l'écho de la rafale tirée par les Russes. Le caporal Grenier, qui a laissé s'avancer le traîneau de partisans, croyant qu'il s'agissait d'une patrouille rentrant d'expédition, comprend son erreur, saute sur sa mitrailleuse et ouvre le feu. Trop tard ! Le traîneau a disparu derrière un énorme tas de bois, puis regagné l'abri des couverts.

Ainsi mourut le commandant Panné, figure de proue de la L.V.F., héros sans fissure dont, vingt ans plus tard, ses hommes devaient encore parler avec des larmes dans la voix. On transforma une isba en chapelle ardente pour exposer et veiller son corps qui ne devait pas être enterré sur place, mais dans le cimetière français de Borissov.

Les grandes opérations de février s'achèvent. Chaque unité en juge les résultats décevants ne possédant que des vues fragmentaires. Cependant, le communiqué de l'O.K.W. porte au crédit de « Maroc » la destruction de 41 camps de partisans, 1 000 blockhaus et annonce 1 118 tués et 1 346 prisonniers.

Mais, à peine achevée, la lutte recommence contre cet ennemi secret dont les réserves paraissent inépuisables. Le 1er bataillon repart vers le nord pour regagner son secteur d'occupation à l'est de la Berezina. Le 26 février, il tombe dans une embuscade à Devoschizi. Réaction furieuse des légionnaires, manœuvre réfléchie du capitaine Bridoux qui, trop avancé dans l'espace découvert, replie ses sections, lance l'aspirant Briffart à l'assaut des lisières, met en action ses mortiers de 80 et pièces antichars et réussit à se dégager après trois heures de combat.

Le médecin-commandant Fleury manque à l'appel. On le retrouve sur le champ de bataille. Il a reçu une balle dans la tête et gît auprès du blessé qu'il était en

train de soigner, à 50 mètres des lignes ennemies. Le jeune Russe Piotr, enfant adoptif ramené de Djukovo en 1941, pleure sur le cadavre de son bienfaiteur.

— La L.V.F. a un héros de plus, et moi un toubib de moins, en pleine opération ! gronde Bridoux qui marche maintenant aux côtés du lieutenant-médecin Métrais. Métrais arrive de France et assiste, pour ses débuts, à l'enterrement des victimes de l'opération « Maroc ».

— Le vrai courage, reprend Bridoux, c'est de se tenir à son poste, remplir sa mission. Un commandant-médecin reste dans son infirmerie, à l'échelon régimentaire, pas en première ligne. Tenez-vous-le pour dit !

Un vent glacial souffle sur le cimetière de Smorki. Devant la centaine de tombes françaises qui ourlent la neige, on vient d'aligner 22 cercueils tout neufs. Le lieutenant allemand Klaus, de l'E.M.L.A., un protestant de Prusse orientale qui a joué, aux côtés de Meyer-Labastille, un rôle important entre la L.V.F. et la division, se trouve parmi les morts. Pour Coince, le géant qui est tombé pendant qu'il tirait à la course, le F.M. à la hanche, comme à Djukovo, on a dû fabriquer un cercueil hors série.

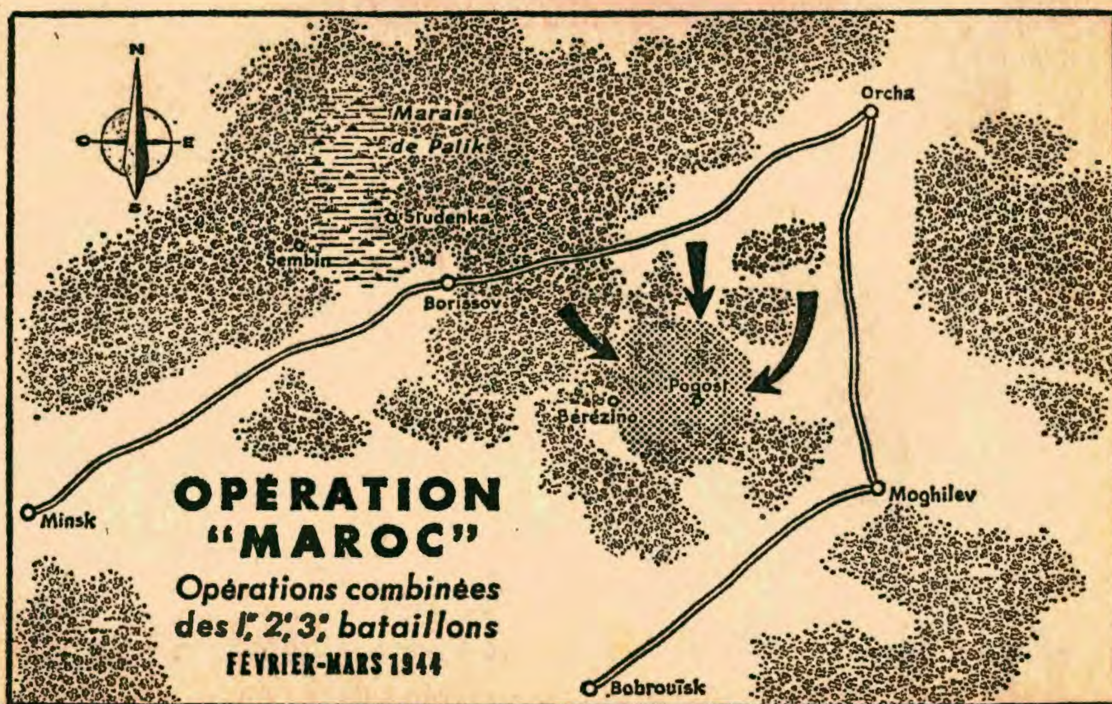
L'abbé Mickey célèbre la messe devant une table dressée sur la neige et couverte d'un linge blanc qui paraît gris. Le drapeau tricolore et le pavillon de guerre allemand claquent dans la bise cruelle. L'aumônier bénit 22 cercueils.

« *Resquiescant in pace !* »

A l'arrière-plan, un peu en retrait du piquet d'honneur rassemblé derrière le colonel Puaud et le commandant Meyer-Labastille qui se tiennent au garde-à-vous comme des statues sculptées par le froid, la clique de la division « Korück A.O.K. IV » joue en sourdine : *J'avais un camarade...*

-:-

Le printemps se dissimule maintenant sous un



OPÉRATION "MAROC"

Opérations combinées des 1re, 2e, 3e bataillons

FÉVRIER-MARS 1944

horizon de neige mouillée. Mais, aux périodes de dégel, succèdent encore de terribles tempêtes. Les glaces qui partaient au fil de l'eau se ressoudent, à la faveur d'une nuit de gel. L'élan qui portait le paysage au-devant de la lumière et de la vie se brise, l'hiver referme ses doigts de verre sur les forêts, rend pour quelques jours, aux paysans, leur liberté de mouvement, et resserre son silence feutré que sillonne, en notes fulgurantes, l'appel des loups criant famine.

Légionnaires et partisans bougent de nouveau, car l'hiver reste la saison idéale pour mener une guerre de mouvement à travers la Russie Blanche. Mais ce sont les Russes qui gardent l'initiative, depuis que les Allemands s'enferment dans leurs villages fortifiés, le long de l'autostrade. Moralement, la Wehrmacht a déjà quitté le pays, tandis que la L.V.F. s'accroche à ses points d'appui, de plus en plus difficiles à ravitailler.

Les partisans savent que les convois chargés de vivres et de munitions se mettent en route toutes les deux semaines. Impossible d'obtenir de l'Intendance allemande le moindre décalage des jours de perception ! L'ennemi a donc établi le principe de l'embuscade bimensuelle qui lui permet de saisir des chargements précieux !

Cependant, le lieutenant Seveau, Guernec le Korrigan, le sous-lieutenant Cuny, l'adjudant-chef Gabin, l'adjudant-chef Amar et leurs camarades ne renoncent pas à l'offensive. Ils sont devenus de merveilleux chefs de bandes, opérant la nuit, posant des mines, attaquant les villages par surprise, se repliant sur les points d'appui avec la rapidité silencieuse de leurs adversaires qui, par tracts imprimés, radio, voire haut-parleurs ou émissaires secrets, les invitent à déserter au nom de l'admiration qu'ils leur portent. L'élan mystique des uns, l'allégeance politique au national-socialisme des autres, la discipline des sous-officiers de carrière, le sens esthétique d'un Luc de Saint-Pierre ou la sportivité olympique d'un Seveau

garantissent leur fidélité à ces Allemands, jadis détestés à travers une victoire maladroitement affirmée, et devenus de véritables frères maintenant que, luttant à un contre cent, le destin les accable sous le poids d'une défaite surhumaine.

A l'extrême nord du dispositif établi par le 3ᵉ bataillon, l'adjudant-chef Amar se comporte ainsi en vrai partisan. Il contrôle le village de Zaborié et la région qui l'entoure, avec une petite unité de 25 hommes. Amar épuise ses voltigeurs en raids nocturnes, embuscades, contacts avec les points d'appui voisins, pour garder l'initiative des opérations qu'il conservera jusqu'au dernier jour.

C'est un petit homme, trapu, noir de poil, qui porte un bouc et dont les yeux pétillent de malice. Rugueux d'apparence, très à cheval sur le service, en vieux sous-officier de la coloniale, il dissimule un tempérament de brave homme sous sa carapace de guerrier. Son audace et son imagination confondent ses subordonnés qui le suivent avec l'aveugle confiance des légionnaires romains pour leur centurion.

Le 17 mars, le coupe-gorge de Zaborié connaît une activité de routine. A la tombée de la nuit, Amar a lancé, sous la conduite d'un sergent, une patrouille de 12 hommes chargés de prendre contact avec un groupe du point d'appui voisin — Obchtuga — et de poser des mines sur les pistes empruntées par les partisans. Restent 10 légionnaires au blockhaus, en compagnie du chef. La construction de rondins est solide, dominée par un mirador de 15 mètres. Une mitrailleuse Hotchkiss commande les abords du poste et tient sous son feu le village de Zaborié. Des guetteurs exercés veillent.

Vers six heures du matin, le 18 mars, la sentinelle aperçoit un détachement qui débouche de la forêt. Il compte 400 hommes environ qui, porteurs de survêtements blancs, marchent dans un ordre parfait en direction du sud-ouest. Le point de franchissement des lisières se situe à 800 mètres du poste... Amis ?...

Ennemis ?... Perplexe, la sentinelle alerte l'adjudant-chef. Amar examine cette troupe à la jumelle... Impossible d'identifier les armes à cette distance !

— Le mieux, c'est d'aller voir ! murmure l'adjudant-chef en agitant son bouc qui l'apparente vaguement à « Badinguet ».

Il descend aussitôt du mirador, s'équipe, prend 7 hommes avec lui, dont un tireur de F.M., et quitte le poste fortifié, laissé à la garde d'un caporal et des deux mitrailleurs... L'avance de la colonne suspecte reste emmitouflée par la neige et l'air immobile de ce petit matin gris.

Soudain, à 300 mètres du poste, Amar aperçoit un char de combat qui, mettant son moteur en route, se dirige lentement vers lui. Amar a servi dans les chars pendant la « drôle de guerre » et s'intéresse toujours aux blindés. Il reconnaît donc aussitôt un engin russe de tonnage moyen. Il ne se demande pas de quelle cachette les partisans l'ont tiré, mais comment il va le détruire ! Et de toute urgence ! En effet, si le blockhaus peut résister à 400 fantassins munis d'armes légères, il ne contiendra pas les attaques d'un char muni d'une mitrailleuse et d'un canon de 37 mm...

En une seconde, la résolution d'Amar est mûre. Il détruira l'engin à la grenade !... Le char ne l'a pas aperçu. L'adjudant-chef fait demi-tour, court vers le poste, ramasse 5 grenades d'assaut, les gerbe avec un fil de fer et revient vers le village. L'engin n'est plus qu'à 100 mètres du poste et il ouvre bientôt le feu, avec des obus traçants qui dessinent de fines portées lumineuses sur lesquelles chantent les détonations. Entre-temps, les hommes de l'Otriade ont pénétré dans Zaborié en lançant leur cri de guerre :

— Hourré Staline !

— S'ils couvrent le char on est foutus, mais s'ils le laissent tomber, à nous la bonne soupe ! gronde Amar en agitant sa barbiche.

Les partisans ne sont pas formés à la tactique des blindés et oublient de couvrir le char. Amar se défile derrière les isbas de Zaborié. De jardin en jardin, il

s'approche de son adversaire. Le char tire toujours contre le poste mais, piètres artilleurs, les Russes placent trop haut leurs obus qui passent en ronflant par-dessus les palissades.

Amar s'avance maintenant à découvert, parfaitement calme. L'équipage ennemi l'aperçoit alors... La tourelle pivote sur sa base ! Amar transpire mais la colère qui le soulève depuis que l'ennemi a fait irruption sur son territoire lui tient lieu de résolution...

Le voici tombé dans l'axe de la mitrailleuse. Il s'apprête à plonger dans le fossé. Il plonge. Il reste pendant quelques secondes arasé avec la neige, puis relève la tête. La mitrailleuse ne tire pas... Il pense : « Bon Dieu ! elle est enrayée ! J'ai du pot ! » Il se remet sur pied, bondit vers la route, se rue vers le char, tenant à pleines mains sa gerbe de grenades. Et voici que se produit cette manœuvre stupéfiante : l'engin démarre en marche arrière et prend la fuite à pleines chenilles !... Graou... graou... graou...

Entre-temps, la mitrailleuse Hotchkiss a déclenché son tir contre le village investi par les partisans. Comme les bandes sont truffées de balles incendiaires, les toits de chaume s'allument... Plouf ! Des milliers d'étoiles dorées se mettent bientôt à danser sur les perspectives noires et blanches, neige et forêt, enluminant ce matin gris qui prend les teintes chaudes d'un lever du jour sous les tropiques. Les partisans tourbillonnent entre les isbas d'où sortent les femmes échevelées. Amar poursuit toujours le char, mais perd du terrain, car cet engin de 14 tonnes détale à quarante-cinq kilomètres à l'heure ! Il disparaît bientôt derrière une isba.

Les incendies ronflent. Les chevaux hennissent dans les écuries et cassent leur longe. Les basses-cours en folie tourbillonnent à travers la fumée et se brûlent en franchissant les rideaux de flammes. L'air sent le poulet rôti et la poudre.

Amar poursuit toujours son char, suivi par le porteur de F.M. qui court derrière lui, l'arme à la hanche, le cou et les épaules chargées de bandes qui

brillent de toutes leurs écailles de laiton et retombent sur sa poitrine avec l'éclat de la Toison d'Or.

— Tu tires seulement à mon commandement ! crie l'adjudant-chef.

Il est hors d'haleine, trempé de sueur, mais, toujours furieux, poursuit, l'œil étincelant, le bouc en bataille, tête nue car il a perdu son casque dans le fossé qui l'abritait quelques minutes plus tôt. Enfin, il découvre le char qui, arrêté devant une isba, entouré de partisans désorientés, reprend la fuite dès qu'il aperçoit l'homme qui le pourchasse, ce Français du diable émergeant de la fumée, serrant toujours contre sa poitrine une gerbe de grenades d'assaut !

L'engin recule maintenant en zigzags et s'embarque sur la glace d'un fossé qui jouxte la route. Elle cède sous le poids de la chenille gauche. Cloué sur place, donnant de la bande dans le style d'un navire échoué, le char gronde sur place et ne bouge plus, avec son différentiel qui chante tandis que la chenille engagée tourne dans le vide. Une quinzaine de partisans se sont précipités pour aider l'engin à sortir de ce mauvais pas.

— Tire dans le tas ! hurle Amar à son porteur de F.M.

L'adjudant-chef se précipite et balance son paquet de grenades dans la chenille qui s'agrippe encore au terrain... Boum ! Crac !... Un volcan de feu et de fumée jaillit autour du char. Les chaînes cassent. L'équipage s'extrait de la tourelle et du poste avant, s'enfuit à toutes jambes, pourchassé par les rafales du F.M. qui piquent, sur ses talons, une gamme de feux follets gris.

Quelques minutes plus tard, les dernières silhouettes ennemies s'effacent sur les lisières de la forêt. Défaits, les partisans se retirent en emportant leurs morts et leurs blessés. Amar et son tireur n'ont pas reçu une seule égratignure ! La L.V.F. reprend le contrôle de son village avec un prestige qui fait rentrer dans l'obédience les jeunes prêts à rejoindre les bandes, prestige si durable que la population de

Zaborié suivra les Français dans leur retraite, quelques mois plus tard !

Pour ce fait d'armes, sans précédent dans l'histoire de la L.V.F., l'adjudant-chef Amar reçoit la croix de fer, en même temps... qu'un blâme du service allemand des prises pour, affirme la note, « avoir endommagé un char russe déjà réduit à l'impuissance (1) » !

— Pour un jeu de cons, c'est bien un jeu de cons ! gronde le caporal Roux chargé, deux jours plus tard, d'escorter l'abbé Mickey jusqu'à Zaborié. L'aumônier vient d'entreprendre sa grande tournée pascale. Mais, pour l'instant, il se trouve cloué au sol par la mitrailleuse du poste. Dès qu'il a repéré le petit groupe du caporal Roux, non signalé par radio et impossible à identifier avec les survêtements blancs, le terrible adjudant-chef Amar a fait ouvrir le feu, rendu extrêmement méfiant par l'incursion ennemie de l'avant-veille.

Le temps passe. Enfin, à force d'agiter des mouchoirs, les hommes du groupe Roux se font reconnaître. Le feu cesse. Mickey arrive au poste. Amar se confond en excuses. Le lendemain, entouré de ses hommes, il communie avec une ferveur exemplaire.

— Ils sont doux comme des agneaux, ces farouches guerriers ! commente le légionnaire Urbain que Mickey entraîne dans ses tournées apostoliques pour servir la messe, chanter les vêpres, jouer du violon.

Deux jours plus tard, l'aumônier arrive à Krupka. Entre le coupe-gorge de Zaborié et ce gros bourg de 6 à 7 000 âmes, bien protégé au bord de l'autostrade,

(1) Fait d'armes exceptionnel au printemps de 1944, ce genre de combat singulier deviendra « opérationnel » six mois plus tard. La mise en service des charges creuses, l'instruction du fantassin dans les écoles de chasseurs de chars vont désacraliser les monstres, restituer au courage individuel une partie de ses possibilités antérieures.

il lui semble choisir entre la mort et la vie ! Krupka est habité par une colonie polonaise, depuis longtemps russifiée, mais restée fanatiquement attachée au rite catholique. Mickey y reçoit un accueil délirant.

— Le Christ soit avec vous ! On le pousse vers la place où des douzaines de femmes l'attendent, chargées de bébés. C'est la moisson des années passées, le fruit des chaudes journées qui sentaient le seigle, le foin et les orchidées. Il s'agit de baptiser ces 28 citoyens soviétiques exposés sur ce parterre de corsages multicolores, bleus, rouges, verts, violets, sous la voûte des fichus étroitement serrés sur les épaules, des « platoks » qui ceignent les joues. Jeunes femmes, grand-mères chenues, fillettes maigres bavardent, poussent de petits cris de ravissement, mêlées aux oies graves, aux poules caquetantes que frôlent des chiens faméliques et sournois.

— Nom de l'enfant ? demande l'aumônier.

— L'enfant s'appelle Katia, ou Tania.

— Dis-moi le nom du saint ou de la sainte patronne.

Un étonnement profond se peint sur le visage de la mère... On ne sait pas... On ne comprend pas. Mickey fait appeler le maire. Le « staroste » traduit : Katia, c'est Katharina. Tania égale Anthonia... Catherine... Antoinette... Ouf !

— Age de l'enfant ?

La femme se tourne vers la grand-mère ou la fille aînée. Visages graves. Sourcils concentrés sur un effort de réflexion prolongé, un appel à la mémoire laborieux...

— Elle est née au moment où l'on plantait les pommes de terre.

— Alors, c'est au mois de mai !

L'aumônier note : « Catherine... mois de mai. »

— Quelle année ?

Nouvelle consultation. Discussions passionnées. Visages effarés.

— C'était l'année où la grand-mère de l'isba voisine est morte...

Mickey s'arrache les cheveux, demande des précisions. Nouvelles palabres. Nouveaux calculs compliqués.

— Ça fait trois ans !

L'abbé note : « Catherine, mai 1941. » Et le jour exact ? Ici, il touche au seuil infranchissable qui défend la vie paysanne russe contre les mesquines préoccupations des époques sacrilèges ! Le Russe ne vit pas au jour le jour, comme les hommes de l'Occident, mais à la mesure de l'éternité ! L'aumônier ne connaîtra jamais la date exacte de la naissance de Catherine !

Il baptise tout ce petit monde et continue sa tournée pastorale. Le 12 avril, il arrive à Novo Polessy où résident le lieutenant Bérard, commandant la 7ᵉ compagnie, et le sous-lieutenant Cuny.

— Comment allez-vous, mon cher aumônier ? demande Bérard en ajustant son monocle.

— Krupki-Krupka (1) !

A Novo Polessy, la population, entièrement orthodoxe, manifeste une sympathie agissante en faveur des partisans. Pas un Russe n'assiste à la messe, pas une femme ne présente son enfant pour qu'il reçoive le baptême. Dans le cimetière, placé comme toujours sur une petite éminence, quelques étoiles en tôle signalent l'emplacement des tombes marxistes. Des familles sont installées parmi elles et déjeunent paisiblement. De temps à autre, le chef de famille cesse de mastiquer sa galette, répand sur la tombe un peu de seigle, verse un filet de lait.

— Vous voyez, mon cher Mickey, dit le sous-lieutenant Cuny, ces braves gens reviennent aux sources du paganisme éternel, à travers le bolche-

(1) Couci-couci, ou couci-couça. Krupki et Krupka, deux villages voisins l'un de l'autre, voyaient passer beaucoup de légionnaires. Ils finirent par entrer dans la langue populaire de la L.V.F. On disait aussi : « Tomber de Krupka en Krupki. »

visme. Ils offrent des libations aux défunts ! Le communisme n'est pas un système, mais une religion !

— Vous exagérez !

— J'exagère ? Et le tombeau de Lénine, dans le Saint des Saints, sur la place Rouge ? Et les foules de croyants qui processionnent vers le Dieu ? Pour les plus futés, le dictionnaire marxiste remplace la Bible. Avantageusement, je l'affirme, car il est encore plus illisible que l'Ancien Testament !

— C'est vrai, admet le prêtre.

— Ils ont emprunté à votre église toutes ses techniques, et des meilleures ! L'autocritique remplace la confession. L'hérésie est aussi étroitement délimitée qu'au Moyen Age. Les péchés sont remis après la confession et s'ils ne sont pas remis, on livre le coupable au bras séculier. Le N.K.V.D. remplace les inquisiteurs, l'administration pénitentiaire se charge ensuite du coup de pistolet dans la nuque.

— Peut-être, reconnaît le prêtre, mais le communisme ne débouche pas sur l'éternité !

— Il n'en reste pas moins efficace. Ici, l'enfer ne se situe pas dans un lointain devenir, il se trouve géographiquement défini par les camps de Sibérie !

L'abbé Mickey sourit.

— Mon cher Cuny, si le communisme emprunte ce que vous appelez nos techniques, n'est-ce pas le plus bel hommage qu'il puisse rendre à l'Eglise ? A la sagesse, à la lucidité de l'Eglise qui possède une connaissance décisive de la personne humaine ?

— Je vous l'accorde, murmure l'officier.

Mickey repart pour Dubovoje. Le 21 avril, il célèbre la messe à Gumny. Le 26, il trouve le P.C. du 1er bataillon en pleine agitation, à Sokolovitchi. Bridoux, qui vient de recevoir ses épaulettes de commandant, forme une compagnie de marche pour la mettre à la disposition de « Korück A.O.K. IV ».

Les Allemands ont repoussé les partisans qui menaçaient Borissov par le nord, dans les marais de la Berezina, au-delà de Studienka. Les irréguliers sont plus de 20 000, maintenant, concentrés dans

cette région pestilentielle qui forme un triangle haut de 60 kilomètres, large de 30, dont la pointe repose sur Studienka, la base courant d'est en ouest, au-delà de Zembin et du lac Palik. Depuis des semaines, la division n'arrive pas à réduire cette poche. Elle fait appel à la L.V.F., considérée comme hautement spécialisée dans ce genre d'opérations.

L'unité constituée sous le commandement du capitaine Marty, avec le lieutenant Paquis de Lalande, l'aspirant Bertrand et l'adjudant Grant, quitte Sokolovitchi le 27 avril, à 4 heures du matin, et atteint l'autostrade.

— Merde, des taxis ! s'écrie un légionnaire en apercevant les 30 camions qui les attendent. Depuis longtemps, la L.V.F. a perdu contact avec la guerre motorisée. Les hommes hument plus souvent l'odeur du crottin que celle de l'essence !

Le capitaine Marty dit à Paquis de Lalande :

— Si les Boches nous offrent des camions, c'est qu'ils doivent foutrement avoir besoin de nous !

Les camions roulent sur l'autostrade, traversent Borissov remontent vers le nord et franchissent la Berezina au pont de Studienka. Sur la rive gauche du fleuve, les Allemands ont apposé une plaque commémorant le passage de la Grande Armée en retraite. Le capitaine Marty fait stopper sa K.D.F. de campagne et dit au lieutenant Bertrand.

— Ils sont toujours aussi maladroits. Comme s'ils n'auraient pas pu mettre une inscription bilingue : allemand-français ! Nous avons tout de même quelques droits sur ce fleuve, et dans le passé, et dans le présent !

Le capitaine Marty est un solide Lorrain, anguleux, dont les yeux bleus, bien enfoncés sous d'épais sourcils, inspirent la confiance et témoignent d'une grande puissance de volonté. Cet ancien instituteur, au parler dur, a gardé un goût de la clarté qui contraste avec l'amour des calembours dont il accable la L.V.F.

Le lieutenant Bertrand approuve.

— L'enfer germanique est pavé de bonnes intentions, mon capitaine. Mais c'est en accumulant des erreurs psychologiques du même tonneau qu'ils ont alimenté la résistance russe ! Je crois qu'il est plus facile de se comporter en ennemi qu'en allié de l'Allemagne ! Croyez pas, mon capitaine ?

Marty opine du chef et se retourne vers le docteur Métrais qui vient seulement d'arriver en Russie.

— Vous n'avez pas encore vu notre pont ? C'est à deux kilomètres.

Ils remontent jusqu'au pont, lancé en 1943 par la section Picquet.

— Picquet a retrouvé un canon de la Grande Armée au fond de l'eau ! dit le capitaine.

— Et le trésor de l'Empereur, paraît-il ?

Marty hausse les épaules :

— Les bobards ont des ailes ! Le trésor ? Pensez-vous ! En fait de trésor, on ne retrouve que des boutons d'uniformes de l'époque. Mais là ! une quantité incroyable de boutons dans chaque isba ! Si nous avions le temps...

Ils n'avaient pas le temps. Ils s'engagèrent sur des pistes de sable, abordant, l'un après l'autre, les 60 ponts, ponceaux, passerelles de rondins lancés à travers l'immense marécage. Ici, rien n'avait changé depuis le passage de Napoléon. Ces 60 ponts que le général Russe Tchitchakoff avait omis de brûler pendant qu'il occupait le secteur, permettant ainsi le repli de Ney, après la catastrophe de Studienka, incendiés un à un par les Français, avaient été reconstruits dans leur forme ancestrale et supportaient encore, cent trente-deux ans plus tard, le poids des canons d'assaut allemands accompagnant la L.V.F. !

11

AGITATION inquiétante à Sokolovitchi. Trois camions allemands viennent de stopper, non loin du P.C. du 1er bataillon où travaille le commandant Bridoux. Des hommes en descendent et courent aussitôt vers les isbas. Les jeunes filles du village s'enfuient, leurs pieds nus soulevant des nuages de sable. Les poules caquettent. Les cochons grognent. On entend claquer des portes et des ordres brefs. Bridoux dresse la tête, envoie son officier d'ordonnance aux nouvelles. Des cris stridents de femme dominent la rumeur paisible du printemps. Des formes pourchassées passent, avec la soudaineté de flashes cinématographiques devant les fenêtres du P.C. Il semble que s'organise une dramatique partie de cache-cache entre les paysans et ces soldats étrangers qui tournent dans le dédale des isbas.

Sokolovitchi, village de 40 feux, est en effet construit sans ordre préétabli, le long d'une piste tortueuse montant du sud vers le nord.

L'officier d'ordonnance revient.

— Mon commandant, c'est une sorte de section de chasse de l'organisation Sauckel qui réquisitionne la main-d'œuvre russe. Elle est en train d'embarquer toutes nos paysannes pour l'Allemagne !

La voix brève de Bridoux tranche :

— Mettez la 3e section en état d'alerte. Un mortier en position pour battre la piste de Bobr. Les F.M. en surveillance numéro un. Faites venir le commandant du détachement !

L'officier repart et revient, quelques minutes plus tard, accompagné d'un Oberleutnant de la Wehrmacht qui paraît, à la fois, très sûr de lui et très ennuyé.

— Quelles sont vos instructions, monsieur le premier lieutenant ? demande Bridoux.

— Réquisition de main-d'œuvre ! Travail obligatoire en Allemagne.

— Savez-vous qui commande ici le 1er bataillon du 638e régiment d'infanterie ?

— Je n'ai pas à le savoir. Mon organisation est prioritaire. Je dépends seulement de Berlin.

Le dialogue se poursuit, toujours en allemand, langue que Bridoux comprend et parle assez bien. Le lieutenant conserve la position du garde-à-vous, qu'il a prise devant son supérieur hiérarchique français et dont Bridoux ne le relève pas.

— Je ne connais pas d'organisation prioritaire dans mon secteur de combat, dit-il. La division de sécurité dont je relève ne m'autorise pas à laisser déporter les populations que je protège !

— Ce sont les ordres de Berlin ! Prioritaires ! répète l'Oberleutnant, toujours au garde-à-vous.

— Je ne connais pas.

Puis il consulte sa montre et ajoute :

— Vous avez dix minutes pour évacuer Sokolovitchi et rendre les Russes que vous détenez.

— Je ne rends rien !

— Dans ce cas, je fais ouvrir le feu sur votre convoi. Je vous traite en pirate, comme les partisans !

Bridoux devine l'injure qui roule derrière les lèvres closes de son adversaire : « Schwein Auslander »... Cochon d'étranger !

— Et si vous me manquez de respect, je vous fais passer en conseil de guerre ! Rompez ! Dix minutes pour déguerpir !

L'Oberleutenant salue et fait demi-tour. Quelques instants plus tard, il repart avec ses camions, vides. Le lieutenant Dauphin, officier de renseignements du 1er bataillon, frappe à la porte du P.C. Il entre et dit :

— Je suis déjà au courant, mon commandant !

— C'est votre devoir d'officier de renseignements !

répond Bridoux en découvrant un pâle sourire.

— Il paraît que vous avez joliment vidé ce négrier !

Bridoux considère les isbas cadrées dans le découpage des fenêtres et murmure :

— Le devoir traditionnel d'une troupe française en opération, en pays étranger, est de protéger les populations qui lui font confiance. Même, et surtout, contre ses amis !

— Mais nous aurons peut-être des histoires ?

— Eh bien, nous aurons des histoires ! Mais, voyez-vous, Dauphin, aujourd'hui nous sommes le 2 juin... Le 2 juin 1944. Entre le moment où le rapport de ce charognard atteindra Sauckel, à Berlin, et le moment où la demande d'enquête parviendra en Russie, il se sera passé beaucoup de choses ! Croyez pas ?

L'officier de renseignements salue et sort. C'est un garçon jeune, très séduisant, qui vient de l'aviation.

En chemin, il rencontre le correspondant de guerre Le Merrer, et lui dit :

Allez donc voir le commandant ! Il a tous les éléments d'un papier formidable sur la collaboration franco-allemande. Et si vous arrivez à le faire passer dans *la Gerbe ou* le *Combattant Européen,* moi je vous amène à Moscou !

Le Merrer sourit, ses yeux tristes s'allument et il hausse les épaules. Lui aussi est déjà au courant.

Dauphin poursuit, humant l'air savoureux du printemps, l'œil en fête devant cette débauche de couleurs et de formes neuves qui s'organise autour du village. Seigles et pommes de terre se hâtent de verdir. Sous la voûte des forêts moins sombres mille corolles piquent leurs constellations. Le tendre feuillage des bouleaux s'illumine. Les grands héliotropes dardent leurs rayons d'or. Tout chante l'amour et la vie.

Cependant, l'officier de renseignements a refermé derrière lui la porte de l'isba. Il s'installe devant sa table et classe les rapports, les copies des messages

radio qui parviennent des points d'appui tenus par le bataillon, dans un rectangle de 800 kilomètres carrés, à l'ouest de Sokolovitchi. L'adjudant Serge, qui tient Gumny, signale : « Nous sommes pratiquement encerclés par les Otriades. » Le lieutenant Falcin s'est dépouillé de sa verve ironique habituelle pour télégraphier : « Importants mouvements ennemis dans mon secteur. » Cuny donne l'alerte depuis Devenidza : « Sera bientôt impossible assurer sécurité liaison hebdomadaire. » Le lieutenant de Fenouillac signale : « Toutes communications coupées entre Lavnidza et Murovo. 2 000 partisans sur rive est de la Berezina. »

Tous les officiers qui rentrent d'opération confirment la situation dramatique du 1er bataillon.

— C'est de la folie ! murmure Dauphin.

Et il conclut ainsi le rapport adressé au colonel Puaud : « En cas d'offensive générale des bandes, entre les rivières Bobr et Berezina, nos points d'appui seront neutralisés dans un délai très court. En l'absence de renforts, une seule solution : resserrer le dispositif en abandonnant les P.A. éloignés — Lavnidza, Ospiatichi, Gumny, Vidritza, Uchvala. »

Mais, loin de resserrer son dispositif, la L.V.F. étend son champ d'opérations, sur ordre de la division de sécurité, et pour deux raisons : la crise des effectifs qui sévit sur le front central, ponctionné au profit du front sud ; la réputation des trois bataillons que l'O.K.H. classe, dans la hiérarchie des auxiliaires de la Wehrmacht, parmi les meilleurs spécialistes de la guerre subversive. Depuis le mois de mai, le 2e bataillon a donc évacué le secteur Dubovoje, Chepelevitchi, Micheikovo pour la zone de Moghilev, le 1er bataillon devant combler, dans toute la mesure du possible, ce vide ouvert derrière Krugloje. Avec bien des difficultés, une compagnie a réussi à reprendre le contrôle de Dubovoje et Novo Polessy, au centre d'un secteur particulièrement dangereux. Les partisans ont aussitôt réagi. Le 14 mai, pendant que

l'abbé Mickey célébrait la fête de Sainte Jeanne d'Arc, ils ont tendu leur embuscade à Tatarka, surpris un convoi qui transitait entre Novo Polessy et Dubovoje... Chaleur classique... Fatigue habituelle... Munitions portées par les arabas et non par les hommes... Fuite éperdue des attelages à la première rafale. Tout l'effectif, soit dix hommes, a péri en même temps que l'aspirant Russel et le sergent Marty !

On meurt à Tatarka. On boit, on chante, on danse à Sokolovitchi, 30 kilomètres plus au nord. Voïna ! Nitchevo ! C'est la Russie ! La famille Voïchkovitch marie l'une de ses filles. Invités d'honneur, le commandant Bridoux et le docteur Métrais occupent une table avec le lieutenant Dauphin et le lieutenant correspondant de guerre Le Merrer. La famille Voïtchkovitch a offert les oies et Bridoux le vin bulgare. A la collaboration franco-allemande, tumultueuse, succède une collaboration franco-russe entre paysans et soldats depuis que Bridoux a sauvé les femmes de la déportation.

— Je n'ai fait que mon devoir de soldat, répond-il au « staroste » qui le remercie, avec des larmes dans les yeux.

On trinque. Un barbu vénérable embrasse Le Merrer sur la bouche, et le correspondant de guerre roule des yeux de supplicié ! Le vin coule. Les quartiers d'oie graissent les moustaches et les os que les paysans lancent par-dessus leur épaule volent aux quatre coins de l'isba.

On danse sur les deux placettes de Sokolovitchi. Le crépuscule étale sur le sable, et sous les pieds nus des filles, une piste d'ombre bleue que durcit l'éclat métallique du ciel. Des accordéons nostalgiques parlent de paradis perdus. Le balancement harmonieux des plantureuses paysannes annonce des paradis retrouvés !

Nina, l'une des Voïtchkovitch, danse avec le sergent Maurin, sur un rythme très différent. Ils sont fiancés. Officiellement. Maurin attend, de Berlin, son

autorisation de mariage et Nina son départ pour la France. L'homme fait déjà peser sur elle tout le poids de l'Occident... Robe des Galeries Lafayette. Souliers à talons. Collier de quatre sous dont les artifices caricaturent les joyaux d'Ivan le Terrible ! En même temps que l'homme, Nina épouse la France... Elle danse, déjà, comme on danse à la Bastille, les yeux dans les yeux de son promis qui l'entraîne, les mains posées sur ses fesses. Nina est amoureuse, avec le fanatisme de la Russie qu'elle porte dans son sang.

Les noires forêts cernent Sokolovitchi. Au fond du ciel s'allument et s'éteignent les fusées que les partisans lancent pour régler le déplacement des colonnes, entre leurs camps et le grand front qui s'ouvre et se ferme à la manière d'une écluse, absorbant des blessés portés par des arabas silencieuses, restituant des armes, munitions, troupes de choc et commissaires politiques.

— On danse sur un volcan ! murmure Le Merrer qui paraphrase volontiers M. Prudhomme... Il scrute le ciel à la recherche de cet avion qui monte de l'est et se met à grignoter son silence. Le Merrer a pris une option sur le silence. Il déteste donc l'artillerie et les avions.

— C'est un Russe ! affirme Dauphin.

Le Merrer rentre la tête dans les épaules et regagne son isba, tandis que les accordéons reprennent courage et attaquent :

C'est la valse brune
Des chevaliers de la lune...

Clair de lune sur Moliavka où se tient le P.C. régimentaire, à 15 kilomètres de Sokolovitchi, dans le nord-est. Le général-colonel Puaud, rentré de France le 16 mai, après une campagne de propagande qu'il a personnellement dirigée, attend ses commandants de bataillons. Il est installé devant une table du Foyer

du Soldat, transformé pour quelques heures en salle de conférence (1).

Pour la première fois depuis sa création, le 638ᵉ R.I. possède ses quatre bataillons. A vrai dire, l'unité nouvelle, le IV/638, existe surtout dans l'imagination de Puaud car il ne possède qu'une compagnie : la 13ᵉ. Elle est composeé il est vrai, d'hommes d'élite bien instruits et dotés d'armes lourdes, voisinant avec des Tatares belliqueux qui, dans la débâcle, se feront très correctement tuer. Le capitaine Auffray la commande. Mais ses tempes grises, sa figure triste, son comportement d'homme découragé par une clairvoyance inopportune montrent assez qu'il n'entraînera pas ses Tatares à la reconquête de leur Asie natale, mais plutôt vers la chasse aux partisans dans le métro de Berlin !

Les chefs de bataillon se présentent : Bridoux, commandant le 1ᵉʳ, le capitaine Berthet du 3ᵉ, Tramar, commandant du 2ᵉ, avec son adjoint le capitaine Viet qui assurait l'intérim pendant que son chef dirigeait le régiment en l'absence de Puaud. Le général-colonel a convoqué aussi le capitaine Guiraud qui commande la compagnie régimentaire, Dauphin et Seveau qui représentent, avec le plus d'acuité, les yeux et les oreilles du régiment. Un peu à l'écart, se tiennent deux officiers de liaison allemands : Von Spee, petit-fils de l'amiral qui livra et perdit la célèbre bataille navale des Falkland, au début de la Première Guerre mondiale, et le Feldwebel Schlottmann, un ancien étudiant du groupe Abetz qui se distingue par sa francophilie notoire.

(1) Puaud vient en effet d'être nommé général, en France, au titre de la L.V.F., par F. de Brinon — et non par Bridoux, secrétaire d'État à la Guerre sans troupes, l'armée d'armistice ayant été dissoute. Mais l'O.K.H. refuse d'entériner cette nomination tant que Puaud ne dispose pas d'un effectif correspondant à la brigade. Il se trouve, par conséquent, dans une situation cocasse, unique sans doute dans notre histoire militaire, d'un officier supérieur qui se voit rétrogradé chaque fois qu'il arrive sur le front et qui bénéfice de son avancement dès qu'il se rapproche de Limoges!

— Messieurs, dit Puaud, je vous apporte une bonne nouvelle. Malgré la situation militaire et politique difficile, nos bureaux de recrutement enregistrent plus d'engagements qu'en 1943 ; sans doute en raison de la propagande intense que nous venons de faire en zones Nord et Sud.

Puaud dit la vérité. Beaucoup de jeunes gens s'engagent dans la L.V.F. avec l'intention de déserter, croyant échapper ainsi à peu de frais au service du travail obligatoire. Mais d'autres, qui se mouvaient à travers le rêve d'une collaboration idéologique ou sentimentale avec l'Allemagne, se réveillent brusquement, font le sacrifice de leur vie et volent au secours de la défaite. C'est ainsi que, pendant les derniers mois de son existence, l'organisation civile de la L.V.F. dirigera sur Kruszyna, puis sur Greifenberg, des contingents de volontaires où, du point de vue du commandement, le meilleur côtoie le pire. Dauphin qui est au courant de cette situation glisse à l'oreille de Seveau :

— Il nous raconte une histoire juive : je perds sur chaque article, mais je me rattrape sur la quantité !

La nuit de juin enjambe l'appui des fenêtres et se présente avec ses foins coupés, ses héliotropes géants, la transpiration doucereuse des marais endormis et le parfum plus secret encore des orchidées... La nuit. La forêt souveraine. Les partisans !

— La division estime à 150 000 le nombre des partisans opérant sur les arrières du front central, mon colonel, dit le lieutenant Dauphin, en réponse à la question posée par Puaud, brusquement tiré de son rêve de grandeur par cette nuit de juin russe qui passe à l'ordre du jour !

— Et dans le secteur de la L.V.F. ?

Puaud aligne des chiffres. Seveau dessine des fleurs sur son bloc-notes. Dauphin classe des rapports. Bridoux contemple, à travers la fenêtre, une lueur rose qui vient de naître au loin, dans le sud, et se renforce avec la soudaineté pathétique des aurores boréales.

— C'est un incendie de villages, dit-il... ou peut-être de forêt. Si les forêts flambent... plus de partisans !

Le colonel a terminé son addition. Il souligne le chiffre obtenu, relève la tête.

— 35 000 partisans, messieurs ! Eh bien, la situation n'a rien de catastrophique. Ils ont renforcé leurs effectifs et nous les nôtres ! La proportion reste celle de 1943. Nous luttons à un contre vingt ? La supériorité naturelle de l'Occident nous permettra de faire face !

Bridoux reste soucieux. Le Lamm sérieux. Et si Berthet ne rit pas, c'est qu'il n'y a pas de quoi rire ! Seveau paraît indifférent. Le capitaine Viet pose, sur les yeux de Puaud, un regard interrogateur. Une contrainte subtile entre dans la pièce, avec la nuit, le parfum de la terre, l'inconnu redoutable de la forêt. Dauphin se lève et referme la fenêtre. Réflexe professionnel d'un officier qui, toujours à l'écoute, se méfie des écoutes ennemies.

— Mon colonel, dit-il en se rasseyant, je m'excuse d'apporter quelques restrictions au bilan des forces que vous venez de dresser. Il s'agit de 35 000 partisans « au contact » ! Je souligne bien « au contact » ! Mais si je reprends les chiffres fournis par la division, je trouve en tout, près de 60 000 hommes, mon colonel.

— Ils sont loin, murmure Puaud.

« Le Lamm » hoche la tête.

— Loin dans le cadre d'une guerre classique ! Ici, ce sont des voisins ! En une nuit de marche, toutes ces formations peuvent être au contact.

Dauphin vient de terminer un croquis sommaire et le présente au colonel.

— A l'intérieur de ce premier cercle qui passe par Borissov-Obschtuga-Tolotchin-Krugloje-Uchvala, nous cohabitons avec 35 000 partisans. Le deuxième cercle représente la menace périphérique pesant sur le

premier avec 60 000 hommes. En tout : près de 100 000 adversaires (1) !

— Mais, la division de sécurité ?

— En grattant les fonds de dépôt, elle rassemblera peut-être 10 000 combattants, policiers russes, Tatares et Kalmouks compris !

— Les O.D. foutront le camp ! dit Tramar.

— Pas certain. Il y aura des cas de fidélité exemplaires.

— Messieurs, annonce Puaud, je crois que le grand baroud n'est pas éloigné. J'espère que ce ne sera pas le baroud d'honneur de la L.V.F. !

— Les Fritz, dit Bridoux, sur un ton qui veut ignorer ostensiblement le colonel Von Spee et Schlottmann... les Fritz agissent comme s'ils redoutaient en nous la persistance d'un esprit national revanchard ! Il leur faut donc une L.V.F. symbolique, pas une L.V.F. puissante. Ils s'en mordront les doigts ! Ils en pleureront des larmes de sang !

Ils sortent dans la nuit chaude et chargée d'étoiles. Un convoi d'arabas rampe sur l'autostrade en grinçant. On ne sait qui hante ainsi la nuit peureuse... Peut-être des paysans bien informés fuyant déjà leur village. Ou des troupes de sécurité asiatiques en train de passer aux partisans. Ou peut-être les partisans eux-mêmes qui prennent possession du pays...

-:-

Le 11 juin, le colonel Puaud envoie une section de renfort au lieutenant Rigide, avec le sergent de Villefranche. Elle gagne Novo Polessy avec la liaison hebdomadaire qui escorte le commandant Bridoux en tournée d'inspection. Un peloton de cavaliers aux ordres de l'adjudant-chef Gabin accompagne ces

(1) Ces chiffres ont été confirmés depuis par les travaux de M. Edgar M. Howell, *The Soviet Partisan Movement*, publié par « Department of the U.S. Army », pamphlet n° 20-244. Voir carte page 248.

forces imposantes, qui traversent sans coup férir la clairière tragique.

Le sergent de Villefranche a, cependant, repéré des emplacements de guetteurs. Une reconnaissance menée, le lendemain, par l'adjudant Lhermoni, observe des mouvements ennemis sur les lisières, entre Novo Polessy et Krutchka. La colonne qui se met en marche de bonne heure, le 13 juin, est donc particulièrement forte et se tient sur ses gardes. Le capitaine Marty a pris le commandement des deux sections complètes de la compagnie Rigide qui constituent le gros de ses forces. Les cavaliers de Gabin éclairent la route. La section Lhermoni assure la couverture du flanc droit qui reste, logiquement, le plus exposé.

De son côté, le colonel Puaud a mis en mouvement un important détachement de la C.H.R. commandé par son chef, le capitaine Guiraud. Il règle sa marche pour venir prendre position au nord de Krutchka, et neutraliser le passage dangereux, avant que la colonne Marty ne s'y engage en venant du sud. Il dispose de 60 hommes, la colonne Marty de 130 hommes pour assurer la sécurité d'un parcours de 12 kilomètres seulement ! Dans la colonne Marty, le commandant Bridoux qui regagne son P.C. de Sokolovitchi et le lieutenant Rigide qui part en permission comptent comme simples passagers en transit.

Le jour s'annonce radieux. De fines brumes s'accrochent en écharpes déchirées aux troncs des sapins. Depuis 3 heures du matin les oiseaux chantent. Au passage de la colonne, les cigognes s'envolent et vont recommencer plus loin leurs concerts de crécelle. Pas une fumée sur l'horizon. Pas une araba sur la piste. Pas un cri. Pas un chant. Des ordres brefs. Tout le monde se tient en alerte. Les agents de liaison vont et viennent et ceux de la section Lhermoni signalent bientôt des mouvements suspects en direction de Krutchka. Le capitaine Marty modifie aussitôt sa route. Au lieu de passer

par le hameau, il tire au large, rasant les lisières à l'ouest de la clairière.

Conformément aux ordres reçus, Lhermoni stoppe et déploie son dispositif de protection sur le flanc droit de la colonne qui le dépasse. Gabin a pris de l'avance pour faire sa jonction avec le capitaine Guiraud qui descend du nord et devrait occuper la corne d'un bois qui s'avance en direction de Krutchka, au-delà du ruisseau. L'adjudant-chef Gabin constate que la position n'est pas tenue. Aucune trace du détachement de la C.H.R.

— Marty devrait faire occuper tout de suite cette corne de bois, dit le commandant Bridoux au lieutenant Rigide qui voyage sur la même araba... Je sens que nous allons être accrochés !

Les Russes ont ouvert le feu à 800 mètres, alors que les premières voitures abordaient le gué.

— Les voitures dans le bois ! crie le capitaine Marty. Faites passer : les voitures dans le bois !

— Je vous l'avais bien dit, que nous aurions un accrochage ! dit le commandant qui court aux côtés de Rigide, à la recherche d'une position abritée.

— La hausse à 800 ! ordonnent les chefs de section, tandis que les tireurs de F.M. se jettent contre la crosse de leur arme posée sur les bruyères roses.

Le feu des Russes se concentre sur le gué, passage obligatoire. Tirs intenses d'armes lourdes, mitrailleuses et mortiers, tout à fait disproportionnés avec les moyens habituels des partisans. Les voitures qui n'ont pas réussi à gagner les couverts flambent. Des hommes tombent.

Les Russes tirent sans relâche, tandis que les hommes de la 3e compagnie opèrent par rafales brèves pour économiser la munition. Depuis près d'une heure, Bridoux et Rigide sont allongés côte à côte dans une ravine, impuissants comme des voyageurs arrêtés par un accident de chemin de fer.

— Ce n'est pas un accrochage, mais une bataille, murmure Bridoux soucieux. Nous avons mis les pieds dans un dispositif qui n'était pas prévu pour nous !

— Oui, j'ai l'impression qu'on dérange ces messieurs ! approuve Rigide.

— Dans ces conditions, il faut décrocher sans perdre une minute ! murmure Bridoux. Je prends le commandement !

En quelques secondes, le fils du ministre de la guerre échafaude la tactique capable de sauver ce qui peut encore être sauvé de cette poignée de légionnaires, menacés d'anéantissement par des milliers de partisans et de parachutistes réguliers que l'aviation rouge a lâchés, deux jours plus tôt, sur le pays.

— Nous divisons les risques ! ordonne-t-il à Rigide. Vous prenez le commandement d'un groupe nord, avec Gabin, et tentez la percée vers Slavnoï. Avec Marty et la section Lhermoni, je perce vers le sud et me replie sur Novo Polessy qu'il va falloir défendre, car tout cela sent bougrement la grande offensive de printemps ! Au passage, vous ramassez le détachement Guiraud. Allez, exécution !

Il s'éloigne en rampant sous les nappes de balles dont le niveau sonore atteint une intensité telle qu'il confine au silence de la mer. Pendant quelques minutes, Rigide observe la situation. Tout confirme l'hypothèse du commandant. Les Russes attaquent quelque objectif situé dans le nord-est. Mais la présence de sa compagnie à Krutchka semble jeter une grande confusion dans l'esprit des commandants d'unités ennemies. Certaines formations s'arrêtent et se déploient vers la L.V.F., tiraillent, repartent après avoir pris acte de sa force négligeable, mais en repartant elles se heurtent à de nouveaux arrivants, se mêlent à eux, se séparent dans une grande confusion. En même temps que l'écho des rafales d'armes, automatiques, la forêt restitue maintenant celui des jurons russes et de commandements désordonnés. Puis les bandes disparaissent. D'autres surgissent. Et d'autres, d'autres encore, comme si de mystérieux barrages cédaient enfin sous la pression de ce flot humain.

— Il s'agit de passer entre les gouttes ! murmure le lieutenant Rigide.

Il rallie Gabin et de Villefranche. Gabin et ses cavaliers essayeront de passer en force et par surprise. La piétaille, divisée en petites unités à l'effectif maximum du groupe, décrochera sous le couvert des bois. Pas une seconde à perdre ! Déjà les Russes avancent en masses hurlantes, pressés d'en finir avec cette poignée d'hommes qui manquent de munitions. Hourré ! Hourré ! Hourré !

— Evacuez les blessés ! ordonne Rigide.

On en charge quatre ou cinq sur une araba intacte qui s'ébranle en direction des lisières, puis s'enlise tandis que le cheval culbuté par une torpille se débat au milieu de ses tripes.

— On va vous prendre à dos d'homme ! décide l'infirmier Valard.

Il charge un blessé. D'autres voltigeurs l'imitent. Ils bondissent entre deux rafales, s'écroulent, repartent, s'écroulent encore, vaincus par ce supplément de charge qui s'ajoute au poids des armes.

— Laissez-nous tomber ! crient des blessés. Foutez le camp !

Le sergent de Villefranche s'abat aux côtés de Rigide, la cuisse brisée par une rafale tirée presque à bout portant. Car les Russes arrivent au contact. Les F.M. se taisent. On échange des coups de pistolet, de brèves rafales de mitraillette. L'infirmier Valard se hâte d'exécuter la prière d'un blessé et lui tire un coup de pistolet dans l'oreille. De toutes parts s'élèvent maintenant des voix résolues.

— Laissez-nous des pétards, les gars, et foutez le camp !

Un des blessés se fait sauter avec son fusil, l'autre en dégoupillant une grenade qu'il serre sur sa poitrine. Rigide s'est penché vers le sergent de Villefranche. Il a posé son pistolet contre la tempe du condamné.

— Allez, mon pauvre vieux. Ça vaut mieux, va !

Le blessé ouvre les yeux, aperçoit le P 38 en louchant et sursaute. Il crie :

— Non, laisse-moi tenter ma chance !

— Alors, bonne chance !

Rigide se relève. Il aperçoit, à quelques mètres de lui, l'adjudant Rouilhac qui, la poitrine traversée par une balle, rampe en direction des lisières ; la masse hurlante des Russes qui cherche à resserrer le cercle de son assaut et, par-delà leur tête, les cavaliers de la C.E.M.R. qui, Gabin en tête, chargent à travers les colonnes en mouvement en poussant des cris sauvages.

— Baïonnette ...on ! hurle le lieutenant. Vive la Légion !

Les hommes de Rigide se jettent sur les Russes avec une impétuosité qui retrouve le style de 1812 et laisse les partisans aussi stupéfaits que les soldats de Koutouzov, cent trente ans plus tôt ! La charge à la baïonnette représente, comme *la Marseillaise*, l'arme secrète d'une troupe indisciplinée qui, après avoir flâné au milieu des périls, rassemblé par insouciance tous les éléments de sa perte, se réveille et trouve en elle, alors que sonne la vingt-cinquième heure, le coup de génie qui la sauve. Avec Rigide, c'est toujours la Gaule qui se précipite. Elle va passer... Elle passe... Les Russes refluent en désordre.

Au nord, l'adjudant-chef Gabin a disparu. Au sud, Bridoux, Marty, Lhermoni, qui ont réussi à décrocher avec des pertes relativement faibles, se replient en direction de Novo Polessy qu'ils atteignent vers onze heures du matin, alertant aussitôt, par radio, le P.C. du régiment. Puaud appelle la division à Krupka. La division promet l'envoi d'éléments blindés pour dégager le détachement Guiraud et les survivants de la liaison.

Mais le détachement Guiraud n'existe plus. Lui aussi est tombé au beau milieu de l'armée partisane en marche, à 8 heures du matin. Personne ne saura jamais comment s'est battue le C.H.R. Il n'existe aucun survivant pour le raconter. Quand ils passent sur le théâtre de la lutte, l'adjudant-chef Gabin puis le lieutenant Rigide aperçoivent un monceau de cadavres au fond d'un ravin. Tout ce qui reste du

détachement Guiraud. 60 morts ou disparus. Pas de blessés. Les Russes ont fait le travail eux-mêmes.

A 13 heures, la patrouille blindée venant de Krupka traverse Moliavka dans un grand bruit de ferraille. Les deux camions équipés de mitrailleuses jumelées, sous masque, poursuivent et stoppent à Slavnoï, au sud de la voie ferrée, à 13 h 30, arrêtés par les premiers rescapés qui se présentent, couverts de sang pour la plupart, tête nue, car ils ont perdu leur casque dans les corps à corps. L'adjudant-chef Gabin, lui, n'a pas perdu son casque (il n'en porte jamais !), mais presque tous les chevaux de la C.E.M.R.

— Je retourne là-bas ! dit l'infirmier Valard, en s'incorporant à l'unité sanitaire du docteur Métrais qui marche avec la patrouille blindée... Faut absolument retrouver Rouilhac ! Il a sûrement réussi à se planquer !

La colonne se remet en marche, conduite par Rigide qui refait, en camion blindé, le chemin qu'il vient de s'ouvrir à la baïonnette... Voie libre. Les régiments de partisans ont disparu vers Tolotchin, pour attaquer la voie ferrée dont les puissants blockhaus, maintenant alertés par le sacrifice de la L.V.F., leur réservent un accueil glacial.

Sur le terrain gisent les cadavres blêmes et froids. Il n'y a pas de survivants. On retrouve le corps du sergent de Villefranche, qui a préféré tomber sous les balles russes plutôt que les balles françaises. Tous les légionnaires ont été achevés, comme lui, par un coup de pistolet dans la nuque, mais ni torturés, ni dépouillés. Ici, le style de l'Armée Rouge paraît avoir remplacé celui des partisans, ou bien le temps leur a manqué.

— Ne touchez pas aux corps ! crie l'infirmier au docteur Métrais qui n'est pas vicieux pour deux sous... ils sont probablement minés !

Les Russes n'ont pas miné les cadavres. Décidément, le temps leur manquait !

— Faut tout de même retrouver Rouilhac ! grom-

melle l'infirmier Valard. J'l'ai vu se tirer. Oui, vers le bois !

On charge les cadavres sur les camions dont les moteurs tournent. Soudain, quelqu'un pousse un cri :

— Taisez-vous ! J'entends quelque chose !

Une sorte de plainte basse et profonde qui, parfois, s'élève au niveau d'une chanson, monte du marécage.

— C'est Rouilhac ! J'en suis sûr ! dit l'infirmier.

Ils ont élargi le rayon de leurs recherches en s'enfonçant dans la tourbe, faisant gicler l'eau morte. Ils ont fini par trouver l'adjudant. Il gisait sur le dos. Il n'avait plus sa connaissance. Sa bouche émettait un faible gémissement et, sur le fond de cette plainte, mûrissaient les bribes d'une chanson... « Fais dodo, Colin mon p'tit frère. » Puis, il se remettait à gémir et, de temps à autre, appelait sa mère. La poitrine trouée faisait un bruit de pompe aspirante et foulante. Sa plaie grouillait de moustiques dont il ne sentait pas les piqûres.

— On le sauvera ! murmura le docteur.

— Qu'est-ce qu'il a comme pot ! constata Valard.

Ils l'embarquèrent dans l'automitrailleuse. Il n'y avait pas d'autres survivants. La journée du 13 juin 1944 coûtait à la L.V.F. 100 morts ou disparus, sur un effectif engagé de 190 hommes, sous-officiers et officiers. Un véritable désastre ! Mais l'attaque générale des partisans de Russie-Blanche, contre la ligne Orscha-Minsk, artère vitale du front central, avait misérablement échoué.

Maintenant que le commandant Bridoux a regagné Sokolovitchi, le P.C. du premier bataillon reste en alerte de jour et de nuit. Tout l'effectif monte la garde, en deux bordées, comme sur un navire de guerre en péril de mer, de 6 heures du soir à minuit, et de minuit à 6 heures du matin. Les hommes

relevés vont se coucher tout habillés, sans même retirer leurs bottes. Mais ils dorment peu. Ils se retrouvent au bar Le Merrer !

Avec des branches de sapin, du papier d'emballage et quelques pots de peinture, le correspondant de guerre a transformé une isba en bar-boîte de nuit ! Sur les parois de rondins il a plaqué des esquisses, brossées en style moderne sur des thèmes de chansons à la mode !... « Lily Marlene »... « Au clocher de mon cœur »... « Un fiacre allait trottinant »... Quand ils ne sont pas de garde, les adjudants Luis et Hazé viennent brasser au bar des cocktails explosifs ou animer un jazz endiablé... Swing !... Swing !...

Puis, les filles du village chantent. Les Balalaïkas remplacent le jazz, tandis que la nuit se traîne sans réussir à chasser de l'horizon une mince bande d'or.

Swing ! Swing ! A Sokolovitchi, la Légion danse sur un volcan. Le Merrer dixit ! Les hommes, alertés par leur subconscient, comprennent qu'ils vivent leurs dernières heures russes, peut-être leur dernière heure tout court ! Une frénésie d'exister les a saisis.

Swing ! Haracho ! Le langage de la joie de vivre ne connaît plus de patrie... Prima ! Haracho ! Vite, encore un peu d'oie rôtie, une omelette géante, un bol de samagonka, l'amour d'une fille avant de recevoir la forêt explosive sur le coin de la gueule ! Les filles dansent entre crépuscule du soir et du matin, si proches, et qui semblent reliés par cette chaîne d'or, inaltérable, que le solstice d'été déploie sur l'horizon, à l'ouest des forêts noires.

— A poil ! Qu'on la mette à poil ! crie un légionnaire, en se tournant vers Marika qui valse aux bras de l'adjudant Luis.

Les hommes déshabillent la Russe qu'un autre adjudant entraîne, toute nue, dans le tourbillon de la valse. Elle est saine et forte, aussi naturelle ainsi que vêtue de lin blanc, comme autrefois. Elle rit. Un homme se l'approprie avec des mains de rapace qui se referment sur sa taille. Une autre prend sa place.

On la dévêt immédiatement. Elle sent l'étable refroidie et les fleurs des champs. Ce fumet rare s'insinue entre l'odeur des bottes graissées et le parfum douceâtre de la samagonka qui, cette fois, provient d'une distillation de pommes de terre pourries. Samagonka ! Schnaps ! Cigarettes blondes ! Swing ! Swing mademoiselle !

— Si le commandant se ramène, dit Le Merrer en contemplant d'un œil triste ce pandémonium, il ferme ma boîte, fait déporter les Popov et casse les adjudants !

Mais Bridoux veille. Il fait appeler Cornillon, son officier d'ordonnance.

— Dites-moi, Cornillon, nous avons évacué Ossovo, c'est très bien, mais j'aimerais savoir qui nous a remplacés là-bas ! C'est important !

En effet, Ossovo est tapi dans la forêt, à 3 kilomètres à peine de Sokolovitchi !

— Envoyez donc l'adjudant Tardu en reconnaissance, avec un groupe ! Je suis décidé à le casser, mais je veux lui donner une dernière chance de se conduire en soldat !

Tardu est un vieil adjudant de la Coloniale, ivrogne persévérant dont le commandant n'arrive pas à se débarrasser.

Tardu et ses hommes s'effacent dans la nuit grise. Bridoux, Cornillon et Dauphin se tiennent à l'extrémité du village, attendant le retour de la patrouille. Autour d'eux, l'ombre indécise s'alourdit de parfums, et porte la plainte du vent qui leur souffle aux oreilles les lambeaux de chansons à boire, que le bar Le Merrer laisse échapper par petites séquences.

— Vous avez raison, Dauphin, murmure le commandant, nous avons bien autour de nous quelque cent mille partisans !

— Tout ce qu'on peut dire, prétend Cornillon, c'est que les résultats obtenus par eux le 13 juin ne justifient pas la mise en œuvre d'un tel potentiel humain, depuis trois ans ! Si c'était pour déboucher finalement sur un pareil cafouillage, le mouvement

partisan aurait pu se dispenser de mettre le pays à feu et à sang !

— Attention ! N'ont pas dit leur dernier mot. Vous oubliez le moral, Cornillon ! Sont peut-être en train d'échouer sur le plan militaire mais, politiquement, quelle réussite ! Ils ont brisé le moral de l'armée allemande ! C'est quelque chose ! (1).

Ils redescendent la piste qui sillonne le village, inspectent les postes de la zone sud.

— Vous parliez tout à l'heure des résultats minables que les partisans viennent d'obtenir à l'échelon stratégique, reprend Dauphin. Eh bien, cela prouve que vous ne comprenez pas la Russie, mon cher Cornillon ! Le lieutenant Cuny m'a procuré un bouquin formidable, les *Lettres de Russie*, du marquis de Custine. Il y a une phrase qui explique tout. Je la cite exactement parce que je l'ai bien gravée dans ma mémoire : « La Russie marche au-devant de ses destinées ; ceci répond à tout. Certes, si l'on mesure la grandeur du but à l'étendue des sacrifices, on doit présager à cette nation l'empire du monde. » Mon cher Cornillon, le sacrifice insensé du mouvement partisan s'inscrit dans cette perspective, voilà tout !

Il se tait brusquement. Des formes indécises naissent à partir du flou de l'ombre grise, pour entrer dans le réel, restituer au bataillon la douzaine d'enfants perdus qui revient de patrouille, l'adjudant Tardu en serre-file, un Tardu ivre de gloire, de vin et de frousse ! L'émotion l'empêche de lier entre eux les mots de son rapport.

— Commandant... Ossovo... 400, 500 partoches... mais sont pas des partoches... hommes noirs... parachutistes... armement... formidable... se mettaient en route...

Sans plus attendre, Bridoux a donné l'alerte géné-

(1) Les experts américains qui ont très consciencieusement étudié l'action du mouvement partisan, en Russie, au cours de la seconde guerre mondiale, concluent à peu de chose près dans le même sens.

rale. Les agents de liaison font irruption dans l'isba de la section de propagande et arrachent les légionnaires aux délices de Capoue. On rhabille les femmes. On vide les verres.

Bridoux écoute la fin du rapport de l'adjudant Tardu.

— Vous nous avez peut-être sauvés ! dit-il lentement. Allez donc boire une bouteille à notre santé...

Puis, avec Dauphin et Cornillon, le commandant se remet à l'écoute de la nuit, dans le clair-obscur du solstice de juin. Les abords du village conservent le visage de l'innocence. Il ne se passe rien. Les trois hommes cessent de contempler cette nuit aux formes mouvantes. Maintenant ils l'auscultent ! Des feux d'artifice de fusées naissent et meurent toujours à l'horizon. D'autres, plus proches, matérialisent la marche des colonnes ennemies. Grondements lointains. Fusillades sporadiques. Mentalement, Bridoux reconstitue l'itinéraire des partisans que matérialise cette envolée de lucioles vertes, rouges et blanches.

— Tout cela n'est pas pour nous, Cornillon, dit le commandant.

Comme chef de bataillon, il opère avec une efficacité remarquable, le 18 juin, lorsqu'il retire son unité des points d'appui avancés, en exécution des ordres que lui transmet la division. Uchvala et Denisovitchi sont évacués, au nez et à la barbe des partisans, sans tirer un coup de fusil. Mais les éléments qui tiennent Krugloje doivent être dégagés par une intervention de blindés. Le 3ᵉ bataillon évacue lui aussi les villages qu'il occupe au nord de l'autostrade et se replie sur Bobr. Le 2ᵉ bataillon se met en marche vers l'ouest, en direction de Beresino.

— Alors, on fout le camp ? demandent les hommes.

La L.V.F. fout le camp ! Ce ne sont pas encore les Russes qui la chassent mais des machinations politiques. Car une nouvelle bouleversante éclate brusquement : « La L.V.F. rentre en France ! » Et aussi-

tôt, mille informations, toutes contradictoires et incontrôlables, courent bivouacs et pistes forestières...

— Paraît qu'on va s'installer à Saint-Germain-en-Laye !

— On monte en Normandie, contre les Ricains !

— On relève la Franc-Garde de la Milice, dans le Limousin !

Toutes ces perspectives, dont chacune contient une demi-vérité, soulèvent l'indignation des hommes et des officiers. Dans le sillage des colonnes en marche retentit de nouveau le chant de la révolte :

Ah ! quel plaisir d'avoir une belle biroute !

Rage dans les rangs de la troupe. Incertitude au niveau des états-majors de bataillon. Inquiétude à l'état-major régimentaire. Puaud ne sait rien ou ne veut rien dire. Mais ses officiers se demandent qui a négocié ce retour en France... Le Comité central de la L.V.F. ? Abetz ? L'affreux Westrik ? La Bendelstrasse ? Est-ce Rommel qui réclame du renfort sur le front du débarquement ou Darnand sur le front du « maquis » ? Quelqu'un a négocié la peau de ces hommes, sournoisement, et le caractère même de la négociation tendrait à prouver qu'il s'agit d'une opération allemande, car seuls les Allemands, dénués de toute psychologie de l'âme étrangère, peuvent supposer qu'un retour en France, pour de telles fins, ne provoquera pas une révolte générale ou de multiples désertions.

— C'est peut-être une manœuvre de Doriot, suggère Cuny qui vient de retrouver Seveau à Moliavka... Depuis longtemps, il rêve de marcher sur Vichy avec la L.V.F. ! Les Allemands lui ont sans doute donné le feu vert !

— Je ne pense pas. Il est trop fin politique !

Les deux officiers contemplent les troupes en marche. Le 3e bataillon s'installe au-delà de la piste Sokolovitchi-Bobr. Le 1er camp entre la « magis-

trale » et la voie ferrée. Il manque encore la compagnie Bollet qui se trouve à Borissov, la section de chasse que Seveau a devancée, et le 2ᵉ bataillon tout entier qui se replie de Moghilev en direction de Beresino. Quant au 4ᵉ, toujours théorique, son unique compagnie fusionne pratiquement avec l'unité de Bridoux.

— Je suis sûr que vous parlez de ce fameux retour en France ! dit le capitaine Biziard qui regagne son poste à l'état-major de Puaud. Eh bien, mon cher Cuny, personne ne sait quoi que ce soit. Une seule certitude : le colonel a envoyé un détachement précurseur à Saint-Germain-en-Laye, sur ordre. Quant aux objectifs...

— Les hommes ne se battront ni contre le « maquis » ni contre les Américains, dit Seveau. Leur position morale et juridique est très forte. Ils ont prêté serment au Führer « pour la lutte antibolchevique ». A l'ouest, il n'existe pas de lutte antibolchevique !

— Et le maquis ? objecte Cuny.

— Entre « maquis » d'obédience communiste et maquis nationaliste, les F.M. ne choisissent pas ! On nous entraîne dans une opération purement politique ! gronde Biziard.

Cuny fronce le sourcil.

— Et pourquoi pas ? De quoi s'agit-il, sinon d'une guerre idéologique ? Dans une guerre civile, on choisit son camp. Vous n'abattrez pas la Russie sans neutraliser l'Amérique tout comme le « maquis » limousin. La guerre civile ne fait pas de détail ! En ce qui me concerne, je marche contre n'importe quel adversaire. Français compris ! Français surtout ! Car un Français communiste est un ennemi à abattre par priorité, au même titre qu'un partisan russe !

Biziard objecte :

— Mais si nous respectons à la lettre notre contrat, nous restons juridiquement inattaquables en cas de défaite !

Le lieutenant Cuny éclate de rire :

— Je vous trouve très détendu, mon capitaine ! Si nous perdons la guerre, nous serons traités comme des nationaux-socialistes vaincus, avec circonstances aggravantes en raison de notre nationalité. C'est le poteau ou l'exil ! J'ajoute que si nos adversaires ne nous flinguaient pas sans jugement, ce seraient de fameux imbéciles ! Mais faites-leur confiance.

— Vous êtes violent ! dit Biziard en souriant.

— Personne ne te suivra, remarque le commandant de la section de chasse, sauf Le Fauconnier, peut-être, s'il était encore de ce monde !

— Mais il est encore de ce monde ! Il m'a écrit voici quinze jours.

— Pourtant, à la Brandeburg on ne fait pas de vieux os ! En attendant, il doit drôlement s'amuser !

— Je ne crois pas. La Brandeburg n'est pas assez politique pour lui.

Ils se taisent, prêtant l'oreille à la rumeur profonde qui monte de la « magistrale ».

Sur trois files, les convois roulaient en direction de l'ouest. Voitures légères rongées par la boue et le sable des champs de bataille... Blindés démantelés. Camions. Motocyclistes à court d'essence, poussant leur machine. Les estafettes cyclistes n'avaient plus de pneus et les chevaux des estafettes montées, plus de fers à leurs sabots. Les uns roulaient sur la jante, les autres galopaient sur les bas-côtés sablonneux de l'autostrade, avec les Russes. Convois de moujiks. Arabas par dizaines de milliers. Toutes les populations des villages qui n'avaient pas épaulé les partisans marchaient vers l'ouest. Les couleurs de ces convois plaisaient à l'œil, avec leurs chevaux noirs, poilus, trotteurs inlassables, les édredons rouges, « choucounes » aux allures de cloches rescapées d'un incendie, noires de suie, les robes de lin soutachées de rouge, bleu, vert ; les icônes aux reflets d'or pâle, les barbes fleuries des ancêtres. Arabas. Camions.

Tenant le volant ou les guides, des hommes et des femmes passaient, avec leur visage dramatique portant les stigmates de la peur. Camions par milliers. Désespoir absolu.

Mêlée aux populations en exode, une infanterie hétéroclite marchait vers l'ouest... O.D. russes ou Russes-Vlassov encore vêtus de leurs vieux uniformes de l'Armée Rouge, Bouriates, Kalmouks, Kirghizes, Turkmènes impassibles... L'organisation Todt se repliait avec ses Italiens, ses Français, des Polonais ou des Bulgares, des Berbères et des Hollandais. Camions de la Todt. Camions de la N.S.K.K. Camions par milliers. Une automitrailleuse remorquait une cuisine roulante en s'appuyant sur un train avant qui ne tenait plus au châssis qu'à l'aide d'un gigantesque bricolage, exécuté à partir de chaînes et de fil de fer, soutenu par un jeune sapin enfilé horizontalement dans la tourelle, à la place du canon ! Un camion se traînait en déchiquetant un pneu dégonflé.

— T'es à plat ! On va t'aider ! cria un légionnaire.

Le chauffeur ne voulut rien entendre et poursuivit :

— Pour Hendaye, c'est tout droit ! cria le lieutenant Piquet, dont l'accent basque garantissait la compétence en matière de routes conduisant vers la frontière espagnole !

Camions, blindés avariés, voitures de liaison, motos, vélos, équipages de pont, pelles à vapeur, cylindres, porte-chars vides, ravitailleurs de blindés vides, voitures-radio, D.C.A. tractée, fours crématoires de campagne (1), cuisines roulantes, pelotons de cavaliers, sections d'infanterie, services d'étape, personnel d'administration des territoires occupés

(1) Les grandes unités de la Wehrmacht possédaient des fours crématoires de campagne, hippomobiles ou motorisés, qui ressemblaient à des cuisines roulantes! Ils servaient à l'incinération des cadavres de soldats que les menaces d'épidémie ne permettaient pas d'enterrer.

représentant 20 nations puissantes ou cocasses, se côtoyaient, se pressaient, s'écrasaient en direction de l'ouest.

— Ce n'est pas le plus valeureux ou le plus génial qui va gagner la guerre ! murmure Le Merrer, en contemplant cet exode qui rappelait celui des populations occidentales de 1940, mais en plus vaste et plus dramatique par son silence... Celui qui va gagner la guerre ? Mais c'est le plus riche ! L'industriel qui fabriquera le plus de moteurs : Staline !

— Qu'est-ce qu'on fout ? Mais qu'est-ce qu'on fout ici ? T'as des tuyaux, toi ? demande l'infirmier Valard. On monte au front ou on se tire ?

Depuis quatre jours, les hommes désœuvrés campaient le long de l'autostrade, contemplant ce flot de machines, de bêtes et d'hommes qui s'écoulait vers l'ouest, par une marche syncopée que rythmait l'élasticité des colonnes sur lesquelles chaque incident routier se répercutait, en leur imprimant les mouvements de contraction et d'élongation d'un corps de reptile. Ils ne savaient rien, sinon que la L.V.F. ne rentrait plus en France.

Ils ne possédaient plus d'autre patrie que celle qu'on emporte à la semelle de ses bottes, que l'on suit partout où flotte le drapeau. Ils en brandissaient deux, maintenant : l'un offert par les généreux lecteurs de *Paris-Soir*, en 1941, l'autre remis par le général Bridoux, secrétaire d'Etat à la Guerre, au cours d'une cérémonie solennelle, dans la cour d'honneur des Invalides, le 27 août 1943.

Les drapeaux claquaient au vent de la steppe et de la forêt. Quelle direction allaient-ils prendre ? Le capitaine Marty ne tenait plus en place et insultait « ces cochons de chleus qui foutaient le camp ». Galopant sur les bas-côtés de l'autostrade, il avisa une batterie d'artillerie de campagne qui se repliait et hurla :

— Demi-tour... Remontez en ligne... Bande de salauds !

Le lieutenant allemand qui la commandait n'enten-

dait rien, ou ne voulait rien entendre. Marty, écumant de rage, voulut se jeter au-devant de lui, saisir son cheval par la bride et le ramener au combat. Il piqua des deux, partit au galop sur le ciment de l'autostrade. La bête glissa et s'abattit. Marty tomba et se fractura le crâne ! On l'évacua. Vers l'ouest. Comme tout le monde !

Bridoux le fit remplacer par Rigide à la tête de la compagnie. Quelques heures plus tard, Puaud lui remettait un ordre d'embarquement : le 1er bataillon prêt à charger le train de combat pour le 25 juin, à 5 heures du matin. Direction : dépôt de Greifenberg, en Poméranie. Mais, dans la nuit : contrordre. Le 1er bataillon prendra position à Novosloboda pour couvrir le débarquement d'une division blindée !

La L.V.F. se mit donc en marche vers l'ouest. Comme tout le monde ! Le soleil se leva. Le jour s'annonçait radieux. Les colonnes soulevaient le sable en allongeant le pas. Les hommes chantaient en dépassant les files d'arabas paysannes en exode, dans un cadre bucolique niant la tragédie qui s'installait. C'était une plaine qui montait en pente douce... Des champs abandonnés. Des prairies. Quelques haies vives. Qui pouvait imaginer que derrière ce décor paisible, ces lignes d'arbres, se ruait l'Armée Rouge et que venait de commencer une des plus grandes offensives de toute l'histoire militaire du monde ?

Le 22 juin 1944, les armées de Tcherniakovsky avaient crevé le 3e front de Russie Blanche, au-delà de Vitebsk. Elles progressaient maintenant à toute allure en direction de Kovno. Le même jour, le 2e front de Russie Blanche avait cédé au nord d'Orcha, sous l'assaut des blindés de Zakharov. Orcha, puissamment fortifié, était abandonné après une résistance forcenée qui durait depuis six mois, seule position sur laquelle la Wehrmacht pouvait concentrer, à la manière russe, plus de 500 bouches à feu sur un front de quelques kilomètres. Au sud de Moghilev, le maréchal Rokossovsky se ruait vers Bobruisk, embrigadant au passage les dizaines de

milliers de partisans qui l'attendaient. Les Russes menaient cette offensive avec 196 divisions, dont 45 blindées ! Les Allemands et leurs alliés se battaient donc à un contre dix pour le personnel et un contre vingt pour les blindés !

Ils ne se battaient plus, d'ailleurs. Les uns mouraient sur place, les autres se repliaient vers l'ouest. En vingt-quatre heures, la Wehrmacht venait de se voir balayée de la carte !

Les colonnes françaises ont franchi la rivière Moscha, puis la rivière Bobr. Toujours le même décor vide, souligné par cette menace qui montait de l'est.

Au carrefour de Krupka, un embouteillage monstre bloqua les colonnes. Celles qui suivaient la « magistrale » se heurtaient aux convois remontant du sud. Des chevaux coincés entre les camions hennissaient. Des hommes juraient dans tous les dialectes de l'Europe et de l'Asie. Les démarreurs électriques ahanaient. Et, au centre de ce chaos, s'agitait un général de brigade. La figure congestionnée, la casquette en bataille, le bras éloquent, il travaillait avec la précision d'un sémaphore !

— Le voilà bien, l'ordre teuton ! cria le lieutenant Picquet, sur le ton de l'ironie désabusée... Si quelque chose se détraque, fini, plus d'initiative au-dessous du grade de général !

Le général finit par gagner la bataille du carrefour. La L.V.F. reprit sa route. Soudain, on vit passer Puaud qui remontait le long des colonnes, dans un trot enlevé du meilleur style.

— J'lui faucherais bien ses bottes ! murmura un légionnaire.

Puaud et ses magnifiques bottes de cavalerie françaises disparurent. Il venait de se retirer derrière un écran de sable, comme Moïse, laissant à ses chefs de compagnie un message aussi étonnant que les Dix Commandements.

— Troisième compagnie, demi-tour sur place ! cria Fantin.

— Première, demi-tour sur place confirma Rigide.

— Train de combat, demi-tour sur place !

— Demi-tour pour la P.A.K. ! annonça Picquet, avec son accent de Guétary.

Demi-tour sur place ? Passe encore pour les hommes ! Mais le train de combat ? Les pièces antichars ? Cris ! Jurons ! Protestations ! L'exode se voyait bloqué sur place ! Les chevaux escaladaient l'arrière des camions. Les conducteurs brandissaient des poings vengeurs. Il aurait fallu un général de division pour rétablir l'ordre, dans ce chaos engendré par la manœuvre insolite de la L.V.F...

Une étonnante nouvelle en tint lieu. Elle se propagea par ondes successives comme une détonation... Les Français allaient défendre l'autostrade !... Les Français allaient rétablir le front !... Ils faisaient demi-tour en direction de l'est, brusquement réveillés, l'œil réjoui, la poitrine bombée.

Ils se mirent à chanter :

Si tu veux pas qu'ta femme t'emmerde,
Te marie pas, te marie pas...

— Bravo ! Schön ! Prima ! criaient les Allemands.

C'était leur dernier message. Quelque chose comme : « Si l'un de nous deux meurt, je t'offrirai un bel enterrement ! »

A tous les « Etappen Schwein », les cochons de l'arrière qui lui posaient des questions, l'adjudant Hazé répondait :

— Défendre l'autostrade ? Vous n'y pensez pas ! Nous, on va décharger des pommes de terre. Parfaitement. Ordre de von Brauschitch !

Puaud venait de prendre sur lui la décision d'engager ses unités, approuvé par quelque état-major de passage à Borissov. Pour la première et la dernière fois, il réalisait l'unanimité autour de sa personne. Il ne restait rien d'autre à sauver que l'honneur, pour

cette petite troupe bien entraînée et décidée à en découdre.

— En 40, c'était nous qui foutions le camp, dit Fantin ; maintenant, les Boches se tirent et nous tenons. Voilà. On est quittes !

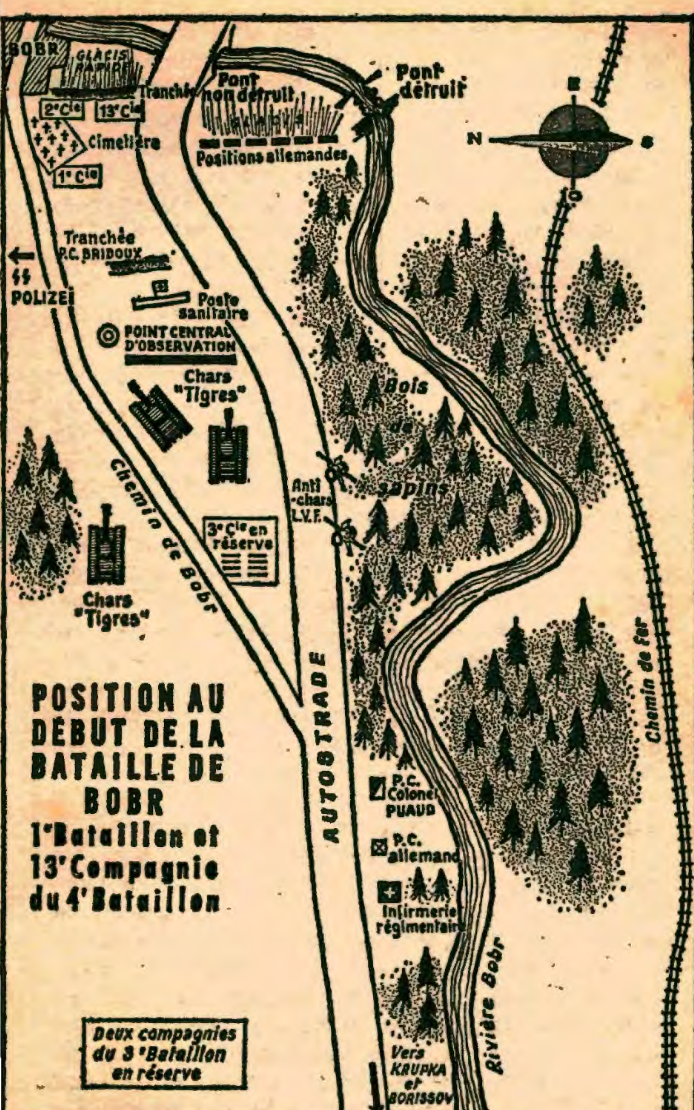
Bridoux a reçu le commandement de ce « groupe de combat » (Kampfgruppe) ainsi constitué : les trois compagnies du premier bataillon, deux compagnies du 3ᵉ sans la chasse, la 13ᵉ compagnie du 4ᵉ bataillon, les antichars, les services, en tout 600 hommes au maximum, en raison de la crise des effectifs.

Suivi du colonel von Spee, du médecin-lieutenant Métrais et du correspondant de guerre Le Merrer, le commandant arrive sur la rivière Bobr aux environs de midi.

— C'est là ! dit le descendant du grand amiral allemand. Excellente position.

A l'est : le village de Bobr, sur la rivière qui coule au pied de pentes escarpées supportant un plateau barré par des tranchées que vient de creuser l'organisation Todt, de part et d'autre de l'autostrade. La L.V.F. tiendra la position entre le cimetière qui jouxte le chemin de Bobr et l'autostrade... Un cimetière. Des bois de pins. Des landes. Le village de Bobr est abandonné. Sinistre.

A 19 heures, les premiers éléments du « groupe de combat » commencent à occuper la position. La compagnie Rigide installe ses F.M. et mortiers dans le cimetière, parmi les tombes. La 2ᵉ tiendra les tranchées jusqu'à l'autostrade, avec le groupe de mortiers lourds. La compagnie Auffray s'organise, en liaison avec quelques sections de la Wehrmacht — 150 hommes environ — qui viennent de débarquer d'autocars... « Ligne Cologne-Düsseldorf » ! Compagnie Fantin et 3ᵉ bataillon : en réserve. Picquet installe son artillerie antichars sur la droite du chemin de Bobr et la gauche de l'autostrade, en avant du P.C. Bridoux et du poste de secours du docteur Métrais. L'infirmerie de campagne du médecin com-



BOBR
GLACIS RAPIDE
Tranchée
2e Cie
13e Cie
Cimetière
1e Cie
Tranchée P.C. BRIDOUX
SS POLIZEI
Poste sanitaire
POINT CENTRAL D'OBSERVATION
Chars "Tigres"
Chemin de Bobr
3e Cie en réserve
Chars "Tigres"
POSITION AU DÉBUT DE LA BATAILLE DE BOBR
1er Bataillon et 13e Compagnie du 4e Bataillon
Deux compagnies du 3e Bataillon en réserve
Pont non détruit
Positions allemandes
Pont détruit
N
S
E
O
Anti-chars L.V.F.
Bois de sapins
AUTOSTRADE
P.C. Colonel PUAUD
P.C. allemand
Infirmerie régimentaire
Vers KRUPKA et BORISSOV
Rivière Bobr
Chemin de fer

mandant Lecourt, le P.C. de Puaud et la compagnie de pionniers occupent une bande de terrain en arrière du bois de sapins, sur la rive sud de l'autostrade.

Le colonel von Spee a rallié à la cause de la L.V.F. quatre chars « Tigre » en retraite qui, privés d'infanterie d'accompagnement, se repliaient depuis Orcha sans réussir à s'accrocher au terrain. Maintenant, soutenus par le « groupe de combat » français, ils se mettent en position, partie en lisière du bois de pins, partie le long du chemin de Bobr.

La mise en place s'effectue dans un désordre joyeux. Aucun souci de camouflage. Aucun effort pour respecter le silence que vient balayer un concert de gamelles et de bouthéons. Les sous-bois offrent bientôt l'aspect d'un lieu de pique-nique pour populations urbaines. Sur le ciel métallisé par une lumière intense, les sapins s'inscrivent dans une perspective de gravure en tailledouce.

Les hommes se sentent soudain faibles et nus. Debout, émergeant jusqu'à mi-corps de sa tourelle, le lieutenant allemand qui commande les chars apparaît, sanglé dans sa veste noire, à la fois beau comme un dieu des anciens jours élevé sur le pavois d'acier gris et sinistre comme une Parque dotée de moyens de destruction supérieurs. Il sourit et multiplie des gestes engageants qui signifient : « Je vais chercher du carburant et des munitions ! »

— On l'reverra plus ! dit Level.

— On s'en fout ! On s'passera de lui ! affirme le sergent Pierre qui commande un canon antichars de 37 mm. Bon voyage !

De l'autre côté de la rivière, vacuité totale, silence de mort. Les seigles ondulent jusqu'au bord du plateau. Très loin, sur le plateau, quelques machines à demi noyées dans la marée montante des céréales et qu'on ne peut découvrir qu'à la jumelle.

— On dirait des moissonneuses-batteuses ! dit Le Merrer.

— Ce sont des chars russes ! répond Bridoux. Ce n'est pas l'avion qui nous a tiré dessus tout à l'heure

— car un « Mouchard » n'intervient pas au sol — mais ces chars que vous apercevez. Ils n'ont pas bougé depuis. Ils attendent leurs ravitailleurs.

Comme Bridoux, les Russes observent les positions ennemies. Dix minutes plus tard : quatre obus explosent en encadrant le P.C. Le Merrer se bouche les oreilles.

— Retirez cette antenne radio qui nous fait repérer ! crie le commandant.

Les hommes des transmissions escamotent l'antenne. Puis le docteur Métrais vient rendre compte :

— Pas de blessés, mon commandant !

Le paysage a retrouvé la paix des moissons mûrissantes. Les chars ennemis ne sont plus que d'inoffensives moissonneuses-batteuses échappées de quelque kovkhoze ! Le soleil décline. Le commandant bâille. Les hommes dorment sur le sable chaud. Dardillon chante :

Il sentait bon le sable chaud,
Mon légionnaire...

Le ciment de l'autostrade brûle encore. Ce fleuve gris ne transporte plus personne et va se perdre sous l'horizon de la plaine verte et bleue, dans une petite fournaise de lumière turbulente. Le temps passe. Bobr n'est plus qu'un village oublié comme ces hameaux du Iénisseï que le lieutenant Seveau rêve d'atteindre, au fond de la Sibérie, en perçant à travers l'Armée rouge avec sa section de chasse !

Mais, à 21 heures, Puaud arrive au P.C. du commandant. Lui n'a pas l'intention de se laisser oublier par la guerre, car c'est au firmament des batailles que brillent les étoiles de général ! Le crépuscule éteint lentement l'or des tournesols et bleuit les canons des mitrailleuses. Les hommes se lèvent, car le sable, soudain livide, leur glace les reins. La nuit s'embusque derrière chaque tronc de sapin, effaçant la silhouette des moisonneuses-batteuses embusquées derrière l'océan des seigles. A l'est, des bruits de

chaînes et les grondements d'un orage mécanique traînent sous l'horizon. L'œil n'aperçoit encore rien, mais l'imagination découvre les concentrations de chars et de troupes d'assaut.

— Ils vont attaquer cette nuit ! murmure Bridoux.

— Combien de temps pensez-vous tenir ? demande Puaud.

— Je ne sais pas. La position est bonne. Tout dépend du soutien des chars. Les Fritz vont revenir. Mais quand ? Ils sont terribles... Langsam ! Langsam !... Jamais pressés !... L'organisation d'abord !

— Nous devons tenir le plus longtemps possible. C'est une question d'honneur pour la L.V.F.

— Mon colonel, on n'arrête pas des T 34 avec six ridicules pièces de 37 ! Sans l'artillerie des Tigres, ils passeront comme ils voudront. Mais nous bloquerons l'infanterie, ça, je vous le promets !

Puis, il hausse les épaules et, de nouveau, remâche son amertume.

— Ah ! si les Fritz avaient voulu une L.V.F. puissante, je tiendrais une semaine sur ces positions ! Ça ferait bien leur affaire, maintenant, n'est-ce pas ?

Ils se taisent. La nuit s'installe dans tous les interstices de la forêt, des landes de bruyère rose et en chasse les derniers reflets du soleil couchant.

Seveau saute dans la tranchée du P.C., ombre compacte sur le fond d'ombre légère qu'entretient le sable aux reflets de voie lactée.

— Je vais en patrouille, mon commandant !

— Très bien. Essayez d'établir le contact. Je pense qu'ils vont occuper Bobr pendant la nuit.

Nuit légère. Silence. Les allées et venues des sentinelles inscrivent leur silence sur le sable. Feu d'artifice de fusées russes, très loin, dans la direction de Tolotchin qui brûle toujours, inscrivant de vagues reflets roses sur l'écran du ciel nocturne. Seveau pense : « Je devrais bien pousser jusque là-bas, pour récupérer ma collection de disques. Le Fauconnier, lui, n'hésiterait pas ! » Le lieutenant Seveau, en effet,

a oublié ses disques de folklore russe à Sokolino, village récemment évacué par le 3e bataillon, au nord de Tolotchin. Pendant quelques minutes, il pense sérieusement aux possibilités d'un raid nocturne jusqu'à Sokolino... Simple séance d'entraînement pour la grande percée vers la Sibérie ! Puis il hausse les épaules... Certes, tout est possible en Russie, avec les Russes, mais cette nuit le sort de ses camarades dépend un peu de la section de chasse... Il descend alors vers la rivière, une trentaine d'ombres silencieuses sur ses talons.

Nuit. Roulé dans une capote, au fond de la tranchée du poste de secours, le docteur Métrais dort profondément. Le temps passe. Le médecin-lieutenant rêve... Il a mal digéré ces sardines norvégiennes de la Wehrmacht, toujours égales à elles-mêmes ! Le rêve tourne au cauchemar... Des formes de spectres traînant des chaînes défilent sur des perspectives rouges. Des chaînes. Des cris. Des explosions. Métrais se tourne et se retourne sur son lit de sable... Explosions. Cris. Chaînes. Chars !

Il a bondi hors de la tranchée. Les balles traceuses organisent un ballet de lucioles dans les profondeurs du bois de sapins. Coups de départ stridents, à la fois tendus et majestueux... Explosions sourdes des arrivées. Plouf ! Fulgurances sur l'autostrade... Grincements de chaînes. Quelque part, une meule invisible broie du grain... Graou... Graou... Graou... Pas une présence humaine autour du docteur qui pense : « Ils sont déjà tous morts ! » Puis, un homme passe en courant. Il se dirige vers le P.C. de Bridoux, tout proche, et crie :

— Les Russes passent ! Les Russes passent !

Métrais aperçoit alors le commandant Bridoux qui se dresse, face au porteur de mauvaises nouvelles, lui barre le passage de ses bras largement écartés et glapit, de sa voix sèche comme un coup de badine :

— Tout le monde à son poste ! Personne ne passe !

En effet, les Russes ne passent pas. Les coups de canon, à la fois stridents et majestueux, perçus quelques instants plus tôt, représentaient la réponse des Tigres, enfin revenus, à la tentative de percée des Russes. Sur l'autostrade, un volcan est entré en activité. Les hautes flammes jaune safran, qui montent du premier char détruit, illuminent les profondeurs du bois de pins. L'autre engin n'a pas pris feu. Il gît dans le fossé, immobile et silencieux comme une bête endormie. L'air sent le benzol des Tigres, la poudre et la peinture brûlée.

Vers deux heures du matin, trois autocars stoppent devant le P.C. du colonel. Ce sont les terribles « S.S. Polizei » ! Puaud montre à leur commandant les cartes du secteur. Au nord des lignes tenues par la L.V.F. existe un « trou » d'un kilomètre. Sans discuter, silencieux, rapides, les S.S., une centaine d'hommes, s'effacent dans la nuit et vont occuper la position.

L'aube pointe à 3 heures du matin. A 4 heures, il fait grand jour. Les Russes saluent le lever du jour par un concert de mortiers de 120 mm. Ce sont d'étranges carillons qui rythment ainsi les premières heures du 26 juin 1944, à l'intention de la L.V.F. accrochée aux sables, aux bois, aux bruyères roses du plateau. Les Russes possèdent maintenant la première artillerie du monde, dense, précise, et le font savoir !

Le poste de secours de Métrais reçoit les premiers blessés. Crânes ouverts. Bras déchiquetés. Les hommes les plus touchés sont évacués sur l'infirmerie du commandant Lecourt, puis Borissov. Les blessés légers retournent au combat.

— Avec un moral du tonnerre ! constate le docteur.

A 4 h 30, les tirs des mortiers cessent comme par enchantement. Le paysage reprend son visage pacifique de la veille, avec cette seule différence que le

village de Bobr est maintenant plein de troupes ennemies et les seigles de moissonneuses-batteuses.

Profitant de l'accalmie, quelques légionnaires entreprennent d'explorer les chars détruits. Impossible d'entrer dans la machine incendiée qui, brûlante, fume encore. Mais le légionnaire Mérix risque un coup d'œil par la blessure faite par l'obus de 88 qui a mis ce T 34 hors de combat. Il se redresse bientôt, fait quelques pas en arrière et vomit. Un autre le remplace.

— Pour un jeton, c'est un jeton ! murmure Mérix en s'essuyant la bouche d'un revers de main... Eh ! vieux, tu sais comment ça finit, un équipage de char ? Trois petits morceaux de charbon, gros comme ça !

Ses mains dessinent, dans le vide, une chose affreuse.

Contrairement aux impressions de la nuit, l'autre engin n'est pas un T 34, mais un Sherman du « Prêt et Bail ».

— Par ici, m'sieurs et dames ! clame d'une voix engageante le caporal Quantin « Pine du diable »... Par ici pour la visite !

Il disparaît dans l'ouverture du capot de tourelle. On l'entend fourrager pendant quelques minutes. Puis Mérix, Level et Catulle, le correspondant de guerre du 3e bataillon qui vient d'arriver, le voient émerger, très pâle lui aussi, brandissant un objet insolite : un livre à couverture cartonnée.

— Pas beau à voir là-dedans, non plus ! Y a une gonzesse coupée en deux. Oui, une grosse gonzesse moche comme un pou ! Et puis ça. J'ai trouvé ça !

Il remet le livre au lieutenant Catulle. C'est le manuel d'entretien du Sherman, édition américaine bien entendu ! Tout le monde se tape sur les cuisses.

— Tu vois la gonzesse popov avec son manuel américain ! C'est pas à Kononovitchi qu'elle a dû l'apprendre, l'américain ! Non, mais, tu la vois, en train de traduire avec son dictionnaire américano-

popov... Introduire la bite de la pompe à graisse dans le trou du cul du barbotin gauche et pousser, pousser... Non, mais tu la vois la gonzesse en séance de graissage américano-popov ?... De quoi s'marrer, les gars !

On s'amuse ferme autour des engins morts. Pas pour longtemps ! A 5 heures, les Russes lancent une attaque générale, très faiblement soutenue par les chars. Leur destruction immédiate — car, en plein jour, les Tigres ne consacrent pas plus de trois obus à chaque machine, faisant mouche dans le rapport un à trois avec une précision mathématique — n'arrête pas l'élan de l'infanterie.

— C'est toujours de la guerre de partisans ! murmure Bridoux, rivé à ses jumelles, ses téléphonistes et agents de liaison accroupis à ses pieds... Pour les grands mouvements d'armées, leurs généraux ont bien copié la stratégie allemande, mais à l'échelon tactique ils n'ont rien appris. Ils foncent ! N'importe comment ! N'importe où !

Les Russes foncent dans un élan magnifique. Rigide, qui les voit déboucher dans le cimetière, en a le souffle coupé... Hourré ! Hourré ! Hourré !... Ils ont investi le cimetière. On se bat à la baïonnette et à la pelle de tranchée entre les monticules de terre qui marquent l'emplacement des tombes... Hourré ! Vive la Légion !... Un instant submergée, la compagnie reprend pied, refoule l'adversaire dans le petit chemin de Bobr d'où il a débouché.

Les fantassins russes tombent par files entières. Les vagues suivantes enjambent les cadavres, fauchées elles aussi par les F.M. d'Auffray qui les prennent en enfilade. Enfin, au bout d'une demi-heure, l'attaque faiblit. La vague d'assaut marque quelques mouvements de flux et de reflux, se retire, laissant sur cette grève de sable et bruyère rose des centaines de morts. Un tir intense de mortiers soutient le décrochage de l'ennemi.

— Enfin ! on va pouvoir casser la croûte, mur-

mure Rigide. Le combat rapproché, ça creuse ! Vous avez vu s'ils en veulent, ces vaches-là ?

Il retire son casque, penche la tête pour ouvrir une boîte de conserve et reçoit aussitôt un éclat de torpille au sommet du crâne. On l'évacue. Le lieutenant de Fenouillac prend le commandement de la compagnie que Bridoux fait aussitôt relever par celle de Fantin.

Les blessés affluent aux postes de secours. Les médecins travaillent dans la fièvre. Voici qu'on amène un gamin de seize ans. C'est Piotr, le petit Russe que le médecin-commandant Fleury avait adopté, en décembre 1941, à la bataille de Djukovo. Il a donné à ses alliés le témoignage de fidélité suprême que peut donner un soldat. Il est tombé à la tête de la section qui a reconquis la partie nord du cimetière de Bobr. Alors que, pour la troisième fois, il faisait sauter, à coups de pelle de tranchée, la tête d'un adversaire.

On l'enterre comme les autres. Dans le bois de pins. Une croix de bois hâtivement clouée. Un casque posé au sommet. Une inscription : « Mort pour la France » si le temps ne manque pas.

— Pour celui-ci, la devise SS. conviendrait mieux, murmure le lieutenant Cuny devant le cadavre qu'on emporte : « Mon honneur s'appelle fidélité... » Car, à part ça, il ne doit pas très bien savoir pourquoi il est mort ! Peut-être pour une future collaboration « franco-germano-russe » ?

Cuny vient d'arriver au P.C. de bataillon avec le général-colonel Puaud, retour de Borissov où se regroupent les éléments isolés en attendant de connaître les résultats de la bataille de Bobr.

— Combien de temps pouvez-vous tenir ? demande Puaud.

— Pour tenir, je tiendrai, avec l'appui des chars dont je dispose et les pièces de 75 des S.S., répond Bridoux. Combien de temps ? C'est une autre histoire. Tout dépend des Russes. Mais ils devront y mettre

le prix ! Au fait, l'avez-vous aperçue, cette artillerie des S.S. ?

— Non.

— Formidable !

Les « S.S. Polizei » ont mis en batterie quatre pièces de 75 long à haute vitesse initiale, du dernier modèle, qui représentent l'ultime création des arsenaux allemands. Ils vont d'ailleurs les retirer quelques heures plus tard sans donner la moindre explication !

Silence. Plus rien ne bouge. Puis Seveau rentre de patrouille, à la tête de vingt prisonniers et chargé de fusils automatiques. Il rend compte. Le soleil, déjà haut, brûle. Les mouches bourdonnent. Les oiseaux gazouillent. Les hommes, brusquement accablés, sommeillent. D'autres quittent leur poste et vont chercher de l'eau sur les arrières. L'eau manque sur ce plateau sablonneux et il est impossible d'atteindre la rivière Bobr que contrôle l'ennemi. Le docteur Métrais doit nettoyer ses mains poisseuses de sang avec du sable !

— Quelle heure, Dardillon ? demande-t-il à son infirmier. Deux heures de l'après-midi, non ?

— Seulement 10 heures, mon lieutenant.

— Pas possible !

L'action violente dilate le temps écoulé.

— Ce sera le jour le plus long de toute l'histoire de la L.V.F., murmure Bridoux en ouvrant le pli que lui remet son agent de liaison. Fantin signale d'importantes concentrations de chars au nord de Bobr. Bridoux alerte les Tigres. Le lieutenant des Tigres fait répondre : « L.V.F., laissez passer les chars, bloquez l'infanterie d'accompagnement ! » Puis on entend le claquement des chenilles des quatre chars allemands qui changent de place pour déjouer les observateurs d'artillerie...

Cent chars, peut-être plus, contre les quatre Tigres et les deux bataillons L.V.F. appuyés, au nord et au sud, sur des unités allemandes aussi pauvres qu'eux en hommes et en matériel ! L'offensive russe se réor-

ganise sur sa base de départ. Sans plus attendre, le lieutenant allemand des Tigres ouvre le feu à grande distance avec sa précision habituelle. Un engin russe flambe. Un autre, barbotin gauche avarié, se met à tourner en rond autour du premier, sur une patte, comme un coq se préparant à couvrir sa poule. Explosions. Flammes géantes. Grouillement d'insectes pourchassés. Les mortiers de la L.V.F. arrosent les Russes qui se replient et renoncent.

A 15 heures : duel de torpilles. Les Russes ont amené des « Orgues de Staline » et les Allemands des « Grenadenwerfer ». Mais les six tubes germaniques ne font pas le poids, malgré leur précision, contre les trente-six tubes des « Katiouchkas ». En dix minutes, ils sont assez convaincus pour renoncer.

— Pas nerveux, nos artilleurs ! constate Le Merrer.

Le ciel et la terre appartiennent maintenant aux « orgues ». Mais c'est le bataillon allemand, responsable du secteur sud, qui fait tous les frais de cette musique guerrière. Rien pour la L.V.F.

Brusquement, après cette préparation d'artillerie, six chars T 34 débouchent à toute allure de Bobr et enfilent l'autostrade dont les défenses sont intactes. Simple erreur sans doute... Voïna ! Nitchevo ! Les Tigres s'adjugent quatre machines et la L.V.F. deux. Avec son accent inimitable, le lieutenant Picquet a dit à son chef de pièce :

— Laisse venir le petit ! A 50 mètres, il est à toi !

Impassibles, figés par une terreur surhumaine derrière le masque antiballes de leur pièce, les canonniers français ont laissé la machine approcher à moins de 50 mètres pour compenser la faible puissance de pénétration de leur projectile de 37 mm. Ils ont tiré. Le T 34 a sauté.

— Merde, je l'ai eu ! a constaté le sergent Pierre.

Puis il s'est pincé le nez pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

Ravoux, légionnaire du 1er bataillon, qui, lui non plus, ne rêvait pas, tente l'impossible. Il a l'habitude d'ouvrir le feu, fusil mitrailleur à la hanche, comme Coince, lorsqu'il doit à la fois tirer et se déplacer. Il ne manque ni de souffle, ni de muscle, ni de cette brutalité élémentaire qui force la décision dans les situations désespérées. Le premier char russe a déjoué la surveillance des Tigres et de la section Picquet. Il s'engage sur l'autoroute à toute vitesse.

— Il est en route pour Berlin, c'con-là ! murmure le légionnaire (1).

Une telle présomption le met en fureur. Sans plus réfléchir, il saute sur sa MG 34, court vers l'autostrade en engageant dans son arme une bande de cartouches perforantes. En deux bonds, il entre dans l'angle mort qui, dans un rayon de neuf mètres environ, le dérobe à la vue de l'équipage ennemi. Il galope à côté du char pendant quelques secondes, lâchant des giclées de balles sur tout ce qui ressemble à des fentes de visée. Puis il tombe à genoux, hors d'haleine, réussissant à tirer une denière rafale dans le cul de la machine qui s'éloigne... Et le miracle se produit. Le T 34 stoppe brusquement, se soulève, explose au centre d'un gros ballon de flammes rouges. Le coup de souffle balaie Ravoux et l'envoie au fossé. Il se casse un bras ! On l'évacue. La croix de bois qu'il a postulée se transforme en croix de fer !

En fin d'après-midi, on voit grossir sur la perspective grise et bleue de l'autostrade la grosse voiture de commandement de Puaud, qui fait la navette entre Bobr et Borissov. Jean, comte de Mayol de Lupé, l'accompagne.

(1) Hypothèse parfaitement justifiée. Les chars russes qui percent ne s'embarrassent d'aucune considération tactique ou géographique. Ils poussent hardiment, droit devant eux, tant qu'il leur reste du carburant et des munitions. C'est ainsi qu'on a vu arriver à Erckener, tête de ligne du S. Bahn, le chemin de fer aérien de Berlin, en février 1945, alors que l'armée rouge n'avait pas franchi l'Oder, deux chars T 34 qui n'ont pas manqué de causer quelque perturbation dans le trafic !

Le grand vieillard a difficilement surmonté la crise d'angine de poitrine qui, tout l'hiver, l'a cloué sur son lit. A peine guéri, il a repris la direction du front de l'Est.

Il marche vers le bois de pins, descend dans les tranchées de la compagnie Auffray, sans prêter attention aux éclatements de torpilles qui, de çà, de là, accrochent au sommet des arbres leurs nuages ventrus, bleus et noirs. Il serre des mains. Tutoie ses protégés. Donne aux officiers des informations précises. Au P.C. de Bridoux, il tient une véritable conférence sur la situation militaire à l'Ouest. Elle apparaît à la fois prometteuse et désespérée. Le comte Jean ne ment jamais. Mais il ne dit pas toute la vérité. Nuance ! On l'écoute en silence. Bridoux, Auffray, Le Lamm, Seveau et Fantin, Cuny et Dauphin savent bien que c'est Mayol de Lupé qui commande la L.V.F. et non le général-colonel Puaud !

Mayol de Lupé porte aujourd'hui toutes ses décorations. Celles qu'il a gagnées par sa lutte dans l'espace guerrier — Salonique, Verdun, Maroc, Syrie, Indochine — et celles qu'il a conquises à travers le temps du mépris, au service des quarante rois qui, en mille ans, firent la France !

— Quel est ce collier qu'il porte ? demande Seveau à l'oreille de son camarade Cuny.

— C'est le grand collier de l'ordre du Saint-Esprit, mon vieux ! Du sérieux ! Du solide ! Il paraît que c'est le propre collier de Charles X, qui l'avait retiré de son cou pour le donner à son père.

Le comte Jean expose maintenant la situation sur le front de l'Est. Il ne cèle rien du danger que la double percée russe, à Vitebsk au nord, Moghilev au sud, fait courir au front du centre encore tenu par la L.V.F. Il se tourne vers Bobr et murmure :

— Pour la première fois, nos soldats se trouvent seuls, ou presque seuls, en face de l'Armée Rouge C'est un titre de gloire qui se transmettra jusqu'à la septième génération, si le christianisme survit à cet assaut ! En vérité, je...

Un éclatement de torpille, très proche, lui coupe la parole. Puaud demande à Bridoux, une fois de plus, lancinant comme les mouches de l'après-midi :

— Combien de temps pouvez-vous tenir ?

— Une semaine au rythme actuel ! Cette position est aussi étonnante que l'efficacité des chars allemands. Nous perdons très peu de monde. Si les Russes veulent percer, j'estime qu'ils devront engager deux divisions d'infanterie et plusieurs brigades de chars.

Mayol de Lupé s'est assis dans le fond de la tranchée, aidé par le lieutenant Ponet. Il ouvre une valise pleine de livres et dédicace, à chaque officier présent, *Un enfant d'autrefois* qu'il vient de publier quelques mois plus tôt, à la Librairie Académique Perrin ! Il écrit, pour le général-colonel : « Cher Puaud, si tant de vos légionnaires m'ont apporté leurs rêves et leurs larmes, c'est sans doute parce qu'ils trouvaient en mon cœur un écho de leur enfance. *Juvenes dum sumus !* »

Pour Seveau, il écrit : « Sachons vivre jeunes et mourir plus jeunes encore. »

Les explosions de torpilles, plus nombreuses, plus proches, font trembler la main ridée aux ongles d'ivoire.

L'attente reprend. Le sable se refroidit. La brume de chaleur qui dansait sur l'autostrade se volatilise. Des insectes prennent possession du crépuscule en psalmodiant. Le ciel se forge une armure de cuivre rouge dont il ne reste bientôt qu'une lame articulée sur l'horizon de l'ouest. Premières étoiles. Premières fusées russes.

— Ils installent de l'artillerie ! murmure Bridoux qui ne quitte pas son observatoire.

Fantin téléphone :

— Grosses concentrations de chars.

Le lieutenant commandant les Tigres confirme :

— L.V.F., laissez passer les chars, bloquez l'infanterie !

Les « orgues de Staline » saluent la chute du jour.

— C'est l'angélus de Millet-Popov ! murmure un loustic.

La musique russe laisse Mayol de Lupé indifférent. Il est en train de bénir les tombes dans le bois de pins... Mort pour la France... *Requiescant in pace...* Mort pour la France... *Requiescant in pace...*

Silence brutal, de nouveau. L'air sent l'eau morte des rives de la Bobr, la tourbe et la peinture brûlée. Fusée rouge en direction du cimetière.

— Ça y est ! Ils attaquent ! dit Bridoux.

Il est 23 heures. Entre chien et loup, la marée des engins russes roule vers le plateau. Elle s'avance, d'est en ouest, en poussant devant elle les ondes de choc d'un tremblement de terre. Claquements. Bruits de chaînes. Traits de feu. Puis, carrousel d'éclairs dans tous les sens, filant est, ouest, sud. Folie cosmique. Par radio, le lieutenant des Tigres renouvelle ses recommandations : « L.V.F., laissez passer les chars. »

Fantin laisse passer. Les pièces de 88 mm grondent. Les F.M. glapissent depuis la voie ferrée jusqu'à la position des « S.S. Polizei ». Mais, en quelques minutes, le cimetière est submergé par l'infanterie d'assaut russe. La compagnie Fantin perd le cimetière. On se bat au corps à corps dans l'ombre grise, puis noire. A la baïonnette, au couteau, à la pelle de tranchée, au pistolet. Puis, l'opacité diminue. Çà et là, d'énormes brûlots s'allument. Les chars russes flambent. Les deux Tigres, installés sur les arrières de la L.V.F., transforment le chemin de Bobr en cimetière de T 34 et Sherman. Les chars intacts sont bloqués par les machines détruites. Ils tournent sur place, avancent, reculent, portent de furieux coups de boutoir pour se dégager. Les moteurs rugissent. Les boîtes de vitesses cassent. Les équipages jaillissent des tourelles, aussitôt hachés par le feu rasant des mitrailleuses.

Comme dans l'après-midi, un T 34 enfile l'autostrade à toute allure et disparaît à la faveur de la nuit. Bientôt, il rejoint la voiture de Puaud qui regagne Borissov à vitesse réduite, tous phares éteints. Les Russes ouvrent le feu au canon. Au premier obus qui s'allume devant son capot, le chauffeur réagit, écrase l'accélérateur. La voiture bondit, se jette sur la gauche, puis balaie l'autostrade dans un long gémissement de pneumatiques, pour venir raser le bas-côté droit, et poursuit ce slalom terrifiant, encadrée par les explosions. Le général-colonel fait une entrée sensationnelle à Krupka, toujours pourchassé à distance par ce T 34 que vont détruire des batteries de 88 mm !

Sur le champ de bataille, l'autostrade et le chemin de Bobr sont bloqués par un gigantesque amoncellement de ferraille qui flambe et rugit. On conduit des équipages de chars faits prisonniers vers le P.C. de Bridoux. Il est minuit trente. La situation reste critique, car les Français ont perdu le cimetière qui représente la clef de la position. Maintenant, l'infanterie d'assaut russe porte son effort principal sur le secteur faiblement tenu par la compagnie allemande. Les F.M. d'Auffray prennent l'assaillant en enfilade, soutenant ainsi les camarades de la Wehrmacht.

L'intensité du tir des armes automatiques s'élève de minute en minute. Penché sur les blessés qu'on lui présente, le docteur Métrais entend tout à coup une voix claire et roide, toute proche semble-t-il, crier :

— Français, en avant ! A la baïonnette !

C'est Fantin qui repart à l'assaut du cimetière perdu. Rumeurs de bottes. Cris. Plaintes. Les hommes pataugent dans les flaques de clartés rouges que les chars incendiés étendent sous leurs pieds et se heurtent à des ombres violentes... Faces hirsutes. Dents de loups. La plume des vestes capitonnées que les Sibériens portent en plein été vole sous les coups des baïonnettes. Les « chapkas » sautent en même temps que les têtes. Mètre par mètre, tombe par

tombe, la compagnie Fantin occupe de nouveau le cimetière.

L'infanterie russe, qui a percé, au début, sous la protection des chars, s'est réfugiée au sud de l'autostrade. On la liquide au mortier et à la MG 34. Avec un petit supplément de grenades pour les irréductibles qui s'accrochent. Les tirs de soutien de la compagnie Auffray ne faiblissent pas.

Soudain, Bridoux voit surgir l'agent de liaison Bertin, hors d'haleine. Il crie spasmodiquement :

— Des munitions... des bandes... des bandes...

— Vous êtes fous de tirer comme ça ! dit Bridoux. Vous allez claquer tous vos tubes ! Opérez par petites rafales. Le résultat sera le même !

L'homme a repris son souffle.

— Mon commandant, c'est que... les Russes... Il en vient ! Il en vient !... C'est pas croyable !... Plus on tire, plus ils montent... Ah ! il faut les voir, mon commandant... C'est, c'est...

Il cherche le mot juste, hésite et finalement crie :

— C'est magnifique ! Ils sont magnifiques, mon commandant !

— Magnifiques ou non, les Russes ne passeront pas !

Il envoie des ordres à tous les services. Même les infirmiers se mettent en devoir de garnir les bandes de F.M. réclamées par Auffray. Les Russes ne doivent pas passer !

Ils ne passent pas. La vague se brise pour la quatrième fois. Elle reflue. Tout rentre progressivement dans le calme. Les insectes ont repris leur mélopée lancinante, minutant l'attente angoissée des commandants de compagnie. Bridoux ausculte la nuit. Des balles venant du sud passent maintenant au-dessus de la tranchée. L'ennemi aurait-il tourné la position ? Comment la L.V.F. est-elle flanquée au nord et au sud ? Tout devient brusquement incertain, lourd de périls. Le commandant envoie une patrouille

pour assurer la liaison avec la « S.S. Polizei ». Elle rentre à deux heures du matin.

— Les S.S. ont foutu le camp, mon commandant ! Y a plus personne après le chemin de Bobr !

L'unité de « S.S. Polizei » a déjà reçu l'ordre de décrocher et s'est retirée aussitôt.

— Ça ne change rien, dit Bridoux à son officier d'ordonnance. Ce que veulent les Russes, c'est ouvrir l'autostrade à la circulation. Il leur faudrait au moins un maréchal de l'U.R.S.S. pour leur donner l'idée de nous tourner par le nord. On ne court aucun risque de ce côté-là !

Puis, il fait interroger les équipages de chars par le comte Protopopov, ce fils d'émigrés russes qui sert la L.V.F. depuis le début avec un courage, une fidélité, une noblesse exemplaires.

— Mon commandant, ils disent qu'un général les a rassemblés le 23 juin à Vitebsk. Qu'il leur a donné rendez-vous à Minsk en leur disant : « Allez-y tranquillement, il n'y a plus personne devant vous. » Ils ne savent rien de la situation locale.

— Rendez-vous à Minsk ? bougonne le commandant. Ils y vont fort ! Plus personne ? Et nous, alors ?

La piétaille capturée ne sait rien, sinon que répéter mécaniquement : « Nix Kommunist ! Mobilisiert (1) ! » Beaucoup de blessés parmi eux. Lamentables. On les dirige sur l'infirmerie où le commandant Lecourt les soigne avec la même sollicitude que pour des blessés français. Puis il les fait évacuer sur Borissov.

Trois heures du matin. L'aube du 27 juin se lève. Sinistre. Toutes les pentes qui s'étendent entre le plateau tenu par la L.V.F. et le village de Bobr, maintenant totalement rasé, sont couvertes de morts russes. Une odeur fade de chair pourrie ou brûlée, d'aluminium fondu et de tôle recuite domine celle des

(1) « Nous ne sommes pas communistes mais mobilisés. » Système de défense de tout Russe fait prisonnier.

eaux mortes et traîne sur le champ de bataille. Celle de benzol la recouvre pendant que les Tigres changent de position. Ils sont intacts, après trente-quatre heures de combat. Fragiles par leurs coupleurs électriques, comme engins d'assaut à grand rayon d'action, ils restent à peu près invulnérables, utilisés comme forteresse fixe ou semi-fixe. Un légionnaire vient apporter au lieutenant qui les commande un petit tonneau de beurre.

— On l'a piqué dans un char russe ! dit le Français. Il était à côté du pilote mort. Il devait conduire d'une main. De l'autre, il raflait le beurre à pleines poignées pour se le foutre dans la gueule. Regardez, mon lieutenant, on voit la trace de ses doigts ! C'est du beurre américain. C'est écrit dessus. Tout était ricain, là-dedans : la mécanique, les obus, la boustifaille !

Le lieutenant allemand a pris la succession de Popov sans la moindre réticence. Ses doigts se sont inscrits à leur tour dans les traces laissées par les doigts du pilote mort. C'est que, pour avoir des canons, Michel lui aussi a dû se priver de beurre pendant de longues années ! Michel se réconcilie avec Popov au fond d'un petit tonneau de beurre américain !

A quatre heures du matin, l'Armée Rouge lance son cinquième assaut.

C'est pas possible ! murmure Bridoux, ils n'ont donc rien dans le crâne pour ne pas tenter autre chose que des attaques frontales ?

Cornillon approuve.

— Ce sont de sales cons, mon commandant.

Comme à 23 heures, une masse de blindés déferle, suivie par une infanterie aussi mordante, aussi nombreuse, aussi bien armée que celle qui vient de se faire balayer sur les glacis. Et avec la même efficacité — un coup au but sur trois pendant le jour, sur cinq ou six pendant la nuit — les Tigres ajoutent neuf engins à leur tableau de chasse. Les antichars du lieutenant Picquet, camouflés en arrière de la position

reconquise par Fantin, détruisent deux T 34. Instruits par l'expérience, les artilleurs français ne tirent plus qu'à bout portant ! Au moment de commander le feu pour arrêter une troisième machine, Picquet tombe, la bouche ouverte, foudroyé !

On l'enterre dans le bois de pins. Une croix. Un casque. Une inscription : « Mort pour la France. » Quelques heures plus tard, alors que l'attaque russe a fait long feu, comme les autres et pour les mêmes raisons, une main anonyme est venue ajouter, au crayon, à la suite de « Mort pour la France » : « Et pour la Berezina. » Le lieutenant Picquet, en effet, a construit un pont sur la Berezina. Un pont qui portait son nom et qui sera brûlé quelques jours plus tard. Il n'y a plus de pont. Plus de plaque. Plus de lieutenant Picquet. Il repose dans la même terre que les pontonniers du général Eblé.

A 8 heures du matin, malgré les combats victorieux de la nuit et de l'aube, la situation apparaît nettement moins favorable que la veille. Les Russes se sont accrochés au nord du cimetière. L'ennemi s'est également infiltré le long de la voie ferrée, sur une grande profondeur.

Avez-vous assisté à un passage de termites, Cornillon ? demande Bridoux.

— Jamais, mon commandant.

— Moi, j'ai vu ça. Rien à faire, rien à tenter, si vous vous trouvez sur leur itinéraire. L'autostrade, c'est l'itinéraire des termites. Ils nous boufferont !

Il fait déjà très chaud. Tous les observatoires signalent des colonnes de chars en marche vers Bobr. On ne les entend pas, mais ils descendent lentement, paisiblement, en direction de la rivière, comme les termites.

A 9 heures, le colonel Puaud arrive en trombe.

— Alors, Bridoux ? La situation ?

— Médiocre, mon colonel. Médiocre !

— Combien de temps pouvez-vous tenir ?

— Peut-être vingt-quatre heures, peut-être moins. Les hommes sont fatigués. La munition s'épuise.

— Aucune importance maintenant ! murmure Puaud en poussant un profond soupir. Je vous apporte l'ordre de repli. Les Allemands me l'ont communiqué vers minuit. Je l'ai gardé en poche. Je voulais que nous tenions un peu plus longtemps qu'eux. Voilà, c'est fait. Maintenant, si nous voulons atteindre Vilna avant les Russes, il s'agira de foncer !

Il contemple le champ de bataille. Une nappe de fumée stagne sur le cimetière de Bobr, devenu aussi un cimetière de chars russes. Les Tigres bougent, camouflés sous des masses de branchages, et on dirait la forêt enchantée qui se met en marche vers Hamlet, prince de Danemark.

— Voilà, c'est fini, dit Puaud. Pour la troisième fois, la L.V.F. s'est trouvée face à l'Armée rouge. Elle n'a pas lâché le morceau. Elle se replie en fonction d'une situation stratégique dont l'état ne dépend pas de sa valeur militaire.

Bridoux croit voir le colonel essuyer d'un revers de main rapide le bord de ses paupières, mais il n'en est pas certain. Après tout, peut-être vient-il seulement de chasser une mouche. Les mouches se font lancinantes, attirées par ces monceaux de cadavres.

A 9 h 10 arrive une formation allemande spécialisée dans les destructions. Tous des durs à croix de fer. A 9 h 15, la compagnie Fantin commence à évacuer le cimetière, suivie par les autres unités. A 9 h 30, Bridoux abandonne son P.C. et Métrais son poste de secours avancé. La tête haute.

— Avez-vous une idée, Bridoux, des pertes russes ? demande le colonel.

— Quelles pertes ? L'infanterie ? Aucune idée.

— Non. Pertes en blindés.

— Les Allemands ont tenu un compte exact : 26 chars détruits par les « Tigre », 13 par la P.A.K. régimentaire et un par tireur de la compagnie Rigide.

En tout : 40. De notre côté : 41 morts, 24 blessés évacués.

— C'est une proportion formidable, Bridoux !

Effectivement, la bataille de Bobr, eu égard à la violence des combats et l'importance de la position défendue, apparaît comme la moins meurtrière et la plus efficace de toutes celles que soutient la L.V.F. depuis trois ans.

Le lendemain, le communiqué de l'Armée rouge annoncera : « Sur la rivière Bobr, des unités blindées appartenant au 2e front de Russie Blanche se sont heurtées à la résistance acharnée de deux divisions françaises. »

Deux divisions françaises ? En ligne, ils étaient quatre cents !

12

POUR la seconde fois au cours de l'Histoire, une troupe française doit se battre adossée à la Berezina. Avec les débris des grandes formations allemandes décimées sur le Dnieper, quelques officiers d'état-major ambitieux décident de constituer une tête de pont en avant de Borissov. Il devient très difficile de rassembler les Français noyés dans ce torrent de véhicules transportant comptables affolés, femmes enceintes, moujiks centenaires, chefs de gare, policiers russes, agronomes, ingénieurs, enfants perdus, blessés légers, popes crasseux qui se ruent vers l'ouest avec une puissance irrésistible tandis que, derrière lui, les « durs » à croix de fer font toujours sauter la voie ferrée par tranches de cinquante mètres... Le lieute-

nant Cuny, placé à l'entrée de Krupki, interpelle les hommes pour essayer de reformer des unités cohérentes.

— Hep, là-bas ?

—Sergent Protopopov de l'état-major régimentaire.

— Où allez-vous ?

— Carrefour de Prijamino !

— A pied, comme ça, pendant que tout fout le camp à toute allure ? C'est une histoire de fou !

— Les autos, ça n'est pas pour nous, mon lieutenant !

Et il ajoute, en allumant son sourire de prince russe marchant de nouveau vers l'exil :

— En vertu d'un accord tacite passé avec le Führer, le Légionnaire se déplace exclusivement à pied !

Mais il avance avec une rapidité stupéfiante. Le 28 juin, dans l'après-midi, le lieutenant Fantin s'installe sur l'autostrade pour couvrir le pont qui franchit la rivière Scha à l'est du vieux Borissov. Avec sa compagnie, il dispose du 3e bataillon toujours privé des hommes de Bollet, tenus en réserve à l'ouest de la Berezina. A minuit, le commandant Bridoux achève de rameuter les deux compagnies du 1er bataillon qui lui restent, au sud de Laonitza. Les hommes ne possèdent plus que huit balles par fusil et les canonniers quatre obus par pièce ! Et plus aucun projectile antichar !

A la même heure, à cent kilomètres à l'est de la Berezina, dans Moghilev à demi encerclé, le 2e bataillon du commandant Tramar plie bagages. La veille, les services sédentaires — bureaucrates, armuriers, riz-pain-sel de l'intendance — commandés par le lieutenant Raclot, un père tranquille de quarante-cinq ans, se sont embarqués dans un train qui attendait sa locomotive. Il l'attend encore, ou bien, l'ayant « touchée », a-t-il hardiment poussé jusqu'en Sibérie, car personne n'entendra plus jamais parler de Raclot et de son détachement ! Puis les troupes combattantes du 2e bataillon se mettent en marche vers Belynitchi,

40 kilomètres à l'ouest, pour maintenir un passage libre devant la division « Feldherrnhalle » en retraite.

Au large de Borissov, le commandant Bridoux descend vers le sud pour occuper un secteur de la tête de pont, tandis que Fantin se bat déjà contre les avant-gardes de l'Armée rouge. Piste de sable. Feuillage protecteur. Ombre complice. Les hommes vont en silence, tantôt alertés par une sensation de grouillement humain, d'une omniprésence ennemie, autour d'eux, et tantôt rassurés par une impression de vacuité que confirment les clairières vertes et bleues.

— Mon commandant, on signale une percée rouge : vingt-deux chars en direction de Miotcha, annonce Dauphin, l'officier de renseignements.

— En colonne par un ! ordonne Bridoux d'une voix sourde. Faites passer !

— En colonne par un...

Marche hésitante. Au loin, une Maxim russe fait tourner sa meule... Taca... Taca... Taca...

Le bataillon sort de la forêt. L'aube du 29 juin se lève. Le commandant déploie ses deux compagnies sur un plateau couvert de seigles, à 500 mètres au nord d'une piste courant vers Ucholody. Piste vide. Plaine vide.

Alors ? On fout le camp ? demandent les légionnaires.

— C'est ça le front ? La tête de pont ? Merde alors !

C'est en effet le front. La tête de pont... Des seigles... Une ligne d'arbres. Des lisières sombres et vides. Paysage vide. Cartouchières vides.

Vers onze heures, toutefois, des ravitailleurs distribuent des bandes de F.M... Toujours rien pour les pièces antichars.

— Dieu n'aime pas les pauvres ! dit Cuny en montrant au commandant la boucle de son ceinturon « Gott mit uns ».

— Vous avez mauvais moral ? demande Bridoux.

— Pas spécialement, mais l'incapacité de l'état-major allemand qui nous flanque au beau milieu d'un champ de seigle m'afflige !

Bridoux fronce le sourcil.

— Vous avez mauvais moral. Je n'aime pas ça. Au combat, il n'existe pas de bonne ou mauvaise place, mais un rôle à jouer. On nous met là où l'on nous juge utiles. Vous avez dit : pas d'antichars ? Tenez !

Le bras tendu désigne deux masses grises tanguant et roulant sur la piste d'Ucholody. Deux « Tigre ». Ceux-là mêmes, d'ailleurs, qui soutenaient la L.V.F. à la bataille de Bobr. Mais eux aussi manquent de munition et se replient vers l'ouest. Quelques minutes plus tard, six chars rapides, lancés à leurs trousses, se dégagent des lisières. Six T 34 qui, eux, ne manquent pas d'obus !

— Tout le monde dans le bois ! crie Bridoux.

Le temps passe. Une heure... une minute... on ne sait plus. Enfin, un capitaine allemand affolé arrive au P.C. de Bridoux en criant : « Schnell ! Vite ! Vite !... » Le premier bataillon repart. Marche silencieuse entre les troncs dressés avec leur élan de piliers gothiques. Sursauts de clarté, tantôt devant, tantôt derrière... Les hommes sentent qu'ils tournent en rond. Où va ce capitaine affolé ? Personne ne le sait. Lui non plus, sans doute !

Le capitaine Berthet, « Le Lamm », accompagné de l'adjudant Emparis, a rejoint le chef de bataillon.

— Que se passe-t-il ? demande le Lamm.

— Je crois comprendre que le front n'existe plus. Les Allemands s'affolent et se demandent si nous devons passer la Berezina à Ucholody ou Borissov même.

Le front, en effet, n'a pas résisté vingt-quatre heures aux assauts des Russes. Fantin, blessé sur l'autostrade, est évacué. Puaud dirige personnelle-

ment le décrochage des compagnies. Dans la nuit qui tombe, lente et bleue, on le voit aller et venir, tête nue, impavide, à travers les nappes rasantes de balles, entre les coquelicots rouges des obus de chars.

— Vous allez vous faire descendre, mon général ! crie l'officier d'ordonnance.

— Vous, m'emmerdez pas !

Déjà, les « durs » à croix de fer qui, depuis Bobr, détruisent toute l'infrastructure de la « magistrale », disposent leurs engins sous les ponts de bois. Puaud saute dans sa grosse voiture de commandement, surchargée d'officiers de liaison et d'ordonnances, armes, munitions, caisses de champagne.

— Montez ! crie-t-il au correspondant de guerre Catulle qui fait du tourisme sur l'autostrade, toujours incapable de distinguer un éclatement de grenade d'une arrivée de 120, montez !...

On ne logerait plus un bouchon de champagne à l'intérieur du véhicule. Catulle saute donc en voltige sur le marchepied et reste agrippé des deux mains au plat-bord de la voiture, le corps rejeté vers l'extérieur, ses deux fesses confortables débordant largement. L'engin fonce dans le noir, atteint le pont, s'engage... A cet instant éclate le bruit sinistre qui, depuis quelques secondes, mûrissait dans son sillage... Graou... Graou... Graou... Une masse énorme, irrésistible, dépasse la voiture de commandement, en frôlant les fesses de Catulle. C'est un char « Joseph Staline » qui, au mépris du Code de la Route, dépasse un véhicule au milieu d'un pont ! Catulle, qui a senti ses fesses cuire au passage de la machine russe, reçu en plein visage le torrent d'air brûlant évacué par les turbines de refroidissement, bascule en avant sous la pression d'une panique rétrospective, tombe au milieu du chargement, coincé entre le chauffeur, le colonel commandant la L.V.F. et deux caisses de champagne. Cinq cents mètres plus loin, le « Joseph Staline » est arrêté et détruit par la terrible D.C.A. qui couvre toujours Borissov.

Regroupés de l'autre côté du fleuve, à Novo Borissov, les compagnies du 3e bataillon et les restes de la compagnie Fantin attendent des instructions. L'artillerie russe bombarde la ville. Des avions d'observation ennemis rôdent. Montant vers eux comme un écho de la terre, les ronflements du colonel-général Puaud retentissent dans le jardin d'une isba. Il dort, couché devant la porte entrouverte, foudroyé par la cuite fantastique prise, la veille et au cours de la nuit, afin de ne pas laisser aux mains des Russes une seule bouteille de champagne non décapitée.

— Où est le colonel ? demande un agent de liaison.

— Couché avec la Veuve Clicquot ! répond Catulle.

— Ah ! la vache ! Il a trouvé le moyen de baiser, lui ! répond l'agent de liaison qui n'a pas entendu la plaisanterie.

Le correspondant de guerre, lieutenant Catulle, est venu aux informations. Il a trouvé Puaud couché en travers de la porte de cette isba située dans la partie nord de Borissov, déjà menacée. Catulle le philosophe, Catulle l'humaniste s'est mis en colère. Il va et vient, entre le jardin et la pièce centrale de l'isba. Chaque fois qu'il entre dans la pièce et chaque fois qu'il en sort, dans un mouvement alternatif que règle son impatience, il donne un grand coup de pied dans les côtes du colonel et crie :

— Tu vas te réveiller, salaud ! Tu vas te réveiller, salaud !

C'est la D.C.A. de la ville qui réussit enfin ce que ne peut l'agressivité du correspondant de guerre.

— Qu'est-ce que c'est ? Ah ! Catulle ! C'est vous Catulle !... La situation... A-t-on des nouvelles du 2e bataillon ?

— Aucune nouvelle, mon colonel !

Le 2e bataillon, engagé derrière Moghilev, à 100 kilomètres de la Berezina peut être considéré comme perdu. Cependant, il se bat à Belynitchi, dans une région infestée de partisans, mais qu'il connaît

bien. Cette connaissance du terrain va lui permettre d'atteindre lui aussi la Berezina.

Les consignes reçues à Moghilev : tenir Belynitchi pour assurer le repli de la division « Feldherrenhalle » et d'une 6e armée fantôme s'avèrent tout de suite sans objet. Les Allemands manquent de blindés, d'essence, de munitions et ne comptent plus sur le plan stratégique. Cependant, le commandant de la compagnie Bérard fait occuper la position. Plus élégant que jamais, monocle rivé dans l'orbite et périodiquement astiqué avec la peau de chamois qu'il a conservée depuis son arrivée, en 1943, badine cinglante, gants blancs, le lieutenant inspecte les tranchées, prononce des mots historiques au nom de la L.V.F. et des nombreux partis politiques créés par lui et qu'il essaye, sans grand succès, d'implanter dans les unités qu'il commande !

Il s'agit maintenant d'atteindre Beresino avant les Russes ! Chaque section marche pour son compte, puis se fractionne en groupes car tout allégement du dispositif bataillonnaire permet d'accélérer l'avance. Belynitchi-Beresino : 60 kilomètres. Deux jours de marche. Ici, les partisans se montrent plus actifs que dans le nord. Ils possèdent du canon et le déplacent à travers bois au prix d'efforts surhumains et d'astuces sans cesse renouvelées. Ils harcèlent les colonnes en retraite. Les légionnaires du 2e bataillon marchent avec les Allemands, des Hongrois des divisions de sécurité, des Lettons et des Espagnols, des Ukrainiens volontaires Vlassov, des policiers biélorusses, des conducteurs tatares et des pionniers kirghizes, mêlés ici comme ailleurs à des milliers de paysans fuyant devant l'arrivée des Rouges. Aviation rouge active mais peu efficace. Deux fois par jour, un vieux Rata survole le train de combat léger du bataillon qui a maintenu sa cohésion, conservé tous ses chevaux et deux pièces antichars... Et, deux fois par jour, l'équipage du Rata balance par-dessus bord, à la main, une mine aussi grosse qu'une lessiveuse ! Chargée sans doute de poudre noire, elle explose au sol dans

un fracas formidable en provoquant peu de dégâts.

— C'est un petit fait soi-même ! ironise Augagneur qui commande le train de combat léger.

— Ça, c'est un avion partisan ! affirme un légionnaire. Ils l'ont récupéré dans quelque clairière, remis en état. C'est pas des types dans le genre Fritz ! L'initiative leur manque pas !

Le 30 juin, Augagneur et sa colonne arrivent en vue de la Berezina, au bord du plateau qui en domine légèrement la vallée. Le fleuve brille avec la rigueur d'une lame d'épée, derrière les champs de seigle écrasés par une foule de fugitifs qui dorment, mangent, meurent ou font l'amour sur place avec le fanatisme des bêtes traquées. Dix mille hommes, femmes, enfants, encombrés de baluchons, couchés entre les camions, les chars avariés, canons, caissons vides, attendent leur tour pour s'engager sur l'unique pont de bois lancé sur le fleuve, face à Beresino.

— Je vais aux informations ! annonce Augagneur.

Il pousse son cheval. Remonte la colonne. S'approche du pont. Soutenus par quatre mitrailleurs, deux Feldgendarmes, casque en tête, plaque au cou, règlent la circulation. A de longs intervalles, l'artillerie des partisans encadre le pont et... le manque avec une constance de bon aloi. Afin de diviser les risques de perte, les Feldgendarmes lancent camions, arabas ou fantassins par petits paquets. Nul ne peut s'engager sur le pont tant que le convoi précédent n'a pas atteint l'autre rive.

Un camion allemand force brusquement le barrage. Il s'engage sur le pont. Il va réussir à gagner l'autre rive, donnant ainsi une prime à l'anarchie, assurant le triomphe du désordre sur l'ordre germanique. Dix mille hommes affolés vont se jeter à sa suite, tous ensemble, dans une bousculade effroyable et se pousser mutuellement à l'eau, écraser le tablier du pont sous le poids de la surcharge, renouvelant ainsi la catastrophe de 1812 survenue à Studienka, au nord de Borissov. Impossible ! Un ordre bref... Deux

mitrailleuses lourdes pivotent sur leur trépied. Deux longues rafales hachent menu ce silence terrible qui n'est pas le silence, mais la rumeur profonde sécrétée par ces dix mille hommes, ces dix mille existences menacées et qui ne veulent pas cesser de bruire...

Touché, le camion flambe, amorce deux ou trois embardées et bascule dans le fleuve.

— Le groupe suivant ! crie le Feldgendarme impassible.

Il se trouve seul, avec son collègue, ses quatre mitrailleuses, face à dix mille fugitifs dont beaucoup sont mieux armés que lui et capables de le balayer de la rive en quelques secondes ! Mais personne ne proteste contre l'exécution du camion.

Arrêté à quelques mètres du Feldgendarme, Augagneur ne bouge pas et ne dit mot, hypnotisé par ce prodigieux spectacle. Puis il murmure : « C'est tout de même ça, la civilisation. Une victoire de l'ordre sur les puissances de désordre ! Civilisation égale précision. Tout le reste, c'est du baratin ! »

De temps à autre, le Feldgendarme lui jette des regards dépourvus d'aménité. Et, soudain, ce regard accroche l'écusson tricolore cousu sur la manche de la tunique du sous-officier. L'expression du visage, hostile et froide, change. L'œil s'éclaire.

— Français ? demande l'Allemand.

— Oui.

— Qu'est-ce que vous foutez là ?

— Deuxième bataillon L.V.F. On se replie sur Minsk.

— N'allez pas rester là ! Démerdez-vous pour amener votre convoi jusqu'ici et je vous fais passer...

Augagneur ne se le fait pas dire deux fois. Quelques minutes plus tard il rassemble ses conducteurs d'attelage. Ce sont tous de redoutables Turkmènes, poil hirsute, dents blanches, yeux de loups, qui resteront fidèles jusqu'à Minsk, puis lâcheront tout et tout le monde en pleine bagarre, leur désertion avec armes et bagages tout comme leur fidélité précé-

dente ne comportant d'autre explication que celle du mouvement secret d'âmes fermées à toute autre conception de l'homme, du devoir, de l'honneur, que celle de l'Asie. Mais, pour l'instant, Augagneur peut compter sur eux ! Ils ont mis pistolet au poing et malheur à qui oserait se jeter à la tête de leurs chevaux ! Personne n'ose, d'ailleurs ! Du moment que les Français passent avant tout le monde, c'est que l'ordre, la discipline, la civilisation germaniques leur reconnaissent un droit de priorité !

— Comme resquille, on fera jamais mieux ! constate le caporal Minot qui veille jalousement sur les deux pièces antichars.

Le Felgendarme les salue au passage.

— Gut !... Brave Franzosen... Napoléon... au revoir...

Le train de combat léger s'installe dans Beresino. Il est dix heures du matin. Sans perdre une seconde, un Turkmène exécute à la mitraillette un cochon qui passe. On le met à cuire selon la méthode légionnaire : enfermé dans une boîte à torpille de mortier dont on a retiré la charnière et qu'on place dans le four de l'isba.

Rassurés sur leur avenir immédiat, les hommes flânent, se rasent ou dorment. L'artillerie des partisans tire toujours sur le pont avec la même imprécision.

Un groupe de voltigeurs de la compagnie Bérard a franchi à son tour la Berezina et rallie le train de combat. Il est 16 heures. Les incendies de villages se déploient sur cent quatre-vingts degrés d'horizon. Puis, quelqu'un passe en criant :

— Les Allemands mettent le feu au pont !

C'est vrai. Le tablier flambe déjà. De la rive opposée montent les cris de rage, fureur impuissante, désespoir illimité, des deux à trois mille hommes qui n'ont pas été admis à la distribution du pain de vie que les Feldgendarmes ont assurée jusqu'à l'extrême limite. Déjà les T 34 apparaissent au sommet du plateau. Leurs éclairs rouges papillonnent à la lisière

des bois. Leurs obus soulèvent de petits geysers au milieu de la Berezina.

Panique. Une cinquantaine de cavaliers allemands poussent leurs bêtes dans l'eau. Le fleuve grossi les emporte aussitôt dans son courant rapide. De la rive, on les voit se disperser un par un, en tournoyant dans les remous. Des coups de feu claquent çà et là. Des hommes se suicident. Des paysans russes ont ramassé une arme et déciment leur famille, leur cheptel, avant d'en terminer avec leur propre vie, dans un vertige de destruction. Des artilleurs mettent quelques pièces en batterie pour épuiser leurs derniers obus. Les hommes noirs des chars incendient leur machine, ou la font sauter s'ils manquent d'essence.

Au sud de Beresino, l'estafette montée du commandant Tramar, le sergent Grenier qui, depuis longtemps, a perdu à la fois son commandant et son cheval, travaille fébrilement, avec quelques camarades, à la construction d'un radeau.

— Ces cons-là, dit Grenier, en parlant des Allemands, n'ont d'imagination que sur ordre ! On va leur montrer qu'un légionnaire français, c'est toujours un état-major en miniature !

— Cause pas tant ! Démerde ! Démerde ! bougonne Labrix en tirant sur une corde. Faut passer de l'autre côté. J'veux pas me faire « zabraliser ».

Ils ont rassemblé des bidons d'essence vides, des bottes de paille et sacrifié leurs couvertures. L'ensemble, solidement lié, forme un radeau. Reste à trouver les pelles de tranchée qui serviront de rames. Ils s'égaillent. Cent mètres plus loin, le caporal Fabien est fauché par un obus de mortier lourd. Ses camarades le ramassent avec les deux jambes sectionnées au-dessous du genou, perdant son sang par longues giclées spasmodiques... Ils improvisent deux garrots efficaces avec des ceinturons, l'adossent à un arbre, laissent à sa portée quelques vivres, une bouteille de schnaps et filent.

— Bonne chance, vieux !

Ils retrouveront le caporal Fabien, deux ans plus

tard, amputé des deux jambes mais bien vivant... à la prison de Fresnes !

Pendant qu'ils explorent le rivage à la recherche des indispensables pelles de tranchée, deux Allemands échappés de l'enfer qui se déchaîne dans la tête de pont de Beresino ont avisé le radeau. Ils s'en emparent. Et eux possèdent encore leurs pelles de tranchée !

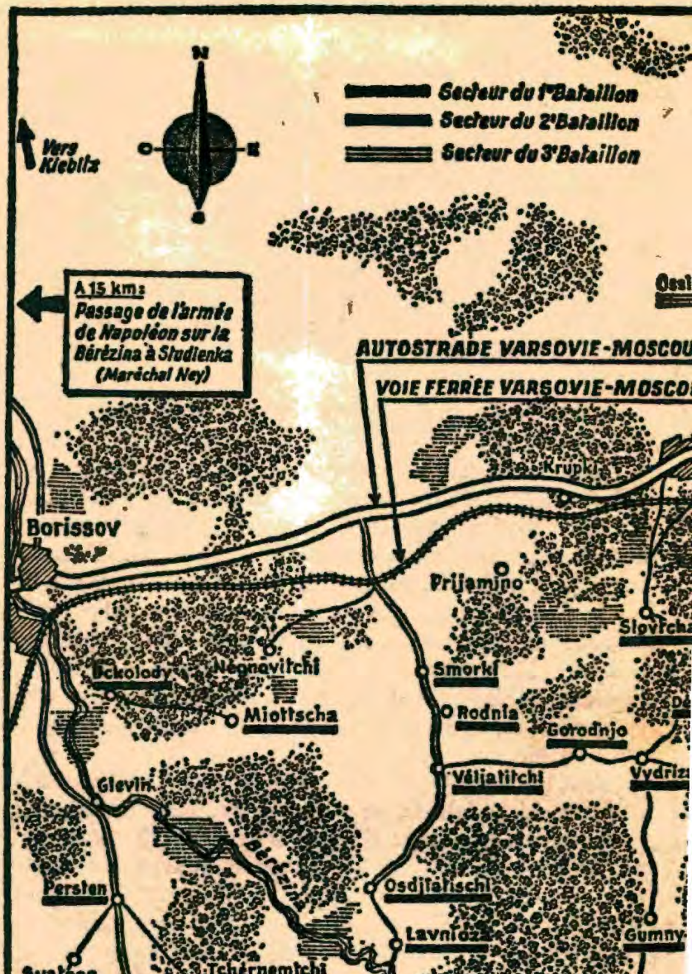
Désespoir illimité ! Rage folle ! Grenier tire son pistolet, un « Smith and Wesson » non réglementaire mais efficace. Il ouvre le feu sur les voleurs en criant :

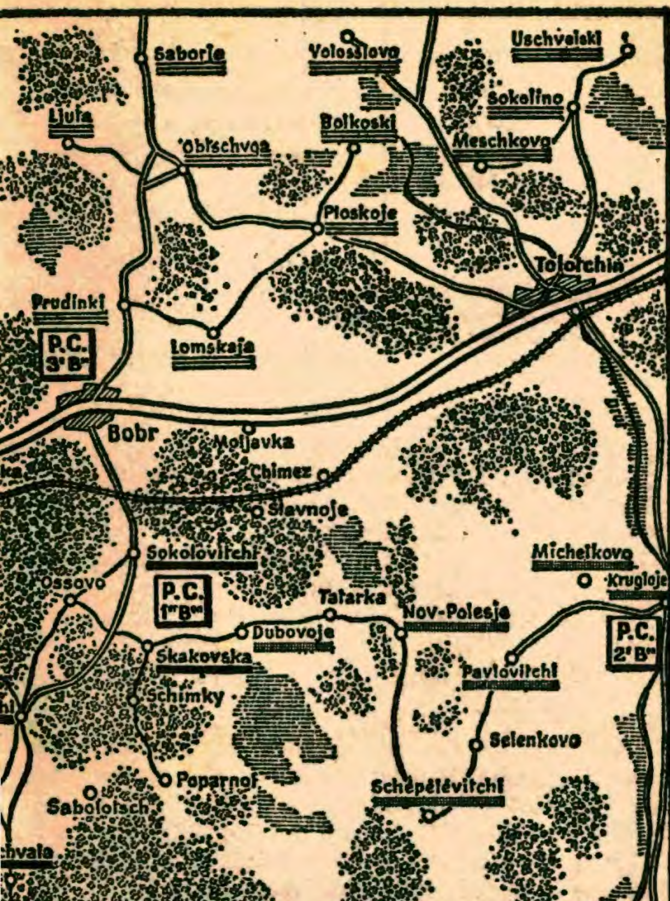
— Zurückgehen !... Demi-tour !... Mon radeau !... Voleurs !

Convaincus par la volée de balles et d'injures, les Allemands font demi-tour, abordent et s'excusent... Ils ne voyaient personne. Ils croyaient le radeau abandonné. Ils ne sont pas des voleurs... Braves Français... Schœn... Napoléon. Berezina. Priorité...

On fraternise, penché sur le manche des pelles qui servent de rames, tandis que le courant entraîne l'esquif. De temps à autre, de hautes colonnes liquides jaillissent à droite ou à gauche, en avant ou en arrière du radeau. Ce sont les partisans qui tirent au mortier sur tout ce qui bouge à la surface du fleuve. Ils tirent mal. Puis des Russes-Vlassov descendent de la falaise, se jettent à l'eau et conduisent l'esquif vers une sorte de port naturel qu'ils viennent eux-mêmes d'atteindre. Les Français débarquent, tout nus, comme ils avaient embarqué. Ils se croient sauvés. En fait, la seconde retraite de Russie commence seulement pour les hommes de la L.V.F. avec ses souffrances, ses risques, ses phases de confiance et de renoncement.

Devant eux : des champs de seigle vides. Des villages secouant la torche rouge des incendies qui les torturent. Des rumeurs de batailles lointaines, au grand large de l'horizon ouest. Trois jours de route pour atteindre Minsk. Une effroyable lutte contre soi-même pour marcher de jour, marcher de nuit, sans


Secteur du 1er Bataillon
Secteur du 2e Bataillon
Secteur du 3e Bataillon
Vers Kiebitz
A 15 km:
Passage de l'armée de Napoléon sur la Bérézina à Studienka
(Maréchal Ney)
AUTOSTRADE VARSOVIE-MOSCOU
VOIE FERRÉE VARSOVIE-MOSCO
Krupki
Borissov
Prijamino
Slovtcha
Negnovitchi
Smorki
Miottscha
Rodnia
Gorodnjo
Väljatitchi
Vydriz
Glevin
Bérézina
Persten
Osdjiatischi
Lavnioza
Gumny
Syaloge
Tchernemtchi
Murovo
Buda
Oreskovitchi
Barsuk



Saborie
Volossiovo
Uschvaiski
Ljuta
Boikoski
Sokolino
Obischvga
Meschkovo
Ploskoje
Tolotchin
Prudinki
P.C. 3e Bon
Lomskaja
Bobr
Moljavka
Chimez
Slavnoje
Sokolovitchi
Michelkovo
Kruglojo
Ossovo
P.C. 1er Bon
Tatarka
Nov-Polesje
Dubovoje
P.C. 2e Bon
Skakovska
Pavlovitchi
Schimky
Selenkovo
Poparnoi
Schepélévitchi
Sabolotsch
Golovtchin
ECHELLE
0
5
10
15
Kilomètres
Drut
Vers Tchâtchevitchi

repos, sans trêve, sans nourriture, afin d'atteindre le point de ralliement fixé, le km 17 devant Minsk, gagner la liberté, gagner la vie, alors qu'on vient seulement d'échapper au fleuve.

Ils se sont mis en marche vers l'ouest. Tout nus. Grenier boite, avec cette sacrée blessure qui lui brûle le cou-de-pied.

— Tu as bonne mine ! ricane Labrix.

— Et toi, avec ta biroute au vent !

Ils chantent quand même :

Avec les birout's au vent
Avec les birout's au vent !

— Schœn... Prima... disent avec politesse les deux Allemands qui les accompagnent. Historique chanson ? Napoléon ? Berezina ?

— On vous en foutra, des chansons historiques comme celle-là ! gronde Labrix.

Ils marchent vers l'ouest.

-:-

A l'ouest de Borissov, l'exode des services allemands et populations russes a pris des proportions continentales. Chaque kilomètre perdu par la Wehrmacht provoque l'évacuation de cent mille hommes. C'est une partie de l'Europe qui vient de se mettre en marche et ne s'arrêtera plus avant Berlin !

Faute de moyens de transport et de temps, les Allemands détruisent sur place de fabuleuses richesses, accumulées en vue de nourrir ces sept années de guerre qu'Hitler et Churchill se sont réciproquement garanties. Le cognac brûle avec des flammes bleues et le mazout des lueurs sournoises qu'escamotent les torrents de fumée noire. Feu d'artifice permanent à la verticale des dépôts de munitions. Les stocks de farine retombent du ciel sous forme de myriades d'étoiles consumées. Sur l'arc tendu de l'ho-

rizon, chaque village abandonné allume une petite aurore boréale. L'air sent la résine de pin, la graisse, le mazout, la tôle recuite et le cadavre. Cadavres de soldats. Cadavres de paysans. Cadavres de bêtes abandonnées le long des pistes et de l'autostrade... Rumeurs et détonations orchestrent la fin d'un monde. Mis en valeur par ce fond sonore, le silence des centaines de milliers de combattants, fonctionnaires, paysans en marche vers l'ouest souligne un désespoir qui, par son étendue et sa profondeur, se situe au-delà de tout moyen d'expression.

Les hommes du 1er bataillon, Bridoux et son état-major se hâtent sur la rive droite de la Berezina.

— Nous sommes trahis ! murmurent les légionnaires.

— On se croit toujours trahi quand on fout le camp ! dit Berthet, Le Lamm, qui a sauvé sa bonne humeur en même temps que son accordéon.

Suivi par une centaine de rescapés, Bridoux pénètre dans Borissov à 8 heures du matin. Il s'installe dans une isba. Métrais et Seveau retirent leurs bottes.

— Remettez vos bottes, ordonne Bridoux, sinon vous êtes fichus.

Seveau hausse les épaules. Métrais remet ses bottes. Au-dehors gronde le canon russe. Des centaines d'obus s'abattent sur la ville. Schlottmann va aux ordres et ne revient pas. Le Lamm part à son tour et revient.

— Consigne du colonel : regroupement de toutes les unités au km 17 devant Minsk.

Pas une seconde à perdre. Les T 34 ont franchi la rivière Scha et investissent la ville. Bridoux et son détachement se jettent à travers les marais, au sud-ouest de Novo Borissov. Comme prévu, Seveau n'a pas réussi à remettre ses bottes et marche sur ses chaussettes !

Ils atteignent le km 17 vers midi. Plus de quatre cents légionnaires campent déjà dans l'ombre parcimonieuse des pins et il en arrive d'autres à chaque instant, isolés sautant de camions surchargés,

groupes, trains de combat encore tirés par des chevaux épuisés.

Soudain, le lieutenant Dauphin découvre la population de Sokolovitchi qui s'avance au milieu des colonnes... Petits chevaux noirs. Arabas surchargées. Edredons rouges et peaux de moutons. Icônes brisées et marmites luisantes de suie. Les vaches survivantes suivent en boitant, poussées par de vieilles femmes au visage serti dans le « platock » noir ou gris. Enfants nus. Chiens pitoyables. Jeunes filles en fleur et en larmes. Parmi elles : Nina Voïtchkovitch, la fiancée du sergent Maurin.

Les camarades de Maurin se mêlent au convoi et marchent avec leurs amis russes. Car la colonne ne peut marquer la pause. Qui s'arrête ne repart plus. Qui ne repart plus tombe aux mains des Rouges et meurt.

Les légionnaires font un bout de conduite à leurs amis de Sokolovitchi. Ils les comblent de cigarettes, aiguilles, bonbons vitaminés, bouteilles de schnaps. Nina Voïtchkovitch demande des nouvelles de son fiancé, le sergent Maurin. On lui dit la vérité, brutalement... Voïna ! C'est la guerre ! Maurin est tombé à la bataille de Bobr... Nina ne dit rien. Son œil reste sec, le visage inexpressif. Mais, quelques minutes plus tard, elle rafle la mitraillette qu'un homme vient de poser sur son araba et se tire une rafale dans le ventre. Nina Voïtchkovitch n'épousera pas la France. Elle ne dansera pas à la Bastille, en même temps que Mademoiselle de Paris, avec les mains de son seigneur posées sur ses fesses, comme à Sokolovitchi ! Déjà, il ne reste rien de son rêve qu'une robe des Galeries Lafayette, une paire de souliers à hauts talons, et ce collier offert par Maurin, collier de quatre sous dont les artifices rappelaient en les caricaturant les joyaux d'Ivan le Terrible. Nitchevo ! La famille Voïtchkovitch emporte sa fille morte, maintenant dissimulée sous le foin de l'araba qui roule en direction de Berlin.

Le colonel-général Puaud est allé aux ordres, à

Minsk. Un état-major romantique a décidé de livrer, à Minsk, une seconde bataille de Stalingrad. Puaud souscrit de toute son âme d'enfant de troupe. Il donne des ordres. Quand la compagnie Bollet arrive, vers quinze heures, à effectif complet avec ses cent quarante hommes qui n'ont pas « donné » depuis les marais de Palik et font ainsi figure de « planqués », Puaud lui fait aussitôt préparer des retranchements. Une fois de plus le légionnaire pose le fusil, empoigne la pelle et la pioche.

Les débris du 1er bataillon, commandés par Bridoux, occuperont et défendront Moritz-Lager, gigantesque dépôt de munitions qui se terre au sud de la ville, sur la route de Bobruisk. On les charge sur des camions.

— Vous verrez, dit Bridoux... Ils trouvent des camions pour nous mettre en ligne, ils n'en trouveront plus quand il s'agira de décrocher !

Le ciel devient gris. Moritz-Lager occupe le centre d'une plaine sinistre. Au sud, une crête domine et tranche l'horizon avec la rigueur d'une épée. Le 1er bataillon installe ses postes de tir sur de petits tertres dont chacun recouvre des milliers de tonnes d'explosifs.

La nuit vient. Sinistre elle aussi avec ses relents de marécages qui soulignent l'odeur écœurante des incendies, le grondement des chars russes en marche dans le lointain, le bourdonnement des colonnes en retraite qui ne cessera pas d'ici le retour de la lumière. Minsk commence à brûler et personne ne sait s'il s'agit d'incendies accidentels ou si les Allemands, changeant de tactique, préparent l'abandon de la ville.

— C'est rigolo, dit Bridoux, jamais encore je ne me suis battu avec un grand dépôt d'explosifs sous les pieds !

— On ne se battra pas ! répond Seveau. Je suis certain que les Allemands abandonneront Minsk comme ils ont lâché Borissov. Voyez comme ça flambe déjà !

Ils contemplent la ville qui dessine les superstructures de ses grands bâtiments sur un océan d'isbas incendiées.

— C'est magnifique ! murmure le commandant de la section de chasse. Jamais nous ne retrouverons des mécènes comme les Allemands pour nous monter de pareils spectacles !

Ils restent silencieux, contemplant cette ville rouge.

— Je me demande ce que nous faisons, depuis trois ans, coincés entre ces deux grands barbares, le National-Socialiste et le Bolchevik, murmure Seveau.

— Nous faisons la guerre !

— Si peu, mon commandant ! Et, de toute manière, nous ne sommes pas dans la course, car malgré nos pirates, nos anciens Bat' d'Af, nous représentons l'humanisme. L'avenir n'appartient pas à l'humanisme mais aux grands barbares.

— Que vient faire l'humanisme dans tout ça, dites-moi, Seveau ? Je vous trouve bien sentimental !

— Rien, mon commandant. Il ne peut rien faire ! Avec Gamelin en 1940, contre les Allemands, la L.V.F. depuis 1941 contre les Russes, la France s'est mêlée de ce qui ne la regardait pas ! Et, maintenant, les Allemands eux-mêmes !... Ce sont les russes qui feront la loi du millénaire dont parlait Hitler !

— Allons bon, vous voilà devenu communiste !

— Je n'approuve pas. Je constate. Nous foutons le camp avec la peur au ventre. La Russie bolchevique sécrétait la peur ! Les Allemands ont tenu trois ans. Leurs nerfs viennent de lâcher. Maintenant ils ne s'arrêteront que chez eux, appuyés à des forêts sans mystère, des villages peuplés de paysans aux âmes lisibles. Le Fauconnier avait bien raison quand il disait que pour conquérir la Russie il fallait d'abord devenir Russe !

— Eh bien, devenez Russe ! Réalisez votre projet ! Tentez la percée vers la Sibérie !

— Je n'ai pas dit mon dernier mot, mon comman-

Le 8 à 5h 1

Colonel
à 1, 2, 3 Détachements.

Ordre est donné à la Légion se regrouper à Wilna —
Continuez sur cette ville par itinéraire à votre initiative au mieux des circonstances. Demandez ordres en arrivant à W. à l'O.K.

Je suis obligé de continuer ma route —

dant, murmure Seveau en souriant derrière ses grosses lunettes d'écaille. Malheureusement, le moment est mal choisi, avec mes pieds en bouillie !

Il montre ses pieds enveloppés de chaussettes russes. La nuit stagne, cernée sur toute l'étendue de l'horizon par des incendies de villages. Des brumes légères délimitent des secteurs qui ne recèlent d'autre mystère que celui de leur vacuité.

— Un grand jour se prépare, dit Seveau, en montrant du doigt sa culotte déchirée et en pensant à ce matin gris du 2 juillet chargé de violence qui se déploie autour d'eux. Je vais maintenant retrouver le 3ᵉ bataillon et demander des instructions au colonel.

— Puaud doit venir vers dix heures, dit Bridoux.

Mais, à 10 heures, le colonel ne vient pas. Un motocycliste apporte un message : « Décrochez immédiatement. Rejoignez Vilna si possible, ou Greifenberg. »

— Vous voyez bien, murmure Seveau. Les Allemands ne s'arrêteront plus avant la Prusse-Orientale !

A 10 heures du matin, les Allemands tiennent leur promesse. Un camion et une voiture légère embarquent la section Bridoux. Minsk est entièrement occupé par les Rouges. Il s'agit de filer droit vers l'ouest en coupant la route de Bobruisk par des pistes précaires.

Dans ce secteur également l'exode couvre la terre. Chars en retraite. Infanterie. Ambulances. Chaos d'unités. Mais, ici, des Feldgendarmes à visage de dogue luttent contre le chaos.

La compagnie Bollet n'a pas maintenu son unité. Au cours de la nuit, puis de la matinée, sections et groupes ont repris une autonomie qu'imposent les circonstances. Les uns parviennent à se hisser sur des camions, les autres poursuivent à cheval, en carriole, à pied. Vers onze heures, au cours d'une halte, Bollet récupère son vieux compagnon d'armes Raimond,

adjudant-chef détaché au 2e bataillon. Il arrive de Beresino et paraît sortir, frais et dispos, d'une caserne modèle, avec ses culottes à basane, impeccables, sa casquette crânement posée de travers, un foulard rouge fort peu réglementaire noué autour du cou.

Les hommes de la section de chasse, épuisés par les combats livrés la veille, aux portes de Minsk, dorment sur l'herbe, entre les roues des camions. Quelques heures plus tard, Seveau repart, avec sept légionnaires résolus, pour attaquer des chars signalés sur l'autoroute. Depuis Bobr, il veut « son char » ! L'attaque échoue. Rusko aperçoit son chef, alors qu'il se replie à l'abri d'un bois. Le contact est perdu et ne sera pas retrouvé. Seveau a-t-il essayé de rassembler quelques volontaires pour percer en direction de la Sibérie selon les impératifs de son rêve ? Est-il tombé mort ou vivant aux mains des Russes ? Nul ne le sait. Personne n'entendra plus parler de lui...

L'avance s'avère maintenant plus rapide, moins dangereuse car, ici, l'exode est effectivement pris en charge par la 12e division blindée qui descend de Vilna, via Lida. Pendant les haltes, ses chars poussent des pointes à droite et à gauche de la route, vers ces clairières dont le vide dissimule mal les menaces. Çà et là, des carcasses de T 34 et Sherman achèvent de brûler... Forêts profondes. Clairières. Plaines frissonnantes sous la caresse des seigles mûrs. Villages fleuris. Au passage des chars, les habitants sortent sur le seuil des isbas, effarés par la vision de cette marée d'hommes et d'engins dont rien ne laissait prévoir le déferlement quelques jours plus tôt. Ils restent là, immobiles et terrifiés. Puis, cédant à la contagion de l'exode, ils ramassent en hâte quelques hardes, quelques vivres, attellent les petits chevaux poilus aux arabas et se jettent à leur tour dans le sillage des colonnes. Haltes plus nombreuses, plus longues, afin d'intégrer, en les disciplinant, ces éléments nouveaux. Les troupes fraîches qui descendent

de Lithuanie apportent la précision d'une Wehrmacht qui n'a pas encore délacé et ôté la cuirasse de Frédéric II.

Beaucoup moins rapides, les colonnes qui drainent les restes du 3ᵉ bataillon, les éléments isolés des 1ᵉʳ et 2ᵉ, approchent de Rakov dans l'après-midi du 2 juillet. Anciens policiers russes et légionnaires somnolent, mangent ou rêvent à bord des camions. Ivre mort depuis la veille, l'adjudant-chef Gabin, le héros de Murovo, ronfle à l'unisson des moteurs. Raimond devise avec Bollet et le sergent Rabat.

Brusquement, le drame éclate. Un camion flambe, puis un autre. Des cris d'agonie couvrent le bruit d'abeille que font les balles de fusil tirées de loin. La panique saisit de nouveau la colonne. Les chevaux grimpent sur l'arrière des camions stoppés. Les arabas s'emboutissent dans un crépitement de bois brisé.

— Déboîtez ! crie Bollet au chauffeur.

Le lieutenant et ses hommes mettent pied à terre. Jumelles. Examen des lisières, au loin.

— Les Russes ! dit Bollet. Et tous ces cons-là vont se faire massacrer en troupeau ! Faut contre-attaquer !

Les légionnaires se regardent, stupéfaits, tandis que les ronflements de Gabin donnent la réplique à ceux des T 34 apparus à la lisière des bois comme un troupeau d'éléphants... Contre-attaquer ? Ils sont trente, armés jusqu'aux dents, certes, mais trente seulement contre cet inconnu gigantesque d'une armée rouge qui va leur souffler au visage son cri de guerre empesté de samagonka : Hourré !... Hourré !

— Voilà les chars ! crie Bollet. Ça presse ! En avant !

Galvanisés par ce diable d'officier, les trente légionnaires se déploient en tirailleurs au-devant de l'ennemi. Deux hommes constituent un groupe : un

tireur, un chargeur ! Jamais attaque d'infanterie n'a rassemblé, toute proportion gardée, une telle puissance de feu, avec quinze F.-M. servis en même temps sur un front de 300 mètres.

Détachant leurs silhouettes sur le ciel clair de l'été, ils courent face à cette ligne de feux follets, les flammes des départs, que l'infanterie adverse allume sur le fond sombre des bois. Les Russes tirent sur le convoi, amas de voitures qui flambent, négligeant cette poignée d'hommes qu'ils n'aperçoivent peut-être même pas. Mais la musique change dès que les Français ouvrent le feu à leur tour. L'ennemi raccourcit son tir. Des légionnaires tombent tandis qu'une douzaine de chars se déploient et foncent vers eux. Pour les arrêter, Bollet ne possède que la mine magnétique dont il se servait pour régler la circulation, quelques heures plus tôt ! La cause paraît entendue lorsque, brusquement, un T 34 saute et que retentit le bruit tendu et majestueux d'un coup de départ de 88 mm. Puis, deux autres chars flambent coup sur coup ! Ecœurés par cette résistance imprévue, les survivants font demi-tour tandis que le feu de l'infanterie russe faiblit pour cesser complètement.

Bollet et ses hommes regagnent la route en ramenant leurs blessés. Ils viennent de sauver les convois qui se ruent en direction de la ville, avec l'aide d'un « Tigre » qu'ils découvrent, masse camouflée aux couleurs jaunes de l'argile et du sable, tapie contre le mur du cimetière. C'est naturellement un des quatre « Tigre » de Bobr qui, en attendant son compagnon parti pour Rakov à la recherche d'essence, vient de prouver, une fois de plus, la supériorité balistique de son artillerie. Il semble que sur toute l'étendue des lignes de retraite n'existent plus que ces quatre chars « Tigre » et quelques poignées de légionnaires français encore décidés à se battre ! Le lieutenant commandant les deux « Tigre » de Rakov prend acte, repasse avec Bollet le contrat qui, cinq jours plus tôt, le liait à Bridoux. Aussitôt, les voltigeurs s'installent sur les superstructures de la forteresse mécanique. Puis

elle reprend sa route vers le soleil couchant, suivie du camion où l'adjudant-chef Gabin poursuit son rêve d'ivrogne un instant troublé.

A l'entrée de Rakov, le sergent Rabat avise une ambulance allemande. Il la fait stopper pour évacuer les blessés de la section.

— Impossible ! assure le médecin installé sur le siège avant, aux côtés du chauffeur... transport prioritaire... importantes archives scientifiques...

Rabat ouvre la porte arrière et recule, stupéfait, devant un amoncellement de boîtes de cigares et caisses de champagne qui monte jusqu'au plafond. Un crochet du droit dans la mâchoire du médecin-chef qui roule au fossé, un canon de pistolet enfoncé entre les côtes du chauffeur et, vidée de son contenu, l'ambulance entre dans le petit convoi franco-allemand constitué par les deux « Tigres » et le camion.

Direction Lida. Le 6 juillet, Bridoux et ses compagnons passent à Novogrodek à bord d'un camion civil affrété par le commandant à la manière d'un taxi collectif ! Bridoux, isolé, poursuit le lendemain sur une forge roulante. Le docteur Métrais utilise alternativement la marche à pied et l'araba russe. Falcin avance rapidement, en pantoufles, bottes à l'épaule. Il est ramassé par le lieutenant Cuny qui, encerclé par les Russes, à l'ouest de Minsk avec un groupe de Waffen SS, s'est dégagé au corps à corps, a volé un G.M.C. soviétique en donnant des ordres dans la langue de l'ennemi qu'il parle mieux qu'un commissaire N.K.V.D. et s'est éclipsé à la faveur de la nuit. Puis le G.M.C. a stoppé, à bout d'essence, et Cuny a progressé à bord d'un camion remorqué par un tracteur agricole !

Un salut, un bon mot lâché en passant, une histoire drôle racontée au gré d'une halte, chacun essayant de gagner l'ennemi de vitesse aussi bien que le camarade, mieux si possible, tous progressant avec un ensemble parfait sous les apparences du désordre absolu, ainsi va la L.V.F., les hommes dépassant les officiers, les officiers récupérant leurs hommes pour

les perdre de nouveau, quelques kilomètres plus loin, dans une sorte de ballet bien réglé par un millier de destins individuels et individualistes. Le désarroi règne partout, sauf chez les Français !

— Pour se démerder, on se démerde ! crie Grenier à de Fenouillac qui le dépasse à la tête de ses hommes.

De Fenouillac s'en vient à pied depuis Bobr et Grenier depuis Belynitchi, via Beresino ! Cela ne les empêchera pas d'arriver parmi les premiers en gare de Molodetchno d'où les trains partiront jusqu'au 7 juillet. Dans cette guerre de partisans qui se livre maintenant à l'échelle de territoires immenses, contre un ennemi possédant la supériorité absolue en effectifs et matériel, la L.V.F. affirme sa vocation de « troupe courageuse mais indisciplinée ».

— Mes petits, on va bien rigoler, dit Bollet en désignant à ses hommes les positions de combat.

A 60 kilomètres de Molodetchno, au sud-ouest de Pieschtschannitzy où les brigades Corbineau et Castex, le régiment du général de Marbot, combattirent les Cosaques pour couvrir la retraite de la Grande Armée, le 2 décembre 1812, un jeune capitaine allemand est venu prier Bollet d'organiser une résistance d'arrière-garde avec les deux « Tigre ».

— Moi, quand on me prend par les sentiments, a dit Bollet, je me ferais hacher pour un type comme vous et mes hommes aussi !

Ce capitaine appartient, en effet, à la jeune génération allemande qui prétend donner à son sacrifice la puissance d'un message, et non imposer à coups de bottes dans les fesses la supériorité du germanisme. Il n'a pas très bien compris la réponse du lieutenant mais il a souri.

Les Français creusent des tranchées, édifient des blockhaus en attendant l'ennemi. Le Russe tarde. L'appétit vient. Un légionnaire ne meurt pas volontiers le ventre vide ! Le sergent Rabat entreprend de « zabraliser » une demi-douzaine d'oies, fait préparer une lessiveuse de pommes de terre frites. Ciel bleu.

Calme absolu. Les abeilles chantent la gloire d'un beau jour d'été. Les Polonais ont adopté les Français avec une sorte de tendresse et deux filles jeunes, appétissantes, aident à la cuisine.

La plus jeune des filles se laisse agréablement caresser tandis que la sœur aînée découvre avec enthousiasme l'amour à la française. Le sergent Rabat entraîne la benjamine dans une chambre. Elle n'a guère plus de quinze ans et se refuse. Rabat, magnanime, n'insiste pas et revient surveiller sa lessiveuse de pommes de terre frites, laissant aux mains de la belle cigarettes et bonbons vitaminés. Il a tort car, une heure plus tard exploitant peut-être l'effet à retardement des vitamines de la Wehrmacht, le légionnaire Rateau parvient à ses fins. La gamine, conquise, est prête à vivre et mourir avec les Français. Entre-temps, la sœur aînée a tenté cinq expériences successives sans éprouver la moindre déception. La section Bollet n'arrivera pas à rompre avec ces amoureuses inépuisables et inépuisées lorsqu'à la tombée de la nuit le jeune capitaine allemand reviendra faire le point de la situation.

Inutile d'attendre les Russes, ils sont déjà à Wotozyn, 30 kilomètres au sud-ouest, et Krasne, 40 kilomètres au nord-est, s'apprêtant à couper la route de Molodetchno, ville qu'il s'agit d'atteindre coûte que coûte avant le lendemain à midi. C'est la guerre de partisans qui continue... Routes barrées. Embuscades. Mouvements secrets à l'abri des forêts désertes. Une guerre qu'on gagne avec ses jambes, son audace et beaucoup d'imagination !...

La section Bollet repart, chargée d'armes automatiques, avec ses deux « Tigre » apprivoisés, traînant dans son sillage ses filles amoureuses, ses paysans polonais ralliés depuis toujours à la cause napoléonienne. Elle reforme « le cirque » ! Un cirque Bollet. A l'échelle d'une section ! Mais qui ressemble toujours à quelque convoi de Mormons saisis par la débauche, aux hordes de Tamerlan ressuscitées.

La situation n'autorise plus la moindre halte, le

plus mince repos. Car, soudain, l'un des « Tigre » tombe en panne de coupleur électrique. Excellente forteresse, le « Tigre » n'est pas un grand routier. Il faut le saborder. Le survivant ne pouvant supporter toute la section, Bollet préfère lui rendre sa liberté et garder la sienne afin de poursuivre en groupe. Car à ce stade de la retraite, tout homme qui reste en arrière est perdu. Il faut atteindre Molodetchno. Soixante kilomètres en vingt-quatre heures !

Le poids des armes brise les épaules. Le sable des pistes brûle les pieds ensanglantés. Les hommes ne portent plus de bottes ni de chaussettes. Ils vont pieds nus, en pantoufles, chaussettes-russes, « laptis » en écorce de bouleau. Ils avancent quand même, hagards de fatigue. Ils ont perdu leurs paysans et leurs filles amoureuses au cours de la nuit. Les destins de la France et de la Pologne se séparent ! D'ailleurs, ils ne peuvent rien accorder, maintenant, à la pitié, l'amitié, l'amour.

L'aube mûrit. C'est l'heure difficile entre toutes. La colonne de fantômes titube. Encore 12 kilomètres pour atteindre la frontière lithuanienne. L'espoir qui brûlait comme une petite fleur dans le cœur des hommes vacille et s'éteint. Ils veulent bien se battre, mais sur place ! Ils sont ivres de kilomètres et sentent monter, en eux, la nausée de ce décor de pins, sable, bruyères roses, coupé de loin en loin par les plaines de seigle abandonnées. Certains n'iront pas plus loin.

La colère du lieutenant éclate en fanfare.

— Bande de traînards ! Bande de minables ! Vous n'allez pas vous dégonfler, maintenant ? Si on loupe le train à Molodetchno, c'est cent bornes de rabiot pour la gare suivante, au moins !

— Tant pis, gronde le légionnaire Rateau. Moi, je roupille et j'attends les Popov. Me feront pas un deuxième trou au cul, après tout ? Et puis même, j'm'en fous ! Je roupille. J'en ai marre ! Marre !

— Ah ! c'est comme ça ! Eh bien ! nous allons voir !

Bollet fait stopper la colonne. Il ordonne quelques mouvements de pied ferme. Un peu de « drill »... A terre ! Debout ! A terre ! Rampez ! Un bond en avant ! Debout ! Pas gymnastique !

Mécaniquement, les hommes exécutent les ordres.

— Rassemblement ! Colonne par trois ! Pas cadencé ! En avant... marche ! crie Bollet.

La section s'ébranle.

— A la bonne heure ! constate l'intraitable lieutenant. Et qu'ça chante un peu dans le rang !

Il attaque :

Malbrough s'en va-t-en guerre
Mironton, mironton, mirontaine...

Les voix des hommes enchaînent, sans grande conviction. Mais au refrain qui souligne l'ironie de la situation, elles retrouvent leur élan...

Ah ! il fallait pas, il fallait pas
Qu'on y aille.
Ah ! il fallait pas, il fallait pas
Y aller...

— Quelle rigolade ! dit le sergent Rabat.

-:-

Quand de Fenouillac et ses hommes débarquent en gare de Greifenberg, ils restent à la fois éblouis et intimidés. Ils se mettraient en marche vers la ville, les bras tendus, en aveugles promis à des paradis de lumière retrouvée, comme les premiers volontaires découvrant Varsovie, en sortant de l'enfer noir et gris de Djukovo, n'eussent été le poids et la complexité agressive des armes qu'ils portent ! Le groupe de Fenouillac ramène en effet, comme tous les rescapés de la L.V.F., une masse d'armes individuelles, très supérieure à la dotation initiale. Chacun détient, au

moins, une mitraillette, un fusil, trois pistolets ; un homme sur deux, un F.M., tout matériel de prise russe ! Cette élection d'armes orientales, faite sur le terrain même, au détriment des armes allemandes, indique, à elle seule, les raisons majeures de la défaite.

La ville ! Fleurs autour de la gare. Massifs de fleurs sur les places. Corbeilles de fleurs collées aux façades. Villas de bois ripolinées. Rideaux roses tirés derrière des vitres limpides. Tout est ordre et beauté. L'eau coule dans les caniveaux, sort des fontaines, fraîche et pure. Des diffuseurs font retomber sur les pelouses rases une pluie de gouttes inscrivant des arcs-en-ciel dans leur filigrane. Ciel bleu. Soleil d'été...

Ici, pas d'enfants demi-nus et affamés : Pan, geben Brot ! Pan, geben Brot !... Joues roses et tignasses blondes échafaudées sur des yeux de porcelaine bleue. Des mains potelées montent, à la manière des pistils de nénuphar, au-dessus de landaus poussés par de petites filles dont les nattes retombent dans le dos, mieux tressées que des cordes de chanvre. La génération suivante, maigre et musclée, passe en chantant :

Peuvent pleuvoir grenades et gravats...

La « jeunesse hitlérienne » se dirige vers le terrain de sport, non pour y lancer le javelot, mais y pointer des fusils réformés depuis vingt ans et qui se montrent plus grands que les garçons qui les portent. Ils se préparent à la guerre, les gamins de quatorze ans.

Mais ces gestes de la guerre n'arrivent pas à la suggérer dans sa réalité objective. Les blessés qui passent exhibent des pansements trop blancs, des prothèses trop étincelantes. Les discours du docteur Gœbbels qui fleurissent sur les lèvres des diffuseurs de radio sont trop modérément pessimistes. On sent que les Allemands de l'arrière, malgré les privations,

la présence, dans leur foyer, des photographies du fils, du père, du frère tombés sur le front de l'Est et qui, déjà, pâlissent, n'ont subi, jusqu'ici, que les contraintes accessoires de la guerre.

— De quoi ? On tourne un film de propagande par ici ? gronde Mariony, que le spectacle donné par la cité heureuse plonge dans un gouffre de stupéfaction.

La L.V.F., débandée, ne tiendra pas son rôle dans le dernier acte ou, plus exactement, elle va nier, en bloc, toutes les péripéties de cette pièce périmée !

— Qu'est-ce qu'ils ont à nous reluquer comme ça, cette bande de cons ? s'étonne Rabat.

Ce que les habitants de Greifenberg contemplent, avec un sentiment de panique et d'horreur, c'est le visage authentique de la guerre qui, pour la première fois, s'offre à eux sans maquillage. Ces hommes qui débarquent directement du front lancent un défi à l'ordre établi. Qu'un soldat de la Wehrmacht puisse défiler ainsi, sous leurs yeux, dans une rue de leur ville, un pied chaussé d'un brodequin et l'autre d'une botte, affublé d'une culotte russe et d'une veste d'officier allemand, coiffé d'une « chapka » frappée de l'étoile rouge, symbole de l'ennemi détesté, leur donne à réfléchir. Tout ce qui était n'est plus !

Le sang coagulé en plaques noires sur les visages, les pansements fabriqués avec des chiffons ramassés dans les ateliers d'étape, les joues mangées par la barbe, creusées par la faim, les bouches amères, les yeux fiévreux où danse encore le reflet des incendies contemplés, l'image des camarades morts, les paroles violentes, les discours injustes, les mots grossiers qui pleuvent à l'intention des civils et des « cochons d'étape », c'est ça, la guerre !

Les volontaires défilent, non en soldats, mais en bêtes sauvages qu'un incendie de brousse vient de chasser hors de leur habitat. Les exclamations se multiplient, en français, ce qui ne laisse pas d'ajouter à la confusion de tous ces civils, à l'écroulement de leurs certitudes.

— Eh ! mémère, tu veux ma photo ?
— T'as le bonjour des Popovs !
— Planquez les pianos, les gars, on vous ramène de drôles de musiciens !
— Ah ! vous aimez la musique ? Attendez un peu les orgues à Staline. Ça joue sur trente-six notes !

Des travailleurs étrangers, déportés, sifflent discrètement en reconnaissant une troupe française. Un légionnaire arme sa mitraillette.

— Je leur envoie une giclée, mon lieutenant ?
— Non ! Laissez tomber ! ordonne de Fenouillac. Les Rouskis s'occuperont d'eux dans quelques semaines !
— C'est nous qu'on est les indésirables ! se réjouit Verdier.

Dans cette cité de haute et vieille civilisation, ils apparaissent, en effet, comme des hôtes indésirables. Ils arrivent par petits paquets, à partir du 9 juillet. Entre le 9 et le 20, les trois bataillons se reconstituent à effectif réduit. La moitié des hommes, environ, ne reviendront pas.

Sans hargne, mais sans faiblesse, le commandant de la place se prépare à réduire ces guerriers turbulents. Il lui suffit d'appliquer le règlement de la Wehrmacht. On dirige les volontaires vers une caserne. Elle est immense, nette elle aussi comme une salle d'opération. Murs blancs. Chambrées cirées. Fleurs aux fenêtres. Parterres de fleurs dans la cour.

Ils s'installent et doivent rendre leurs armes. C'est le règlement. Une troupe décimée doit être désarmée puis rééquipée avec du matériel neuf. Silence dans le rang ! Toutefois, une quantité considérable de mitraillettes russes sera dissimulée dans les caves ou les égouts. A toutes fins utiles ! Car le moral baisse de plus en plus et les sentiments antiallemands des volontaires se dissimulent de moins en moins.

Le quartier reste consigné mais, une nuit, profitant de l'état d'alerte, Perrin et Mariony sautent le mur et partent à travers la ville. La nuit fait bloc autour

d'eux. Les patrouilles de défense passive battent le pavé. Fenêtres closes. Façades mortes. Ils s'éloignent en direction des jardins de la ville. L'odeur des roses et du jasmin les prend à la gorge. La terre tressaille, au loin. Les bombes ouvrent, au ras de l'horizon, en direction de Stettin, un roulement funèbre qui ressemble au battement de tambours voilés par les crêpes. A l'ouest, au-delà de l'Oder, des projecteurs allongent, vers le zénith, leurs tentacules d'or pâle.

— C'est pour Stettin ! dit un Allemand casqué de cuir bouilli noir, pompier volontaire qui passe, la hache à l'épaule. Puis, le signal de fin d'alerte pousse son cri pour toutes ces Jérusalem délivrées qui attendent, tapies au fond de la peur et de la nuit...

Assis sur un banc du parc, l'adjudant Perrin et le légionnaire Mariony surveillent les allées et venues des torches électriques qui s'allument et s'éteignent, lucioles tantôt pressées, tantôt flâneuses, tout en se demandant ce que signifient leurs jeux. Soudain deux ombres s'approchent, deux ombres de femmes qui leur jettent au visage un flot de lumière, comme d'autres un bol de vitriol.

— Tiens, ça c'est un beau gosse, murmure la fille qui fait face à Perrin.

— Moi, j'aime mieux l'autre ! affirme sa compagne.

Les torches électriques s'éteignent. Puis l'une des filles dit :

— Vous venez, beaux garçons ?

Ils vont. Chacun a pris le bras d'une ombre parfumée. Elles portent, l'une et l'autre, un volumineux paquet sous le bras.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Perrin.

— Couvertures.

Mariony s'étonne.

— Des couvertures ? Et pour quoi faire ?

Les deux filles éclatent de rire. Ils marchent un moment en silence. Des lueurs bleues veillent au fond de la nuit, au seuil d'hôpitaux qui dorment, ou souffrent, tous volets clos avec la rigueur de paupières

fatiguées. L'air sent la rose, le foin coupé, dans la campagne toute proche, et le parfum I.G. Farben des filles.

— On va chez vous ? demande Perrin.

— Oh ! non, mon père le professeur ne le tolérerait pas !

Perrin s'arrête, intrigué, allume sa lampe électrique, éclaire le visage de sa compagne. Ce n'est pas une putain, mais une belle jeune fille blonde, correctement vêtue, bien coiffée, soignée, parfumée. Il éteint sa lampe et elle l'entraîne.

— Viens, beau garçon ! dit-elle.

Il la suit dans la campagne. La rosée qui se pose sur l'herbe, avant l'aube, rend indispensable l'usage de la couverture ! Elle lui donne son adresse et lui, son nom : Cheffou.

— A demain, Cheffou ! A demain, mon petit Français chéri !

Il la revoit le lendemain, et comme il raconte son aventure aux sous-officiers, tandis que Mariony décrit la sienne à l'échelon légionnaire, dès que le commandant Carton annonce « Quartier libre », enfin, une centaine d'hommes se répandent à travers la ville, chacun portant sous son bras la couverture réglementaire de la Wehrmacht, neuve, qu'il vient de toucher. Et pas une ne restera inutilisée !

— C'est pas une ville, c'est un bordel ! s'écrie le médecin-capitaine Delouis, en rentrant d'expédition nocturne.

— Quand le bon Dieu sait que beaucoup d'hommes et de femmes vont bientôt mourir, il leur fait une dernière charité ! murmure Jean comte de Mayol de Lupé qui vient d'arriver.

— J'ai connu ça dans les forêts de Russie Blanche, répond Delouis, quand j'étais prisonnier des partisans avec Genia Iffimovitch. On mourait beaucoup. On baisait beaucoup. C'était magnifique !

Après la petite et haute bourgeoisie féminine de Greifenberg, l'adjudant Perrin ravage les hôpitaux divisionnaires. Ils sont peuplés de Hollandaises,

Danoises, Norvégiennes aux cheveux de lin, aux formes épanouies, et elles aussi pressées de vivre avant de connaître cette horreur qui monte, dans l'est, et dont les prémices s'inscrivent déjà sur le terrain. Car Cheffou et ses camarades les entraînent, toujours munis des couvertures réglementaires « anti-rosée », dans ces fossés antichars que des équipes de prisonniers et de vieux Allemands creusent durant le jour. Insolites, inexplicables pour les non-initiés, ces fossés antichars réprésentent les signes avant-coureurs des résistances désespérées, pour les volontaires qui reviennent des bords de la Berezina !

Ils culbutent les infirmières dans les fossés antichars, sur les meules de foin renversées, dans l'herbe haute, le long de la rivière qui emporte les cygnes aux grâces de blanches caravelles. Elles sont généreuses et magnifiques, toutes ces filles du Nord qui vivent leurs dernières heures d'amour libre, avant le viol.

Deux jours plus tard, Héraingt partait pour Altwarp, avec quelques officiers et Jean, comte de Mayol de Lupé. Ils prirent le train jusqu'à Stettin, puis Neuwarp. Les antiques wagons se dandinaient entre des nappes d'eau calmes. Des lignes d'arbres au pâle feuillage y dessinaient des clôtures apocryphes et les transformaient en pays de bocage aquatique. Des oiseaux de haute mer poussaient leur plainte de crécelles enrayées. Le ciel de la mer Baltique, d'un bleu très pâle, versait, sur ces étendues d'eaux mortes, des cargaisons de nuages.

Le train stoppa au seuil d'une estacade. On s'embarquait là pour Altwarp, sur un bateau à vapeur hors d'âge. Sa haute cheminée se mit à fumer et inscrire des hiéroglyphes noirs sur le ciel mélancolique. L'abbé Mickey, blessé devant Borissov par un obus de char, et déjà sorti de l'hôpital, se penchait à la proue de ce vapeur oublié par la guerre et le temps, vivant du souvenir des excursions dominicales qu'il savait ne plus jamais devoir entreprendre.

Ils touchèrent Altwarp. Des roseaux flexibles et pâles, toujours bruissants. Un débarcadère de poutres vermoulues. Des maisons basses, aux volets clos, assises sur le sable blanc... Le camp se trouvait à quelque distance du port, entouré de fils de fer symboliques. Un drapeau tricolore faséyait sous la caresse du vent, au sommet d'un mât. Aucun pavillon de guerre allemand ne venait, cette fois, l'assister dans sa veille vigilante, et cet oubli, cet abandon peut-être, montrait assez aux volontaires que la L.V.F. venait déjà d'entrer dans l'histoire, de se voir rejeter dans les ténèbres extérieures d'une époque à laquelle elle n'appartenait plus désormais.

Les voyageurs retrouvèrent, au camp d'Altwarp, les groupes de rescapés qu'on n'avait pu loger à Greifenberg, et de nombreux officiers : Bridoux, Cornillon, Berthet, Cuny, Auffray, Dauphin, le docteur Métrais, mais aussi de jeunes aspirants qui provenaient de la Franc-Garde de la Milice, réfugiée en Allemagne, depuis la rupture du front, à l'ouest.

Ils tournaient en rond, à la manière des fauves capturés depuis peu de temps, dans ce camp trop étroit, rendu plus étroit encore par la nostalgie des espaces illimités de la Russie Blanche... Plus de baroud, mais de sordides corvées... Plus de rations de front, mais la pitance ordinaire d'un peuple en train de mourir de faim : Café-Ersatz le matin, une soupe « goulache » à midi, 30 grammes de « Wurst » ou de graisse le soir, et 200 grammes de pain pour vingt-quatre heures !

Ces volontaires à bout d'enthousiasme reniaient leur fraternité d'arme avec les Allemands, foulaient au pied cette Europe nouvelle à laquelle ils avaient tout sacrifié. Ils voulaient bien encore se battre, mais comme on se brûle la cervelle, tout de suite, sans plus réfléchir, et sans publicité, ni fleurs ni couronne...

Le commandant Bridoux essaya de reprendre ses troupes en main et dit à ses sous-officiers :

— Il ne suffit pas d'être brave et adroit individuellement pour combattre avec efficacité. Toute

unité exige cohésion et souplesse dans l'action... Impossible sans entraînement. Messieurs, c'est dans les cours des casernes qu'on forge les armées !...

L'entraînement reprit... A terre ! Debout ! Rampez ! Un bond en avant ! Pas gymnastique. Plongez ! Tirez !

Mais, après la guerre, la petite guerre paraissait un jeu dérisoire. Le cœur n'y était plus. Ces parodies de combats sonnaient faux. Dans ce paysage qui intégrait des étendues de forêts sombres, de sable blanc et d'eau grise, dans le cadre de ces sous-bois feutrés par des tapis de mousse et de fleurs, tachés de soleil, la nouvelle activité de la L.V.F. évoquait celle des « Chantiers de jeunesse », ce paternalisme politique de la « Révolution nationale » auquel personne ne croyait encore. L'équivoque fut portée à son comble, lorsque Bridoux organisa une compétition sportive entre officiers : le cent mètres, départ arrêté, que Dauphin gagna, comme en se jouant ; le deux mille mètres dans lequel Auffray et Métrais se classèrent honorablement, malgré le handicap de l'âge...

Ils commentaient sans enthousiasme leurs espoirs ou leurs déconvenues de la journée, le soir, au mess des officiers. Ils prenaient leurs repas devant trois tables disposées en fer à cheval. Le commandant Katzian, chef de l'E.M.L.A., présidait. Mais il ne pouvait présider qu'à la distribution rituelle de cette « goulache » teintée en rouge à l'aide de produits chimiques, ou de cette soupe aux cerises, effroyablement sucrée, qui soulevait le cœur ! Il était autrichien, cultivé et francophile. Il souriait, avec une mélancolie bienveillante, comme pour excuser cette pauvreté de l'Allemagne qui mourait de faim...

Quartier libre à partir de 17 h 30. Les hommes sortaient. Ils erraient dans les bois, ou bien entre les maisons d'Altwarp, peintes de couleurs riches et chaudes, au seuil de jardins désuets. Il n'existait pas de plage et les roseaux enchevêtrés défendaient les rives. Pour se baigner, il fallait plonger depuis l'estacade. Ravoire qui ne savait pas nager plongea quand

même, parce qu'il fallait bien échapper à ce néant qui montait autour d'eux. Il se noya. Ce fut le dernier mort de la L.V.F. Le premier s'était tué avec sa propre mitraillette, en glissant sur le verglas de l'autostrade, entre Smolensk et Viasma !... Ainsi commencent et finissent les grandes aventures militaires !

Les hommes regagnaient tôt leur cantonnement, à travers ce crépuscule qui n'en finissait plus d'effacer cet enchevêtrement de lacs, au milieu desquels passe l'Oder. Ils ne découvraient rien qui puisse servir au repos du guerrier. Ils remâchaient leur amertume, quand leur parvenaient les échos des grandes saturnales des villes allemandes où l'approche de la mort sanctifiait tout. Ils se plaignirent à leurs officiers que Mayol de Lupé réunissait souvent. Il dit à ces commandants de compagnie, ces chefs de section :

— Messieurs, je ne puis tout de même pas ouvrir un bordel pour faire plaisir à vos garçons ! J'ai tout sacrifié à la L.V.F., cependant...

Il souriait. Les mille rides de son visage s'éclairaient. Puis, il redevenait grave et ajoutait :

— De toute manière, cela n'est pas tragique. Nous n'allons pas nous attarder ici. Dans quelques semaines nous serons versés dans la Waffen SS et tout repartira sur de nouvelles bases, bien différentes et meilleures.

Les officiers se regardèrent, stupéfaits. Rien n'avait préparé ce coup de tonnerre dans le ciel bleu d'Altwarp.

— La Waffen SS ? murmura Auffray ébahi... Mais Monseigneur, ce n'est pas dans notre contrat !

Mayol de Lupé ne souriait plus. Ses rides retrouvaient leur mise en plis sévère, son œil dur scrutait les consciences, démasquait les zones d'ombre cachées.

— Allons, bon ! dit-il... voilà que je leur parle d'honneur et ils me répondent : contrat ! Messieurs,

depuis l'attentat du 20 juillet, le commandement suprême (1)...

Il baissa la voix, jeta un coup d'œil circulaire pour s'assurer du départ de Katzian.

— Le commandement suprême considère que la Wehrmacht n'est plus sûre. Pour arracher la victoire, notre Führer va rassembler ses meilleures unités dans le cadre de la Waffen SS qui n'est pas, je vous le rappelle, une organisation politique mais une armée de soldats. Les légions de volontaires étrangers, la nôtre en particulier, sont considérées comme les troupes les plus fidèles. Notre Führer nous appelle à ses côtés, au nom même de cette fidélité exemplaire que vous avez montrée. Et maintenant, notre raison d'être, notre raison de lutter, va s'inscrire dans la devise de la Waffen SS qui maintient les dernières valeurs morales que nous respectons dans ce bas monde : « Mon honneur s'appelle fidélité ! »

Les officiers restaient abasourdis. La plupart se demandaient quelle mouche piquait ce grand vieillard qui disait maintenant « Notre Führer » au lieu de « Notre Saint Père le Pape ». Ils doutaient brusquement de sa raison, mais non de la valeur de ses informations. Jean, comte de Mayol de Lupé, savait tout ce qui se passait en Allemagne. S'il disait que la L.V.F. devait disparaître dans la Waffen SS, on pouvait discuter de la mesure, l'accepter ou la rejeter, mais non mettre en doute sa réalité.

Les officiers sortirent, la tête basse et la conscience bouleversée.

Quelques jours plus tard, l'ange noir, messager de la Waffen SS, apparut sur l'horizon des eaux et des sables pâles et doux. Un officier de haute taille, la casquette à bande de velours frappée de la tête de mort retroussée dans un élan altier, un bras appareillé avec deux planchettes et soutenu par une écharpe blanche, immaculée, prit pied sur le débarca-

(1) Il s'agit de l'attentat du 20 juillet 1944 dirigé contre le chef suprême des armées allemandes, Adolf Hitler, et provoqué par une conspiration de généraux de l'O.K.W. et de l'O.K.H.

dère. Il se signalait par une maigreur athlétique. Il portait sur sa poitrine la croix de fer de 1re classe, l'insigne des blessés, l'insigne accordé pour six corps à corps. Autour du col : la croix pour le Mérite. A la troisième boutonnière de la tunique : le ruban de la campagne d'hiver 1941-1942, que l'on appelait irrévérencieusement « l'autostrade », car le filet noir du centre évoquait cette misérable rocade étouffée entre deux bandes rouges, monstrueuses : les forêts tenues par l'armée de Staline et les partisans ! Agrafées à l'extérieur de la manche gauche, quatre barrettes d'argent témoignaient sur la destruction de quatre chars vaincus en combat rapproché.

Quand il reconnut Le Fauconnier, le lieutenant Cuny se jeta dans ses bras et resta muet pendant de longues minutes. Puis il se recula, prit du champ, l'examina de la tête aux pieds.

— J'ai l'impression que tu en as bavé ! dit-il.

— Un peu. Mais ça n'a pas d'importance.

— Tu as fait la retraite avec la Brandebourg ?

— Non. Dans un corps franc de la Waffen SS.

— Intéressant ?

— Oui. Je te raconterai, plus tard !

Ils prirent la direction du mess.

— Messieurs ! dit Cuny à ses camarades, je vous ramène le Jacobin de Normale Sup ! L'enfant prodigue, en quelque sorte !

Il fut submergé par une vague de crainte respectueuse et beaucoup de méfiance. Tout le monde s'intéressait à cet uniforme qu'ils allaient porter, malgré eux, s'ils poursuivaient le combat.

— En somme, murmura Dauphin, mis à part la casquette et les « spiegels », peu de changement. L'essentiel demeure : c'est toujours de la laine de verre ! Et je suppose, capitaine Le Fauconnier, que ton « tape-cul » est aussi vide que le nôtre ?

— Aussi vide ! camarade Dauphin. A la Waffen SS, première armée socialiste du monde, c'est l'égalité des ventres creux, du Brigadführer au Grenadier ! répondit Le Fauconnier en souriant.

Cuny tressaillit, en proie à l'émotion la plus profonde. Puis, il entraîna son camarade vers le port. Ils s'assirent sur une poutre du débarcadère, contemplant l'eau pâle, les forêts, la ligne tendre et flexible des sables, au loin. Les mouettes poussaient leur cri discordant. Il semblait qu'en Allemagne, les mouettes elles-mêmes ne trouvaient plus à manger, et qu'elles allaient s'abattre sur les hommes d'Altwarp, déchirer leur chair à coups de bec, pour explorer leur estomac !

— Tu es en permission ? demanda Cuny.

— Non. En mission.

Il y eut un silence.

— Tu sais que la L.V.F. est dissoute ?

— Mayol de Lupé nous a mis au courant.

— Quelle est la réaction des camarades ?

— Mauvaise, en général. Ce sera un os difficile à faire passer !

— Et toi ?

— Quelle question ! Non seulement j'accepte la Waffen SS, mais encore je l'épouse !

Le Fauconnier releva la tête, examina autour de lui les eaux paisibles, les rideaux d'ajoncs qui frissonnaient dans le vent, les maisons aux couleurs vives, et dit :

— Allons dans ta chambre ! Je n'aime pas faire de conférence devant les petits poissons !

Quelques minutes plus tard, ils reprenaient leur entretien.

— Je dois te mettre au courant... Depuis le 20 juillet, la rupture est complète, en Allemagne, entre le Parti et l'armée. La Wehrmacht sera détruite et remplacée par l'armée du Parti... Si les Russes et les Américains nous en laissent le temps ! Cela, tout le monde le sait. C'est du domaine public. Mais ce que tout le monde ignore ici, sauf Mayol de Lupé sans doute, c'est que la crise existe aussi dans la SS. Non pas à l'échelle des unités, mais chez Himmler, Berger et *tutti quanti* ! Le gigantesque effort pour déboucher sur une conception SS élargie de l'Europe, de la part

d'un Suisse comme Riedweg, commence à porter ses fruits. Le Standartenführer Spaarmann vient de prendre la tête du Centre germanique. Spaarmann est l'homme de l'Europe, une Europe comprenant les Slaves et, avec Berger, qui est un faible pourtant, ils ont arraché des concessions importantes aux fous furieux du germanisme. Nous sommes maintenant quelques uns à repenser la SS, avec Degrelle, les « boys » d'Oswald Mosley, les Norvégiens et les Flamands. Je ne parle pas des Suisses, eux sont dans le coup depuis le début !

Il alluma une cigarette. La ration du combattant venait de tomber à trois unités par jour ! Le cri des mouettes leur parvenait, filtré par l'espace gris, les fenêtres closes.

— Nous devons profiter, reprit Le Fauconnier, de cette situation révolutionnaire qui existe à l'intérieur de la SS, depuis les grands revers militaires. Avec un peu d'habileté et de persévérance, nous ferons éclater l'obscurantisme germanique, éliminerons la politique du « nordisme » qui défigure le racisme. Vois-tu, Cuny, en quittant la Brandebourg, je suis entré dans la SS avec l'état d'esprit de Martin Luther. Maintenant, je viens recruter les meilleurs éléments culturels de la L.V.F. avant sa disparition. Ils sont rares. Mais, au niveau de l'action qui se prépare, ne ramènerais-je qu'un homme de ta classe, que je n'aurais pas perdu mon temps en venant ici !

Il écouta l'appel des mouettes et lui prêta un sens désespéré qu'il n'avait point. Le désespoir n'existait que pour les hommes d'action et les poètes, aventurés trop tôt au-delà des frontières idéologiques de leur époque. Il demanda :

— Alors ?

— C'est acquis ! répondit Cuny d'une voix ferme.

— Très bien. Mais tu devras dire adieu aux armes. Je vais te faire entrer dans cette espèce de séminaire d'où je viens. Tu verras. C'est plus que passionnant !

Ils se turent. De leur côté, les autres officiers de la L.V.F. présents à Altwarp discutaient avec une passion que tempérait la mélancolie de ce paysage confiné dans son inutilité, écartelé entre le ciel pâle, les dunes, les étendues d'eaux grises et mortes. L'abbé Mickey lisait son bréviaire. Le docteur Métrais écrivait une lettre qui n'arriverait jamais en France. Aucun n'avait reçu la moindre nouvelle de sa famille livrée aux représailles de la guerre civile, depuis la retraite de Russie.

— Et voilà ! murmura Dauphin. Adieu la liberté !

— Quelle liberté ? demanda Mickey, en relevant la tête.

— Mais... celle que nous avions gagnée à travers la L.V.F. Pendant trois ans nous avons été les Français les plus libres d'Europe. Une liberté cautionnée par notre peau, mon cher abbé ! La liberté des bêtes sauvages. La vraie ! La seule !

Le docteur Métrais contemplait maintenant sa lettre inachevée et grondait :

— Passer dans la Waffen SS ? Jamais ! Ce n'est pas possible ! C'est de la trahison !

Le capitaine Berthet ricana.

— C'est la collaboration, mon vieux ! Les Boches te prennent ta montre, et après ils te disent l'heure !... Tu t'engages dans la L.V.F., avec ton drapeau et tu te retrouves déguisé en SS, avec le drapeau des pirates, tout noir et les trucs d'argent dessus !

Mickey referma son bréviaire et le glissa dans une poche de sa tunique. La nuit tombait lentement. Le prêtre contempla le capitaine avec affection et murmura :

— L'Eglise, elle, sait que l'avancement de toute civilisation est affaire de millénaires. Nous avons sans doute inauguré la politique de collaboration avec l'Allemagne trop tôt, et dans un contexte défavorable. C'est l'Histoire elle-même qui nous a dit, selon saint Luc : « Allez, je vous envoie comme des

agneaux au milieu des loups (1). » ... Mais d'autres viendront après nous, qui reprendront cette politique de collaboration avec l'Allemagne, ce rêve d'une Europe unie et qui réussiront, alors que nous serons depuis longtemps oubliés.

La nuit tombait. Les lacs enchevêtrés devenaient de grands miroirs au tain affaibli, incapables maintenant de réfléchir le ciel pâle avec ses nuages.

Le capitaine Auffray haussa les épaules et cria :

— Rigoleront pas tous les jours ceux qui viendront après nous ! Avec les Boches, c'est un dialogue de sourds ! Nous, on les connaît ! On a payé pour voir !

L'abbé Mickey se leva.

— Vous exagérez. Certains Allemands ont saboté la L.V.F., c'est vrai, mais d'autres comme Abetz, Heinrici, Oschmann l'ont aidée de toutes leurs forces. Et pensez à tous ceux qui sont tombés avec nous !

— La vérité, dit Berthet, c'est que les Chleus n'ont jamais compris qu'une troupe de rouspéteurs comme la nôtre était en même temps capable de faire son devoir jusqu'au bout !

— Et puis, nous avons manqué de tenue, ajouta Mickey. Pour les Allemands, la tenue, ça compte !

Auffray protesta.

— A Bobr, dites donc, nous manquions peut-être de tenue, mais... nous tenions !

L'abbé soupira.

— C'est vrai, et qui sait si la bataille de Bobr où, pour la première fois dans l'Histoire, une troupe française a protégé la retraite d'une armée allemande ne figurera pas dans les manuels scolaires de vos petits-enfants ?

Ils se turent.

Quelques jours plus tard, les officiers invitaient le « Hauptsturmführer » Le Fauconnier à participer au banquet d'adieu organisé par le commandant Bridoux. On en parla durant des heures au mess, dans

(1) Luc, X, 3.

les chambres, sur le terrain d'exercice. Chacun se réjouissait par avance de ces agapes préparées de longue main.

Elles eurent lieu au « Kronprinz Hotel » de Ueckermünde, petite ville voisine où tout semblait « Strengt Verboten » sous la direction impitoyable d'un fonctionnaire loyal du Parti. Bridoux, Dauphin, Le Fauconnier, Métrais, Berthet, Cuny, Auffray se mirent en route, sanglés dans leur tunique neuve, strictement repassée, bottes cirées miroir et gantés, sauf le « Hauptsturmführer » qui portait toujours son bras cassé en écharpe.

Ils s'installèrent avec des mines de gourmets, dans une salle à manger austère. L'hôte avait tiré les rideaux des fenêtres ouvrant sur la rue, comme s'il importait de dissimuler aux populations « l'orgie » de ces mercenaires étrangers.

On leur servit d'abord une soupe aux cerises, atrocement sucrée, comme celle du camp. Puis le plat de résistance fut apporté en grande cérémonie. Il s'agissait, une fois de plus, de la soupe à la goulache qu'on voyait apparaître chaque jour au mess. Ils buvaient une triste bière, pâle et sans alcool, peut-être de l'eau teintée et rendue mousseuse par quelque artifice. Ils attendaient la suite, et la suite ne vint pas. Les réserves du « Kronprinz Hotel » étaient à bout de ressource et la consommation d'un dessert, quel qu'il fût, restait, dans un lieu public, « Strengt Verboten » !

Dauphin, responsable de l'organisation matérielle, présenta ses excuses au commandant Bridoux, se leva, et partit à la recherche de l'hôte. Au bout d'un quart d'heure, il revenait, la mine fleurie et l'œil ironique.

— Messieurs, voici le dessert !

Il posa triomphalement, sur la nappe immaculée, une boîte de maquereaux à la vinaigrette. Tous les officiers grignotèrent les débris de poisson sans protester. Ils avaient l'habitude !

Au-dehors tombait la nuit et soufflait un vent léger

qui traînait derrière lui des relents d'algues, le parfum des pins et les senteurs confidentielles des dernières roses. Puis l'alerte aérenne se mit à sonner et la radio de la salle à manger grésilla...

« Attention, attention... deux cents bombardiers lourds pénètrent par l'ouest dans la zone de défense de Stettin... Attention, attention... populations de Stettin, Altdamm, Stargard... »

Les officiers plièrent leur serviette posément. Le Fauconnier leva son verre :

— A la santé de nos morts, dit-il, car ils ont tout de même vaincu !

Puis il le lança par-dessus son épaule, à la mode russe, et l'éclat du verre brisé couvrit le grondement des escadres de bombardiers qui se dirigeaient vers la ville.

1962.

FIN

Histoire abrégée de la
« LEGION DES VOLONTAIRES
FRANÇAIS CONTRE LE BOLCHEVISME »